

M

LES
MISSIONS CATHOLIQUES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

VOLUMES GRAND IN - 8°

Prix broché : 4 fr.

Aymar ; suivi de : les Suites d'une vengeance ; par Marie Emery.

De la Loire aux Pyrénées ; par M^{me} la comtesse de la Grandville.

Fastes de la Marine française (les) ; par A. S. de Doncourt.

Fastes militaires de la France (les) ; par le même.

Histoire anecdotique des fêtes et jeux populaires au moyen âge ; par M^{lle} Amory de Langerack.

Itinéraire de Paris à Jérusalem ; par Chateaubriand : édition revue par M. de Cadoudal.

Martyrs (les) ; par Chateaubriand : édition revue par le même.

Perles de la littérature contemporaine ; par M^{me} de Gaulle.

Récits du foyer ; par M^{me} Bourdon.

Récits d'un bon oncle sur l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie ; imités de l'anglais par M^{me} de Montanclos : ornés de 25 gravures sur bois.

Souvenirs d'histoire et de littérature ; par M. Poujoulat.

Une Visite à chacun ; par A. E. de l'Etoile.

Voyage dans les Indes occidentales ; traduit de l'anglais d'Angus Reach, par M^{me} Léontine Rousseau.

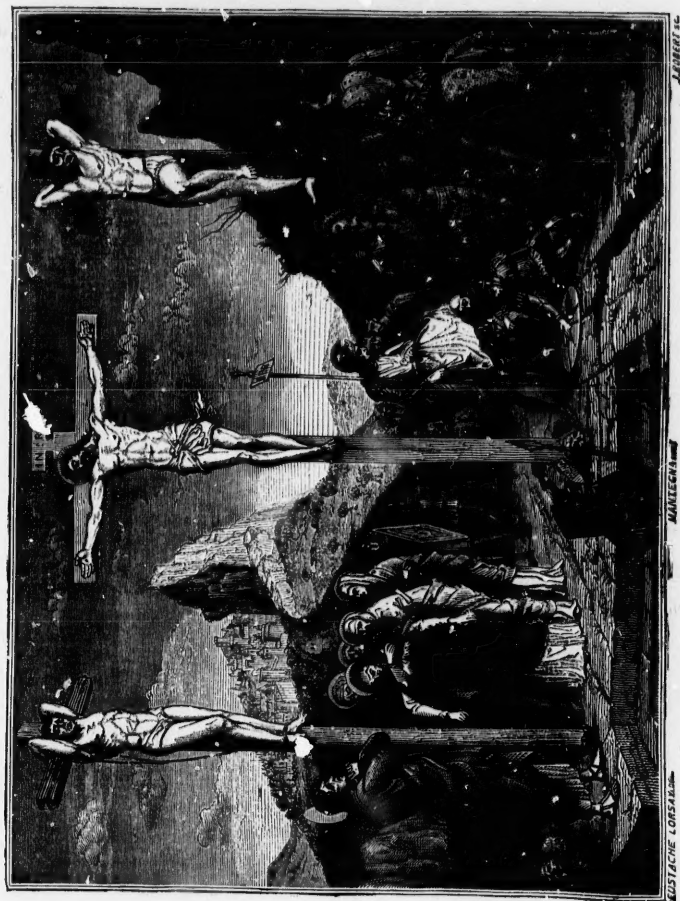
o.

an

tion

que
res

us



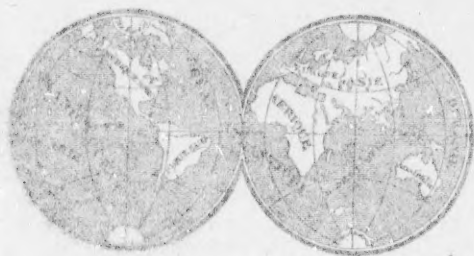
Nos lèvres ne trouveront plus d'autre prière à adresser au Fils de Dieu crucifié, si ce n'est qu'il daignât, comme le grand apôtre, nous attacher avec lui à sa croix.

Nos lèvres ne trouveront plus d'autre prière à adresser au Fils de Dieu crucifié, si ce n'est qu'il daignât, comme le grand apôtre, nous attacher avec lui à sa croix.

M. DE MONTROND

LES MISSIONS CATHOLIQUES

DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE.



Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
5, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.



LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE

PARIS

10, rue de MUYSSART, 25

RUE DES SAINTS-PÈRES, 30

1976

Propriété et droit de reproduction réservés.



Nos Pères ne trouveront plus d'autre prière à adresser au Fils de Dieu crucifié, si ce n'est qu'il daignât, comme le grand apôtre, nous soutenir avec lui sur sa croix.

248

59

M. DE MONTROND

LES MISSIONS CATHOLIQUES

DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE



Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
101, Rue de l'Université,
Québec 4, QUE.



LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE

PARIS

RUE CHARLES DE MUYSSART, 24

RUE DES SAINTS-PÈRES, 30

1876

Propriété et droit de traduction réservés.

Nos livres ne trouvent pas d'autre prière à adresser au fils de Dieu crucifié, si ce n'est qu'il daigne, comme le grand apôtre, nous soutenir avec lui sa croix.

C
v
e
c
l
f
v
s

L
é
a
p
ch
d

INTRODUCTION

Euntes ergo, docete omnes gentes...
S. MATTH. XXVIII. 19.

I

Au sein de notre immense capitale, où s'agitent tant d'intérêts divers, où des scènes de tout genre viennent chaque jour s'offrir à nos regards, j'assistais naguère à l'un de ces spectacles simples et sublimes en même temps, qu'il suffit d'avoir entrevus une fois pour en conserver dans son cœur l'ineffaçable souvenir.

C'était le soir, dans l'un de ces pieux asiles où, par la prière, la retraite et le silence, une jeunesse ardente, généreuse, se forme aux devoirs, aux vertus de l'apostolat chrétien (1). La modeste lumière de quelques lampes éclairait faiblement une humble chapelle, où vinrent avec ordre se réunir de jeunes lévites, suivis de quelques prêtres, blanchis par l'âge, l'étude ou les souffrances. Derrière eux, se pressait en groupes un petit nombre de fidèles; c'étaient quelques parents, quelques amis, ou des hommes du voisinage, venus pour être témoins des touchants adieux, d'un héroïque sacrifice : oui, c'est un sacrifice qui allait s'accomplir.

Après la prière du soir, dite à demi-voix, tout rentre dans le silence. Les assistants se rasseyaient. Cinq jeunes hommes seuls se tiennent debout, écoutant, pensifs et recueillis, les paroles que leur adresse, d'une voix amie, un vénérable vieillard. Il leur parlait d'immolation, de croix à porter à la suite de l'Homme-Dieu, de maux de tout genre à essayer chez des peuples infidèles, et enfin du martyre qui peut-être les attend au delà des mers....

(1) Le séminaire des Missions étrangères, rue du Bac.

Et ces jeunes hommes écoutaient d'un visage calme et serein, levant parfois leurs yeux vers le ciel, où les attendent d'immortelles couronnes. Puis, l'allocution terminée, ils se rapprochent de l'autel, comme pour y puiser une force nouvelle, et, debout sur les marches, ils voient commencer la scène des adieux..... « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les » pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix, de celui qui annonce » la bonne nouvelle, qui prêche le salut (1) ! » Rempli de cette pensée, chacun des assistants, prêtres, lévites, simples fidèles, s'approchant, vient à son tour presser dans ses bras les nouveaux missionnaires et baiser leurs pieds sacrés. Oh ! qui dira l'attendrissement profond, les vœux, les soupirs entrecoupés, les larmes, les paroles brûlantes et les battements de cœur de ces bien-aimés confrères, de ces jeunes amis pressant contre leur poitrine le frère, l'ami, qu'ils ne reverront plus sans doute ici-bas !... Le Ciel a été le seul témoin de leurs pieuses confidences et de l'échange de leurs pensées.

Bientôt tous se retirent ; le silence de la nuit règne dans la sainte maison. Le lendemain on remarquait cinq places vides aux divers exercices qui se partagent les heures de la journée ; c'étaient celles des cinq nouveaux messagers de la foi. Peu de jours après, les feuilles publiques annonçaient qu'ils avaient fait voile de l'un de nos ports vers des contrées infidèles, pour y porter la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Telle est la scène auguste et touchante qui se renouvelle souvent dans cette même enceinte. D'autres pieux asiles de cette capitale envoient aussi chaque année, au delà des mers, leur tribut de jeunes lévites. Où vont-ils ces nouveaux apôtres qui abandonnent ainsi, à la fleur de leur âge, leur famille, leur pays, et se condamnent volontairement à un perpétuel exil ? Suivez-les à la trace de leurs sueurs ou de leur sang. Ils abordent sur toutes les plages ; leur voix se fait entendre dans les villes d'Orient, sur

(1) Isaïe. LII.

les rives du Gange, dans les provinces de la Chine, au sein des déserts du Nouveau-Monde, sur les sables brûlants de l'Afrique, et dans les îles sauvages de l'Océanie. Partout, de l'aurore au couchant, retentit leur parole sainte. Ah ! qu'on vante le dévouement du guerrier fidèle à son prince, du savant qui recule les bornes de la science, du philanthrope appliqué à l'étude des améliorations sociales. Je m'associe volontiers à ces justes éloges. Mais le dévouement des missionnaires chrétiens n'est-il pas autrement grand et sublime ? Et cette ardeur étrange qui les enlève à leur patrie, pour les transporter joyeux sur les plages les plus lointaines, n'est-elle point elle-même une admirable preuve de la divinité de la foi qu'ils enseignent ?

« Les cultes idolâtres, dit l'illustre auteur du *Génie du christianisme*, ont ignoré l'enthousiasme divin qui anime l'apôtre de l'Evangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les avenues d'Académus et les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre, et semer la concorde et la paix parmi des nations ennemies ; c'est ce que les religieux chrétiens ont fait et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du tropique, rien ne les arrête ; ils vivent avec l'Esquimaux dans son outre de peau de vache marine ; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groënlandais ; avec le Tartare ou l'Iroquois ils parcourent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Cafre errant dans ses déserts embrasés ; le Chinois, le Japonais, l'Indien, sont devenus leurs néophytes ; il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan qui ait pu échapper à leur zèle ; et comme autrefois les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité (1). »

(1) Chateaubriand : *Génie du christianisme*. iv. part. I. 4.

II

Ainsi l'Eglise, fidèle à l'ordre divin « d'enseigner toutes les nations, » poursuit, à travers les âges, sa mission civilisatrice et bienfaisante. Depuis les premiers apôtres jusqu'à nous, elle n'a jamais cessé un instant son sublime labeur, qu'elle doit continuer jusqu'à la fin des siècles. Ainsi, tandis qu'on insulte à sa vieillesse, qu'on l'accuse de caducité, de stérilité, elle répond par ses œuvres, et se montre encore aux yeux de tous merveilleusement jeune et féconde. Spectacle admirable et bien digne de nos méditations ! Lorsque, de nos jours, l'orgueil rationaliste, parvenu à son apogée, s'épuise pour enfanter la religion nouvelle de l'avenir et du progrès, de tous ces vains efforts de la sagesse humaine, de tous les brillants systèmes qu'elle met au jour, on ne voit sortir que néant, confusion, désolante stérilité. Et voilà qu'au contraire ce catholicisme vieilli, qu'on outrage, se réveille plein de vie, plus vigoureux, plus puissant peut-être que jamais. Il enfante des prodiges de toutes parts ; des peuples entiers tombent à ses pieds et embrassent avec transport le signe du salut qu'il fait luire à leurs yeux. Les vastes îles de l'Océanie, évangélisées et civilisées de nos jours par nos missionnaires, sont, entre beaucoup d'autres, un mémorable exemple de la fécondité de notre foi au dix-neuvième siècle. Quant au philosophe rationaliste, en vain chercherait-il un seul être qu'il ait consolé, fortifié, rendu meilleur et plus heureux.

C'est une étude admirable et fertile en enseignements que celle de la marche de la barque de Pierre, voguant d'âge en âge, à travers tous les peuples du monde, pour les convier à s'abriter dans son sein, qui peut seul les conduire au port de la félicité. L'éternel Pilote la soutient, la protège, la guide sûrement au milieu des périls et des écueils, apaisant à son gré les vents et les orages, et lui ménageant, dans chaque siècle, des navigateurs habiles pour aider sa marche laborieuse. L'histoire de

L'Eglise offre ainsi une succession non interrompue de voies providentielles, par lesquelles la divine Sagesse dirige, à travers les temps, ses immortelles destinées. Mais c'est surtout dans la vocation des peuples divers, à la lumière de l'Evangile, que brillent plus évidemment les traits merveilleux de la grâce et de la divine charité de Dieu, « qui veut le salut de tous les hommes et que tous arrivent à la connaissance de la vérité (1), » prodigue les trésors de sa puissance quand il s'agit d'amener à la foi une nation païenne et idolâtre. Et déjà, dès le premier siècle du christianisme, n'avait-il pas fait retentir son nom sur toutes les plages ? Ecoutez saint Paul, le grand apôtre des nations, disant aux Romains que la foi est annoncée dans tout le monde ; écrivant aux Colossiens que l'Evangile est entendu de toute créature, qu'il est prêché, qu'il fructifie, qu'il croît par tout l'univers (2) ; et appliquant à ses collègues dans l'apostolat ce passage du Psalmiste : « Le bruit de leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole a été portée jusqu'aux extrémités du globe (3). »

Les regards tournés vers la terre, nous ne songeons point à étudier, au-dessus de nous, la marche admirable de la Providence dans le soin qu'elle prend du salut des hommes ; dans la variété des moyens qu'elle emploie, et dans les merveilles qu'elle prodigue pour l'obtenir. Que dis-je ? Trop souvent même, à la vue du grand nombre de peuples infidèles qui, durant de longs siècles, et maintenant encore, n'ont point été éclairés des lumières de la révélation chrétienne, ne sommes-nous point scandalisés et tentés d'accuser la Divinité d'injustice ? Mais de quel droit venons-nous, faibles créatures, sonder les plus profonds mystères de la grâce et de la prédestination, et demander raison au Créateur de ses secrets jugements ? Humilions-nous plutôt, abaissons devant eux nos fronts superbes, et sans nous enorgueillir d'avoir reçu davantage, ne cessons

(1) I. Timoth. II. 4.

(2) Coloss. I. 6.

(3) Ps. XVIII. 5. — Rom. X. 18.

d'adorer et de bénir les desseins d'un Dieu souverainement bon, souverainement juste, qui redemandera seulement à chacun le fruit du *talent* remis entre ses mains.

Et comment ne pas les adorer et les bénir, ces desseins, quand on parcourt l'histoire de la conversion des peuples au christianisme ? Cette histoire n'est-elle pas semée de mille traits merveilleux qui témoignent de la bonté et de la miséricorde du Roi du ciel, non moins que de sa puissance infinie ? Certes, s'il est des temps et des lieux, dans le cours des âges, où son bras se soit visiblement montré, c'est quand il s'est agi de soutenir et de consacrer les efforts de ces hommes apostoliques, dont la mission fut plus spécialement d'amener les nations infidèles à la connaissance de la divine vérité. Qu'on étudie la vie des saints, qui travaillèrent ainsi d'une manière plus directe à étendre son règne sur la terre, on verra que la plupart furent d'illustres thaumaturges, à qui Dieu, jaloux du succès de leur œuvre, avait délégué une part de sa toute-puissance. L'ombre seule de saint Pierre, passant sur les malades, opérait soudain leur guérison (1); et saint Paul n'ose parler de ce que Jésus-Christ a fait par lui pour lui soumettre les gentils à l'Evangile « par la vertu des miracles et des prodiges (2). »

Au troisième siècle, nous voyons briller de l'éclat de ce divin pouvoir saint Grégoire, évêque et apôtre de Néocésarée, que ses nombreux miracles ont fait surnommer *Thaumaturge*. Plus tard, c'est le grand saint Martin, l'apôtre des Gaules. Viennent ensuite, entre une foule d'autres, saint Patrice, messager de la foi en Irlande; saint Colomb, l'apôtre des Pictes, des Scots bretons, le fondateur de plusieurs monastères en Allemagne et dans les Gaules; saint Gall, son disciple, l'un des apôtres de la Suisse. Dans les siècles suivants, nous voyons briller, par l'éclat de leurs miracles, non moins que par celui de leurs vertus, le moine Au-

(1) Actes des Apôtres v. 15.

(2) Rom. xv. 18, 19.

gustin, envoyé par le pape saint Grégoire le Grand pour évangéliser l'Angleterre; saint Boniface, en Allemagne; saint Anscaire, dans le Danemarck et la Suède; et enfin, plus près de nous, l'illustre saint François Xavier, l'apôtre des Indes et du Japon. Tous ces saints personnages, et tant d'autres qu'on pourrait ajouter à leur suite, prêchèrent la foi par leurs œuvres merveilleuses, « le Seigneur coopérant avec eux, comme parle l'Ecriture, et confirmant sa parole par les miracles dont elle était accompagnée (1). » Aussi les peuples, vaincus par ces prodiges, tombaient-ils à leurs pieds, et, renversant leurs idoles, s'empressaient-ils de se ranger sous la bannière de la Croix, qui leur apparaissait comme le signe éclatant de la vérité et du salut.

A côté de ces glorieux missionnaires de la foi, l'histoire de l'Eglise nous montre souvent de pieux monarques ou quelques vertueuses reines, qui semblent suscités du Ciel pour seconder leurs efforts et travailler de concert avec eux à l'entière conversion de leurs peuples. Tels nous apparaissent, aux premiers siècles, l'empereur Constantin, sainte Hélène, sa mère, et Théodose le Grand. A côté de saint Remi, je vois Clovis et l'illustre Clotilde. Puis ce sont en diverses contrées saint Ethelbert roi d'Angleterre, Récarède et saint Ferdinand d'Espagne, saint Canut roi de Danemarck, saint Etienne de Hongrie, et enfin sur notre sol l'invincible Charlemagne. Missionnaires ou monarques, ces illustres personnages réunirent à l'envi leurs travaux pour étendre le règne de Dieu sur la terre.

III

Les annales de l'Eglise nous présentent donc cette terre que nous habitons comme un vaste champ sur lequel, semblable à un brillant soleil, reluit toujours l'éclat de la puissance et de la bonté divines. Mais, à diverses époques, par la malice et la corruption des hommes, il arrive que,

(1) S. Marc. xvi. 20.



sur quelque portion de ce champ, la nuit étend ses voiles, et la lumière de la foi s'obscurcit ou s'éteint. Alors les cieux gémissent, et de nouveaux secours sont envoyés au monde pour reconquérir l'héritage perdu. Une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint se répandant dans le cœur d'autres ouvriers apostoliques, ils s'élancent au loin avec ardeur à la voix du chef de l'Eglise, et regagnent ailleurs le terrain enlevé à l'empire du Christ. Le flambeau de la foi passe d'un peuple à un autre peuple, et l'Eglise, qui déplore l'abandon de ses enfants, n'en demeure pas moins toujours mère féconde et souverainement catholique.

C'est ainsi que la conversion des Gaules, de l'Angleterre, et plus tard d'autres peuples du Nord, la dédommageait jadis des pertes qu'elle faisait en Orient par l'hérésie de Mahomet. Dans les siècles suivants et dans le cours du moyen âge, alors que les schismes, les erreurs, les querelles, les scandales, les désordres déchirent souvent son sein maternel, elle est fortifiée, protégée et consolée par la voix d'illustres pontifes, ou de ces hommes de la solitude, puissants en œuvres et en paroles, qui, comme saint Bernard, sont les sauveurs de la chrétienté en péril, en la soutenant de tout le poids de leur vertu et de leur génie. Alors étaient fondés les ordres vénérables des Chartreux, de Cluny, des Prémontrés, de Cîteaux; et la voix de la prière, montant pure et ardente du sein des déserts jusqu'au trône de la divine clémence, détournait le orages et appelait sur la terre desséchée les rosées du ciel.

Elles tombèrent avec abondance, au plus fort du péril, vers la fin du douzième siècle. Il plut alors à Dieu d'aider son église par la voie directe de la miséricorde. « Jésus-Christ, selon l'expression d'un pieux écrivain, regarda ses pieds et ses mains percés pour nous, et de ce regard d'amour naquirent deux hommes : saint Dominique et saint François d'Assise (1). » L'institution des Frères prêcheurs et des Frères mineurs fut comme le

(1) Le P. Lacordaire : *Vie de saint Dominique*.

signal d'une nouvelle ère de force et de vigueur dans l'Eglise, en lui communiquant une sève plus féconde, qui vivifia de nouveau tout le monde chrétien. Les travaux bienfaisants de ces deux illustres patriarches et ceux de leurs innombrables disciples, perpétués jusqu'à nos jours, ne seront jamais trop admirés. Ils ont porté la foi en tous lieux jusqu'aux extrémités du globe; et chaque jour encore l'instruction et la civilisation de peuples barbares sont le fruit de leurs généreux efforts.

Vers la fin du quinzième siècle, lorsqu'une portion du nord de l'Europe allait ébranler à la voix de Luther et, trop facilement séduite par l'erreur, se détacher de l'unité catholique, l'Eglise affligée tourna ailleurs ses regards maternels. Elle envoya ses serviteurs par les chemins de l'Océan, pour chercher les pauvres peuples errants sur ses plages, oubliés de l'histoire, inconnus de la science, et les inviter à venir remplir les places laissées vides. Le grand navigateur chargé le premier de ce ministère, Christophe Colomb, venait de l'accomplir avec une religieuse pensée. Des missionnaires nombreux poursuivent aujourd'hui avec succès l'œuvre des premiers missionnaires de l'Amérique, et la vaste chrétienté du nouveau monde est, de nos jours, l'une des plus florissantes portions du domaine de l'Eglise.

En même temps que les savanes et les forêts de la jeune Amérique, défrichées et rendues fécondes par les sueurs du dévouement chrétien, se réjouissaient de voir enfin leurs enfants entrer dans la voie de la civilisation et du salut, Dieu prenait soin encore de consoler son Eglise sur le vieux continent, en lui donnant de nouveaux témoignages de sa protection. Aux efforts naissants de Luther, de Calvin et des autres prétendus réformateurs, il opposait un formidable rempart : c'était l'illustre et vénérable Compagnie de Jésus, le plus redoutable marteau de l'erreur protestante. Contemporaine de ces trop fameux hérésiarques, elle entre aussitôt, par ses premiers enfants, dans cette carrière de lutttes et de

combats, qu'elle soutient depuis trois siècles contre tous les ennemis de l'Eglise, avec tant de gloire et d'héroïque charité. Et déjà alors, au seizième siècle, un de ses plus nobles fils inaugurait dignement au delà des mers sa providentielle apparition. Le zèle et les conquêtes de saint François Xavier, l'apôtre des Indes, réparaient les pertes que l'Eglise faisait en Europe par le schisme et l'hérésie.

Dans notre siècle, quand l'orgueil philosophique, le dédain ou l'indifférence pour notre vieille foi, semblent plus que jamais désoler notre sol, la barque de Pierre flotte toujours en assurance, recevant chaque jour de nouveaux enfants dans son sein. Et n'est-elle pas amplement dédommagée du mépris des faux sages par ces retours éclatants à l'unité, qui, de toutes parts, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne, en Suisse, sont offerts à nos yeux? Les fils d'Israël, s'ébranlant eux-mêmes, reconnaissant le Messie, et on les voit par groupes accourir à l'eau sainte qui efface la tache du déicide empreinte sur leur front.

D'autres consolations, au milieu de ses douleurs, sont ménagées encore à l'Eglise dans ces derniers temps. L'Océanie, dernière conquête de la navigation moderne, vaste chaîne qui lie par le midi l'ancien et le nouveau mondes, commence aussi à prendre place dans l'histoire de l'humanité et du christianisme. Déjà les nombreux archipels de la mer du Sud ont écouté la voix de nos missionnaires, et des milliers d'insulaires, prémices des fruits de leur zèle, sont entrés avec joie dans la grande famille chrétienne.

Enfin, sur les plages brûlantes des contrées de l'Afrique, conquises par nos vaillantes armes, des autels au vrai Dieu sont dressés de toutes parts. L'islamisme s'ébranle et chancelle autour de la patrie d'Augustin. La Croix a franchi l'Atlas, elle est allée couronner les minarets des villes musulmanes; les Arabes du désert ne la maudissent plus, car ils savent tout ce qu'elle mène après elle de charité et de dévouement (1). Peut-

(1) *Annales*. Compte-rendu de 1843.

être le jour n'est-il pas bien éloigné où, dans ces régions jadis si florissantes, le croissant du prophète tombera devant ce signe du salut, comme la puissance algérienne est déjà tombée devant la valeur de nos légions.

Tels sont quelques-uns des grands spectacles que les annales de l'Eglise offrent à nos regards et à nos méditations. Jamais cette tendre mère n'a failli à sa tâche sublime ; jamais ses pieds divins ne se sont lassés dans la poursuite des brebis encore éloignées du bercail. Ainsi poursuit-elle sa marche bienfaisante, enseignant les nations, les civilisant, et par de constants efforts et par les prodiges de la grâce qui lui fut donnée, les conviant à rentrer dans le port, où elles trouveront leur immortelle félicité.

IV

L'éternel honneur de notre siècle et de notre pays sera d'avoir été fidèle à cette loi de propagation de la vérité par la parole, à laquelle est tenue en tout temps toute nation comme chaque individu, selon la juste mesure de sa force et de sa puissance. Jamais peut-être, depuis les temps apostoliques, on n'avait vu une armée si nombreuse, si bien organisée de zélés missionnaires, porter partout la lumière de l'Evangile. Ils enveloppent le monde entier d'un immense réseau de charité ; et, dans ces sublimes dévouements, la France, nation privilégiée, nation toujours prête aux grandes choses, revendique à bon droit la meilleure part.

Oui, c'est de nos ports que partent chaque année ces nouveaux essaims d'apôtres, pour remplacer ceux de leurs frères dont les fatigues ou le glaive du martyre viennent d'interrompre les travaux. C'est notre sol qui enfante ces nouvelles congrégations de missionnaires qui, à leur berceau, rivalisent déjà de gloire avec leurs sœurs aînées (1).

La France, où s'agitent et se débattent tant d'intérêts divers, où luttent

(1) La Société de Piepus et la Société de Marie, auxquelles sont confiées les missions de l'Océanie.

tant de passions et tant d'erreurs, est cependant aujourd'hui encore cette nation civilisatrice et missionnaire que Dieu semble s'être choisie pour le principal instrument de ses desseins de miséricorde et d'amour envers les autres peuples. C'est par là surtout qu'elle est vraiment grande et digne de nos éloges. C'est par sa foi que cette *filie aînée de l'Eglise* tient le premier rang entre toutes les autres et qu'elle sera préservée sans doute des maux qui la menacent.

Rassurons-nous donc et prenons confiance. Vainement l'impiété et le schisme épuisent-ils leurs efforts parmi nous; la France leur a noblement répondu de nos jours en fondant l'*Œuvre de la Propagation de la foi* (1).

Les *Annales de la propagation de la foi*, recueil destiné à faire suite aux *Lettres édifiantes*, nous révèlent aujourd'hui dans tous leurs détails les travaux de nos missionnaires dans les diverses parties du globe. Chacun de nous peut donc revendiquer l'honneur d'y concourir pour une part. Notre obole par semaine et notre prière quotidienne forment un double trésor qui, porté sur les plages infidèles, y fructifie merveilleusement pour la gloire de Dieu et le salut des nations. Mais quels fruits plus abondants, quelles moissons immenses ne seraient pas recueillis, si cette œuvre bénie et sainte qui les fait éclore, plus connue, mieux appréciée, prenait une extension plus grande; et si, dans un avenir sans doute éloigné encore, mais qu'on peut déjà pressentir, elle comptait autant d'associés que l'Eglise compte de fidèles enfants!

(1) L'Œuvre de la Propagation de la foi, en faveur des missions des deux mondes, fondée à Lyon en 1822, a pour but d'aider, par des prières et des aumônes, les missionnaires catholiques chargés de la prédication de l'Evangile. Les prières sont un *Pater* et un *Ave* chaque jour avec l'invocation: « Saint François-Xavier, priez pour nous. » L'aumône est d'un sou par semaine. Deux conseils établis, l'un à Lyon, l'autre à Paris, répartissent les aumônes entre les diverses missions. L'Œuvre de la Propagation de la foi, accueillie par les évêques des différentes contrées, recommandée par une foule de mandements et de lettres pastorales, a été favorisée en plusieurs occasions de la bénédiction du Saint-Siège, qui l'a enrichie de nombreuses indulgences.

D
diver
plus
ces
des t
missi
les p
Et
nos
un s
ches
suit,
proce
Ils
forêts
bien-s
dent d
la voi
renve
sent e
dans
tenant
chrétie
illustre
déboul
des ol
Oui, d
naires,

(1) Ch

Dans le désir de hâter la réalisation de ce vœu, nous avons groupé divers fragments de ces *Annales*, choisis parmi ceux qui ont paru les plus propres à intéresser et à émouvoir. On aimera à contempler, dans ces récits empreints de tant de foi et de charité, le tableau des vertus, des travaux, des fatigues, des souffrances ou du martyre de ces nouveaux missionnaires, comme aussi celui du triomphe éclatant de la grâce chez les peuples qu'ils vont évangéliser.

Et quel plus touchant, quel plus digne spectacle pourrait être offert à nos regards. Ce sont nos concitoyens, nos amis, nos frères, qui, dans un siècle d'égoïsme et d'indifférence, sacrifiant patrie, famille, richesses, honneurs, tous ces biens enfin que le monde préconise et poursuit, se dévouent tout entiers et s'immolent, victimes volontaires, pour procurer la vie, du ciel à de pauvres sauvages.

Ils vont annoncer aux tribus indiennes, aux enfants des savanes, des forêts, ou des Montagnes rocheuses, qu'ils sont, eux aussi, les enfants bien-aimés du *Grand-Esprit*, et que de magnifiques destinées les attendent dans le *pays des âmes*. Et voilà qu'aussitôt ces peuplades, dociles à la voix des *Robes-noires*, qu'ils révèrent comme des envoyés célestes, renversent leurs idoles, abolissent leurs coutumes barbares, s'humanisent et se civilisent par degrés. O merveille ! ceux qui naguère, vivant dans les bois, se rapprochaient plus de la brute que de l'homme, maintenant imitent la vie des anges. On croirait voir revivre ces réductions des chrétiens du Paraguay, chez lesquels, suivant les expressions d'un illusire écrivain, « l'hospitalité, l'amitié, la justice et les tendres vertus découlaient naturellement de leur cœur, à la parole de la religion, comme des oliviers laissant tomber leurs fruits mûrs au souffle des bises (1). » Oui, de nos jours, il est mainte peuplade à qui nos nouveaux missionnaires, en lui donnant l'Évangile, ont donné la véritable félicité, et où

(1) Chateaubriand : *Génie du christianisme*.

revivent les ravissantes images de cette république chrétienne, que Muratori a peinte d'un seul mot, en intitulant la description qu'il en a faite : la Chrétienté heureuse, *il Cristianesimo felice*.

Qui ne serait jaloux et fier de s'associer à l'œuvre de ces vrais bienfaiteurs de l'humanité ! Quelle activité, quelle gloire n'en revient-il pas à nous-mêmes ! « En assistant, dirons-nous avec l'un des écrivains de nos chères *Annales*, en prenant part à ces combats de l'Eglise pour le service de Dieu, à ces morts victorieuses, à ces confessions intrépides des néophytes, à tant de sacrifices et de vertus, il faut bien, tôt ou tard, qu'on ait honte de soi-même et qu'on veuille aimer Dieu davantage. On s'attache plus tendrement à cette Bonté éternelle qu'on voit sans cesse occupée à solliciter les hommes, sans cesse repoussée par la haine et le mépris. On finit par se pénétrer de cette sainte passion si éneigiquement exprimée par Bourdaloue, lorsqu'il montre « les intérêts de Dieu remis en nos mains, tellement que nous en devons être les garants, et qu'autant de fois qu'ils souffrent quelque altération et quelque déchet, Dieu a droit de s'en prendre à nous, puisque le dommage qu'ils éprouvent n'est que l'effet et une suite de notre infidélité..... Quand vous travaillez pour vous-mêmes, continue-t-il, comme vous êtes vous-mêmes petits ! Quoi que vous fassiez, tout est petit, tout est borné, tout est réduit à ce néant inséparable de vos personnes et de vos états. Mais quand vous vous intéressez pour Jésus-Christ, tout ce que vous faites a je ne sais quoi de divin. » Ce n'est pas en effet, une vaine formule que cette invocation : « Saint François Xavier, priez pour nous. » Invocation qui rappelle la mémoire de cet homme, à qui l'amour divin ne laissait pas de repos. Ce deuil recueilli chaque semaine, c'est une coopération à la rédemption du monde par le sang de Jésus-Christ. Voilà l'ouvrage auquel nous nous associons. A l'exemple du Sauveur, nous commençons à aimer les hommes, sans ces liens plus étroits que forme la communauté de race,

de patrie et de religion ; à en aimer autant que le Sauveur en aime sur la croix. Chez ces peuples pervers , maudits par les voyageurs ; parmi ces tribus cannibales dont on nous a raconté les horribles festins , nous ne voyons plus que des âmes immortelles , souverainement dignes de pitié et de dévouement. En apprenant ainsi à secourir des misères absentes , comment resterions-nous insensibles à celles que nous voyons , que nous touchons , qui nous attendent au seuil de nos portes , dans nos rues , au fond de nos prisons et de nos hôpitaux ? Non , l'OEuvre de la Propagation de la foi , en tournant le cours de la charité vers des contrées lointaines , n'ôte rien aux pauvres de nos villes.

» Que sera-ce si , nous élevant à des vues plus hautes et plus dégagées des pensées de la terre , nous regardons où vont nos offrandes ? Elles prennent le même chemin que nos prières. Elles vont dans ces trésors de Dieu , où l'obole de la veuve est comptée , où un verre d'eau n'est pas perdu , où nul ne donne tant qu'il ne reçoive bien davantage. Nos faibles mérites vont s'y confondre avec ceux des apôtres , des martyrs , de tant de catholiques souffrants , persécutés. Entre eux et nous tout est commun : nous avons une fleur dans toutes leurs couronnes ; il n'y a pas une de leurs larmes que les anges recueillent , qui ne prie au ciel pour nos péchés , qui ne fasse descendre la miséricorde sur nos têtes et sur nos maisons. Nous ne sommes oubliés dans aucune de leurs supplications ; ils ont appris à prier pour nous en voyant chaque année , au temps de la commémoration des morts , leurs prêtres monter à l'autel pour les associés défunts de la Propagation de la foi. Les Pères du dernier concile américain de Baltimore s'unissent aux évêques de la Chine et de la Corée , afin de nous bénir. Rien ne peut résister à cette sainte conspiration. Si la moitié de l'Europe , au seizième siècle , tint ferme contre les tentatives de la réforme et contre ses violences , peut-être eût-elle secourue plus qu'elle ne le pense par ces nombreux missionnaires italiens ,

français, allemands, portugais, espagnols, qui portaient la foi dans les deux mondes ? Peut-être le salut de plus d'un peuple fut-il décidé par l'immolation volontaire de ces milliers de chrétiens qui mouraient au Japon, ou par la prière innocente de ces pauvres sauvages du Canada qui sortaient de l'eau baptismale ? Et maintenant que nous voyons se fonder tant d'églises nouvelles, les chrétientés se multiplier sur toutes les côtes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, dans toutes les îles de l'Océanie, ne semble-t-il pas qu'en allumant autour de nous tant de foyers de charité, la Providence veuille réchauffer enfin nos vieilles églises qui se refroidissaient ?

» Et c'est nous, associés de la Propagation de la foi, qui sommes choisis pour être les artisans de ce dessein. Quand, dans les chantiers d'un port, des manœuvres se courbent sous le bois qu'ils ajustent, combien peu comprennent l'importance de leur travail ! Cependant ces bois rassemblés formeront le navire qui portera sur toutes les mers le pavillon de la patrie, entouré de souvenirs et de gloire. Ainsi nous sommes les manœuvres, et nos aumônes sont les faibles moyens que Dieu veut bien employer pour former et mettre à flot la barque de l'apostolat. Mais cette barque porte l'étendard de la Croix, et avec lui toute la lumière et toute la civilisation du monde (1). »

Dans l'un de ces fragments de lettres que nous allons rapporter, on raconte qu'un jour un pauvre missionnaire, un religieux de la Compagnie de Jésus, cheminant à travers les forêts d'Amérique pour aller évangéliser quelques tribus sauvages, vit soudain accourir à lui une bande d'Indiens. Le chef ayant demandé qui était cet homme : « C'est, lui répondit-on, une Robe noire, un homme qui parle au Grand-Esprit. »

Aussitôt le sauvage devient respectueux, et ordonne à ses gens de mettre bas les armes ; on se touche la main et on fume le calumet en

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, Mai 1845. — Compte-rendu de 1844.

sig
Ind
nai
sis
terr
jus
de
dit
C
ess
d'au
des
don
à no
cont
leur
héro

A
coul
long
tude
d'au
ouve
la v
ce r
péni

(1)

signe de paix et d'amitié. Puis, après un banquet improvisé, donze de ces Indiens, en grand costume de guerre, étendent aux pieds du missionnaire une large peau de buffle, en l'invitant à s'asseoir au milieu. Saisissant ensuite ce pavois rustique par les extrémités, ils le soulèvent de terre, et, précédés de celui qui les commandait, ils le portent en triomphe jusqu'à leur village. Là, le chef l'introduit dans sa tente, rassemble l'élite de ses guerriers, lui fait prendre au milieu d'eux la place d'honneur et lui dit : « Robe-noire, ce jour est le plus heureux de ma vie (1)... »

Comme ces bons sauvages du pays des *Pieds-noirs*, nous avons essayé, nous aussi, de rendre quelque hommage à nos chers missionnaires d'au delà des mers. Recueillant dans leurs propres récits quelques-unes des fleurs qui forment la couronne de leur généreux sacrifice, nous avons donc dressé une autre sorte de pavois d'honneur, sur lequel, les élevant à notre tour, nous venons les présenter à nos frères. Puissent-ils, en les contemplant, en les admirant, par la prière et l'aumône, s'associer à leurs œuvres, et centupler ainsi les fruits déjà si abondants de leurs héroïques travaux !

V

Après avoir vu, dans les Missions de l'Asie, le sang de nos martyrs couler à flots et préparer ainsi le triomphe de la Croix sur une terre si longtemps stérile, nous arrêterons nos regards sur les forêts, les solitudes et les rives des grands fleuves du nouveau monde. D'autres scènes, d'autres tableaux s'offriront à nos yeux. Mais si, sur ces nouvelles plages ouvertes aux conquêtes de la foi, de sanglants spectacles n'affligeront plus la vue attachée sur les traces de nos prêtres, de nos religieux, pour eux ce nouveau champ sera encore une carrière de luttes, de fatigues, de pénibles combats.

(1) Voir *Missions d'Amérique*, lettre du P. de Smet.

Un dangereux ennemi se joint là à tous ceux qu'ils ont ailleurs à repousser : c'est l'erreur *protestante*, qui, sous mille noms, sous mille formes, se présente devant eux, et leur livre une guerre opiniâtre. Tantôt elle se dresse en face de nos missionnaires catholiques, pour s'opposer ouvertement à leurs généreux efforts; tantôt elle se glisse derrière eux, essayant de paralyser leur zèle, ou de leur enlever le fruit de leurs travaux. Inutiles efforts ! les labeurs de l'hérésie demeurent le plus souvent stériles, tandis que le soleil de la vraie doctrine poursuit sa marche, et chaque jour vient éclairer quelque sauvage contrée. Ici donc des fruits abondants sont recueillis par nos heureux apôtres. Des tribus épars dans les bois, des peuplades indiennes se rassemblent, écoutent avec un pieux respect la parole de ces *Robes-noires* qui leur apprennent à connaître le *Maître de la vie*, et, les comblant d'honneurs et de bénédictions, ils embrassent leur doctrine. Ainsi, dans les incultes déserts du nouveau monde, respire encore quelque parfum de ces *réductions* du Paraguay, dont on ne se lasse point de relire les merveilles. Les Pères de la Compagnie de Jésus, missionnaires comme autrefois sur ces plages tant aimées, s'efforcent d'y faire revivre leur image.... Écoutons quelques-uns de ces pieux récits, et peut-être pourrons-nous assister encore à quelqu'une de ces scènes harmonieuses et touchantes que la religion, toujours féconde, enfante partout où se trouvent des âmes dociles à sa voix.

MAXIME DE MONTROND.

Frag

»
établi
fonde
nous
La se
naiss
espér
gens
Notre

LES MISSIONS CATHOLIQUES

CHAPITRE PREMIER MISSIONS DU LEVANT

I

Collèges de Péra et de Galata. — Baptême de trois
jeunes nègres.

Fragments d'une lettre de M. Lelen, missionnaire lazariste, à M. Etienne,
procureur général de la congrégation de Saint-Lazare.

« Constantinople, le 14 juin 1837.

» Il faut que je vous dise quelques mots maintenant de nos deux établissements de Péra et de Galata; car c'est sur eux surtout que se fondent nos espérances, c'est de ce côté que se dirigent nos efforts; nous nous apercevons déjà du bien que nous pouvons faire par leur moyen. La seule manière de régénérer le pays, c'est de bien élever la génération naissante; nous éprouvons de grandes entraves à nos efforts, mais nous espérons vaincre par la constance. Déjà nous avons formé quelques jeunes gens qui, rentrés dans le monde, réussissent et se conduisent fort bien. Notre cours de physique, qui a eu lieu deux fois par semaine, est assez

fréquenté; il pourra nous donner occasion d'en créer encore plusieurs autres, de littérature, par exemple, de philosophie et d'histoire. Saint François de Sales avait établi une académie à Annecy pour remédier à l'oisiveté. Celle que nous établirons aura pour but de remédier à l'oisiveté et à l'ignorance. On peut détruire bien des erreurs, redresser bien des idées fausses, dans des cours de ce genre. Avec l'ignorance, une autre plaie, c'est la profusion des mauvais livres; on trouve ici tout ce que les presses françaises ont produit de plus cynique et de plus impie; aussi plusieurs familles arméniennes sont-elles persuadées qu'apprendre le français et conserver la foi et les mœurs sont deux choses incompatibles. Vous comprendrez la nécessité urgente de combattre par de bons livres tout le mal que font les mauvais. Vous savez que notre bibliothèque compte près de trois mille volumes; nous les prêtons à nos amis et surtout à nos anciens élèves, qui finiront ainsi par acquérir une grande supériorité. Nous nous mettons en mesure de monter une imprimerie; déjà la presse et les caractères francs sont en partie achetés, et les caractères arméniens commandés; bientôt ceux-ci seront envoyés. Alors il ne nous manquera plus que des caractères grecs, qu'il est facile de se procurer à Constantinople. Nous imprimerons donc dans toutes les langues usitées dans cette capitale de l'Orient. Un fort bel atelier de reliure, dirigé par l'un de nos frères avec l'aide de deux ouvriers, complète notre établissement. Nous pourrions répandre désormais à profusion les bons ouvrages et les livres de piété surtout; nous jetterons même de temps en temps dans le public quelques petites brochures de controverse contre les Arméniens hérétiques; car il en est beaucoup qui n'ont besoin que d'être éclairés pour revenir à l'unité de la foi. J'espère que nos philosophes modernes ne nous reprocheront pas de travailler à étouffer les lumières.

».... Nous venons de baptiser trois nègres, dont l'histoire est assez intéressante, pour que je vous en entretienne un instant. Un seigneur russe, ayant eu fantaisie d'avoir des nègres à son service, apparemment comme objet de luxe, chargea un comte illyrien de faire le voyage d'Alexandrie, et de lui en acheter trois des mieux faits qu'il pourrait trouver. Le comte s'acquitta de sa commission, et revint par Constantinople. Des circonstances particulières l'ayant obligé de s'arrêter quelques mois dans cette ville, nous fîmes sa connaissance; il nous parla de ses jeunes nègres, de leurs progrès dans la langue italienne, de leur bonne mine, de leur docilité, de la douceur de leur caractère, mais nullement du salut de leurs âmes. Hélas! on n'est que trop habitué à les traiter comme s'ils n'en

avaient pas ! Nous lui demandâmes s'il s'était occupé de les instruire et de leur faire donner le baptême ; il nous répondit ingénument qu'il n'y avait même pas pensé : « D'ailleurs, ajoutait-il, l'un, étant circoncis, appartient à la religion de Mahomet, et ce serait chose dangereuse de le baptiser ici. » Les deux autres devaient être idolâtres. Nous lui proposâmes de nous les confier pour quelques mois, avec engagement de les lui rendre quand ils seraient instruits de la doctrine catholique ; il y consentit. Nous commençâmes par les interroger sur ce qu'ils croyaient. Ils avaient été enlevés trop jeunes de leur pays pour avoir des idées arrêtées sur la religion. L'aîné, âgé d'environ quinze ans, savait à peu près ce que les Turcs connaissent ordinairement de l'Alcoran, c'est-à-dire un amas d'anecdotes incohérentes et absurdes. Les deux autres, qui paraissaient avoir de treize à quatorze ans, et qui n'étaient pas circoncis, n'avaient pour toute religion qu'une crainte puérile du démon, et ils l'invoquaient pour fléchir, disaient-ils, sa colère. Nous n'eûmes pas beaucoup de peine à leur persuader d'abandonner ces pratiques insensées. En assez peu de temps ils eurent appris les articles principaux du catéchisme et commencèrent à soupirer après le baptême ; on le leur différa cependant pour les éprouver et les habituer un peu à la sainteté de la vie chrétienne, à prier, à modérer leur petite colère, à être laborieux et soumis. Chaque jour ils répétaient : « Quand est-ce donc qu'on nous versera l'eau sur la tête ? » Ils étaient si heureux qu'ils ne savaient comment exprimer leur bonheur. Un jour, le plus jeune d'entre eux contemplait attentivement le soleil ; il paraissait s'entretenir avec lui. « Que faites-vous donc ? lui dit-on. — Je charge le soleil d'une commission. — Que lui dites-vous ? — Beau soleil, on dit que tu vas dans tous les lieux du monde ; sans doute, tu verras ma mère : eh bien, dis-lui qu'elle ne me pleure pas, que je suis bien heureux, que je vis avec des blancs qui ont bien soin de moi, qu'ils ne me battent pas, et qu'ils m'ont appris à connaître la religion du grand Allah (Dieu). » Le jour de leur baptême mit le comble à leurs vœux ; ils allaient baiser la main à tout le monde, et criaient : « Moi, je m'appelle Paul ; moi, je m'appelle Vincent ; moi, je m'appelle Félix. » Rien de plus touchant que les sentiments qu'ils exprimaient ; il y avait dans tout leur être une ingénuité et un air de joie qui faisaient verser des larmes d'attendrissement. Six semaines après, ils ont fait leur première communion avec de grands sentiments de piété ; on les a remis à leur maître.

» La manière dont les Turcs traitent les nègres fait véritablement horreur. Les marchands vont les acheter en Egypte ou en Arabie, et les

amènent ici dans de petites barques, entassés les uns sur les autres. Comme on leur donne à peine de quoi manger dans la route, ils arrivent exténués de maigreur, et quelquefois ils ne peuvent se soutenir. On les conduit des barques au marché, où les Turcs seuls ont droit d'aller, parce qu'ils prétendent que tous les noirs sont à eux. Aussi fallait-il voir comme nos petits nègres fuyaient du plus loin qu'ils apercevaient un Turc. A Alexandrie, les Francs vont eux-mêmes au marché, et les esclaves viennent souvent se prosterner à leurs pieds, leur baiser les genoux pour les conjurer de les acheter, parce qu'ils savent qu'ils seront mieux chez eux que chez les Turcs. D'autres fois, c'est parce qu'ils sont chrétiens; car il y a des chrétiens en assez grand nombre dans l'Ethiopie. Dernièrement arrivait d'Egypte un bâtiment turc, à bord duquel se trouvaient vingt négresses : sept d'entre elles étaient chrétiennes.... »

II

La Fête-Dieu à Constantinople.

Lettre de M. Lelen, préfet apostolique de la mission des Lazaristes à Constantinople, à M. Etienne, procureur général de la congrégation de Saint-Lazare.

« Constantinople, le 25 juin 1839.

» J'obéis à vos recommandations empressées, en vous adressant un court récit de la procession de la Fête-Dieu à Constantinople.

» Par un heureux concours de circonstances nous avons parmi nous cinq évêques de quatre rits différents, et un sixième élu, mais non encore sacré. Nous pensâmes faire chose honorable pour la catholicité de montrer solennellement dans cette ville, aux mille sectes où l'islamisme, le judaïsme, le schisme et l'hérésie se pressent et se confondent, la belle et grande unité de l'Eglise au milieu de la diversité des rits qu'elle sanctionne. Nous invitâmes donc nosseigneurs les évêques à concourir par leur présence à la pompe de cette belle cérémonie, en y représentant chacun leur nation. Tous, sans exception, accueillirent notre invitation avec un vif empressement. La foule se réunit à nous dans notre église; le clergé arménien catholique nous attendit dans la sienne, où la procession devait se rendre. Il ne manquait qu'un évêque melchite, ou du rit grec uni, qui

se trouva indisposé. Mgr Hilléreau, archevêque de Petra *in partibus*, et vicaire apostolique latin de Constantinople, présidait et portait le Saint-Sacrement; Mgr Joseph Borghi, de l'ordre des Capucins, évêque nommé de Bethsaïde *in partibus*, et destiné à résider à Agra dans l'Hindoustan, assistait avec Mgr l'évêque chaldéen de Mossoul. A la porte de l'église catholique arménienne nous fûmes reçus par Mgr Marouch, archevêque primat des Arméniens, et par Mgr Kiévare, archevêque démissionnaire de la même nation. Tous les évêques étaient dans leur costume respectif le plus pompeux. Une grande partie du clergé latin de Constantinople s'était réuni autour de son digne prélat. Il est impossible de décrire l'effet que produisait dans la vaste et belle église arménienne cette admirable réunion. Il faudrait aller bien loin pour trouver cette magnificence, et, si j'ose le dire, cette originalité de costumes et de chants divers : on dirait deux mondes, l'Europe et l'Asie, venus à Constantinople sur leurs limites respectives, dans un temple catholique, se donner le baiser de paix. Nulle part peut-être, hormis dans le magnifique sermon de Bossuet sur l'unité de l'Eglise, cette unité n'apparaît plus sensible et plus belle : *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob! quàm pulchra tentoria tua, Israel!* « Que vos tabernacles sont beaux, ô Jacob! Israël, que vos tentes sont belles! » Le peuple oriental, si accessible aux impressions des sens, n'aura pas vainement assisté à ce spectacle. Les Grecs, les Arméniens schismatiques, les nestoriens, les jacobites, ces innombrables sectes auxquelles Constantinople, la mère de l'hérésie, a donné naissance ou abri, devaient être troublées par bien des remords et devaient se sentir le besoin de se frapper la poitrine. Rien parmi elles ne ressemble aux divers clergés catholiques; ni la pompe des cérémonies, ni la dignité des évêques, ni la gravité des prêtres, rien n'approche de cette Eglise où est *la vérité et la vie*, et qui donne vraiment une vie immortelle à tout ce qu'elle touche!

» Outre le clergé qui était fort nombreux, et les enfants de notre collège qui faisaient partie de la procession, rangés sur deux lignes, nous y avions réuni soixante jeunes demoiselles vêtues de blanc et divisées en trois groupes : le premier entourait une statue du Christ ressuscité, le second groupe une statue de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, et le troisième l'image de sainte Philomène. Chaque groupe était distingué par des ceintures de couleur différente. Ces chœurs étaient chose neuve et hardie à Constantinople; l'attention publique en fut singulièrement intéressée. Les femmes turques ne revenaient pas de leur admiration; on les entendait s'écrier : « Grâces soient rendues à Dieu, qui a permis

qu'avant de mourir nous vissions un tel spectacle ! » Elles se promettaient bien de revenir l'an prochain à la fête des Roses ; c'est ainsi que les Turcs appellent la Fête-Dieu.

» Ce jour-là nous avions aussi voulu nous montrer Français. Plusieurs capitaines, dont les bâtiments étaient en station dans le port, nous ayant offert gracieusement leurs pavillons, nous en déployâmes un magnifique sur le haut de la tour de notre église, au bout d'un long mât ; d'autres flottaient aux quatre coins de notre enclos. C'était vraiment une image de la France sur des bords étrangers :

. Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama.

» Vous ne sauriez croire avec quel plaisir, à cette distance de la patrie, on voit flotter son drapeau, et surtout avec quel orgueil les Français le contemplent. C'est en effet le drapeau du catholicisme dans ces contrées. L'ambassadeur de France est presque seul chargé du patronage officiel de la religion catholique en Turquie ; et je dois dire à la gloire du noble amiral Roussin, qu'il ne néglige aucune occasion de servir l'Eglise, et qu'il fait bénir le nom français en Orient par des milliers de catholiques qui lui dûrent souvent le maintien de leurs droits.

» Au retour de la procession, la grand'messe fut chantée par Mgr l'évêque élu de Bethsaïde. Nosseigneurs les évêques voulurent bien accepter l'invitation de s'asseoir à notre table. Le dimanche suivant, nous vîmes de nouveau cette réunion d'évêques au sacre de Mgr l'évêque de Bethsaïde ; et même l'évêque melchite, remis de son indisposition, s'y était rendu ; il portait le costume grec, sans aucune modification ; il était accompagné de deux prêtres également revêtus de leur costume national ; de manière que vous auriez cru assister à la réconciliation de l'église grecque. Au reste, ce retour à l'unité est le cher et secret désir des intelligences les plus distinguées de la Grèce ; il leur est aisé de comprendre que leur faiblesse est dans l'isolement, et que, pour la liberté, il n'y a rien à attendre des traditions byzantines. Naguère, conversant avec un des membres assez haut placé de ce clergé, je l'interrogeais sur l'état de son église ; il me parlait des vexations exercées dans les îles ioniennes par les Anglais, qui veulent à tout prix y fonder le protestantisme. « Comment, lui dis-je, les Grecs, qui ont en leur faveur des stipulations garanties par toute l'Europe, ont-ils laissé toucher à leur religion ? — Que pouvaient-ils faire ? me répondit-il. — Ce qu'ont fait les Maltais,

lui répliquai-je à dessein. Malte n'est qu'une île : vous en avez sept. Les Maltais, avant cette année, n'avaient pas même laissé bâtir à leurs maîtres un temple orthodoxe. — Sans doute, me dit-il ; mais les Maltais ont pour eux la grande voix, c'est le Pape qui se fait entendre partout. — Et vous, lui dis-je, n'avez-vous pas celle de votre patriarche ? — Oui, mais qui l'écoute ? le plus petit fonctionnaire turc le fait trembler. — S'il en est ainsi, lui dis-je, que vous reste-t-il à faire, si ce n'est de consommer ce que vous avez si bien commencé au concile de Florence ? — Nous le sentons, me répondit-il ; mais qui pourrait le persuader à un clergé nourri d'ignorance et de préventions ? » De semblables paroles sont des espérances. Dieu a des desseins sur ces malheureuses contrées de l'Orient, nous n'en pouvons douter ; tout ce qui se fait à cette heure solennelle nous en est un garant. Prions donc, afin que cette volonté miséricordieuse qui est au ciel s'accomplisse bientôt sur la terre.

« Ici l'œuvre du bien grandit d'une manière admirable et inattendue. D'après les dispositions que j'ai prises et les promesses que vous m'avez faites cette année, j'en ai la confiance, Constantinople verra des Filles de Saint-Vincent de Paul dans son sein. Cette capitale de l'islamisme, rougie du sang de tant de martyrs, l'effroi du nom chrétien, voit déjà se déployer toutes les pompes de la religion sainte qu'elle se croyait appelée à anéantir. Avec la foi de Jésus-Christ reparaissent aussi les œuvres qu'elle a enfantées pour le bonheur des peuples. Déjà tout est fait pour l'instruction des jeunes gens ; de vastes écoles leur sont ouvertes. Les Filles de la Charité vont venir apporter aux jeunes filles le même bienfait ; une maison leur est préparée ; elles sont attendues avec impatience. Ce n'est pas tout, sans aucune impulsion de ma part, un certain nombre de négociants ont conçu la généreuse pensée d'organiser un bureau de charité : ils m'ont prié de me rendre au milieu d'eux, de présider leur assemblée et de prendre des mesures pour réaliser leur projet. Ne semble-t-il pas que déjà Constantinople cesse d'être la ville de Mahomet pour redevenir la ville chrétienne de Constantin et de saint Chrysostôme ? Quel avenir si nous en sommes dignes ! »

III

**Les enfants de Saint-Vincent de Paul à Constantinople
et à Smyrne.**

Fragments d'un mémoire adressé aux deux conseils de l'Œuvre de la
Propagation de la foi, par M. Etienne, procureur généra. de Saint-Lazare.

« Malte, le 29 novembre 1840.

» Appelé par une circonstance toute providentielle à visiter les missions de notre congrégation établies dans le Levant, j'ai pu, dans ce voyage, étudier l'état actuel du catholicisme et ses espérances dans cette partie du monde vers laquelle se tournent en ce moment tous les regards de l'Europe. Je profite des loisirs auxquels me condonne la longue quarantaine de Malte, pour recueillir mes souvenirs et vous communiquer le précis de mes observations. Les détails que j'ai à vous donner intéressent d'autant plus votre œuvre qu'ils présentent le double tableau, et des résultats déjà obtenus à l'aide de son généreux concours, et des consolations que l'avenir lui promet en échange de nouveaux sacrifices.

» A mon avis, la question d'Orient qui occupe tous les esprits, qui absorbe l'activité des hommes d'Etat et fait craindre au sein de l'Europe une conflagration générale, ne peut être résolue que par le catholicisme. Voyez l'empire turc, ce colosse qui inspira tant d'effroi à nos pères; il est ébranlé jusque dans ses fondements; de toute part il s'affaisse sous son propre poids et menace d'une chute prochaine. Les immenses lambeaux qui s'en détachent, attestent assez que ce grand corps se dissout. Or cette dissolution, dans les desseins présumables de la Providence, a pour but de mettre fin au châtement qui pèse depuis des siècles sur les nations orientales, de briser les chaînes expiatriques qui les ont tenues si longtemps sous le joug de l'infidélité, et de leur rendre, avec la religion qui fit jadis leur gloire et leur bonheur, la vie sociale qu'elles ont perdue avec la foi. Aussi sont-ils dans une grande erreur ceux qui pensent qu'il leur est donné de fixer les destinées de ce peuple, de s'approprier ou de se partager à leur gré ses dépoüilles. De même qu'ils étaient loin de prévoir, il y a quelques années, l'état où se trouve aujourd'hui la Turquie, ainsi sont-ils impuissants à déterminer de quel côté elle doit tomber et à qui appartiendront

ses ruines. Dieu laissera les hommes s'agiter, et les gouvernements rivaux tirailler en tous sens cet empire agonisant; tous leurs efforts n'auront d'autres résultats que de donner à l'Evangile le temps de s'établir partout, de rallier les esprits et de s'enraciner dans les cœurs. La dernière heure de la puissance ottomane ne sonnera que quand son patrimoine sera irrévocablement acquis à l'Eglise de Jésus-Christ.

» Telle est la conviction que remportera de l'Orient tout homme attentif aux progrès qu'y fait notre foi à mesure que l'empire s'affaiblit. Cette conviction, les Turcs eux-mêmes la partagent. Ils ont compris que leur règne est passé, qu'ils ne forment plus qu'une ombre de nation prête à s'évanouir, et qu'il leur est impossible de lutter contre le principe de mort qui mine leur constitution. Et, ce qui est plus remarquable, ce peuple, dont le caractère simple, loyal et noble commande encore l'estime au sein de ses malheurs, a l'intime persuasion que c'est à nous de recueillir ses débris. Autant il a de mépris pour les sectaires qu'il confond avec les juifs dans une égale aversion, autant manifeste-t-il d'affection pour les catholiques. Est-ce là un indice de la prochaine réunion des enfants de Mahomet à la grande famille de Jésus-Christ? Nous avons tout lieu de le croire, quand nous voyons partout l'islamisme s'éteindre au profit de la vraie foi....

» En quittant Alexandrie, j'ai traversé la Grèce, sans toutefois m'y arrêter, et je me suis rendu directement en Turquie. Constantinople et Smyrne sont les deux points que je tenais particulièrement à étudier, non-seulement parce qu'ils sont le siège de deux florissantes missions, mais parce qu'ils exercent sur le reste de l'empire une action puissante.

» En Turquie, il ne s'agit pas d'annoncer l'Evangile à des peuples ensevelis dans les ténèbres d'une idolâtrie grossière, ni de soutenir des discussions suivies avec des prédicants de sectes dissidentes. Là, le principal obstacle que l'erreur oppose aux progrès de l'Evangile, la base sur laquelle reposent également l'hérésie et l'islamisme, c'est une commune et profonde ignorance; seulement chez les hérétiques elle se joint à la superstition, tandis que chez les musulmans elle s'allie au fanatisme. Un premier moyen de favoriser le triomphe de la foi sera donc d'instruire la jeunesse. Le Coran ne conserve encore des disciples que parce qu'il proscriit l'instruction. Mais aujourd'hui cette défense n'est déjà plus respectée par les grands, dont le mépris pour la loi de Mahomet est à peine dissimulé par quelques pratiques qu'ils affectent aux yeux du peuple. Leur tendance à se mettre en rapport avec les missionnaires catholiques est une heureuse disposition

que j'ai été à même de constater. Deux pachas m'ont fait l'honneur de dîner avec moi dans la maison et en compagnie de nos confrères de Constantinople ; ils ne m'ont pas moins surpris par la franchise et la cordialité de leurs manières , par l'étendue de leurs connaissances , que par leur estime pour nos doctrines. A son tour , le peuple ne tardera pas à passer sur la loi qui le condamne à l'ignorance , et tout porte à croire que chez lui comme chez les grands l'instruction tournera au profit de la foi. Qu'il lui soit donc permis d'entrer dans nos écoles ; l'Evangile et la science le trouveront également docile à leurs enseignements. Quand déjà ces prédilections ne seraient pas acquises aux missionnaires , la gravité de notre culte , qui va si bien à la noblesse de son caractère , suffirait pour le prévenir en notre faveur. Je le répète , du moment que les Turcs auront le libre choix de leur religion et la permission de s'instruire , l'Eglise sera à la veille de les compter au nombre de ses enfants.

» Cette observation s'applique aussi en grande partie aux hérétiques. L'ignorance presque seule les retient éloignés du centre de l'unité. Ils ne savent même pas quels points de foi les séparent de la véritable Eglise. Ces frères égarés font consister toute leur religion dans quelques pratiques extérieures qui leur tiennent lieu de symbole et même de prière. Malgré leur antipathie pour les catholiques , ils aiment nos cérémonies et assistent volontiers à nos sermons. Bon nombre d'entre eux viennent puiser à nos écoles l'instruction qu'il leur est impossible de se procurer ailleurs. Ceux-là ne tardèrent pas à se défaire de leurs préjugés , à sentir que leur foi ne repose que sur des fondements ruineux , et à concevoir de la nôtre une idée plus favorable. Si l'on joint à ces premières impressions l'influence que des maîtres et maîtresses exercent nécessairement sur des enfants , la confiance qu'ils leur inspirent par une vie de dévouement et de vertu , les explications souvent répétées du catéchisme , il est facile de comprendre , et l'expérience ne permet plus d'en douter , que bientôt le retour des hérétiques consolera l'Eglise de leur défection.

» Or , ce puissant moyen de favoriser l'essor du christianisme en Turquie , il a été bien consolant pour moi de voir qu'il prospère sur les deux points principaux de l'empire , et j'éprouve une douce satisfaction à vous présenter le tableau des services que rendent à la jeunesse nos deux missions de Constantinople et de Smyrne. A Constantinople , nos confrères dirigent un collège où sont élevés les enfants des premières familles de la ville , et une école qui ne compte pas moins de cent cinquante externes. De ces deux établissements est déjà sorti un nombre considérable d'excel-

lent
Ce
d'a
men
con
à C
app
pou
faire
ren
dive
dign
tour
vaie
que
qu'i
cong
qui
»
la Cl
je tr
catho
que
répon
tout
naiss
bienf
avait
dont
établi
même
Char
catho
schism
Quell
enfant
et d'i
en vo

lents sujets, aussi utiles à la société que sincèrement attachés à la religion. Ce n'est pas sans me sentir ému jusqu'aux larmes que j'ai été à même d'apprécier leurs progrès dans les sciences et sur et les vertueux sentiments que des mains habiles ont pris soin de développer dans ces jeunes cœurs. Et quand je faisais réflexion qu'il n'y a pas d'autre école ouverte à Constantinople, j'étais heureux de conclure que la religion seule est appelée à posséder la génération naissante. Il n'était pas moins consolant pour moi de voir ces jeunes gens, que nos missionnaires ont élevés, je faire gloire des principes qu'ils ont puisés aux sources de la foi. On les rencontre partout, chez les banquiers, chez les négociants, dans les diverses administrations, dans les chancelleries, et partout ils se montrent dignes des maîtres qui les ont formés. Durant tout mon voyage ils m'entouraient d'égards, et se faisaient un bonheur des bons offices qu'ils pouvaient me rendre. Souvent j'ai reçu la visite de personnages distingués que je ne connaissais pas; c'était comme anciens élèves des missionnaires qu'ils se présentaient à moi, voulant, me disaient-ils, exprimer à notre congrégation leur reconnaissance pour l'éducation qu'ils en ont reçue et qui a été la source de leur prospérité.

» Un autre sujet d'étonnement et de joie m'attendait chez les Sœurs de la Charité. Dans leur établissement, qui n'a encore qu'un an d'existence, je trouvai vingt-quatre orphelines arrachées à la misère par des prêtres catholiques et formées à la vertu par d'humbles religieuses. Aux questions que je leur adressai sur l'histoire, la géographie et l'arithmétique, elles répondirent avec autant de facilité que de justesse. Mais ce qui m'intéressa tout autrement, fut leur tendre piété et la naïve expression de leur reconnaissance pour une religion qui ne s'est fait connaître à elles que par ses bienfaits. Je ne pouvais m'expliquer comment, en aussi peu de temps, on avait pu obtenir d'aussi précieux résultats, et je bénissais le Seigneur, dont la main paternelle se plaît à encourager notre zèle en donnant à un établissement qui commence des succès si inespérés. Je visitai avec la même consolation les externats de filles dirigés aussi par les Sœurs de la Charité. Les deux cent trente élèves qu'ils comprennent ne sont pas tous catholiques : des Russes, des Arméniennes et des Grecques schismatiques viennent puiser à la même source l'instruction et la vertu. Quelle que soit la diversité des croyances qui séparent leurs familles, ces enfants n'ont toutes pour leurs maîtresses qu'un même sentiment d'affection et d'inexprimable confiance. On comprend quelle dut être mon émotion en voyant les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul déjà si admirablement éta-

blies au centre même de l'islamisme, et ces humbles filles, heureuses d'être associées par leur dévouement pour l'enfance au ministère apostolique, bénissant mille fois le Seigneur de les avoir choisies pour servir d'instruments à sa miséricorde sur cette terre trop longtemps désolée.

» Cependant les succès qu'elles obtiennent vont les forcer à multiplier les établissements, afin de répondre aux besoins et aux pressantes sollicitations des familles. Bientôt chaque quartier de cette vaste capitale aura son école où viendra se former toute la jeunesse du pays. Quel avenir ne promet pas au christianisme une génération dont il aura lui-même cultivé l'esprit et formé le cœur !

» Pour compléter l'œuvre de l'éducation de la jeunesse à Constantinople, nos missionnaires ont établi dans leur maison une imprimerie, dont les presses, constamment employées à reproduire, dans les diverses langues de l'Orient, des ouvrages d'études et de piété, fournissent à peu de frais aux écoliers et aux pauvres les livres dont ils ont besoin.

» Ce n'est pas tout : Constantinople a déjà son bureau de charité ; dans ce moment s'élève un hôpital destiné à fournir des secours aux malades, et un asile à soixante familles indigentes. Non-seulement les chefs des premières maisons de la ville ont voulu concourir à sa fondation, mais le grand-seigneur a daigné s'y associer par une souscription de deux mille cinq cents francs. Avant un an, cet hospice sera en état de réaliser le bien qu'il promet. Les Sœurs de la Charité seront encore appelées à en prendre la direction.

» Je ne puis vous donner qu'un léger aperçu des fatigues auxquelles se livrent nos confrères pour procurer le salut des âmes. Chaque jour leur église est remplie de fidèles dont un bon nombre participe aux sacrements. Les hérétiques mêmes s'empressent d'assister à nos offices et d'entendre la parole de Dieu, prêchée alternativement en turc, en grec et en français. Nous l'avons déjà dit, l'ignorance est ici l'obstacle universel que rencontre notre ministère; pour la déraciner, M. Elluin fait, tous les dimanches, dans l'intérêt des familles pauvres et avec le plus consolant succès, un catéchisme en grec, fréquenté par plus de trois cents enfants et par beaucoup d'adultes. Un autre missionnaire, M. Bonnioux, dont j'ai admiré le zèle infatigable, passe sa vie à entendre les confessions des catholiques dispersés sur tous les points de la ville et des environs. C'est quelque chose de touchant que de le voir partir chaque matin, dans le but de parcourir tantôt l'une, tantôt l'autre rive du Bosphore, pénétrant dans l'intérieur des familles, distribuant des consolations ou des avis, confes-

sant
naut
more
surp
une
cont
ses
pour
enten
de la
par le
» A
Dieu
Touss
des ci
foule d
Volont
rope.
service
la foi.
sur un
précieu
catholic
» Ce
jeuness
et utiles
dévouer
peuples
aisé de
Orient
des vert
point, m
bienfait
vérité.
encore d
chrétien
maison ;
famille.

sant les pères et les enfants , et souvent rentrant le soir dans sa communauté sans avoir pensé à prendre quelque nourriture , ou mangeant le morceau de pain sec qu'il avait emporté par précaution. Souvent encore , surpris par la nuit loin de sa demeure , il prend un peu de repos dans une misérable chaumière , y célèbre la sainte messe avant de repartir , continue avec courage la course de la veille , et revient enfin auprès de ses confrères aussi plein de joie que riche de mérites. Ainsi s'écoulent pour lui tous les jours , excepté le vendredi et le samedi , qu'il passe à entendre dans l'église les confessions des enfants de nos écoles et des fidèles de la ville. Ce beau mais laborieux ministère n'est jamais interrompu ni par les rigueurs des saisons ni par les ravages de la peste....

» A Smyrne , comme à Constantinople , je n'ai eu qu'à rendre grâces à Dieu du bien qu'opère la mission. J'avoue qu'en prêchant , le jour de la Toussaint , dans la belle église dédiée au sacré Cœur de Jésus , au milieu des cinq cents enfants qui fréquentent nos écoles , et en présence d'une foule de pieux fidèles , j'avais peine à me persuader que j'étais en Turquie. Volontiers j'aurais cru me retrouver dans quelque fervente cité de l'Europe. Deux jours après , je célébrais au milieu du même concours un service solennel pour le repos des membres décédés de la Propagation de la foi. Combien j'étais heureux d'acquitter cette dette de reconnaissance sur une terre étrangère , où l'on rencontre à chaque pas des monuments précieux de la bienfaisance et du zèle de cette œuvre si éminemment catholique !

» Ce n'est pas seulement par les soins que nos Sœurs donnent à la jeunesse qu'elles ont su rendre leurs établissements chers à ces contrées et utiles à la religion ; un autre avantage , dont il faut tenir compte à leur dévouement , est de faire briller sur cette terre infidèle et au sein des peuples hérétiques les inimitables œuvres de la charité chrétienne. Il est aisé de reconnaître , en visitant le Levant , que , pour frapper l'esprit des Orientaux et les incliner vers la foi , ce n'est pas assez du zèle apostolique , des vertus et des prédications , il faut des œuvres. Les Turcs ne discutent point , mais ils voient. Sourds à un raisonnement , ils sont sensibles à un bienfait ; la reconnaissance est la voie la plus sûre pour les conduire à la vérité. Cette observation , fondée sur leur caractère bien connu , vient encore d'être justifiée par l'expérience. Vous le savez , chez les Turcs un chrétien est un être méprisé à qui ils n'accordent jamais l'entrée de leur maison ; une chrétienne même n'est jamais admise dans l'intérieur d'une famille. Eh bien , à Smyrne , où nous avons établi pour les malades un

service de secours à domicile, la Sœur de Charité est tout autrement traitée. Non-seulement les portes s'ouvrent devant elle, mais encore sa visite, désirée, sollicitée même, est regardée comme une marque d'honneur à laquelle on attache le plus grand prix, dont on conserve un religieux souvenir. On regarde comme du plus heureux augure les innocentes caresses qu'elle fait aux enfants; c'est à qui pourra les lui présenter comme pour les bénir. Pourquoi cette touchante exception en sa faveur? Ah! c'est que la charité l'inspire et que les bienfaits l'accompagnent. Le mahométan voit quelque chose de surnaturel dans une fille qui a traversé les mers et tout sacrifié pour venir panser ses plaies et soulager ses douleurs. Il est même arrivé à quelques-uns de demander ingénument à ces religieuses « si elles étaient ainsi descendues du ciel? » La cour de leur maison se remplit chaque jour de malades turcs qui viennent les consulter. Quel est l'étonnement de ces infidèles lorsque, offrant aux Sœurs le prix des remèdes qu'elles préparent, ils les entendent répondre « qu'elles ne veulent ni ne peuvent rien recevoir! » Ils restent comme stupéfaits en présence d'un dévouement si pur, de sentiments si désintéressés. J'ai eu la consolation de contempler de mes propres yeux ce touchant spectacle, et j'en conserverai le souvenir toute ma vie. A la vue des témoignages de reconnaissance et de vénération que les Turcs prodiguaient à leurs bienfaitrices, je me disais en moi-même : N'a-t-on pas tout lieu d'espérer que bientôt les disciples du Coran remonteront à la source de cette générosité qui les étonne, qu'ils reconnaîtront enfin la bonté de l'arbre à la douceur de ses fruits, et qu'alors ils seront bien près du royaume des cieux?... »

IV

Voyage à Nazareth.

Fragment d'une lettre de M. Pousson, missionnaire lazarisite à Damas,
à M. Etienne, procureur général de ladite congrégation.

« Damas, le 25 juillet 1831.

« A l'orient du lac de Génézareth, l'œil contemple avec une espèce d'effroi les montagnes sauvages de l'Arabie, qui paraissent de loin un mur perpendiculaire. A son occident, il s'arrête avec complaisance sur

le Thabor, qui s'élève au milieu d'une vaste plaine comme un dôme immense; étendant son horizon, il découvre dans le lointain les montagnes de Samarie; se rapprochant ensuite, il rencontre une montagne moins élevée, mais non moins intéressante que le Thabor: c'est la montagne des *Béatitudes*, sur laquelle Notre-Seigneur fit l'admirable discours rapporté dans saint Matthieu. Un peu au-dessous, en se rapprochant de Tibériade, on voit le vallon où Notre-Seigneur fit la multiplication des pains; et, du côté opposé, la plaine où les disciples, arrachant quelques épis au jour du sabbat, excitèrent les murmures de leurs ennemis. Un peu plus encore vers le couchant, on voit au fond de l'horizon la chaîne du mont Carmel qui semble soutenir les nues; se tournant vers le nord, on aperçoit la ville de Saphat, placée comme un nid d'oiseau sur la cime d'une haute montagne; c'est l'ancienne Béthulie, dont le nom rappelle le dévouement généreux de l'intrépide et pieuse Judith. Enfin, à l'orient, les montagnes de l'Anti-Liban se présentent avec une majesté imposante, et laissent voir au-dessus des nuages leurs cimes couronnées de neiges. Deux jours après notre départ de Dothain, nous arrivâmes à Nazareth, ayant laissé d'un côté le village de Cana, et de l'autre le bourg de Naïm que nous vîmes seulement de loin.

» Vous savez que Nazareth n'est qu'un bourg, qui n'a de considérable en bâtiments que le couvent des Franciscains, connus sous le nom de religieux de la Terre-Sainte. J'allai loger chez eux, et ils me reçurent avec d'autant plus de cordialité que je connaissais particulièrement le Père gardien et quelques-uns de ses confrères.... Mon premier soin, en arrivant à Nazareth, fut d'aller faire ma prière dans le lieu où s'est opéré le plus grand de tous les mystères. Cette sainte grotte, bien différente de ce qu'elle était du temps de la sainte Vierge, est, à l'exception de la voûte, toute revêtue de beaux marbres. Les yeux sont d'abord frappés; mais bientôt ils perdent de vue tout ce qui les étonne, pour se fixer avec un attendrissement auquel l'âme du chrétien se livre tout entière, mais qu'il est impossible d'exprimer, sur ces simples paroles écrites sous la table de l'autel : *Hic Verbum caro factum est*. Je vous l'avouerai, mon cher ami, malgré toute ma froideur, il me fut impossible de ne point verser des larmes dont rien n'égala la douceur. Il me sembla, dans ce premier moment, voir le messager céleste se présenter à la plus humble des vierges pour lui annoncer la plus étonnante nouvelle qui fût jamais, entendre la réponse de Marie, et voir, par son acquiescement aux desseins de Dieu, déchirer l'arrêt de mort porté contre tous les

enfants d'Adam. Ces premières impressions furent renouvelées en moi avec plus de sensibilité encore, lorsqu'à la procession qui a lieu tous les jours immédiatement après les vêpres, un enfant avec une voix d'ange, et montrant du doigt le lieu de l'incarnation, chanta lentement ces paroles : *Hic Verbum caro factum est*. La grotte de Nazareth est de tous les lieux de la terre sainte celui qui m'a causé les plus douces émotions. Là, les Pères latins étant seuls, et n'étant pas mêlés comme ailleurs, avec les hérétiques et les schismatiques, les offices se font avec plus de dignité, plus de recueillement, plus d'édification ; il semble qu'on respire quelque chose de particulier qui vous porte à la dévotion et à la composition du cœur ; le Dieu des chrétiens s'y rend en quelque sorte sensible et sous des formes encore plus aimables qu'ailleurs. J'eus le bonheur, que je n'oublierai jamais, de célébrer trois fois dans cet auguste sanctuaire (1).

» La grotte de l'incarnation est au-dessous du chœur de l'église. Cette église, qui date à peine d'un siècle, quoique belle et grande, n'est pas comparable à celle qu'avait fait bâtir sainte Hélène et dont on reconnaît encore l'enceinte.

» Les autres lieux de dévotion que nous visitâmes à Nazareth, sont : 1° une petite église bâtie, dit-on, à l'endroit où était la boutique de saint Joseph ; 2° la synagogue où Notre-Seigneur fit publiquement la lecture du prophète Isaïe ; 3° une grande pierre ronde qu'on appelle *Mensa Christi*, parce que, selon une tradition, le Sauveur y prit quelquefois ses repas avec ses disciples ; 4° une belle et abondante source qu'on appelle la fontaine de Marie, probablement parce que c'est là que cette auguste Vierge allait puiser de l'eau ; et, à un tiers de lieue, au midi de Nazareth, le précipice affreux dans lequel les Juifs voulaient précipiter Jésus. A une petite distance de cet abîme, on voit quelques faibles restes d'une chapelle que l'on dit avoir été bâtie dans l'endroit même où Marie tomba sans force, marchant à la suite du peuple qui allait immoler son divin Fils.

» A une lieue au sud-ouest de Nazareth, est un pauvre village, où l'on voit les restes d'une église bâtie à la place de la maison de Zébédée, père des apôtres Jacques et Jean. Je fus profondément ému à la vue des habitants de ce village, pauvres, nus, noircis par le soleil. Voici, me

(1) L'existence de la grotte de Nazareth n'est point en opposition avec celle de la maison de Lorette, puisque la translation de cette maison ne doit s'entendre que des constructions faites sur le devant de la grotte elle-même.

suis
Un j
sans
le p
trait
dit :

Fra

tagne
s'offri
châme
la gér
presq
connu
penda
sainte
lorsqu
Pâque
s'est p
Juda.
une v
cité q
levait
long e
de Sal
Sépulc
entre
Josaph

suis-je dit, ce qu'étaient Jacques et Jean au moment de leur vocation. Un jeune villageois, tel que ceux que j'ai présentement sous les yeux, sans autre instruction que celle qu'il reçut d'en haut, devint tout à coup le plus sublime des évangélistes, le plus profond des théologiens ; à ce trait seul, je reconnais la mission céleste et la divinité de Celui qui lui dit : « Suivez-moi. »

V

Pèlerinage à Bethléem.

(DÉCEMBRE 1834)

Fragment d'une lettre de Mgr Auvergne, archevêque d'Icône, délégué apostolique, au rédacteur des Annales, à Lyon.

« Nous avançons, déjà nous avons franchi les dernières montagnes de la Samarie, nous étions encore dans la tribu d'Ephraïm lorsque s'offrirent à nous les ruines d'une ancienne église. Nous nous en approchâmes ; nous reconnûmes, aux restes assez imposants de cet édifice, la généreuse piété de la mère du grand Constantin. Ces ruines sont presque au milieu d'un village qu'on appelle aujourd'hui Elbir, et qui est connu dans l'Écriture sainte sous le nom de Machmas. Jonathas y résida pendant quelque temps. On croit même que c'est dans ce lieu que la sainte Vierge s'aperçut que son fils Jésus n'était plus dans sa compagnie, lorsqu'elle retournait de Jérusalem à Nazareth, après la solennité de Pâques. L'église était bâtie à l'endroit même où la tradition rapporte que s'est passé ce fait évangélique. Nous entrâmes ensuite dans la tribu de Juda. Nous arrivions sur le sommet d'une montagne, lorsque tout à coup une voix s'écria : « Jérusalem ! » et soudain nous apparut une vaste cité qu'entouraient de toutes parts de hautes murailles. Sur ces murs s'élevait une tour ; c'était la tour de David. Dans la cité, on découvrit un long et vaste monument environné de parvis ; c'était la place du temple de Salomon. A côté, s'élançait un vaste dôme, c'était le dôme du Saint-Sépulcre. Au sud, le mont Sion ; à l'orient, la montagne des Oliviers ; entre cette montagne et la ville, une vallée assez étroite, la vallée de Josaphat ; dans le fond, un torrent desséché, c'était le torrent de Cédron .

L'impression qu'on éprouve à la vue de Jérusalem est si vive, que le sentiment de recueillement dont nous fûmes saisis nous accompagna jusqu'aux portes de cette ville de prodiges. Nous n'y entrâmes pas ; cependant nous étions désireux de visiter d'abord le sanctuaire de Bethléem, qui n'est qu'à trois petites lieues au midi de la cité sainte. Après avoir salué de loin le Saint-Sépulcre, nous longeâmes donc les murs de Jérusalem, et nous entrâmes bientôt dans la plaine qui devait nous conduire à Bethléem.

» Après une demi-heure environ de marche, on nous fit remarquer une sorte de puits à trois orifices, appelé la citerne des trois Rois ; la tradition veut que ce soit le lieu où l'étoile apparut aux mages allant à Bethléem. Une demi-heure après, on trouve une église grecque schismatique ; en face, et sur le chemin qui conduit à Bethléem, on montre, sous un olivier, le lieu où était Elie lorsqu'un esprit céleste lui ordonna de la part de Dieu de se rendre au mont Horeb ; un peu au delà est la tour de Jacob, où l'on croit que reposa ce patriarche allant en Mésopotamie. On entre ensuite dans le champ de Rama ; c'est là que l'on voit le tombeau de Rachel ; ce tombeau a la forme d'un édifice carré surmonté d'un petit dôme. Les Turcs, qui honorent les familles des patriarches, se rendent fréquemment dans ce lieu pour y prier ; il devient aussi, à certaines époques de l'année, un lieu de dévotion pour les Juifs. Rama est dans la montagne à droite. Il nous semblait entendre encore dans ce lieu de désolation la voix de Rachel : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus ; Rachel plorans filios suos et noluit consolari, quia non sunt*. Un peu avant d'arriver à Bethléem, nous allâmes visiter un vieux monument que nous avions aperçu sur notre gauche, et que l'on nomme citerne de David. C'est celle sans doute dont ce prince religieux avait désiré de l'eau avec tant d'ardeur, et dont il n'osa boire cependant, parce qu'elle lui avait été apportée par ses braves, au péril de leur vie. Enfin nous parvînmes à Bethléem.

» L'heureux jour que celui où nous entrâmes dans ce lieu de bénédictions ! Nous arrivions, et sans délai, précédés des vénérables Pères de Terre-Sainte ; nous descendîmes dans l'auguste grotte, autrefois la vile étable où voulut naître le Sauveur du monde. On descend par un escalier de forme longue dans cette grotte, qui est éclairée par de nombreuses lampes. En avançant à pas lents, nous arrivâmes au pied de l'autel, au-dessus duquel nous lûmes, remplis d'admiration et d'amour, ces ineffables paroles : « *Hic Christus de Virgine Mariâ natus est*. Ici

le Christ est né de la Vierge Marie. » C'est là, en effet, que Marie a mis au monde et enveloppé de pauvres langes son divin Fils.... Nous saluâmes avec beaucoup de respect ce lieu sacré ; et bientôt à notre droite, du côté de l'épître, s'offrit à nos regards une petite chapelle dans laquelle on descend par deux degrés ; elle est formée par une voûte assez peu élevée et enfoncée dans le rocher. Un bloc de marbre blanc, exhaussé d'un pied au-dessus du sol et creusé en forme de berceau, indique le lieu où se trouvait autrefois la crèche dans laquelle Marie reposa l'enfant Jésus. A deux pas, vis-à-vis de la crèche, est un autel qui occupe la place où les mages trouvèrent, en entrant, l'Enfant avec sa Mère et l'adorèrent en silence. C'est sur cet autel, élevé en l'honneur des mages, que les prêtres catholiques seuls célèbrent les saints mystères. Quant à la crèche, elle n'est plus à Bethléem ; c'est à Rome qu'elle a été transportée, comme on le sait, il y a déjà plusieurs siècles.

» En sortant de la grotte de la naissance du Sauveur, nous descendîmes dans la chapelle souterraine où la tradition place la sépulture des saints innocents. Par un privilège particulier que nous dûmes à l'extrême bonté des Pères de Terre-Sainte, il nous fut permis d'entrer, par une porte assez étroite, dans l'endroit même où reposent les cendres de ces jeunes enfants, victimes de la cruauté d'Hérode. La grotte des Innocents nous conduisit à la grotte de saint Jérôme ; on y voit le sépulcre de ce grand docteur de l'Eglise ; son corps repose à Rome, dans la chapelle dite *del Presepe* (1). A côté de la grotte de saint Jérôme est le tombeau de sainte Paule et de sainte Eustochie, sa fille, et celui d'Eusèbe de Crémone, abbé de Bethléem. Dans l'oratoire de saint Jérôme, on remarque encore avec intérêt, comme au temps où M. de Chateaubriand le visita, le tableau où le saint docteur conserve l'air de tête qu'il a pris sous le pinceau de Carrache ou du Dominiquin. Dans celui de sainte Paule et de sainte Eustochie, le tableau de ces deux héritières de Scipion, où elles sont représentées mortes et couchées dans le même cercueil, est aussi d'une grande beauté. Nous nous rappelions alors les réflexions que fit le célèbre auteur du *Génie du christianisme*, au sujet de la ressemblance parfaite de ces deux saintes : « On distingue seulement, dit-il, la fille de la mère à sa jeunesse et à son voile blanc ; l'une a marché plus longtemps et l'autre plus vite dans le chemin de la vie, et elles sont arrivées au port au même instant. »

» Le lendemain, 13 décembre, après la sainte messe que nous eûmes

(1) Dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, où est aussi la crèche du Sauveur.

le bonheur de célébrer dans la sainte grotte, nous commençâmes notre visite par la basilique de Sainte-Hélène. Ce monument est si beau et si plein d'intérêt dans tous ses détails, que nous ne pouvons nous empêcher d'en donner ici une idée. Il est certain d'abord que cette église est d'une haute antiquité, et, quoique souvent détruite et souvent réparée, elle conserve les marques de son origine grecque; sa forme est celle d'une croix. La longue nef, où se trouve le pied de la croix, est ornée de quarante-huit colonnes d'ordre corinthien placées sur quatre lignes. Ces colonnes ont plus de six pieds de diamètre vers le bas et de dix-huit de hauteur, en y comprenant la base et le chapiteau. Comme la nef n'a point de voûte, elles ne portent qu'une frise de bois qui remplace l'architrave et tient lieu de l'entablement entier; la voûte est remplacée par une charpente qu'on dit être de bois de cèdre. Les murs sont percés de grandes fenêtres; ils étaient ornés autrefois de tableaux mosaïques et de passages de l'Evangile écrits en caractères grecs et latins; on en voit encore des traces. Les Grecs et les Arméniens schismatiques sont en possession de la nef du milieu, y compris les trois autres branches de la croix; celles-ci sont séparées par un mur, de sorte que l'église n'a plus d'unité. Quand vous avez passé ce mur, vous vous trouvez en face du sanctuaire ou du chœur, qui occupe le haut de la croix; on y voit un autel dédié aux mages. Sur le pavé, au bas de cet autel, on remarque une étoile de marbre; la tradition veut que cette étoile corresponde au point du ciel où s'arrêta l'étoile miraculeuse qui conduisit les trois rois à Bethléem. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'endroit où naquit le Sauveur du monde se trouve perpendiculairement au-dessous de cette étoile dans l'église souterraine de la crèche. Les deux extrémités de la traverse de la croix sont nues et sans autel. Deux escaliers tournants, composés chacun de quinze degrés, s'ouvrent aux deux côtés du chœur et conduisent à l'église souterraine. Combien de fois, pendant notre séjour à Bethléem, nous descendîmes ces degrés! Tout notre bonheur était d'aller chaque jour nous enfermer dans la grotte sainte; et là, passant tour à tour du lieu où naquit le Sauveur du monde à celui où les mages l'adorèrent, nous restions prosternés sur ces lieux augustes; nous baisions avec respect le marbre dont ils sont recouverts; nous nous efforcions de faire naître dans notre cœur les beaux sentiments dont était embrasé le cœur de saint Jérôme, qui voulait vivre et mourir auprès de la crèche...

» A deux cents pas de Bethléem, est une caverne assez renommée qu'on appelle grotte du Lait. Selon la tradition du pays, la sainte Vierge

allaitant en ce lieu l'Enfant Jésus, la terre se trouva une fois humectée de quelques gouttes du lait virginal de Marie. Son entrée est fort basse, et l'on y descend par six marches; sa voûte est soutenue de trois colonnes qui empêchent qu'elle ne tombe en ruines, parce que non-seulement les chrétiens, mais les Turcs mêmes en tirent beaucoup de terre, laquelle a, dit-on, une vertu contre les fièvres, et certaines propriétés favorables aux nourrices et à leurs enfants. Au milieu de la grotte, il y a un autel où les Pères de Terre-Sainte célèbrent quelquefois la messe. Après avoir prié quelques instants dans cette grotte, les religieux de Bethléem, qui nous avaient accompagnés dans cette visite, suivis à leur tour d'un grand nombre de fidèles, entonnèrent en arabe les litanies de la sainte Vierge. Un peu au delà de cette grotte, on en trouve une autre dite la grotte des Pasteurs; les Arabes l'appellent encore le village des Pasteurs. On prétend qu'Abraham faisait paître ses troupeaux dans ce lieu, et que les bergers de Judée furent avertis dans le même endroit de la naissance du Sauveur. La piété des fidèles a transformé cette grotte en une chapelle dont se sont emparés les Arméniens schismatiques; ils peuvent seuls y célébrer.

» Une demi-lieue plus loin, et après avoir gravi à cheval une montagne assez élevée, on nous fit remarquer à droite une plaine assez étendue; au milieu de cette plaine on montrait quelques ruines. Ce sont là, nous dit-on, les ruines de l'ancienne Engaddé, si célèbre dans la sainte Ecriture par la quantité et la qualité des vignes qui y croissaient. On assure que c'est dans une de ces cavernes que David se contenta de couper le bord de la robe de Saül, son ennemi, qui le cherchait pour le mettre à mort. De cette hauteur s'offrit à nous un point de vue magnifique. A la suite de quelques ondulations de montagnes, nous découvrions la cime de deux hautes tours qui s'élèvent dans une vallée profonde; on nous dit que c'était le couvent de Saint-Sabbas. A gauche de ce couvent, et tout à fait à l'extrémité de l'horizon, s'étendait une grande nappe d'eau; c'était la mer Morte. Toujours en tournant vers la gauche, se dessinaient, entourés de gothiques remparts, les maisons d'une grande cité; c'était Jérusalem. Nous jouîmes quelques instants de cet imposant spectacle, et à la hâte nous revînmes sur nos pas, pour pouvoir, avant la nuit, être rendus au couvent. Sur notre route, nous remarquâmes encore les ruines d'un ancien monastère; c'était celui de Sainte-Paule, devenu autrefois si célèbre par les soins qu'y recevaient, sans distinction, de la part de cette sainte, tous les pieux pèlerins qui visitaient les saints lieux.

» La fête de la Nativité du Sauveur approchait ; quelle joie pour nous de nous retrouver dans cette bourgade célèbre (Bethléem) ! Nous eûmes le bonheur d'officier pontificalement la nuit de Noël. Alors , traversant solennellement la basilique de Sainte-Hélène , et portant entre nos mains l'image du divin Enfant , nous allâmes , après la messe solennelle de minuit , la déposer avec respect sur le lieu même où était né l'Enfant Jésus , et bientôt après sur le lieu même où il avait été couché dans la crèche ; c'est là que nous eûmes la consolation de célébrer nos trois messes.

» Le jour du départ étant ensuite arrivé , nous descendîmes de nouveau dans la grotte sainte ; et , après avoir baisé pour la dernière fois chacun des lieux vénérés , nous nous remîmes en marche , nous dirigeant vers le bourg de Jean *in montana*. Avant d'y arriver , nous visitâmes la fontaine de Saint-Philippe , source d'eau vive auprès de laquelle on trouve quelques restes d'une ancienne église ; c'est là , dit-on , que saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine d'Ethiopie. Après avoir franchi en grande hâte , à l'exemple de Marie , les montagnes de la Judée , nous arrivâmes sur une hauteur qui dominait le bourg , à peu de distance duquel est le lieu à jamais célèbre de la visite de Marie à Elisabeth , et de la naissance du saint précurseur. La nouvelle de notre arrivée fut pour les religieux , comme pour les fidèles , le sujet d'une grande joie. Ces derniers venaient tout récemment d'être victimes d'une mesure aussi sévère qu'insolite ; plusieurs de leurs parents avaient été pris , quoique chrétiens , pour être enrôlés dans les armées égyptiennes. Ils pensaient , et avec raison , qu'en notre qualité de représentant du Saint-Siège , nous pourrions leur être de quelque utilité en cette circonstance. Dieu sait tout ce que nous avons fait plus tard , et non sans succès , auprès de l'autorité supérieure , dans l'intérêt de leur cause.

» Un monument indiquait autrefois la place qu'avait occupée la pauvre mais vénérable demeure où le Précurseur fut sanctifié dans le sein de sa mère et tressaillit en présence du Dieu qui le visitait. Nous n'y trouvâmes plus que les restes d'un monastère et d'un temple en ruines ; mais il faudrait être là comme nous le fûmes , sur ces ruines , à la place même où était Marie il y a dix-huit siècles , pour sentir ce que nous dûmes éprouver en répétant les paroles de ce beau cantique qui a retenti à travers les âges : *Magnificat anima tua Dominum....* »

VI

Pèlerinage à Jérusalem.

Lettre de Mgr Auvergne, archevêque d'Icone, etc., au rédacteur des Annales, à Lyon.

« Si les associés de la Propagation de la foi ont lu avec intérêt les précédentes relations que je vous ai adressées, je ne doute pas qu'ils n'aient celle-ci pour agréable : il s'agit des lieux sanctifiés non plus seulement par la présence, mais par le sang précieux du Rédempteur des hommes.

» Nous approchions de Jérusalem, et nous étions encore à une demi-heure de cette ville, lorsque nous nous vîmes entourés tout à coup par les nobles et courageux gardiens du Saint-Sépulcre, les Pères de l'ordre de Saint-François (1). Un officier turc, seul et à cheval, s'était joint à eux ; mais le gouverneur, à qui on donne le titre honorifique de pacha, Soliman-Bey, nous attendait lui-même à la porte de la ville avec un piquet de cavalerie et un poste assez nombreux d'hommes à pied. Ceux-ci, placés au dedans de la porte, nous rendirent les honneurs militaires. C'est donc ainsi que nous fîmes notre entrée dans Jérusalem, précédés par le gouverneur de la ville, suivis par les cavaliers, et toute cette escorte nous accompagna jusqu'à la porte du couvent des Pères de Terre-Sainte ; là elle nous laissa, admirant dans le fond de notre âme les hommages que la Providence faisait rendre dans notre personne au chef suprême de son Eglise, et par des infidèles eux-mêmes. Le lendemain, nous nous hâtâmes de commencer la visite des saints lieux.

» La montagne de Sion, à laquelle nous nous rendîmes d'abord, est célèbre dans la sainte Ecriture. Tour à tour l'objet des bénédictions et des lamentations des prophètes, le nom de Sion se mêlait souvent à leurs prédictions, et aux accents de la harpe inspirée de David, avec un charme qui n'était point sans mystère. Des monuments nombreux convraient

(1) Dès l'an 1257, soixante-neuf ans après que les Latins eurent perdu Jérusalem, conquise sur eux par Saladin, les RR. PP. Franciscains vinrent en Palestine pour garder le Saint-Sépulcre et les autres sanctuaires vénérés. Mais ce n'est qu'en 1342 qu'il leur fut permis d'avoir un établissement permanent à Jérusalem, tel qu'ils l'ont encore aujourd'hui.

autrefois cette montagne; ceux dont il reste aujourd'hui des traces ne sont plus qu'au nombre de trois : le Cénacle, la maison de Caïphe et le tombeau de David.

» Jadis la pieuse Hélène avait fait renfermer le Cénacle dans une église magnifique; ruinée par les Sarrasins, elle fut réédifiée un peu plus tard; on en remarque encore la coupole et quelques murs restés debout après sa première dévastation. Cette église fut confiée aux Pères de Terre-Sainte, qui avaient un convent à côté; mais en 1561, les musulmans s'en emparèrent, et convertirent l'église en une mosquée, et le convent en un hôpital turc. Un escalier d'une vingtaine de degrés conduit au Cénacle; c'est une grande salle voûtée et soutenue par deux colonnes. Que de souvenirs semblent se presser dans cette enceinte : l'institution de l'Eucharistie, la venue de l'Esprit sanctificateur, l'élection de saint Mathias, les premières prédications des apôtres, le premier concile de Jérusalem, la mémoire du roi-prophète dont les cendres reposent sous ce lieu sacré ! Vivement pénétrés de toutes ces pensées, nous nous agenouillâmes, méditant toutes ces merveilles et priant dans toute l'effusion de notre âme. Mais ce n'était point assez; nous demandâmes et obtînmes la permission de célébrer dans ce lieu anguste les redoutables mystères. Là, non loin du tombeau de Celui qui, trente siècles auparavant, s'était écrié « *Calicem salutatis accipiam* Je recevrai le calice du salut, » et dans le sanctuaire où Jésus-Christ, pour la première fois, avait consacré ce véritable calice du salut, nous eûmes le bonheur de faire couler le sang de l'Agneau réparateur. Depuis le concile de Trente, c'est-à-dire depuis plus de trois siècles, le même privilège n'avait été concédé à aucun pontife.

» La maison de Caïphe est aujourd'hui une église assez belle, desservie par les Arméniens schismatiques. La table de l'autel qu'on fait voir, est, dit-on, formée d'une portion considérable de la pierre qui servit à couvrir le tombeau de Jésus-Christ. Du côté de l'épître, dans le sanctuaire, on montre un petit oratoire qu'on dit être une prison dans laquelle ce divin Sauveur fut jeté la nuit même où il fut pris. Hors de l'église, près de la porte, à droite, on fait aussi remarquer une portion de la colonne sur laquelle, d'après la tradition, le coq aurait chanté pour avertir Pierre de son prochain reniement. Non loin de là, au milieu des ruines d'un vestibule qui a dû être considérable, est un arbre appelé *arbre des pommes d'or*; on croit qu'il se trouve à la place où était Pierre lorsque, se chauffant près d'un foyer, il renia son bon Maître. Les Pères de Terre-Sainte étaient autrefois en possession de ce sanctuaire; ils ont encore conservé le

droit d'y célébrer la messe une fois par an. Nous eûmes aussi le bonheur d'y offrir le saint sacrifice.

» Près de l'église du Cénacle, dont nous avons parlé, se trouve aussi l'emplacement du palais que David fit bâtir et où il conserva pendant trois mois l'arc de l'alliance. On y vénère son tombeau, mais défense expresse est faite aux chrétiens d'entrer dans la salle qui le renferme. Ce ne fut que par un privilège particulier qu'il nous fut donné de voir, d'une des salles supérieures, le haut du cénotaphe du roi-prophète.

» En descendant de la montagne de Sion, du côté de l'orient, nous traversâmes un torrent desséché. C'était ce torrent que David, plein de tristesse, avait franchi, fuyant devant Absalon; c'est celui aussi que le nouveau David, l'âme triste jusqu'à la mort, avait traversé pour aller à Gethsémani : c'était le torrent de Cédron. On a marqué la place où une tradition veut que le Sauveur soit tombé alors que les soldats l'emmenaient garrotté. Au delà de ce torrent, nous trouvâmes bientôt le jardin de Gethsémani. Ce jardin, de soixante pas en carré, est dépourvu de clôture; il renferme encore, debout dans son enceinte, huit antiques oliviers qui annoncent une extrême vétusté. « Leurs troncs, chenus et bossés, dit un vieil auteur, surpassent en grosseur tous les autres arbres de la Palestine. Ces huit arbres étant les seuls que les Turcs aient exemptés de la taxe imposée sur les autres plantes aux environs de Jérusalem depuis que cette ville est tombée dans leurs mains, on en a conclu, et avec raison, qu'ils sont d'une très-haute antiquité, que peut-être même ils existaient du temps de Notre-Seigneur. Les Souverains-Pontifes ont défendu d'en arracher du bois vert; on recueille avec soin les branches sèches ou tombées par terre, dont on fabrique des chapelets. L'huile et les noyaux des olives se distribuent aussi comme objets de piété. On montre à Gethsémani le lieu où les trois apôtres, accablés de tristesse et de sommeil, furent réveillés trois fois par le Sauveur, et aussi la place où Judas donna à son Maître le perfide baiser. Quant au village de Gethsémani, il n'en existe plus rien; c'était jadis un petit bourg dont le nom, Pressoir des Oliviers, indiquait la production et l'industrie de ces lieux; il est placé entre Jérusalem et le mont des Oliviers. Il paraît qu'il avait été donné aux prêtres et aux lévites pour faire paître les animaux qui devaient être offerts dans le temple. De là on les conduisait par la porte des Troupeaux, ou de Saint-Etienne, à la piscine probatique. Ce n'était que lorsqu'ils avaient été purifiés dans cette piscine qu'ils étaient reconnus propres au sacrifice.

» Tout auprès du jardin des douleurs est un souterrain obscur : c'est

la grotte où le Sauveur répandit une sueur de sang. On y entraît autrefois de plain-pied ; aujourd'hui on y descend par sept à huit degrés grossièrement façonnés. Dans le fond et au-dessus de l'autel, où il nous a été donné de célébrer plusieurs fois les saints mystères, sont écrites ces étonnantes paroles : *Hic factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (1). Nous nous mîmes à genoux sur cette terre où s'était prosterné le Sauveur, priant avec tant d'amertume. Qui ne se sentirait vivement porté au regret de ses fautes lorsqu'on se trouve sur le lieu même où elles apparurent à la pensée du Sauveur des hommes et lui causèrent de si cruels tourments ?

» Sortant de Gelhsémani, et passant sur un pont d'une seule arche, jeté sur la ravine du torrent de Cédron, nous nous rendîmes à la maison d'Anne. Cette maison, située près de la porte de David, au pied de la montagne de Sion et en dedans des murs de Jérusalem, a été convertie en une église placée sous le vocable des saints Anges. On y vénère surtout le lieu qui retentit du sacrilège soufflet au bruit duquel les ennemis de Jésus poussèrent des ris insolents. Les Arméniens schismatiques sont seuls en possession de cette église.

» De là, ayant déjà visité sur le mont Sion la maison de Caïphe, nous accompagnâmes par la pensée le Sauveur jusqu'au palais de Pilate. Ce palais est aujourd'hui tout en ruines. A l'entrée du prétoire, ouverte sur la grande rue qui traverse Jérusalem de l'est à l'ouest, est un escalier composé de onze marches ; ces marches sont d'un côté engagées dans le mur du palais, et de l'autre reposent sur un mur d'appui en forme de rampe. On croit que cet escalier remplace celui qui était là anciennement et qui avait vingt-huit marches ; celui-ci a été transporté à Rome, où il est vénéré sous le nom de *Scala sancta*. Trois fois Notre-Seigneur monta et descendit par cette échelle sainte, d'abord étant conduit de Caïphe à Pilate ; et il en descendit, étant traîné du palais de Pilate à celui d'Hérode ; il la monta une seconde fois quand il fut renvoyé d'Hérode à Pilate, et il en descendit quand de chez Pilate il fut conduit au lieu de la flagellation ; il la monta de nouveau, après la flagellation, pour venir recevoir la couronne d'épines, et il en descendit enfin pour prendre la croix et la porter au Calvaire. Lorsqu'on est parvenu au haut de cet escalier, on entre dans une cour assez vaste, et sur la droite commencent deux grandes et longues voutes : ce fut sous l'une d'elles, sans doute, que les soldats jetèrent sur les épaules ensanglantées de Jésus une espèce de manteau de pourpre,

(1) « Ici il fut couvert d'une sueur de sang qui coula jusqu'à terre. »

qu'ils placèrent dans ses mains un roseau fragile en l'accablant des railleries les plus piquantes et des outrages les plus amers ; là qu'il fut condamné à mort par le même juge qui venait de rendre à son innocence le plus éclatant témoignage. Ces voûtes nous conduisirent à la galerie appelée par les Romains *Xistus*, et qui aujourd'hui n'a plus d'autre nom que celui de l'arc de l'*Ecce Homo*. Au milieu de cet arc est une fenêtre : c'est de là qu'en présentant le Sauveur aux regards des Juifs, Pilate s'écria : « *Ecce Homo ! Voilà l'homme !* »

» A quelques pas de l'arc de l'*Ecce Homo*, on aperçoit une cour sole chancelante ; rien n'en défend plus l'approche, et le lieu qu'elle couvre est lui-même rempli de profanes immondices ; c'est le lieu vénérable de la flagellation. Etant entrés dans ce lieu abandonné, nous nous y prosternâmes comme dans le plus beau temple du monde ; et, tâchant d'exciter dans notre âme une vive foi, nous demandâmes l'amour des souffrances à Jésus flagellé. Ce sanctuaire appartenait autrefois aux Pères de Terre-Sainte ; il leur a été, depuis un certain temps, arraché comme tant d'autres. C'est pour cela même que, pendant notre séjour à Jérusalem, des démarches, auxquelles nous avons cru devoir ne pas rester étrangers, ont été faites auprès du gouvernement égyptien à l'effet de reconquérir au plus tôt cette ancienne possession. Tout porte à croire que ces démarches n'auront pas été inutiles, et que, rentré sous le domaine des pieux gardiens du Saint-Sépulcre, ce sanctuaire profané recouvrera bientôt l'honneur dont il est depuis trop longtemps privé. Ce n'est que là que commence, à proprement parler, la voie douloureuse, c'est-à-dire le chemin que parcourut le Sauveur du monde en portant sa croix.

» Nous quittâmes le lieu de la flagellation : avançant dans la grande rue vers l'occident, puis tournant sur la droite, nous marchâmes vers le nord par une petite ruelle. C'est au fond de ce sentier qu'on nous fit remarquer le fameux palais d'Hérode, aujourd'hui tout en ruines. Ce fut dans une des salles de ce palais, et à l'extrémité opposée de la porte principale, qu'on revêtit le Sauveur d'une robe blanche en signe de mépris.

» Retournant ensuite sur nos pas, nous reprîmes la grande rue, près de l'angle de laquelle on montre, à gauche, une colonne qui indique la place où, selon la tradition, le Sauveur succomba pour la première fois sous le poids de l'instrument de son supplice. Un peu plus loin, dans une ruelle, on aperçoit les ruines d'une église consacrée autrefois à Notre-Dame des Douleurs. Ce fut en cet endroit que Marie, chassée d'abord par les gardes, rencontra son divin Fils : ainsi le rapporte la tradition. « Dix-huit siècles écoulés, des

persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines toujours croissantes n'ont pu, dit à ce sujet M. de Chateaubriand, effacer ou cacher la trace d'une mère qui vient pleurer sur son fils. » Presque en face de cette ruelle, et à main droite, nous vîmes le lieu où se tenait le pauvre Lazare, et, un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, la maison du mauvais riche. Saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Cyrille, ont cru que l'histoire de Lazare et du mauvais riche n'était pas une simple parabole, mais un fait réel et connu. Les Juifs appellent le mauvais riche Nabal. Avant d'arriver à la maison du mauvais riche, on tourne à droite, et on suit la direction du couchant; à l'entrée de cette rue, est une place à laquelle trois rues aboutissent : c'est celle où les Juifs, apercevant Simon de Cyrène, qui arrivait des campagnes voisines par la porte de Damas, le contraignirent d'aider Jésus à porter sa croix. A cent dix pas de là, on reconnaît à trois marches, surmontées d'une porte assez basse, l'emplacement de la maison de Véronique, et le lieu où cette pieuse femme essuya, en passant, la face adorable du Sauveur. On croit que le mouchoir dont elle se servit pour ce pieux ministère était son propre voile, et qu'étant plié en trois, la figure de Jésus-Christ s'imprima sur chacun de ces plis. L'un de ces plis est conservé à Rome. Le nom de cette pieuse femme était Bérénice; plus tard il fut changé en celui de Vera-Icon, vraie image. Après avoir fait une centaine de pas, on arrive à la porte Judiciaire, où Notre-Seigneur tomba une seconde fois : c'était la porte par où sortaient les criminels qu'on exécutait sur le Golgotha.

» Le Golgotha, aujourd'hui renfermé dans la nouvelle cité, était hors de l'ancienne Jérusalem. Les Turcs ont muré la porte dont nous venons de parler, à partir du bas jusqu'à la moitié de sa hauteur. Les pèlerins passent à gauche par une autre porte attenante et plus petite. On continue à marcher, par un chemin difficile et pierreux, jusqu'à une pointe qui divisait la route en deux branches; là, on reprend à gauche le chemin du couchant. C'est à l'entrée de cette rue, aboutissant au Calvaire, que le Christ, suivi d'un peuple immense, se tourna vers les pieuses femmes qui s'affligeaient de sa mort, et que, versant des larmes, il leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez plutôt sur vous et sur vos enfants. » Cette place est marquée par un tronçon de colonne de marbre, enfoncé dans le mur. Poursuivant la route, on parvient à un lieu où Jésus-Christ tomba pour la troisième fois; de là au Calvaire il n'y a que peu de distance.

» Nous allons donc entrer dans l'antique et célèbre basilique du Saint-

Sép
sen
por
spé
fut
por
rock
à la
autr
la v
tout
de l
insu
d'ép
de c
le m
cette
a ex
lèvre
si ce
sa cr
qu'el
brûle
sont
nous
par la
lorsqu
saint
vue d
Sur le
sépulc
ces é
d'adm
la pre
restes
quelq
sanctu

Sépulcre, temple auguste, dont le seul aspect imprime je ne sais quels sentiments ineffables de crainte, de respect et d'amour. Arrivés à la porte principale, nous y trouvâmes réunis les Pères de Terre-Sainte, spécialement chargés de la garde du glorieux sépulcre. Leur premier soin fut de nous conduire au Calvaire. Un riche escalier, placé à droite de la porte du temple, nous introduisit dans une chapelle construite sur le rocher même où fut crucifié le Fils de Dieu. Au fond, est un autel élevé à la place où des bourreaux déicides l'attachèrent à la croix. Près de là un autre autel indique celle où, suspendu entre deux larrons, l'Auteur de la vie voulut ressentir les atteintes de la mort. Là, tout frappe l'esprit, tout parle au cœur; les pierres mêmes crient, et leur voix retentit au fond de l'âme. Dans le silence du recueillement, on croit entendre encore ces insultes, ces blasphèmes, ces cris de rage dont le Sauveur couronné d'épines devint l'innocent objet; le cœur est déchiré par le retentissement de ces marteaux affreux qui clouèrent à la croix les mains qui avaient créé le monde; c'est ici que le sang de l'Agneau de Dieu a coulé, il a détrempe cette terre; ici la Victime a été élevée dans les airs; c'est ici que Jésus a expiré!... Remplis de ces pensées, nous nous prosternâmes, et nos lèvres ne trouvèrent plus d'autre prière à adresser au Fils de Dieu crucifié, si ce n'est qu'il daignât, comme le grand apôtre, nous attacher avec lui à sa croix. Au bas du Calvaire est la pierre de l'onction, ainsi appelée parce qu'elle occupe la place où fut embaumé le corps du Sauveur. Huit lampes brûlent continuellement au-dessus de cette pierre; trois grands candélabres sont placés à chacune des extrémités. Nous fîmes également là notre prière, nous baisâmes le marbre qui recouvre cette pierre vénérable; et, marchant par la pensée à la suite de Joseph d'Arimathie et du pieux Nicodème, lorsqu'ils portaient au tombeau le corps sacré, nous arrivâmes devant le saint sépulcre. Comment redire tous les sentiments qui agitent l'âme à la vue d'un sépulcre plein de vie, contre lequel la mort vint un jour se briser? Sur les parois de ce tombeau sacré, qu'on pourrait bien appeler aussi le sépulcre de la mort, il semble que soient écrites en caractères ineffaçables ces étonnantes paroles : *Absorpta est mors in victoria* (1). Confondus d'admiration, nous franchîmes, en inclinant doucement la tête, le seuil de la première porte, et nous entrâmes dans la chapelle de l'Ange. Sur les restes précieux de cette pierre où l'envoyé céleste s'était assis, nous priâmes quelques instants, et nous pénétrâmes enfin dans le plus auguste des sanctuaires. Quel lieu! quel moment! C'était là le saint sépulcre. Le

(1) « La mort fut anéantie par la victoire. »

marbre sur lequel nous étions debout recouvrait donc le roc même où il avait été creusé. Nous tombâmes à genoux; et, demeurant ainsi prosternés, nous donnâmes cours à toutes les pensées qui vinrent se presser dans notre esprit. Que de souvenirs! la mort, le péché, le prince des démons enchaînés l'un à l'autre et fixés ensemble au fond de cette tombe, le suaire jeté un moment sur la face adorable du Sauveur, et bientôt après délaissé dans ce sépulcre d'où le divin conquérant s'était élancé; l'ange du Seigneur revêtu d'habits éclatants, assis à la droite de ce tombeau pour annoncer l'étonnante nouvelle du triomphe de Jésus; Pierre descendant avec un saint transport au fond de cette tombe miraculeuse, regardant avec étonnement, et s'arrêtant plein d'admiration! Consolés, réjouis par ces souvenirs, nous nous levâmes; et sur ce même sépulcre qu'Isaïe, six cents ans auparavant, avait vu tout rayonnant de gloire, sur ce sépulcre devenu un instant le théâtre de la plus éclatante de toutes les victoires, sur ce sépulcre enfin, désormais la joie et l'espérance de l'univers, nous renouvelâmes l'immolation de la Victime triomphante; le sacrifice de l'Agneau vainqueur. Heureux moment! tu vivras à jamais dans notre mémoire, à jamais tu éveilleras dans notre cœur les souvenirs les plus consolants (1). »

(1) Tous les pèlerins qui ont visité le Saint-Sépulcre paraissent avoir éprouvé cette impression des souvenirs de gloire qui l'entourent et qui en font en quelque sorte disparaître toute la tristesse; nous citerons quelques fragments des voyages modernes aux lieux saints. « A l'entrée, dit le R. P. de Géramb, est la chapelle de l'Ange, et la pierre sur laquelle était assis l'envoyé céleste lorsque les saintes femmes vinrent embaumer le corps de Jésus, et qu'il leur dit : *Surrexit, non est hic* : Il est ressuscité, il n'est plus ici. Ne semble-t-il pas que, par la disposition même du lieu, par les pensées de joie et de vie qu'il réveille, la bonté de Dieu ait voulu tempérer les impressions trop douloureuses qu'eût produites la vue subite du tombeau de Jésus? Et n'y a-t-il pas là en quelque sorte une voix d'ange qui dit aux chrétiens, comme aux saintes femmes : Consolerez-vous, il est ressuscité : *Surrexit?* » (*Pèlerinage à Jérusalem*, par le R. P. de Géramb.)

« Tout ce que je puis assurer, dit M. de Chateaubriand, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant, je ne sentis plus ma faiblesse; et, quand mon guide s'écria avec saint Paul : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?* « O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? » je prêtai l'oreille, comme si la mort allait répondre qu'elle était vaincue et enchaînée dans ce monument. »

VII

Esquisse des mœurs égyptiennes.

Extrait d'une lettre de Mgr Guasco, évêque de Fex et délégal apostolique de l'Egypte et de l'Arabie, à MM. les membres du conseil central de la Propagation de la foi, à Lyon.

• Alexandrie d'Egypte, le 16 octobre 1844.

» Le but que je me propose en vous adressant cette esquisse des mœurs égyptiennes, est d'offrir à vos associés un gage de ma vive reconnaissance. Je n'ignore pas que ce tableau souvent ébauché par beaucoup d'historiens et de voyageurs, ne se composera en grande partie que de traits déjà connus ; mais si la vérité des descriptions peut suppléer à l'intérêt de la nouveauté, si le caractère d'un peuple a toujours quelque chose de saisissant lorsqu'il est tracé avec exactitude, j'aurai aisément ce modeste avantage ; car, en peignant les Egyptiens tels qu'ils sont, ce sera simplement redire ce qui se passe autour de moi et sous mes yeux.

» La population indigène se partage en deux familles principales, les Arabes et les Coptes ; ces derniers, comme seuls descendants des anciens Egyptiens, se présentent aussi les premiers à ma pensée. L'étymologie de leur nom, suivant quelques historiens, paraît dériver de *Cophos* ou *Kypt*, ville autrefois célèbre dans ce pays. Il en est qui lui attribuent une autre origine ; mais quelle que soit la diversité des opinions à ce sujet, tous les auteurs s'accordent à regarder les Coptes comme les habitants primitifs de la contrée.

» Soumis depuis plus de vingt siècles au despotisme étranger, ils ont oublié peu à peu le génie, les arts et les connaissances de leurs ancêtres ; toutefois, ils ont conservé plusieurs de leurs usages ; et les notions qu'ils se sont transmises de père en fils, touchant les terres ensemencables et les produits les plus favorisés par l'inondation périodique du Nil, les font choisir, même aujourd'hui, pour remplir les fonctions de secrétaires ou d'intendants, sous l'autorité des beys et des gouverneurs. N'allez pas croire que, pour servir d'instruments à une civilisation qui n'est pas la leur, ils démentent leur origine : loin de là ; comme les pères écrivaient

en caractères hiéroglyphiques, pour dérober au vulgaire le secret de leurs sciences, ainsi les fils écrivent en copte pour mieux cacher l'intelligence de leurs calculs. Voilà, sans aller en chercher d'autre cause, d'où vient que la langue des Egyptiens ne s'est point perdue.

» Les Cophtes embrassèrent la foi chrétienne presque aussitôt qu'elle fut apportée en Egypte par l'évangéliste saint Marc. Ils la gardèrent dans toute sa pureté jusqu'à la naissance du monothélisme. Abandonnant alors les saines traditions pour les nouveautés de la secte, ils portèrent dans leur égarement cette opiniâtreté et cet esprit de parti qui rendent l'aveuglement presque incurable, surtout lorsqu'à la faveur d'une épaisse ignorance il a reçu la sanction du temps et de l'habitude. L'hérésie, d'ailleurs, perdit bientôt chez eux son caractère primitif, en s'alliant aux superstitions locales et en faisant aux souvenirs de l'ancien paganisme des emprunts plus coupables encore.

» Au reste, les Cophtes valent mieux que leurs croyances; ils sont doux, humains et hospitaliers; sensibles à la tendresse paternelle, comme à l'amour filial, ils honorent et respectent les liens du sang. Le commerce qu'ils font dans l'intérieur du pays, et l'administration des affaires qu'on leur confie volontiers, leur procure parfois des trésors considérables. Mais ces richesses mêmes sont presque toujours la source de leurs malheurs; car à peine a-t-on deviné leur opulence, que des malveillants et des envieux les accusent de concussion ou de rapine, et sans plus d'examen le gouvernement les déponille sans pitié. Trop heureux encore s'ils pouvaient toujours s'en tirer par la perte de leur fortune. Malgré ces vexations continuelles, ils n'ont jamais rien entrepris contre la tyrannie qui les écrase; au contraire, ils en supportent le joug avec une patience à toute épreuve; tant il est vrai qu'une longue habitude peut rendre légers les fers mêmes de l'esclavage.

» Après les Cophtes, les Arabes sont le plus ancien peuple de l'Egypte. Ils formèrent à peu près les deux tiers de la population. Leurs mœurs diffèrent avec le genre de vie auquel ils sont adonnés. Je ne parlerai pas des *fellahs*, parce que le silence est le seul voile que la charité puisse jeter sur leurs défauts.

» Ceux qui sont connus sous le nom de bédouins, et qui couvrent les solitudes brûlantes situées à l'orient et à l'occident de l'Egypte, présentent des caractères beaucoup moins odieux. Divisés par hordes nomades, ils dédaignent la culture, vivant de fruits sauvages et du produit de leurs troupeaux. Aussitôt que les pâturages où ils ont fait une halte passagère

sont
et v
d'un
ne p
mett
à tou
incon
entre
sang
mort
»
de l'
plus
serm
se so
»
conn
Ce so
verge
dans
soum
jours
»
l'entr
crien
cette
quelle
leurs
» A
qui n
les dé
Du m
sans s
année
dans l
leurs f
ensang
» A

sont épuisés, ils chargent leurs tentes et leurs familles sur leurs chameaux et vont se fixer dans une autre oasis. Ces hôtes des déserts, vrais pirates d'un océan de sables, sont la terreur des caravanes. Malheur à celles qui ne peuvent leur opposer des forces supérieures; elles doivent se soumettre au tribut ou accepter le combat. Repoussés, les bédouins échappent à toute poursuite en disparaissant comme un trait dans des profondeurs inconnues; ont-ils l'avantage, ils dépillent les vaincus et se partagent entre eux le butin; mais ils n'abusent pas du succès pour répandre le sang, à moins qu'ils n'aient à venger quelques-uns de leurs compagnons morts ou blessés.

» Malgré leur goût pour le pillage, ces peuples respectent les droits de l'hospitalité. Le voyageur qu'ils prennent sous leur sauvegarde, n'a plus rien à craindre ni pour son or ni pour sa vie; car leur parole est un serment inviolable, et je ne crois pas qu'il y ait d'exemple qu'aucun bédouin se soit rendu parjure.

» Il est une troisième classe, celle des Arabes cultivateurs, qui ne connaît pas plus la cruauté du fellah que la fierté indomptable du bédouin. Ce sont les plus doux et les plus humains des Orientaux. Le désir de la vengeance, si naturel aux nations à demi barbares, n'est point éteint dans leurs cœurs; mais si l'ennemi, dont ils ont résolu la perte, peut se soumettre à venir boire le café avec eux, il n'a plus à trembler pour ses jours; à cette marque de confiance, ils oublient tous leurs ressentiments.

» Avant de commencer leurs repas, qu'ils prennent ordinairement à l'entrée de leurs chaumières ou de leurs tentes, les Arabes agriculteurs crient à haute voix: « Que celui qui a faim approche et mange! » Et cette invitation n'est point une simple formule de politesse; tout homme, quelle que soit la religion à laquelle il appartient, a droit de s'asseoir à leurs côtés et de se nourrir des aliments servis à leur famille.

» Avec tant d'excellentes qualités, et attachés à la culture d'une terre qui ne demande qu'à produire, ils devraient, ce semble, jouir de toutes les délices de la vie. Toutefois ils sont les plus malheureux des hommes. Du matin au soir, et d'un bout de l'année jusqu'à l'autre, ils travaillent sans se reposer un moment; leurs pénibles sueurs produisent chaque année des richesses immenses, et cependant ces malheureux languissent dans la pauvreté au milieu de l'opulence qu'ils entretiennent; de toutes leurs fatigues, il ne leur revient que les coups de fouets qui trop souvent ensanglantent leurs épaules.

» Au-dessus de cette caste agricole, dont l'activité n'a d'égale que la

misère, les grands de l'état s'endorment dans la mollesse et l'oisiveté. Convaincus qu'une aveugle fatalité preside aux destinées humaines, ils attendent l'arrêt du sort sans porter un regard curieux sur l'avenir; ils jouissent avec insouciance du présent, pensent peu, n'ont pas les rêves de l'ambition, parce qu'ils n'en ont pas l'énergie, et sont capables de fumer un jour entier sans ennui.

» Tout seigneur musulman, en Egypte, se lève avec le soleil pour respirer l'air frais du matin. Bientôt après, des esclaves lui apportent de l'eau. Il se purifie en se lavant le visage, les mains et les bras jusqu'aux coudes, et les pieds jusqu'aux chevilles; cela fait, il se tourne vers l'Orient, et commence ses prostrations. Viennent ensuite d'autres esclaves qui lui présentent le café et la pipe, et tant que dure le déjeuner du maître, ils se tiennent debout devant lui, les mains croisées sur la poitrine, cherchant à prévenir ses moindres volontés. Ses enfants qu'il envoie chercher, paraissent alors en sa présence: il leur dit quelques mots, les caresse gravement, leur donne sa main à baiser, et les fait reconduire auprès de leur mère.

» De sa famille il passe au soin de ses affaires, qui ne sont jamais compliquées; quelques heures suffisent à ce travail sérieux, après quoi le musulman n'a plus qu'à se chercher des distractions.

» S'il survient des visites, il les reçoit le plus poliment qu'il sait, mais sans beaucoup de compliments. Ses inférieurs doivent se tenir à genoux devant lui, appuyés seulement sur leurs talons; ses égaux ont droit de s'asseoir à ses côtés; un sofa est réservé aux visiteurs de distinction. Dès qu'on s'est placé dans le rang qui convient à chacun, le maître du logis bat des mains, et à l'instant un esclave entre, et pose au milieu de la salle une cassolette où brûle un encens précieux; on apporte de longues pipes garnies d'ambre et tout allumées; on sert le café, des confitures et des sorbets, et la conversation se poursuit, lente et amicale, au milieu de rafraîchissements exquis, à travers un léger nuage de vapeurs odorantes.

» Les visiteurs parlent-ils de se retirer, un esclave reparait, un large plat d'argent à la main; il y place la cassolette aux senteurs embaumées, et la présente tour à tour à chacun des assistants, qui s'en parfument la barbe. L'eau de rose est ensuite versée sur leur tête, et après cette cérémonie, on est libre de reprendre ses pantoufles et de se dire adieu.

» Le soir, on va à la promenade, monté sur des ânes ou sur des chevaux richement caparaçonnés. On suit les rives du Nil ou le bord des

cana
conc
conc
rève
d'un
»
est en
et m
affair
ment
prison
leurs
suive
font e
mêler
les to
par l
prend
savou
banqu
» I
visiter
présen
va l'ex
sur so
d'honn
elle; n
Votre
vie, la
d'usage
confitu
sur les
lerais
servitu
» A
accord
vie; p
Mais on

canaux, pour jouir de la fraîcheur du crépuscule. Une heure après le coucher du soleil, chacun est rentré chez soi, on soupe en famille, on se couche tout habillé pour se reposer d'une journée oisive, et l'on ne se réveille que pour reprendre, où on l'avait laissée, la traîne uniforme d'une vie toujours indolente.

» En Egypte comme dans tout l'Orient, l'existence des femmes riches est en quelque sorte murée dans l'intérieur du logis ; elles naissent, vivent et meurent au sein de ce sanctuaire impénétrable. Toutefois le soin des affaires domestiques et l'éducation des enfants ne les absorbent pas tellement qu'elles n'aient encore de doux loisirs ; elles ne sont pas même aussi prisonnières qu'on pourrait le penser. Tous les jeudis, elles sortent avec leurs esclaves chargées de rafraîchissements. Des pleureuses à gages les suivent. C'est qu'un devoir sacré les appelle au cimetière public. Là elles font entonner des hymnes funèbres ; à ces lamentations mercenaires, elles mêlent leurs accents plaintifs, elles versent des larmes et des pleurs sur les tombeaux de leurs parents, qu'elles couvrent ensuite des mets apportés par leurs suivantes, et la foule, après avoir convié les âmes des morts, prend un repas religieux, dans la persuasion que ces ombres chéries savoureront les mêmes aliments et qu'elles s'associent au sympathique banquet.

» Les Egyptiennes sortent encore une ou deux fois par semaine pour visiter leurs parents ou leurs amies. Aussitôt qu'une dame étrangère se présente au divan des femmes, la maîtresse du logis se lève en souriant et va l'embrasser au milieu de la salle ; elle lui prend une main, qu'elle presse sur son cœur à plusieurs reprises ; elle l'invite à s'asseoir sur le sofa d'honneur : « Comment avez-vous pu nous oublier si longtemps ? lui dit-elle ; ne savez-vous pas combien nous sommes heureuse de vous voir ? Votre présence ennoblit notre demeure ; vous êtes le bonheur de notre vie, la prunelle de nos yeux, etc. » Tels sont les premiers compliments d'usage. Bientôt les inévitables pipes, le café, les sorbets, les fruits, les confitures et les parfums sont apportés par les esclaves ; l'eau de rose coule sur les mains ; on mange, on rit, on folâtre avec une joie que j'appellerais enfantine, si la candeur n'était pas inconnue à ces enfants de la servitude.

» Au moment de se séparer, on se dit plusieurs fois : « Dieu vous accorde une nombreuse postérité ; que le Ciel vous donne une longue vie ; puisse votre santé être aussi durable qu'elle nous est chère ! etc. » Mais on ne s'appelle jamais par son nom ; ma mère, ma sœur, ma fille,

voilà les titres qu'on adresse à la femme d'un âge mur, à la nouvelle mariée et à la jeune personne.

» Tels sont les Egyptiens dans leur vie privée; tels sont du moins ceux de leurs usages qu'un missionnaire peut décrire; car, s'il les connaît sous beaucoup d'autres rapports, ce n'est pas pour en parler, mais pour en gémir devant Dieu. Et quand je pense combien est profond l'abîme qui les sépare de la vérité, je m'attendris sur leur aveuglement funeste, je verse des larmes amères sur leur avenir éternel, que je voudrais prévenir, fût-ce au prix de mon sang. »

VIII

Triomphe de la grâce sur une jeune chrétienne d'Alep.

Lettre du même prélat à M. le président du conseil central de Lyon.

« Alexandrie d'Egypte, le 24 février 1844.

» Je suis heureux de fournir mon tribut à vos Annales. Le sujet dont je vais vous entretenir est bien simple; il ne s'agit que d'une toute jeune fille; mais dans cette enfant a éclaté le triomphe de la grâce, et c'en est assez pour fixer l'attention de vos pieux lecteurs.

» Sur la fin de 1841, une famille catholique composée de trois personnes, le père, la mère et une fille de dix ans, quittait Alep pour se rendre en Egypte. Après avoir visité les lieux saints et traversé la Judée, elle s'enfonça dans le désert par la même route qu'avait autrefois parcourue la sainte famille fuyant devant la colère d'Hérode. Déjà elle apercevait dans le lointain les murs d'El-Arich, l'antique Gerara, lorsque apparut une bande de soldats albanais. A cette vue, l'épouvante saisit nos pieux voyageurs, ils courent au hasard et se dispersent dans la solitude, qui ne peut les cacher. La jeune fille fut trouvée par ses ravisseurs, pâle, tremblante, appelant sa mère qu'elle ne devait plus revoir, et fut emmenée captive au Caire, où on l'enferma dans la maison d'un Arnaut.

» L'infortunée y passait ses jours dans les pleurs : pouvait-elle trop en répandre sur sa liberté perdue et sur sa famille égorgée ! Un seul bien lui restait ; c'était sa foi naïve au Dieu des orphelins, et ce trésor menacé,

elle le
souven
» H
encore
sa mai
santes
mais
impuis
et des
Turc lu
ton ma
mais la
ne cons
» Et
seur as
à qui il
de les
vertu,
devenue
céder la
sa défai
» Un
captive
pas que
aperçue
bitation
vue de c
bras, lu
lui; mai
visibles,
moi ! »
» Le
étant par
succès. E
elle ajou
cette fois
je serais
naar. »

elle le défendait avec un héroïque amour : « Sache bien, disait-elle souvent à son maître, sache bien que ton esclave est chrétienne. »

» Hélas ! il ne l'oubliait pas. Chaque jour, frémissant de n'avoir pas encore brisé ce faible roseau qui se redressait toujours sous l'effort de sa main, il recourait à de nouvelles ruses, flattait par de plus éblouissantes promesses, s'abaissait aux supplications pour se relever vaincu, mais furieux, et dans son dépit essayait de nouvelles tortures, aussi impuissantes que ces prières méprisées et ses vaines menaces. Des larmes et des sanglots, c'est tout ce qu'il arrachait à la pauvre enfant. En vain, le Turc lui disait-il : « Captive d'un musulman, tu embrasseras la religion de ton maître, ou tu vas périr de sa main. — Prends ma vie, répondait-elle, mais laisse-moi mon Dieu ; la jeune fille qui a tout perdu en ce monde ne consentira pas à se fermer le ciel. »

» Et la grâce comptait un triomphe de plus chaque fois que l'oppressur assaillait sa victime. Comme ces vierges timides des premiers siècles, à qui il fut si souvent donné de dompter dans l'arène des lions rugissants, de les voir enchaînés à leurs pieds par le charme divin d'une angélique vertu, la chrétienne d'Alep imposait au Turc dans sa propre maison, devenue pour elle un amphithéâtre ; et le soldat albanais, indigné de céder la victoire à une fille, à une enfant, se retirait étonné et confus de sa défaite.

» Un jour, et ce fut le 18 janvier 1843, la porte de la maison où notre captive gémissait depuis deux ans était restée entr'ouverte : ne doutant pas que le moment de sa délivrance ne fût venu, elle franchit sans être aperçue le seuil de sa prison, et courut se réfugier au hasard dans l'habitation voisine. Par bonheur, c'était celle d'un Arménien catholique. A la vue de cette enfant qui entra chez lui tout effarée, il la reçut dans ses bras, lui demanda qui elle était, d'où elle venait, ce qu'elle voulait de lui ; mais elle, tremblante et comme poursuivie par des ennemis invisibles, ne sut répondre que par ce cri déchirant : « Sauvez-moi ! achetez-moi ! »

» Le bon Arménien pensa qu'il fallait la recueillir pour le moment, et étant parvenu à la tranquilliser, il l'interrogea de nouveau et avec plus de succès. Elle lui raconta tous ses malheurs dans le plus grand détail ; puis elle ajouta : « Vous ne me rendrez pas au meurtrier de ma famille ; car cette fois il tiendrait sa menace, et pour prix de ma fidélité à votre Dieu, je serais ou égorgée dans sa maison, ou vendue aux nègres du Senaar. »

» Il n'en fallut pas davantage pour intéresser l'arménien au sort de l'orpheline. D'abord il la tint cachée pendant plusieurs jours; mais, craignant de s'exposer à quelque avanie si d'autres que lui révélaient son secret, il jugea prudent d'informer lui-même l'autorité musulmane de tout ce qui s'était passé.

» Sur sa déposition, le gouverneur égyptien fit amener à son tribunal la fugitive et le soldat albanais; il questionna la jeune fille sur son pays, sur ses parents et sa religion: à quoi elle répondit avec beaucoup d'assurance qu'elle était chrétienne, native d'Alep, qu'elle avait été enlevée de force dans le désert par des soldats albanais, et qu'à défaut de ses parents elle reconnaissait le curé arménien pour son père. « Fais-toi mahométane, lui dirent les Turcs assis pour le juger, et tu partageras notre fortune et nos plaisirs. — Je suis reine par ma foi, répondit-elle; tous vos biens ne valent pas ma couronne; je souffrirais la mort avant d'y renoncer. »

» Tant de courage confondit dans une même admiration le tribunal et l'auditoire, les musulmans comme les chrétiens. Parmi les spectateurs se trouvait un jeune Chaldéen catholique, qui avait suivi ces débats avec le plus vif intérêt; charmée des vertus de la jeune fille, ravi de ses réponses, et s'estimant heureux s'il pouvait lui faire oublier ses longs malheurs, il la demanda pour épouse; son offre fut agréée, et le curé de Terre-Sainte, Don Léonard de Spino, mineur observantin, a comblé ses vœux en bénissant, il y a peu de jours, ses noces fortunées. Toute la population catholique du Caire a pris part à sa joie, et mon cœur de père, trop souvent abreuvé d'amertume, s'est reposé avec une indicible consolation sur ces deux enfants, si dignes l'un de l'autre par la générosité de leur foi et l'innocence de leur vie. »

IX

Courage admirable d'une jeune fille à Erbella.

Lettre du P. Riccadonna, de la Compagnie de Jésus, au P. Pladchet, de la même Société.

« Vous me demandez si, dans mes courses apostoliques, je n'ai pas recueilli quelques traits propres à vous édifier. En voici un qui répondra peut-être à vos désirs.

» A
trois p
et sa
voisin
eux et
ces tro
» Or
taine p
pour s
faire n
reur et
» Le
tive éch
rôle od
demain
l'hab
l'interro
le Cora
certifier
son tou
à sa b
dignatio
lui impu
eux cha
juge; l
phète. L
graver
aux ter
Elle fut
chaines
recevoir
consécut
» Ma
à mourir
d'ailleurs
ils se rap
avait tir
par le be

» Au commencement de 1841, une famille nestorienne composée de trois personnes, une pauvre veuve nommée Nassimou, avec son fils Nuejié et sa fille Schimouni, était venue d'Amadie se fixer à Erbella. Le pays voisin était habité par des Chaldéens catholiques. Bientôt il s'établit entre eux et la famille nestorienne de fréquents rapports, à la suite desquels ces trois enfants de l'erreur embrassèrent notre religion sainte.

» Or, un jour que la jeune Schimouni allait puiser de l'eau à la fontaine publique d'Erbella, un musulman, aussi connu pour ses vices que pour sa haine contre les chrétiens, s'approcha d'elle et lui proposa de se faire mahométane. Sans lui répondre, Schimouni s'enfuit pleine d'horreur et d'effroi chez sa mère.

» Le Turc ne devait pas l'y laisser en paix. Voyant sa première tentative échouée, il s'en alla trouver une femme musulmane, à qui il dicta le rôle odieux qu'elle avait à remplir, convint du prix avec elle, et le lendemain, cette misérable, voilée selon l'usage du pays, fut conduite devant l'habitation de Nassimou. Là, en présence de deux témoins, le Turc l'interroge; elle répond qu'elle est Schimouni et qu'elle veut embrasser le Coran. Aussitôt l'imposteur mène les témoins auprès du cadi, pour certifier la déclaration qu'ils viennent d'entendre; et celui-ci ordonne, à son tour, que la jeune fille lui soit présentée. La vraie Schimouni comparait à sa barre. On la félicite de son abjuration. Mais elle, avec autant d'indignation que d'étonnement, jure qu'elle ne sait rien de tout ce qu'on lui impute. De leur côté, les témoins affirment qu'elle a déclaré devant eux changer volontairement de religion. C'est tout ce qu'il en fallait au juge; la preuve légale existait: il adjugea donc la chrétienne au prophète. En vain protesta-t-elle contre la sentence. Sa fermeté ne fit qu'aggraver son malheur. Le cadi prononça qu'elle serait incarcérée et soumise aux tortures jusqu'à ce qu'elle reconnût la vérité de ses prétendus aveux. Elle fut, en effet, jetée en prison, les pieds et les mains chargés de chaînes, sans autre aliment que du pain et de l'eau, et condamnée à recevoir la bastonnade trois fois par jour, et cela pendant cinq jours consécutifs.

» Mais ce fut sans succès; la courageuse jeune fille était bien résolue à mourir, s'il le fallait, plutôt que de renier son Dieu. Les musulmans, d'ailleurs, n'étaient pas sans appréhensions sur les suites de cette affaire; ils se rappelaient que trois mois auparavant le consul français de Bagdad avait tiré de leurs mains plus de vingt chrétiennes, réduites en esclavage par le bey de Ravandouze; s'il apprenait de nouvelles violences, n'était-il

pas à craindre qu'il n'intervint de nouveau, et que son énergie bien connue ne fit retomber la persécution sur ses auteurs ? Ils ôtèrent donc à Schimouni ses lourdes chaînes, et cessèrent de la frapper pour essayer sur elle la séduction des promesses. Elle y résista comme elle avait fait aux tourments. Mais, devenue un peu plus libre depuis que le genre de ses épreuves avait changé, elle en profita pour méditer son évasion. On lui avait dit que le vice-consul français de Mossoul, M. Jean Benni, couvrait les opprimés de sa protection généreuse. Dans son malheur, c'était son unique ressource ; elle se déroba furtivement à la surveillance de ses gardiens, et le 8 juin, elle vint à Mossoul avec sa mère se mettre sous la sauvegarde de l'agent consulaire.

» M. Benni l'accueillit comme son enfant, loua sa constance et ranima son courage. Tandis qu'elle commençait à respirer sous l'égide du vice-consul, un nouveau malheur la frappa dans son frère ; car, à peine sa fuite était-elle connue, que le cadi d'Erbella avait fait incarcérer Nuejié comme otage. M. Benni réclama aussitôt sa mise en liberté, et fut assez heureux pour obtenir la délivrance de cette seconde victime, qui vint aussi se réfugier à Mossoul.

» Par malheur, le visir Mohammed-Pacha se trouvait alors à Mardin. En son absence, le gouverneur de Mossoul se mit aussi en tête de contraindre Schimouni à l'apostasie. Il fit donc venir les témoins d'Erbella, et, le 29 juin, somma le vice-consul de livrer la jeune fille à son tribunal. Un refus énergique fut tout ce qu'il obtint. Au lieu de sa pupille, ce fut M. Benni qui se présenta au divan pour demander sinon qu'on abandonnât les poursuites, au moins qu'on les différât jusqu'au retour prochain du visir. Ce n'était pas ce que voulaient les juges. Persuadés que Mohammed rendrait justice à la chrétienne, ils repoussèrent tout ajournement, comme ils avaient la force en main, sans respect pour le représentant d'une puissance alliée, ils violèrent son domicile et en tirèrent l'infortunée Schimouni, qui, toujours intrépide et toujours fidèle à son Dieu, protesta qu'on la couperait en morceaux avant de lui arracher une abjuration.

» Tandis qu'elle passait du tribunal dans un cachot affreux, dont il fut défendu aux chrétiens d'approcher, le zèle du vice-consul ne restait pas oisif. Déjà il avait expédié au visir des lettres pressantes qui, malheureusement, furent interceptées par les Arabes du désert. Un second courrier fut plus heureux et rapporta des instructions favorables. Mais le gouverneur n'en tint pas compte. A la réception des dépêches, il con-

voq
ord
au v
fure
vos
je l'
»
Schim
gouv
song
lois,
je dé
jusqu
bour
bâton
« Tar
mura
s'en
verne
du vi
de me
empor
toute
» I
de fer
aux a
à la p
à la d
qu'elle
désol
se fais
outrag
» D
d'appr
plainte
au visi
au got
bien c

voqua le divan, où l'agent français fut appelé, et sans communiquer les ordres qu'il avait reçus, il lut la lettre dans laquelle M. Benni dénonçait au visir l'iniquité des magistrats de Mossoul : « Et voilà, ajouta-t-il en fureur, les accusations qu'un raïa se permet contre nous ! Je le livre à vos insultes, et si vous croyez que sa mort puisse expier votre injure, je l'abandonne à votre vengeance ! »

» On n'osa pas cependant se porter contre lui à cette extrémité. Mais Schimouni paya pour le vice-consul. Rappelée de nouveau à la barre du gouverneur, elle repoussa avec une nouvelle énergie les dispositions menaçantes des témoins. N'importe, on voulait en finir : « Au nom de nos lois, dit le juge, je te déclare musulmane ? — Et moi, s'écria la captive, je déclare que je suis chrétienne, que je l'ai toujours été, que je le serai jusqu'à la mort. » Le juge, bondissant sur son tribunal, commanda aux bourreaux de la flageller. Elle reçut ce jour-là près de cent coups de bâton. On lui arracha avec les cheveux des lambeaux de peau saignante. « Tant qu'il me restera un souffle de vie, il est à Jésus-Christ, » murmurait la jeune fille d'une voix étouffée par la douleur. A ces mots, le cadi s'en prend aux bourreaux : « Ils ne font pas leur devoir, dit-il au gouverneur. Ne voyez-vous pas, à la mollesse de leurs coups, que l'argent du vice-consul retient leurs bras ? Laissez-moi faire ; je me charge, moi, de mesurer le châtiment à l'obstination de la chrétienne. » Et il la fait emporter chez lui sur un brancard, loin de tout encouragement, de toute consolation humaine, afin de la torturer plus à son aise.

» Libre cette fois de persécuter sans contrôle et sans témoins, il chargea de fers sa victime, la tint constamment exposée, sous un ciel de feu, aux ardeurs brûlantes du soleil, joignant chaque jour le supplice du fouet à la privation presque totale des aliments. Aussi fut-elle bientôt réduite à la dernière extrémité. Un médecin, qui la vit dans cet état, pensa qu'elle ne pouvait pas vivre au delà de vingt-quatre heures. Et pour désoler encore son agonie, le cadi lui répétait sans cesse que, si elle ne se faisait pas musulmane, on allait l'abandonner comme un vil jouet aux outrages de la populace turque.

» Dieu ne permit pas qu'il réalisât cette horrible menace. On venait d'apprendre à Mossoul que le consul général à Bagdad avait porté ses plaintes à Constantinople ; de son côté, M. Benni avait écrit de nouveau au visir ; et des ordres plus impérieux de Mohammed avaient enjoint au gouverneur de suspendre la procédure jusqu'à son retour. Il fallut bien céder. Après trois mois et demi d'absence, Mohammed rentrait

enfin à Mossoul, et le jour même où la Chaldée fête la patronne de Schimouni, cette héroïque néophyte était rendue à sa mère. Elles respirèrent ensemble le chemin d'Amadie, lieu de leur naissance, afin d'y achever leurs jours en paix, dans la pratique de la religion et la fidélité à la foi dont elles avaient failli être les martyres. J'étais moi-même dans cette ville au moment où elles venaient y chercher le repos. »

Cond.

En

« ...
attende
que les
enfance
inférieu
elles et
tomber
savez b
d'humili
classes l
seize an
leurs par
achète s

(1) Dans
sa fille a
milieu et

CHAPITRE DEUXIÈME

MISSIONS D'ASIE

INDE, SIAM, LE MADURÉE, LA CORÉE, etc.

I

Condition des femmes indiennes. — Sacrifice des veuves.

Extrait d'une notice sur les mœurs, les coutumes et la religion
des Indiens ou Indous.

« Les femmes indiennes ne mangent pas avec leurs maris ; elles attendent qu'ils aient fini leur repas pour prendre le leur. On voit par là que les femmes ne sont guères honorées dans l'Inde ; dès leur plus tendre enfance, on leur enseigne qu'elles sont, pour ainsi dire, d'une nature inférieure à celle des hommes, et qu'il y a une distance immense entre elles et eux. Elles en sont tellement persuadées que, s'il leur arrive de tomber dans quelque faute, leur principale excuse consiste à dire : *Vous savez bien que je ne suis qu'une femme*. Pour augmenter leurs sentiments d'humilité, on ne leur apprend ni à lire ni à écrire, même dans les classes les plus élevées. On marie ordinairement les jeunes gens à l'âge de seize ans, et les filles à l'âge de cinq ans (1) ; mais celles-ci demeurent chez leurs parents jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à l'âge nubile. Le mari achète sa femme, elle est sa propriété ; elle ne lui parle qu'avec respect

(1) Dans une caste appelée Makula Sokulou Canara, lorsqu'une mère de famille marie sa fille aînée, elle est obligée de subir l'amputation de deux phalanges du doigt du milieu et de l'annulaire. On n'a pu découvrir la raison de cet usage barbare.

et en lui donnant le nom de maître et de seigneur ; le mari ne lui en donne pas d'autre que celui de servante ou d'esclave. Lorsque deux amis se rencontrent, ils ne se demandent jamais des nouvelles de leurs femmes ; et s'ils se rendent visite, ils n'adressent point la parole à celle-ci en présence du mari. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, pour éviter de faire naître des sentiments de jalousie, ou par quelque autre motif honorable, mais c'est à cause du peu de considération qu'ils ont pour les femmes. Il y a encore quelque chose de bien plus détestable : on n'élève point les enfants dans l'habitude du respect pour leur mère ; quand les garçons commencent à grandir, non-seulement ils se révoltent contre elle, mais ils vont jusqu'à la frapper, et le père regarde avec indifférence cet indigne outrage.

» Le célibat est permis aux hommes dans certains cas, et seulement pour des motifs religieux ; autrement tout homme est obligé d'acquitter la dette des ancêtres, c'est-à-dire de leur donner des descendants. Les filles doivent se marier : le mépris dans lequel elles sont tenues, lorsqu'elles ne peuvent pas le faire, leur paraît plus insupportable que les inconvénients qu'elles rencontrent dans le mariage. Le mari qui perd sa femme peut se remarier ; une veuve ne le peut jamais. Ainsi on voit quelquefois un vieux brahme de soixante ans épouser une petite fille de cinq ans ; le mari meurt, et sa femme devient veuve avant même d'avoir atteint l'âge nubile. Le mariage est indissoluble ; la polygamie est tolérée parmi les grands seulement ; néanmoins un homme a le droit d'épouser une seconde femme du vivant de la première, s'il n'en a point eu d'enfant, ou s'il n'en a eu que des filles....

» Les veuves, dans l'Inde, sont au moins autant à plaindre que les filles qui restent dans le célibat ; il semble qu'on prend plaisir à les abreuver de fiel et d'amertume ; on veut, par là, obliger les femmes à être plus attentives à soigner leurs époux, à être plus désireuses de les conserver, à cause du malheur qui les attend si elles viennent à les perdre. Car alors on les engage, par tous les moyens possibles, à se brûler vivantes sur le bûcher de leurs maris ; celles qui se dévouent ainsi à la mort sont appelées *suttys* : ces épouvantables sacrifices ne sont point impérieusement commandés, mais ils n'en sont pas moins très-nombreux. Ils sont regardés comme un hommage rendu à la mémoire du défunt, et dont la gloire rejailit sur toute la famille ; aussi les enfants et les parents de la veuve qui manifeste l'intention d'exécuter cet horrible projet, l'y encouragent, loin de l'en détourner.

»
maris
d'hon
publi
En 17
quara
bien
faibles
plus g
six ve
» I
désign
Voici
« A
carrée
éleva u
faud co
do ma
subite
vastes
le bûch
» V
un gra
tude de
l'air de
superbe
de ses p
sans tur
ensuite
et charg
de part
qui acco
unes de
suivaie
des pré
brable
marche.
» Ari

» Cette coutume barbare de brûler les femmes sur le bûcher de leurs maris est principalement en vigueur dans les classes élevées; le point d'honneur, et la crainte d'être déshonorées et de devenir la fable du public, forcent les dames indiennes à se dévouer à cet horrible supplice. En 1710, le roi de Morava étant mort à l'âge de quatre-vingts ans, ses quarante-sept femmes devinrent la proie des flammes. Les Anglais ont bien cherché à détruire cet usage épouvantable; mais ils ont pris de si faibles mesures, que leur défense, loin d'arrêter le préjugé, l'a rendu plus général. En 1817, dans la seule présidence du Bengale, sept cent six veuves se sont ainsi brûlées sur le bûcher de leurs maris.

» Le roi de Tanjaour étant mort en 1801, deux de ses femmes furent désignées par les barbares pour être les victimes de l'homicide sacrifice. Voici la description que fait M. Dubois de la cérémonie :

« A trois ou quatre lieues de la résidence royale, on creusa une fosse carrée, peu profonde, et large de douze à quinze pieds en tous sens; on éleva une pyramide de bois de sandal, supportée par une espèce d'échafaud construit du même bois; les piliers qui le soutenaient étaient disposés de manière qu'on pouvait les retirer aisément, et par ce moyen faire subitement écrouler tout l'édifice. Du beurre liquide, contenu dans de vastes urnes de cuivre placées aux quatre coins, devait servir à arroser le bûcher pour hâter la combustion.

» Voici dans quel ordre le cortège se mit en marche : En tête on voyait un grand nombre de soldats armés, immédiatement suivis d'une multitude de musiciens, principalement de trompettes, qui faisaient retentir l'air de sons lugubres; après eux venait le corps du roi porté dans un superbe palanquin ouvert, accompagné de son gourou (directeur spirituel), de ses principaux officiers et de ses plus proches parents, tous à pied et sans turban en signe de deuil, et d'une multitude de brahmes; paraissaient ensuite les deux victimes, portées aussi chacune sur un riche palanquin, et chargées plutôt que parées de bijoux. Plusieurs rangs de soldats, placés de part et d'autre, maintenaient l'ordre et écartaient la foule immense qui accourait de toutes parts. Les deux reines, accompagnées de quelques-unes de leurs favorites, s'entretenaient de temps en temps avec elles; suivaient leurs parents, hommes et femmes à qui elles avaient distribué des présents considérables avant de sortir du palais; une affluence innombrable de brahmes et de personnes de toutes les castes fermaient la marche.

» Arrivés à l'endroit où les attendaient une mort prématurée, on leur

fit faire les ablutions et autres cérémonies d'usage ; elles s'en acquittèrent avec courage et sang-froid. Cependant , lorsqu'il fallut faire la triple promenade circulaire autour du bûcher , une altération soudaine se fit remarquer dans tous leurs traits ; leur fermeté paraissait près de les abandonner, malgré les efforts visibles qu'elles faisaient pour étouffer la voix de la nature. Durant cet intervalle, le cadre avait été déposé sur la plate-forme dressée au milieu de la pyramide ; on y fit monter les deux reines, toujours couvertes de leurs riches parures, et qui, après s'être couchées l'une à droite et l'autre à gauche du prince défunt, se prirent par la main en passant leurs bras par dessus son corps. Les brahmes officiants prononcèrent alors à haute voix plusieurs mantras, aspergèrent le bûcher avec leur *tirtam* ou eau lustrale, et le beurre contenu dans les vases fut jeté sur le bûcher, auquel, en même temps, le feu fut mis, d'un côté, par le plus proche parent du roi, de l'autre, par son gourou, et tout autour par des brahmes de distinction. Bientôt les flammes s'élevèrent avec rapidité ; et les supports de l'édifice ayant été retirés, il s'écroula, et dut écraser, dans sa chute, les deux malheureuses victimes. A cette vue, tous les spectateurs poussèrent des cris de joie ; les parents qui entouraient le bûcher appelèrent à plusieurs reprises les princesses par leur nom, et on avait entendu, disait-on, sortir du milieu des flammes le mot *yon* (quoi ?) distinctement prononcé : ridicule illusion d'esprits aveuglés par le fanatisme ! comme si les infortunées victimes n'eussent pas été en ce moment hors d'état d'entendre et de répondre.

» Deux jours après, lorsque le feu fut entièrement éteint, on retira des cendres les restes des ossements qui avaient échappé à la violence des flammes, et on les mit dans des urnes de cuivre rouge, qui furent scellées du sceau du nouveau roi. Quelque temps après, trente brahmes furent choisis pour porter ces reliques à Kassy (Bénarès) et les jeter dans les eaux sacrées du Gange. Ils devaient recevoir, à leur retour de cette ville sainte, une riche récompense, en produisant des certificats authentiques attestant qu'ils avaient accompli le voyage, et qu'ils s'étaient fidèlement acquittés de cette commission.

» On réserva une partie de ces ossements, qui, réduits en poudre et mêlés avec du riz bouilli, furent mangés par douze brahmes. Cet acte, qui révolte la nature, avait pour but l'expiation des péchés des défunts ; péchés qui, suivant la commune opinion, sont transmis dans le corps des personnes à qui l'appât du gain fait surmonter la répugnance que doit inspirer un mets si détestable. Aussi est-on persuadé que l'argent, qui est le

prix d
» O
les pri
» L
raillés
du roi
le corp
brahme
de cet
environ
été jete
bûcher
avaient
trois d
» Q
ce que
femmes
éclairés
plus fo
les fem
connaît

Fra

»
que vien
encore v
dit plus
pagodes
font des

prix de cette basse condescendance, ne leur est jamais profitable.

» On retira aussi des cendres l'or provenant des bijoux que portaient les princesses, et que la violence des flammes avait mis en fusion.

» Des présents furent faits aux brahmes qui avaient présidé aux funérailles, et à ceux qui les avaient honorées de leur présence. Le gourou du roi reçut un éléphant; les trois palanquins qui avaient servi à transporter le corps du roi et les deux victimes au bûcher, furent donnés aux trois brahmes les plus distingués. Les cadeaux distribués aux autres individus de cette caste consistaient en toiles et en argent, dont le montant s'éleva environ à vingt-cinq mille roupies. Plusieurs sacs de petite monnaie avaient été jetés à la foule sur la route qu'avait suivie le cortège en se rendant au bûcher. Enfin, on fit bâtir douze maisons qu'on donna aux brahmes qui avaient eu le courage d'engloutir dans leur estomac tous les péchés des trois défunts. »

» Que de réflexions doivent faire naitre le récit de ces atrocités, et tout ce que nous venons de dire sur l'oppression dans laquelle gémissent les femmes indiennes! Chez tous les peuples que la vraie religion n'a pas éclairés de sa lumière, le sexe le plus faible est brutalement asservi au plus fort. En Turquie comme au Thibet, en Chine comme dans l'Inde, les femmes sont traitées en esclaves; le christianisme a pu seul faire reconnaître les droits qu'elles tiennent de Dieu comme épouses et mères. »

II

L'éléphant blanc du roi de Siam.

Fragment d'une lettre de Mgr Bruguière, évêque de Capso,
à M. Bousquet, vicaire général d'Aix.

Bangkok, 1820.

» C'est de cette fausse persuasion que les animaux sont nos frères, que vient la défense de les tuer. Les dévots Siamois achètent du poisson encore vivant et le jettent dans la rivière; ils offrent, comme je l'ai déjà dit plus haut, des cochons et autres animaux pour être nourris dans les pagodes jusqu'à ce qu'ils meurent d'une mort naturelle. Ainsi les Siamois font des dépenses pour conserver la vie à un animal; ils lui donnent un

hospice, et il ne leur est jamais venu dans l'esprit de fonder un hôpital pour le soulagement de leurs frères malades; les bêtes sont leur prochain. Tel est l'homme lorsqu'il est privé de la lumière de la vraie religion !

» Quoique la défense de tuer les animaux soit générale, les Siamois n'ont pas une égale estime et une égale affection pour tous; ils ont en horreur le chien, je ne sais pourquoi; on se déshonorerait devant un Siamois si l'on caressait un chien. Les missionnaires nouvellement arrivés à Siam doivent s'observer beaucoup à cet égard, de crainte de choquer les infidèles; au contraire, ils aiment beaucoup le chat, parce qu'il étrangle les rats, qui rongent les livres des talapoins; les corbeaux et les vautours sont au rang des anges; le lièvre passe ici pour avoir beaucoup d'esprit et beaucoup d'astuce; on lui attribue tous les tours d'adresse que les anciens et les modernes mettent sur le compte du renard. Mais rien n'égale la vénération que les Siamois ont pour l'éléphant blanc. Le roi doit en avoir un au moins; c'est comme un palladium au sort duquel sont attachés la vie du prince et la prospérité de l'empire. Si l'éléphant meurt, le roi perd tout le mérite qu'il avait acquis en le nourrissant; il doit même mourir dans le courant de l'année qui suit la mort de l'éléphant. Cette appréhension est cause qu'on prend un soin extraordinaire de sa santé. L'éléphant blanc a le titre de chauphaja : ce titre répond à la grandesse de première classe des Espagnols; il prend immédiatement rang après les princes du sang. On serait sévèrement puni si on l'appelait par son propre nom; il habite une espèce de palais; il a une cour nombreuse, des officiers, des gardes, des valets de chambre; il porte sur sa tête une espèce de diadème; ses dents sont garnies de plusieurs anneaux d'or; il est servi en vaisselle d'or ou de vermeil; on le nourrit de cannes à sucre et d'autres fruits délicieux. Lorsqu'il va au bain, un nombreux cortège l'accompagne; un des gardes frappe en cadence sur un bassin de cuivre, un autre étend sur sa tête le grand parasol rouge, honneurs réservés aux grands dignitaires; ses officiers ne peuvent se retirer d'auprès de lui qu'après l'avoir salué profondément. Lorsqu'il est malade, un des médecins de la cour doit le traiter; les talapoins viennent lui rendre visite; ils récitent plusieurs prières pour obtenir sa guérison, ils l'arrosent de leur eau lustrale. Malgré tant de bons offices, l'éléphant blanc est souvent de mauvaise humeur, et plus d'une fois il aurait tué tous les talapoins, si ceux-ci n'avaient soin de se tenir à une distance qui les met hors d'atteinte des dents et de la trompe de sa seigneurie. Celui que nous avons dans ce moment est fort indocile; on a été obligé de lui couper les dents. Tous les soirs, il y a grand

conce
ne de
"
grand
rang
quelq
accep
de mé
ciel. J
peut p
tout in
vénéra
part,
certain
entre
opposé
me ran
» Le
que l'é
service
disent
qu'imp
pruden
donner
fut env
une ar
on dit
antique

concert chez l'éléphant ; il est réglé , par l'étiquette , que son excellence ne doit s'endormir qu'au son des instruments.

» Lorsque l'éléphant blanc meurt , le roi et la cour sont dans la plus grande affliction ; on rend à son corps des honneurs funèbres dignes du rang qu'il a occupé pendant sa vie. On ajoute que l'éléphant blanc donne quelquefois des audiences publiques , qu'on lui fait des présents ; s'il les accepte , c'est une marque infailible que celui qui fait ce don a beaucoup de mérites ; s'il les dédaigne , c'est une preuve qu'il n'est pas agréable au ciel. Je n'ose pas vous garantir la certitude de ce dernier fait. Celui qui peut prendre un de ces animaux est exempt , lui et toute sa postérité , de tout impôt et de toute corvée. Il est bien difficile d'assigner la cause d'une vénération si extravagante pour cet animal ; je crois avoir vu , quelque part , que les anciens rois de Siam se disaient fils d'un éléphant blanc ; certains Siamois , pensant différemment , disent que l'âme du roi défunt entre dans le corps d'un éléphant ; cette seconde opinion n'est pas fort opposée à la première ; d'autres enfin avouent qu'ils n'en savent rien ; je me range de leur côté , en attendant de plus amples informations.

» Le singe blanc jouit , à quelque chose près , des mêmes privilèges que l'éléphant. Il est phaja , il a bouche en cour , il a des officiers à son service ; mais il est obligé de céder le pas à phaja l'éléphant. Les Siamois disent que le singe est un homme qui n'est pas fort beau à la vérité ; mais qu'importe , il n'en est pas moins notre frère ; s'il ne parle point , c'est par prudence ; il craint que le roi ne le fasse travailler à son service sans lui donner aucun salaire. Il parait cependant qu'il a parlé autrefois , puisqu'il fut envoyé en qualité de généralissime pour combattre , si je ne me trompe , une armée de géants. D'un coup de pied il fendit une montagne en deux ; on dit qu'il termina cette guerre avec honneur ; je ne sais si c'est son antique bravoure qui lui a mérité la bienveillance des rois de Siam.... »

III

Les castes indiennes. — Néophytes indiens.

Fragment d'une lettre du P. Walter Clifford, jésuite, à ses amis d'Angleterre.

• Trichinopoly, le 15 août 1843.

» Dans ce pays, ce n'est pas la fortune, mais la naissance qui constitue le gentilhomme. Etes-vous né dans telle caste, c'en est assez pour appartenir à la bonne compagnie ; si malheureusement vous êtes issus de parents parias, vous êtes classé parmi les gens de bas étage. Il n'y a pas de remède à cette déchéance héréditaire ; tous les trésors de Crésus ne sauraient vous tirer de votre fumier et vous réhabiliter aux yeux des hautes castes. Quand vous pourriez étaler toutes les richesses et la sagesse même de Salomon, vous n'en porteriez pas moins avec vous la tache originelle de votre tribu, que rien ne saurait effacer. Ici les degrés de la société sont infranchissables ; celui dans lequel vous êtes est aussi celui où vous devez vous résigner à mourir, méprisé de toutes les conditions supérieures à la vôtre ; ainsi le veut l'opinion, cette loi de fer que personne ne peut entreprendre de fléchir ni de briser. Il faut la subir jusque dans ses arrêts les plus bizarres ; elle a prononcé, par exemple, que le vieux bœuf rôti d'Angleterre n'est bon qu'à nourrir les chiens et les parias, et voilà un oracle sacré ! Malheur à vous si vous veniez à l'enfreindre, on vous fuirait avec dégoût comme atteint d'une flétrissure. Aussi avons-nous souvent l'occasion de répéter avec l'Apôtre dans son Épître aux Romains : *Noli cibo tuo illum perdere pro quo Christus mortuus est*. Ne perdez pas par votre nourriture celui pour qui le Christ est mort.

» Ici encore toute profession est héréditaire ; nous avons la caste des tailleurs, celle des cordonniers, etc., et l'enfant devra passer sa vie dans la boutique où le hasard a placé son berceau. Heureusement la plus grande partie des fidèles appartient aux conditions en honneur. Ce n'est pas que toutes les âmes ne soient également l'objet de nos sollicitudes, puisque toutes ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ ; mais aux yeux des païens, avoir pour soi beaucoup de tribus distinguées est une

gloire
motif
»
a par
vie,
limité
sion
truire
ont a
peine
quelq
se tor
années
tombe
n'avon
dans l
» I
que le
l'Indie
la dur
merait
larges
rayons
des de
ou plu
pour l
privilé
couche
gleterr
veilles
vérité
gique
qui, t
coups d
se cabr
pas mo
» Lo
seul alin

gloire qui rejaillit sur la religion même, et c'est uniquement pour ce motif que je mentionne un tel préjugé.

» Si la naissance a mis nos chrétiens à couvert du mépris, elle ne leur a pas donné la richesse; tous sont obligés de travailler pour gagner la vie, et le nombre de ceux qui remplissent des emplois lucratifs est très-limité; aussi ne sont-ils guère en état de subvenir aux besoins de la mission ni à l'entretien du prêtre qui parcourt leurs villages pour les instruire. Si vous pouviez les voir dans leur cabane fangeuse, dont les murs ont au plus quatre à cinq pieds de haut, couchés sur la terre nue, à peine couverts de quelques haillons, et ne possédant pour tout bien que quelques jarres de riz; si vous étiez témoins de leur agonie lorsqu'ils se tordent et se roulent dans les convulsions du choléra qui, chaque année, et principalement dans les temps froids, emporte subitement au tombeau des milliers de victimes, vous comprendriez facilement que nous n'avons pas grands secours à attendre de gens qui seraient eux-mêmes dans le cas de solliciter nos aumônes.

» Et pourtant, il faut le dire, je les trouve souvent plus heureux que les pauvres de nos pays. Pendant la plus grande partie de l'année, l'Indien dépense peu pour ses vêtements; ce qu'il achète pendant toute la durée de sa vie, chez les marchands de mode et les tailleurs, ne formerait pas à coup sûr un compte très-élevé. Un tamarinier aux branches larges et touffues l'invite à chercher sous son ombrage un abri contre les rayons brûlants du soleil; voilà le seul toit dont il ait besoin pour jouir des douceurs du repos. La nature, cette bonne nourrice de l'homme, ou plutôt le Ciel, n'a pas été assez avare envers lui de ce don si précieux pour le mercenaire fatigué; aucun peuple ne possède comme celui-ci le privilège de dormir profondément. Fût-il à jeun depuis longtemps, s'il se couche il s'endort à l'instant même. Bien différent de nos pauvres d'Angleterre que les tourments de la faim réduisent à passer de longues veilles dans les angoisses et les larmes, l'Indien semble éprouver toute la vérité du proverbe français, *qui dort dîne*. La profondeur de son léthargique assoupissement n'est pas moins étonnante. J'ai connu un *groom* qui, tandis qu'il était plongé dans le sommeil, recevait de vigoureux coups de pieds de mon *poney* et d'un autre petit cheval qui se battaient, se cabraient et se ruaient sur lui; le bienheureux Indien n'en dormait pas moins aussi paisiblement qu'un enfant dans son berceau.

» Lorsque je me rappelle le pain d'orge noir et grossier qui fait le seul aliment des habitants de vos campagnes, et la chétive nourriture des

enfants de vos fabriques, je suis porté à croire que les pauvres ici sont beaucoup moins à plaindre que ceux de la Grande-Bretagne. J'ai été souvent frappé de la bonne mine et de l'air enjoué de nos jeunes Indiens, plus heureux que ces jeunes victimes de la misère et de la débauche qu'on voit errer sur vos places comme de livides squelettes chaque fois que le travail des manufactures est suspendu ; et du spectacle dont j'ai été souvent témoin dans ma patrie !

» Nous n'avons pas non plus à descendre dans ces réduits souterrains qu'habitent tant de malheureux en Angleterre, autres foyers et dégoûtants, à peine éclairés par quelque pâle rayon de lumière, où l'air corrompu et pestilentiel qu'on respire engendre et propage le typhus. Ne vaut-il pas beaucoup mieux, dans un climat chaud comme celui-ci, reposer sur la terre nue que sur ces misérables haillons où j'ai vu, étendus pêle-mêle, nos enfants d'ouvriers, dont les corps amaigris, consumés par la faim et par l'excès du travail, sont encore défigurés par la crasse qui les ronge ? Il est vrai que lorsque la famine ravage le pays, ou que le choléra décime ses habitants, toute comparaison doit cesser.

» Que n'aurais-je pas à dire encore sur vos maisons de travail ? mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet, bien qu'il soit un de ceux qui réveillent en moi les plus vives sympathies comme les plus douloureuses pensées. Soyez assurés, mes chers amis, si vous êtes au nombre de mes lecteurs, que je n'ai pas oublié les scènes de souffrances dont j'ai été souvent avec vous le témoin ; priez-vous, à votre tour, vous souvenir de moi lorsque vous êtes agenouillés devant Celui qui est le Père des pauvres !

» J'ajouterai une dernière observation sur le paupérisme indien : c'est qu'entre les familles fortunées et la classe indigente, il existe une ligne de séparation aussi tranchée, tout aussi profonde que celle qui divise les castes ; mais avec cette différence importante que le pauvre peut devenir riche, tandis que le paria, comme je l'ai déjà fait remarquer, ne peut jamais devenir membre d'une tribu supérieure.

» Toutes les fois que ces préjugés nationaux ne blessent en rien les intérêts de la religion, nous sommes obligés de les respecter. Essayer de les déraciner, serait peine inutile ; outre qu'on produirait presque toujours beaucoup de mal, on se rendrait tout aussi ridicule que si l'on voulait, en Angleterre, persuader aux lords de dîner à la même table que leurs domestiques, sous prétexte que devant Dieu tous les hommes ne sont que cendre et poussière. Ce serait là une réponse suffisante aux vaines

déclar
nent
voud
seraien
dépon
au niv
pour le
nos ge
reuses
de la r

» L
les usa
assez
obstac
ment m
constat
enfants
un sou
la grâce
August
voix de
tion fu
gande p
bibles :

» Je
juré ; il
en sup
ment de
pour dé
neur de
de se pa
liant et q
effroyabl
venait m
» N'a
les défaut
révéler le
qu'il est a

déclamations, aux théories philanthropiques de ces hommes qui raisonnent : perte de vue sur les maux occasionnés par des distinctions qu'ils voudraient voir abolies. Nos prôneurs d'égalité de la race humaine seraient, j'imagine, aussi surpris qu'embarrassés si on les invitait à se dépoiller de leurs titres, afin de prouver, en descendant eux-mêmes au niveau des conditions les plus obscures, la sincérité de leur respect pour les droits de l'homme. Pour nous, nous nous contentons de prendre nos gens tels qu'ils sont, sans les obliger à faire des concessions si onéreuses qu'ils ne pourraient y consentir sans devenir eux-mêmes le rebut de la nation entière.

» Lorsque je réfléchis à cet attachement extrême des indigènes pour les usages et le culte religieux qu'ils tiennent de leurs pères, je ne puis assez admirer la puissance merveilleuse de l'Evangile, qui, malgré cet obstacle presque invincible, a su les décider à embrasser une foi entièrement nouvelle, appuyée sur des monuments dont rien ne les aide à constater la valeur historique, prêchée enfin par des étrangers, par des enfants de cette civilisation européenne pour laquelle l'Indien professe un souverain mépris. C'est là, à mes yeux, le plus grand triomphe de la grâce divine, s'ils n'eussent été appelés par Celui qui sait, dit saint Augustin, tenir à chacun le langage le plus propre à gagner son cœur, la voix de l'homme eût tenté vainement de se faire entendre, sa prédication fût restée stérile, ainsi que le démontre l'inutilité de la propagande protestante, toute prodigue qu'elle est de son or et de ses bibles :

» Je ne dirai rien du culte grossier et sensuel que nos fidèles ont abjuré ; il est si vil et si méprisable que des oreilles chrétiennes ne sauraient en supporter le récit. Nulle part le démon ne s'est joué plus ouvertement de la raison humaine ; on dirait une cruelle moquerie de l'enfer pour défigurer l'image de Dieu, tant ces dévots imbéciles se font honneur de ressembler à la brute ; tant ils affectent, à la face même du ciel, de se parer des insignes de la turpitude. C'est un spectacle bien humiliant et qui montre assez, pour quiconque a des yeux pour voir, quelle effroyable ruine se ferait un jour dans notre âme immortelle si elle venait malheureusement à tomber au pouvoir de l'ennemi de l'homme.

» N'attendez pas non plus de moi, mes chers amis, des détails sur les défauts de nos Indiens ; il me siérait mal à moi, leur pasteur, de révéler leurs faiblesses : est-ce au médecin à découvrir la honte des plaies qu'il est appelé à guérir ? J'aime mieux vous parler de leurs bonnes qua-

lités ; elles sont d'ailleurs nombreuses et me fourniront un sujet plus conforme à mes goûts , plus digne de mon ministère .

» Leur patience dans les épreuves , la désignation avec laquelle ils acceptent la mort lorsque Dieu les appelle à lui , leur calme plein de confiance en attendant l'heure dernière après qu'ils ont reçu les consolations de la religion , ainsi que leur tendre dévotion envers Marie , m'ont toujours paru admirables et ont souvent frappé d'étonnement nos missionnaires . On pourrait leur souhaiter une foi plus éclairée , j'en conviens ; mais , dans sa simplicité , elle mériterait encore les éloges de Celui qui a dit : « Je n'ai pas trouvé une foi pareille dans Israël . » Rien n'égale leur pieuse compassion pour les âmes du purgatoire . Le jour anniversaire de la mort d'un ami ou d'un parent , ils ont grand soin de déposer son nom auprès de l'autel afin qu'on puisse facilement le lire et en faire mémoire au saint sacrifice .

» La passion de Notre-Seigneur est encore un des sujets qui parle le plus à leur piété . Chaque année , ils en célèbrent la mémoire par une touchante cérémonie qui représente en action les principales circonstances du crucifiement . Telle est alors la ferveur de nos néophytes que , depuis le mardi de la semaine sainte jusqu'au dimanche , les prières et les chants religieux se succèdent nuit et jour , et pour ainsi dire sans interruption . A la fin , on détache de la croix un Christ de grandeur naturelle , qu'on porte au milieu des larmes et des lamentations de la multitude , dans un tombeau près duquel chacun veille et prie jusqu'au dimanche matin . Dès la pointe du jour , c'est-à-dire à l'heure de la résurrection , le Christ , entouré d'une espèce de gloire , est placé en triomphe sur un autel élevé . Peut-être sourira-t-on de la piété naïve des Indiens au souvenir du grand acte d'amour qui nous trouve d'ordinaire si froids , si insensibles envers un Dieu qui a donné sa vie pour nous ; quant à moi , je suis heureux de m'associer au témoignage de reconnaissance que ces braves gens décernent au Sauveur ; et plutôt à Dieu que , comme la plupart d'entre eux , je fusse pénétré de la tendre compassion pour les douleurs qu'il ressentit , alors que cette scène n'était pas une pure représentation , mais la réalité dans toute son horreur !

» Un de nos missionnaires a écrit que la dévotion indienne aime beaucoup à faire du tapage , à sonner les cloches et à porter les enfants dans l'église pour augmenter le bruit : ici nous avons plus d'ordre et plus de tenue . Deux ou trois fidèles lisent ou récitent les prières à haute voix ; les autres écoutent en silence , excepté lorsque , à certains intervalles

et au
conce
j'ente
d'une
courb
est pr
implo
du Di
chaqu
chape
Celui
peuple
chose

» J
peau
j'espè
devan
rejette
ne me

Lettre

» ...
consola
autres
de ces
plaisir.

» Il
fruits ,

et au moment convenable, toutes les bouches s'unissent pour former un concert de louanges ou pousser le cri du pardon. J'avoue que lorsque j'entends cette voix solennelle de la prière, où tout exprime les sentiments d'une foi profonde, et qu'en même temps je vois nos Indiens le front courbé dans la poussière, en présence de la Majesté divine, mon âme est profondément émue, je ne puis que mêler ma voix aux accents qui implorent la miséricorde du Seigneur. Ces exercices pieux, devant l'autel du Dieu vivant, se prolongent ainsi des heures entières. Tous les jours, chaque petit village, chaque caste s'assemblent, soir et matin, dans sa chapelle particulière, pour offrir un tribut d'hommages et de prières à Celui qui ne cesse de veiller à notre conservation. Plût à Dieu que ce peuple fût aussi fidèle à ses autres devoirs ! Mais y a-t-il ici-bas quelque chose de parfait ?

» Je termine cette lettre en vous recommandant de nouveau et le troupeau et le pasteur. Vous savez combien votre souvenir m'est précieux ; j'espère que de votre côté, riches ou pauvres, vous ne m'oublierez pas devant notre Dieu et commun Père. Demandez pour moi qu'il ne me rejette jamais de son cœur sacré, et qu'à la vie comme à la mort rien ne me sépare de lui, bien que je sois le plus indigne de ses enfants. »

IV

La caste des sanars dans le Madurée.

Lettre du P. Bertrand, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Société.

« Pallam-Coth, le 16 décembre 1839.

» Entre toutes les castes du pays, celle qui nous donne le plus de consolations est celle des *sanars*, gens extrêmement pauvres, et sans autres ressources que les palmiers qu'ils cultivent. Voici sur les travaux de ces modestes Indiens des détails que vous lirez peut-être avec quelque plaisir.

» Il faut attendre quinze ou vingt ans avant que le palmier donne ses fruits, et puis on les recueille pendant des siècles. Les premières années,

la naissance de cet arbre ne se révèle que par des palmes, suivies bientôt d'une tige délicate que des feuilles protègent jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour se défendre elle-même. Il se forme alors au sommet de l'arbuste une espèce de tête, comme le chapiteau d'une colonne que surmonteraient une quinzaine de palmes. Son fruit ressemble à une longue grappe de cinquante à soixante baies, dont chacune, de la grosseur des deux poings, renferme trois amandes placées en forme triangulaire dans une pulpe qui ne peut se manger. Ces amandes contiennent une espèce de gelée blanche et transparente qui, se solidifiant comme la noix à mesure que le fruit tend à sa maturité, devient un aliment de passable saveur. Si, au lieu de laisser les bourgeons se développer et les fleurs s'épanouir, on coupe l'extrémité du pédoncule ou tige destinée à porter la grappe, il en découle une liqueur semblable aux larmes de la vigne. Le sanar la recueille avec soin; car elle est le produit principal du palmier. Cette récolte commence ici vers la mi-janvier et dure six mois. Avril et mai sont le temps d'abondance et de peine, parce qu'alors un plus grand nombre d'arbres entrent en sève, et qu'il faut monter trois fois par jour à leur sommet pour en exprimer le suc précieux. Grimper de la sorte à quarante ou soixante pieds sur une vingtaine d'arbres n'est qu'un jeu pour les sanars exercés dès l'enfance à ce genre de vie. La difficulté est, lorsqu'ils sont parvenus à cette élévation, de s'établir sur les longues palmes pliantes qui couronnent la cime du palmier afin de rafraîchir l'incision et de donner ainsi à la sève une activité nouvelle. Aussi n'est-il pas rare que ces malheureux lassent la culbute et se cassent bras et jambes. Pendant que ces hommes se livrent à ce périlleux exercice, les femmes viennent chercher le suc recueilli pour lui faire subir différentes préparations, et les enfants ramassent le bois nécessaire à l'entretien des fourneaux.

» Je voudrais être peintre pour vous envoyer le portrait d'un de ces bons sanars ou cultivateurs de palmiers. Voici du moins leurs principaux traits : taille moyenne, visage rond, air de simplicité et de bonhomie, cheveux noirs lissés et ramassés derrière la tête, barbe lardive, dents d'ivoire, oreilles pendantes jusque sur les épaules, avec des boucles d'or d'un ponce et plus de diamètre. Dans chaque village, n'y en a-t-il que trois ou quatre maisons de cette caste, on trouve toujours un chef qui porte le nom de *cradeu*, ou *mou-kandea*; c'est la forte tête du lieu; lui seul traite les affaires avec les employés du gouvernement, convient de l'impôt, vide les différends, etc. Rien ne se fait sans l'aveu de ce petit despote. Les

autres
broui
pleuv
voisin
son p
divisi
Père
craint
sachar
faire l
de la
travail
émigre
Leur r
attirail
pour fi
pour s
leur m
du pay
» M
s'affect
miers,
choses
comme
du fruit
aux jour
qui, int
oui; il
depuis
pauvres
Christ:
le roya
leurs m
mille fid
ténèbres
rons nou
» Enc
qu'il y a

autres, vrais moutons, en passent par où il veut. Ils craignent fort de se brouiller avec lui; car alors chicanes, injustices, vexations de tout genre pleuvraient sur le sanar en disgrâce. La chrétienté de cette caste qui m'avoisine, compte environ vingt-cinq de ces *mou-kandeu*; chacun d'eux a son petit parti, son petit point d'honneur à soutenir; de là un germe de divisions qui rend les disputes fréquentes et parfois si vives que la voix du Père lui-même n'est pas toujours écoutée. Ce scandale est surtout à craindre s'il se trouve parmi les contendants certains personnages qui, sachant un peu lire, ont laissé la culture trop pénible du palmier pour faire les médecins ou vivre de procès. Le reste de la caste a quelque chose de la simplicité et des mœurs des patriarches. Tous les ans, lorsque le travail des palmiers finit dans nos cantons, une partie de ces bonnes gens émigre pour aller s'établir dans le Travancor, où la saison est plus tardive. Leur mobilier n'est pas difficile à transporter; le mari se charge du petit attirail qui lui sert à monter sur les arbres, la femme emporte son rouet pour filer du coton, et c'est tout. Arrivés sur les lieux qu'ils ont choisis pour seconde patrie, ils forment une cabane de palmes, s'y installent avec leur modeste bagage, et se mettent à l'ouvrage comme d'anciens habitants du pays.

» Mais la plupart craignent de s'éloigner de leurs arbres, auxquels ils s'affectionnent comme le pasteur à ses brebis. Nés aux pieds de leurs palmiers, les sanars ne connaissent qu'eux, et sont presque étrangers aux choses de ce monde, à ses jouissances comme à ses peines, à ses besoins comme à ses vices. Vraiment on dirait qu'ils n'ont pas mangé avec Adam du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et qu'ils ont été créés aux jours de l'innocence originelle. On trouve une foule de ces Indiens qui, interrogés s'ils ont commis certaines fautes, répondent : « Autrefois, oui; il y a tant d'années, je le dis au Père qui me défendit de le faire, et depuis je ne l'ai plus fait. » Oh ! combien de fois, en évangélisant ces pauvres et heureux chrétiens, je me suis rappelé ces paroles de Jésus-Christ : « C'est à ceux qui ressemblent à de petits enfants qu'appartient le royaume des cieux... Heureux les pauvres !... » Et bienheureux aussi leurs missionnaires ! Nous comptons dans la partie du sud plus de sept mille fidèles de cette caste. Il en reste encore un grand nombre dans les ténèbres de la gentilité. Leur conversion sera facile dès que nous pourrons nous occuper d'eux.

» Encore un mot sur les sanars. Je voudrais pouvoir rendre tout ce qu'il y a de bizarre et de touchant dans les scènes dont nous sommes con-

tinuellement témoins quand nous faisons notre entrée dans un village. Figurez-vous le missionnaire dans son costume indien, avec sa longue barbe flottant au gré du vent, aussi bien que son voile et son long habit jaune ou blanc, selon le degré de solennité de la fête. Il est affublé d'une sorte de casque, cylindre rouge, qui lui donnerait une tournure guerrière s'il ne suffisait de le regarder pour être entièrement à l'abri de l'illusion. Devant, derrière et autour du Père, c'est une foule d'Indiens de tout rang et de tout âge, courant, sautant, la face tournée vers le prêtre, et par suite heurtant contre les buissons et les arbres, ou se culbutant et roulant les uns sur les autres. De distance en distance, des groupes nombreux de femmes prosternées la face contre terre demandent la bénédiction ; des pères, leurs petits enfants sur l'épaule, les présentent au missionnaire avec prière de tracer le signe de la croix sur ces fronts innocents. Ajoutez à tout cela la musique, et quelle musique ! De temps en temps des roulements de tambours interrompent la mélodie ; alors on n'entend plus que la voix des enfants qui récitent en chantant leurs prières ou le catéchisme. Il faudrait, pour que le tableau fût complet, peindre le flux et le reflux des masses, les mouvements, les attitudes des individus, l'expression toujours si variée et si naïve de la joie. Comment mettre sous les yeux de celui qui ne peut les voir ces figures épanouies, rayonnantes de satisfaction, de bonheur et d'une sorte d'orgueil de posséder leur Père !... Aux larmes d'attendrissement qui alors coulent de nos yeux, à un je ne sais quoi qui fait battre notre cœur, nous sentons qu'en effet ce peuple est notre famille. Quel doux moment que celui-là ! qu'il fait oublier vite les peines et les travaux par lesquels on a dû l'acheter ! Dans les villes, la chose se fait plus en grand ; il y a de l'enthousiasme et de l'exagéré. Mais rien ne va au cœur comme la simplicité, le naturel et la délicieuse naïveté des campagnes.... »

Lettre

» C'est
de ma r
Pondich
une retr
nous non

» Ce
dit pas,
faut port
rête, tan
fait const
On couch
il faut se
est assez

» Ce
voyage,
nous, il
Tous se p
leur long
diction. L
taient poi
d'eux se
par toutes
dans mon
souvenir
image si c
d'un villa
une chréti

V

Les néophytes indiens dans le Maduré.

Lettre du P. Antoine Sales, de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie.

« Manapadou, le 25 février 1840.

» C'est vers le milieu de ce mois que je suis arrivé à Manapadou, lieu de ma résidence, un peu éloigné du cap Comorin. Nous n'avons passé à Pondichéry que huit ou dix jours, dont quatre ont été employés à donner une retraite préparatoire aux solennités de Noël. Aussitôt après la fête, nous nous sommes mis en route pour Trichinopoly.

» Ce n'est point une chose amusante de voyager dans l'Inde. On ne dit pas, en partant le matin, nous arriverons ce soir à une hôtellerie; il faut porter ses provisions, préparer et prendre son repas là où l'on s'arrête, tantôt sous un arbre, tantôt sous quelque hangar (les Anglais en ont fait construire, de distance en distance, pour la commodité des voyageurs). On couche sur une natte quand on a eu la précaution de s'en munir, sinon il faut se résoudre à coucher sur la dure. Heureusement la température est assez douce pendant la nuit pour qu'on puisse le faire sans danger.

» Ce qui répandit quelque variété et quelque édification sur notre voyage, ce fut la multitude des chrétiens qui accouraient au-devant de nous, il en venait quelquefois des groupes de vingt, trente, quarante. Tous se prosternaient la face contre terre, et demeuraient étendus tout de leur long, les deux bras en avant, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu la bénédiction. Ils nous accompagnaient ensuite fort longtemps, et ne nous quittaient point sans demander des chapelets et des médailles, dont chacun d'eux se faisait un ornement. A la fin, notre petit trésor étant épuisé par toutes ces distributions, je me vis réduit à un grand sacrifice. J'avais dans mon bréviaire une belle image de la sainte Vierge, doux et précieux souvenir; un nom était au bas, écrit de votre main.... Eh bien, cette image si chère, il fallut m'en dessaisir. Elle sera suspendue dans l'église d'un village indien. A ses pieds, Marie recevra les hommages de toute une chrétienté. Le chef me le promit, et je la lui donnai à cette condition.

Au reste, je n'en avais pas besoin pour conserver le bon souvenir qu'elle porte avec elle.

» A quelque distance de Trichinopoly, nous fûmes environnés par une grande foule de chrétiens, venus à notre rencontre avec le P. Garnier, leur missionnaire. Il était à cheval, et nous sur un char, que des bœufs traînaient *d'un pas tranquille et lent*. Une musique indienne, c'est-à-dire force tambours, trompettes et autres instruments de ce genre, était censée réjouir nos oreilles. Nous fîmes ainsi notre entrée triomphante dans la ville. Deux prêtres schismatiques occupent l'église principale, et comptent dans leur parti environ cinq cents personnes. Tout le reste, c'est-à-dire sept ou huit mille chrétiens, s'est déclaré pour le Saint-Siège et ses envoyés. Les soldats irlandais, attachés à la foi romaine dans l'Inde comme dans leur pays, n'ont pas hésité à se ranger aussi du côté des missionnaires. Jusqu'à ce moment, les catholiques n'ont eu d'autre lieu de réunion qu'une espèce de grande mesure en terre ; mais le P. Garnier fait bâtir une église en briques dans l'enceinte même de son jardin. Elle sera ornée d'une vingtaine de colonnes de granit, qui formeront les bas-côtés, et surmontée d'une belle coupole. C'est lui-même qui en est l'architecte. Il doit la possibilité de réaliser le plan qu'il a conçu aux secours accordés à cette mission par l'excellente œuvre de la Propagation de la foi.

» De Trichinopoly je passai à Calléditidel pour continuer ma route vers le midi. J'eus lieu quelquefois encore de me réjouir en voyant l'empressement avec lequel les chrétiens venaient me demander la bénédiction ; mais bien plus souvent je m'affligeai de ne rencontrer que des villes et des villages dont tous les habitants étaient idolâtres. Je ne crains pas de me tromper en disant que, sur cent indigènes, à peine se trouve-t-il deux ou trois chrétiens. On voit ici des milliers de pagodes de toute forme et de toute grandeur. Au près de chacune est ordinairement une pièce d'eau ; car le culte principal des Indiens consiste à se baigner pour se purifier de ses fautes, genre de pénitence assez commode dans un pays chaud. Les pagodes sont en général des bâtiments carrés ; leurs murs sont couverts de figures grotesques de singes, de bœufs, de chevaux, d'ânes, d'oiseaux et même d'animaux purement imaginaires, comme autrefois le sphinx et tant d'autres, sortis du cerveau des poètes.

» Est-il possible, direz-vous, que les Indiens prennent tous ces monstres pour des dieux ? Il me semble qu'il faut distinguer la classe ignorante de celle qui est plus éclairée. Le peuple, en effet, regarde comme Dieu tout ce qu'on lui donne pour tel ; mais les gens instruits prétendent qu'au fond

ils ado-
grotes-
une so-
s'est m-
maux.
nous e-
vantabl-
cris sa-
qui par-
croirie-
bœuf q-
gnifiqu-
recevai-
demand-
bœuf é-
ment,
ajouta q-
son tou-

» Te-
Vichnou-
savant
croit qu-
longue l-
rents syr-
mêmes.
des indig-
brables i-
leurs livr-
est l'aut-
ils vous
peuples
convertir-
à craindr-
trait la m-
d'eux, il
cution fac-
A ce prop-
nous raco-

ils adorent seulement l'Etre suprême. Pour justifier le culte qu'ils rendent à ces grotesques idoles, ils disent que la divinité, dans laquelle ils reconnaissent une sorte de trinité, sous les noms de *Brahma*, de *Vichnou* et de *Sciva*, s'est montrée successivement aux hommes sous la forme de tous ces animaux. Dans une ville où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit, nous entendîmes, vers les neuf heures du soir, comme le bruit d'un épouvantable charivari. C'était une musique indienne accompagnée de mille cris sauvages. En même temps nous apercevions un quartier de la ville qui paraissait tout en feu. Nous approchâmes pour voir ce que c'était. Le croiriez-vous ? Tout ce bruit, tout cet éclat n'avait pour objet qu'un bœuf qu'on portait en triomphe. Ce bœuf, étonné de sa gloire, était magnifiquement placé sur un trône environné de mille torches ardentes, et recevait ainsi l'encens et les hommages d'une immense multitude. Nous demandâmes à l'un des assistants, qui paraissait instruit, pourquoi le bœuf était si pompeusement fêté dans l'Inde. « C'est, nous dit-il gravement, que *Vichnou* s'est incarné et a pris la forme de cet animal. » Il ajouta qu'après le bœuf, le cheval serait mis sur le trône et recevrait à son tour les mêmes honneurs.

» Telle est la religion des Indiens. Mais où ont-ils pris cette idée que *Vichnou* s'est incarné et a paru successivement sous tant de formes ? Le savant auteur des *Mœurs de l'Inde*, ouvrage que j'ai lu à Trichinopoly, croit que, dans le principe, on adorait ici le seul vrai Dieu ; mais qu'à la longue les Indiens ayant voulu représenter les attributs divins sous différents symboles, le peuple a fini par regarder comme des dieux les symboles mêmes. Cette opinion me paraît assez vraisemblable. Quant à la foule des indigènes, si vous leur demandez comment ils ont appris ces innombrables incarnations de *Vichnou*, ils répondent que tout cela est écrit dans leurs livres et qu'on le croit dans toute l'Inde. Si vous voulez savoir quelle est l'autorité de ces livres, et quelles sont les raisons de cette croyance, ils vous donnent toujours la même réponse. Je me suis informé si ces peuples verraient de bon œil un missionnaire qui entreprendrait de les convertir à la vraie religion. On m'a dit qu'il serait écouté et n'aurait rien à craindre, si ce n'est de devenir un objet de raillerie dès qu'il commettrait la moindre faute de langage. Pour prêcher avec succès au milieu d'eux, il faudrait savoir parfaitement le tamoul, les dominer par une élocution facile, avoir surtout la réputation d'un homme qui n'ignore rien. A ce propos, M. Jarrige, supérieur des missionnaires de Pondichéry, nous raconta l'anecdote suivante :

» Un jour, il disputait publiquement sur la religion avec un brahme. Son antagoniste voulait parler le tamoul qu'on appelle ici *sublime*, et qui diffère de la langue vulgaire à peu près autant que le latin de l'italien.... M. Jarrige, qui savait très-peu de ce *sublime*, mais qui ne devait point l'avouer, de peur d'éloigner de lui et de la vraie doctrine un peuple prévenu, répétait sans cesse au brahme que, pour être bien compris de tout le monde, il fallait employer la langue vulgaire. Celui-ci ne se rendait pas et voulait toujours parler son *sublime*; « Eh bien, lui dit le missionnaire, puisque tu as la vanité de te servir d'un langage que tout le monde n'entend pas, commence par répondre à ce que je vais te demander : *Laudate Dominum, omnes gentes; laudate eum, omnes populi*. Réponds à cela, si tu peux. » Le docteur indien ne comprit pas un mot de cette phrase latine, et demeura tout interloqué. M. Jarrige, qui l'observait, se tournant alors vers le peuple : « Vous êtes témoins, dit-il, vous voyez qu'il ne peut rien répondre, et que même il ne me comprend pas, c'est un ignorant. » On ne put en disconvenir, et le brahme, couvert de confusion, passa pour vaincu.

» J'avais cru, en quittant l'Europe, que ma facilité à parler portugais me serait ici d'une grande utilité; mais il n'en est pas ainsi, le portugais n'est point en usage, à peine trouve-t-on, de loin en loin, une personne ou deux qui estropient quelques mots de la belle langue de Camoëns. Il faut donc étudier le tamoul, langue difficile s'il en fut jamais. D'abord, ce n'est pas une petite affaire que celle d'apprendre à lire. Sans compter qu'il n'y a ni ponctuation ni lettres majuscules, le rapprochement des mots occasionne une foule de changements dans les lettres initiales et finales. Pour avoir une idée de la confusion que tout cela produit, écrivez une phrase comme si c'était un seul mot, tracez de même une demi-page, une page entière, et vous verrez s'il est facile de lire. Que sera-ce donc d'une page ainsi écrite dans une langue qu'on ne comprend pas, et dont les mots et la construction des phrases diffèrent tant de notre langue d'Europe? Aussi nos Pères, qui sont arrivés les premiers, sont loin de bien savoir le tamoul. Le P. du Ranquet, qui passe pour le plus habile, n'a pas encore osé prêcher un sermon. Tous se bornent à faire le catéchisme, à donner des avis, à interroger, principalement au confessionnal, sur les commandements de Dieu et sur les devoirs du chrétien. Leur zèle, s'exerçant ainsi avec peu d'éclat, ne laisse pas d'être utile à une infinité d'âmes qui, semblables au paralytique, gémissaient depuis longtemps de ne trouver personne capable de les plonger dans la piscine salutaire.

»
bienf
la me
pensé
je lui
delà d
se tro
et je c
religio
ce nav
s'avan
me re
Dieu,
lui seu
de mo
jamais
rassé,
lui qui
de rép
me ser
sont av
la bont
continu
souven

Extrait

»...
n'est le
que nor
faut, p
des rais
une ma
monde i
faut.

» Quand viendra le moment où je pourrai moi-même leur procurer ce bienfait ! Il y a peu de jours, je cheminais avec un Indien sur le bord de la mer. Je laissais mes yeux errer au loin sur cette vaste étendue. Par la pensée, j'arrivais jusqu'en France. M'adressant ensuite à mon Indien, je lui disais : « Voilà les flots qui m'ont porté sur ton rivage. C'est au delà de cette grande mer qu'est mon pays et la maison de mon père. Là se trouvent des hommes blancs comme moi. Ils entendent mon langage, et je comprends le leur. Je leur suis uni par mille liens de famille, de religion, de patrie, d'amitié. Voilà ce que j'ai quitté pour toi. Vois-tu ce navire qui vogue à pleines voiles, et disparaît presque à l'horizon ? Il s'avance vers les beaux lieux qui m'ont vu naître. Mon amour pour toi me retient sur ces bords étrangers. Si je t'apprends à connaître le vrai Dieu, à l'aimer et à le servir, ce Dieu me dédommagera de tant de sacrifices ; lui seul peut être ma récompense !... » C'est ainsi que je parlais du pays de mon enfance, et de tant de personnes dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. De temps en temps mon Indien, d'un air embarrassé, me répondait : « *Tariadon*, je ne te comprends pas. » Puis, c'était lui qui m'adressait la parole, et je me voyais bientôt dans la triste nécessité de répondre à mon tour : *Tariadon*. Que je m'estimerai heureux quand il me sera donné de rompre le pain de la parole sainte à tant d'âmes qui en sont avides, et qui meurent de faim ! Le moment viendra. Je compte sur la bonté de Celui qui m'appelle, tout faible instrument que je suis, à continuer la mission d'un Xavier dans une terre encore pleine de son souvenir. »

Extrait d'une lettre du P. Antoine Sales, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un de ses frères de France.

« Viram-Patanam, le 13 janvier 1841.

»..... De toutes les conversions qui s'opèrent sous nos yeux, aucune n'est le résultat de nos discussions, et jamais missionnaire n'a eu moins que nous sujet de se glorifier du bien qu'il fait auprès des idolâtres. S'il faut, par exemple, leur prouver l'unité de Dieu, nous n'avons pas besoin des raisonnements de saint Thomas : « Combien de maitres y a-t-il dans une maison ? disons-nous. — Un seul. — Et tu veux que dans ce monde il y ait plusieurs dieux ! » Voilà le genre d'arguments qu'il nous faut.

» Quoique parmi nos Indiens il s'en trouve qui ne sont pas dépourvus de finesse, de droiture d'esprit et de force d'âme, on peut dire néanmoins que ces qualités n'entrent pas dans le caractère général de la nation. C'est un peuple qui, tout ancien qu'il se vante d'être, ne semble pas encore sorti de l'enfance de la civilisation. Il est simple, docile à l'excès, peu susceptible d'impressions douces et délicates; mais, en revanche, tout ce qui est de nature à remuer vivement les sens, à y produire de fortes secousses, est tout à fait de son goût. Un de nos Pères disait dans une de ses lettres que les paysans de l'Europe sont des contemplatifs en comparaison des Indiens. L'expression et le terme de comparaison me paraissent fort justes; car, en Europe, un paysan, quelque grossier qu'il soit, ne pense pas qu'il faille beaucoup crier pour offrir à Dieu une prière agréable. S'il sait lire, il parcourt tout bas son livre, sinon il récite sans bruit son chapelet ou quelque pieuse formule; il sait que Dieu l'entend. Mais nos Indiens semblent, du moins dans la pratique, être loin de le croire. Quand ils prient, c'est tout haut et comme en chantant. Quelquefois chacun chante de son côté, le plus souvent ils chantent tous ensemble. Quand ils arrivent à certaines paroles, qui sans doute leur paraissent plus affectueuses, ils agitent à la fois toutes les cloches et clochettes. Si, par aventure, ceux qui sont chargés de les sonner s'oublient ou sont distraits, on entend crier de tous côtés: « La cloche, la cloche! sonnez la cloche! » C'en est fait de la prière, si la cloche ne sonne pas. De sorte que, dans un manuel d'église à l'usage des Indiens, on pourrait écrire en plusieurs endroits, sous forme de rubrique: « Ici » les instruments jouent et les cloches sonnent. » Outre les tambours et les cymbales, ils ont ordinairement dans le temple un grand nombre de clochettes de deux, trois ou quatre livres chacune. Les meilleures sont celles dont le son est le plus perçant. Joignez-y, du moins quand leurs moyens le leur permettent, une grosse cloche qu'ils placent, non pas en dehors comme en Europe, le son se perdrait dans les airs sans venir chatouiller l'oreille, mais dans l'église même. Or tout cela doit s'agiter à la fois durant la prière. Les jours ordinaires, la musique est moins compliquée: un Indien donne le signal de la messe avec une plaque de métal qui a presque la forme d'une assiette. Cette plaque est percée d'un petit trou, par où passe une corde qui sert à la tenir suspendue d'une main, tandis que de l'autre on frappe dessus avec un maillet. Si l'on ne voyait pas cet instrument, on croirait entendre une cloche de quatre cents livres.

» A
enfants
l'office
sont di
sans
elle eu
laisse à
son des
aurez u
fêtes. U
pas; m
accompa
au Seign
Au fond
pensée l
compre
toutes le
plus fav

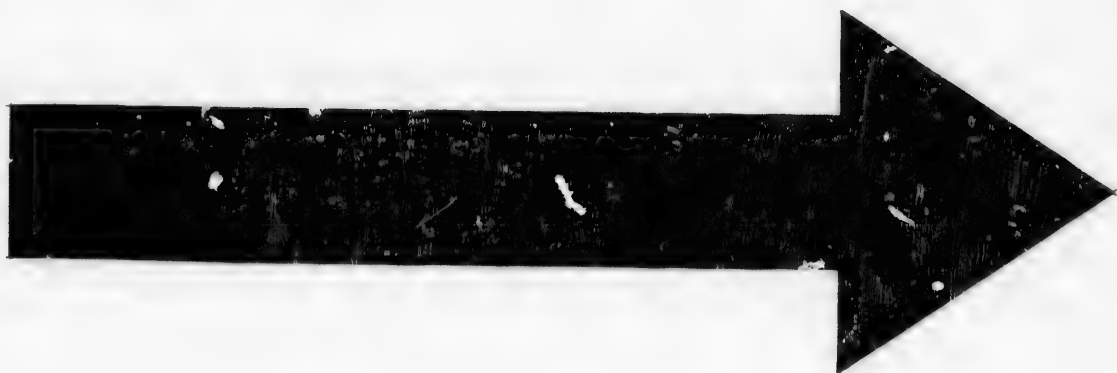
»...
tenir ici
solution
un troup
contre le
immémor
turel. Il
ou cinq
tribut.

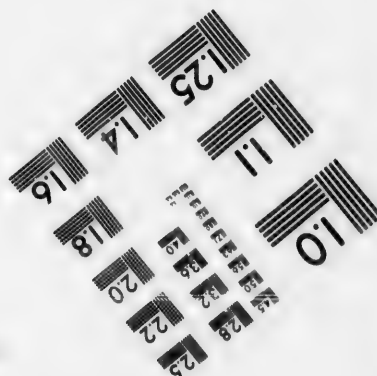
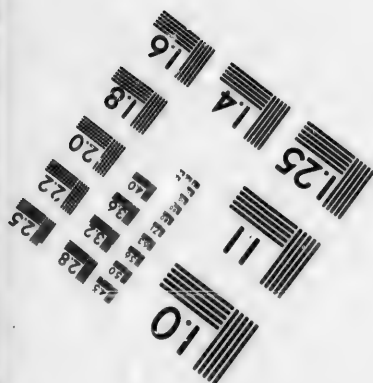
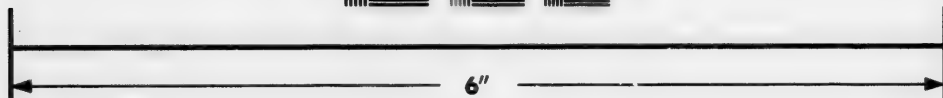
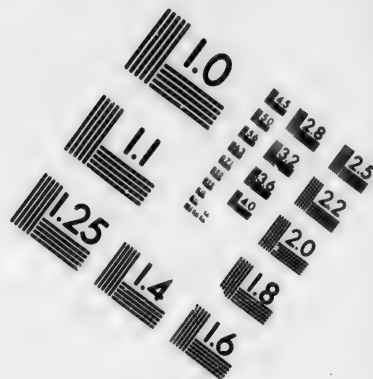
» Je
qu'il est
che, qu'a
mais je n
faire rem
dans la m
fables inv
entraîne l
cette mul
élèvent en
cône, de

» Ailleurs on n'aime pas à voir dans l'église les mères avec des enfants entre les bras, parce que ces innocentes créatures troubleraient l'office par leurs vagissements et leurs pleurs. Voyez combien les idées sont différentes au Maduré. Ici, une femme n'oserait aller à la messe sans être environnée ou chargée de sa jeune famille; si elle en est privée, elle empruntera plutôt un enfant à sa voisine plus heureuse. Je vous laisse à penser la musique qu'ils font à eux seuls. Ajoutez à leurs cris le son des cloches et des instruments dont j'ai parlé plus haut, et vous aurez une idée de ce que nous entendons les dimanches et les jours de fêtes. Une oreille européenne, pour peu qu'elle soit délicate, n'y tient pas; mais c'est tout à fait du goût des Indiens, c'est parfait. La prière accompagnée de ce vacarme ne peut, disent-ils, manquer d'être agréable au Seigneur, qu'ils supposent, comme eux, grand amateur du bruit. Au fond, ne serait-il pas facile de démêler un sentiment vrai et une pensée bien touchante cachés sous cette dévotion grossière? Peut-être comprennent-ils que ces voix innocentes d'un âge encore étranger à toutes les corruptions de la terre, disposent le cœur de Dieu à écouter plus favorablement les vœux de leurs pères coupables.

«.... On s'étonne quelquefois qu'une poignée d'Européens puisse tenir ici sous le joug des millions d'individus. Il est facile de trouver la solution de ce problème dans ce que je viens de dire. L'on verra plutôt un troupeau de moutons se révolter contre le berger, que les Indiens contre leurs mattres. Ils sont si accoutumés à porter, depuis un temps immémorial, le joug des autres peuples, que cela leur paraît tout naturel. Il ne leur semble nullement étrange que des hommes nés à quatre ou cinq mille lieues de leur pays viennent leur demander obéissance et tribut.

» Je dois ajouter un nouveau trait au caractère de ce peuple, c'est qu'il est très-enclin à la superstition. Je n'aurais, pour justifier ce reproche, qu'à mettre sous vos yeux le tableau hideux des objets de son culte; mais je ne crois pas nécessaire d'entrer dans le détail. Il me suffira de faire remarquer que vous n'avez rien lu de si ridicule et de si absurde dans la mythologie des anciens, qui ne se retrouve dans les pratiques et les fables inventées par les brahmes pour satisfaire le penchant aveugle qui entraîne les Indiens vers la plus grossière idolâtrie. Ce n'est pas assez de cette multitude de pagodes répandues partout; grand nombre d'entre eux élèvent encore vis à vis de leurs maisons un monceau de boue en forme de cône, de trois à six pieds de hauteur; ils s'efforcent d'y faire entrer





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.5 2.8 2.5
1.8 2.2 2.0
1.8

10

le démon, par je ne sais quelles cérémonies, et lui offrent ensuite leurs hommages religieux. Quelquefois ils décorent cette bonne sèche de guirlandes de fleurs ou l'arrosent d'huile en forme de libation. Malheur à vous si, d'un coup de pied, vous renversez ce ridicule autel ! Ils vous traduiront devant les tribunaux, et les juges ne manqueront pas de vous condamner comme ayant violé sacrilègement un objet du culte indien.

» Les pagodes et les tertres sacrés dont je viens de faire mention, quoique multipliés à l'infini, ne suffisent pas encore à la superstition du peuple. Il faut qu'il ait sans cesse sous les yeux et sur lui-même quelque objet de son culte, quelques signes de sa dévotion insensée. Mais quel est ce talisman vénéré sans lequel un païen n'oserait sortir de sa maison ? Je vous le donnerais en cent, que vous n'en approcheriez pas. C'est, passez-moi l'expression, c'est la fiente de vache. Oui, tous les jours, la première chose que fait un idolâtre à son réveil, est de s'en frotter le visage, la poitrine et les bras. Ainsi parfumé, il se tourne vers l'orient et adore le soleil. Il va ensuite se pavaner partout, marqué au front de cette empreinte révéree, et se montre aussi fier de ce singulier ornement que le serait un petit-maitre d'étaler sa brillante parure. Voilà où en est encore l'immense majorité de la nation indienne. Ma plume se refuse à reproduire d'autres détails bien plus humiliants pour notre pauvre humanité.

» Les païens ont aussi des jours fastes et des jours néfastes. Ainsi on ne peut, sans courir un grand danger, ou du moins sans vouloir échouer dans toutes ses entreprises, aller au nord les lundis et les samedis, à l'ouest les mardis et les mercredis, au sud les jeudis, à l'est les vendredis et les dimanches. Ils sont dans l'usage, et c'est pour eux une nécessité, de se frotter d'huile au moins une fois par semaine ; mais il faut se garder de le faire indistinctement quelque jour que ce soit ; l'imprudent qui se le permettrait un mardi ou un vendredi, s'exposerait à avoir la fièvre ou quelque autre grave maladie ; pour les jeudis ou les dimanches, on courrait grand risque de perdre l'esprit et la beauté. »

»
l'int
de c
me
signa
ces
»
sionn
ils pe
les tr
que
le po
le pr
la me
n'exc
quatre
cessio
distan
» I
la mar
quatre
quand
Les en
s'accro
père,
de la
nécess
» L
sidéral
un pau
j'enten
donner

Extrait d'une lettre du P. Joseph Bertrand, supérieur de la mission du Maduré, à un Père de la Compagnie de Jésus.

« Trichinopoly, le 20 août 1841.

» Bien que le portrait de nos Indiens ait été plus d'une fois esquissé, l'intérêt que vous portez à leur instruction, le désir que vous manifestez de connaître leur caractère et le genre de dévotion qu'ils affectionnent, me font un devoir de revenir sur ce sujet. Si les traits que je vous signale n'ont pas le mérite de la nouveauté, on pardonnera, je pense, ces redites à un père qui parle de ses enfants.

» Vous qui savez combien sont nombreuses les occupations des missionnaires au Maduré, vous serez peut-être tenté de demander comment ils peuvent y suffire, surtout si vous ajoutez aux fatigues de l'apostolat les tracasseries continuelles que nous suscite le schisme. Heureusement que nos chrétiens ne sont pas très-exigeants; leur patience allège un peu le poids de notre ministère; ainsi, ils ne craignent pas de venir trouver le prêtre à six lieues et plus, afin de recevoir les secours spirituels. Pour la messe du dimanche, tous les fidèles doivent y assister quand la distance n'excède pas cinq milles; ils y accourent même en assez grand nombre de quatre et cinq lieues. Lorsqu'on célèbre des fêtes avec solennité et procession, ils arrivent en foule de vingt, trente et quarante milles de distance.

» Les voyages dans ces occasions ne leur coûtent rien; les enfants à la mamelle sont portés sur le sein de la mère, ou dans une toile dont les quatre coins, noués ensemble, sont traversés par un long bâton; et, quand on fait halte, la toile se suspend à une branche de l'arbre voisin. Les enfants de trois, quatre, cinq et six ans trottent à côté de la mère, s'accrochant à sa robe, ou bien ils se reposent à cheval sur l'épaule du père, en se tenant au petit toupet de cheveux qui se dresse au sommet de la tête, tandis que leurs aînés portent le riz et le bagage de cuisine nécessaire. Tout cela forme une petite caravane vraiment intéressante.

» Les malades eux-mêmes sont souvent apportés à des distances considérables pour recevoir l'extrême-onction. Je me rappelle en ce moment un pauvre infirme qui fut ainsi amené d'assez loin pour se réconcilier; j'entendis sa confession; mais, obligé de partir aussitôt, je ne pus lui donner le saint viatique, qu'il désirait avec ardeur. Quelques jours après,

me trouvant à plus de trois lieues de là, je le vis arriver sur un brancard; il entendit la messe et reçut la sainte communion avec une piété bien touchante, et il s'en retourna en disant que désormais il n'avait plus rien à désirer et qu'il mourrait content. Au reste, c'est surtout à ce dernier moment qu'on voit se réaliser dans nos Indiens l'oracle du Sauveur : « Bienheureux les pauvres d'esprit. » Ils sont sans regret, parce qu'ils ont peu à quitter, et qu'ils se familiarisent aisément avec les idées et l'attente d'une autre vie. Aussi n'a-t-on pas besoin d'user de longs détours pour leur annoncer qu'ils vont paraître devant Dieu. J'administras, un de ces derniers jours, une pauvre femme; le catéchiste qui m'accompagnait lui dit, selon sa formule ordinaire : « A présent, il faut vous tenir toute prête à mourir. — Oh! oui, répondit-elle. — Renoncez-vous volontiers à cette vie, à tous désirs des choses de ce monde? — Eh, qu'est ce monde pour moi? qu'ai-je à faire de ses désirs? »

» Je n'entrerai point dans le détail des prières qui accompagnent nos exercices religieux; elles sont toutes adaptées au génie du pays, et rappellent avec un soin particulier les principales vérités de la foi. Dialoguées pour la plupart, elles captivent mieux l'attention de nos Indiens; peut-être ne feraient-elles pas moins bon effet ailleurs. Une seule citation vous mettra à même d'en juger. Le prêtre ou le catéchiste : « Seigneur, mon Dieu, vous m'avez tiré du néant. » Le peuple répond : « Seigneur, à vous gloire et louanges. » Celui qui préside continue : « A cause du péché, j'étais enfant de colère; je ne pouvais satisfaire par moi-même à votre justice; vous vous êtes fait homme, et par vos souffrances vous avez satisfait à ma place. — Seigneur, à vous gloire et louanges. — Par le baptême vous m'avez communiqué tous vos mérites. — Seigneur, à vous gloire et louanges. — Après le baptême j'ai péché, et par le moyen du sacrement de pénitence vous m'avez purifié de toutes mes souillures; au lieu de me précipiter en enfer, vous m'avez remis sur le chemin du ciel. — Seigneur, à vous gloire et louanges. — Aujourd'hui même, vous m'avez comblé de vos bienfaits. — Seigneur, à vous gloire et louanges. — Accordez-moi la grâce de connaître mes fautes et de les détester.... » Suit l'examen de conscience.

» Outre ces exercices religieux, communs à tous nos chrétiens, il y a ici comme ailleurs des pratiques particulières qui, pour être laissées à la dévotion de chaque fidèle, n'en sont pas moins généralement observées. Un très-grand nombre de catholiques jeûnent le samedi, c'est-à-dire ne font qu'un seul repas vers le coucher du soleil. Combien de fois, dans mes

cours
qui l
pas q
vait s
épuisé
de co
les la
préfer
qu'au
» C
au sain
jeûne
tous le
conten
le seco
je ven
fort em
mange
que vo
nos chr
qui a l

« L'a
sept les
ciples s
wry, Ter
plupart n
couleur
viron dix
ils mènent
douzaine
commerce

courses, n'ai-je pas entendu mon compagnon de voyage répondre à ceux qui lui demandaient s'il avait mangé ce jour-là : « Eh ! ne savez-vous pas que c'est aujourd'hui samedi ? » Et cependant le pauvre Indien m'avait suivi toute la matinée, portant sur sa tête un gros paquet ; il s'était épuisé de fatigue pour faciliter le succès de mon ministère ! Il est beaucoup de contrées où cette pratique est à peu près universelle, même parmi les laboureurs. Plusieurs d'entre eux, surtout quand ils sont à leur aise, préfèrent ne travailler que la moitié du jour, afin de pouvoir différer jusqu'au soir leur unique repas.

» Cet esprit de mortification me fournit souvent l'occasion de m'édifier au saint tribunal ; ainsi, m'arrive-t-il d'imposer pour pénitence quelque jeûne du samedi ? « Mon Père, répondent une foule de néophytes, je jeûne tous les samedis. — Cela suffit » est ma décision ; mais rarement on s'en contente. Si j'indique le mercredi ou le vendredi, je trouve assez souvent le second poste déjà pris par un autre jeûne de dévotion. Dernièrement, je venais de prescrire une bonne œuvre semblable ; ma pénitente parut fort embarrassée. « Qu'y a-t-il ? — Mon Père, depuis trois ans, je ne mange qu'une fois par jour ; comment ferai-je pour accomplir le jeûne que vous m'imposez ? » Je le répète, ces exemples ne sont pas rares parmi nos chrétiens. Vous priez pour eux, mon révérend Père, et pour celui qui a l'honneur d'être, etc. »

VI

Mission des îles Nicobar.

« L'archipel de Nicobar, situé dans le golfe du Bengale, se compose de sept îles et de douze flots, disposés en trois petits groupes. Les îles principales sont Grand-Nicobar, Petit-Nicobar, Katchoul, Kamorta, Nancowry, Teressa, Chowry, Batty-Malve et Tillantchong. Elles sont pour la plupart montagneuses et couvertes d'épaisses forêts. Leurs habitants, de couleur cuivrée, d'un caractère doux et paisible, sont au nombre d'environ dix mille ; aussi ignorants en agriculture que dépourvus d'industrie, ils mènent la vie la plus misérable. Les villages sont composés d'une douzaine de huttes. Chacun d'eux est commandé par un chef qui dirige le commerce avec les étrangers.

» Malgré sa fertilité, l'archipel de Nicobar semble délaissé par les Européens, à cause des maladies qu'engendre la corruption de l'air. Les Danois y formèrent, en 1786, un petit établissement; mais l'insalubrité du climat leur fut si fatale, qu'en moins de quinze ans la plupart des colons ayant péri, ils abandonnèrent ce poste. Les Français et les Autrichiens s'en sont également retirés, après des tentatives aussi infructueuses. Cependant, en 1832, le gouvernement danois de Tranquebar a envoyé un détachement de cipayes, pour prendre possession de l'île de Kamorta et s'établir dans le port Nancowry.

» Mgr le vicaire apostolique de la Malaisie souffrait depuis longtemps de l'abandon où il voyait cette partie intéressante de son troupeau. Déjà, en 1836, il avait donné mission à deux de ses prêtres, MM. Supriès et Galabert, d'aller prêcher l'Evangile aux Nicobariens. Ils furent assez favorablement accueillis; mais, au bout de quelques mois, les dispositions des insulaires avaient tellement changé à leur égard, que c'était un parti pris de les laisser mourir de faim. Mgr le vicaire apostolique les rappela dans le courant de mars 1837. A leur départ de l'archipel, ils étaient dans un dénûment complet.

» Heureusement les ouvriers évangéliques ne sont pas de ceux qui se lassent à défricher une terre ingrate. Deux nouveaux apôtres, les plus jeunes de la mission malaise, s'embarquaient naguère à Pinang, pour aller, au péril de leur vie, annoncer la bonne nouvelle aux habitants de Nicobar. L'un d'eux, M. Beaury, y a déjà trouvé la mort; son confrère, atteint de la même maladie, après lui avoir rendu les derniers devoirs, a élevé une chapelle auprès de son tombeau.

» Dans les lettres suivantes, M. Chopart, aujourd'hui rendu à la santé, retrace ses longues épreuves et laisse entrevoir quelque espérance. »

Extrait d'une lettre de MM. Chopart et Beaury, prêtres de la congrégation des missions étrangères, à Mgr Courvesy, vicaire apostolique de la Malaisie.

« Teressa, le 14 février 1842.

» Vos deux jeunes missionnaires sont au milieu de leurs îles, et ce qu'ils ont le plus à cœur, dès leur arrivée, c'est de vous donner tous les détails qui peuvent intéresser Votre Grandeur à ce nouvel établissement. Aujourd'hui encore, comme à notre départ de Pinang, nous pouvons dire

que nous sommes heureux ; malgré certaines difficultés , inséparables d'un ministère comme le nôtre , surtout à son début , nous n'avons que des actions de grâces à rendre au Seigneur.

» La traversée s'est faite avec assez de promptitude. En huit jours , nous sommes arrivés en vue de l'archipel. Notre dessein était d'aller directement à Carnicobar ; mais le vent , qui était contraire , nous ayant emportés vers une autre île , celle de Teresa , le pilote nous dit que les sauvages étaient aussi bons là qu'ailleurs , et qu'après tout , si nous n'en recevions pas un accueil satisfaisant , nous pourrions pousser plus loin. Ainsi donc , le jeudi 3 février , après avoir reçu à bord la visite de trois insulaires , qui vinrent à nous , montés sur de petites pirogues faites avec des troncs d'arbres , nous descendîmes à terre et nous acheminâmes , par un sable brûlant , vers le plus proche *campon*. Ce village , situé à une demi-heure de la côte , ne compte qu'une dizaine de cabanes. Vous dire l'étonnement des sauvages à notre vue , l'étrange expression de leur physionomie , la bizarrerie de leur costume , la forme de leurs habitations , l'indiscrétion enfantine de leur curiosité , et l'importunité de leurs désirs , poussée au point de nous demander nos chapeaux , nos parasols , et jusqu'à nos habits , serait un tableau trop difficile , dont j'ai à peine le temps d'indiquer les principaux traits. Du reste , ces insulaires nous intéressaient vivement par leur air de bonté et de simplicité , et surtout , monseigneur , parce que nous avions été envoyés parmi eux pour y faire la volonté de notre bon Maître.

» Dans cette circonstance comme plus tard , Joachim notre pilote et notre ami , nous fut d'un grand secours. Que de peines ne s'est-il pas données pour nous concilier l'affection des sauvages ! Avec quelle emphase de geste et de voix il leur répondait , chaque fois qu'on l'interrogeait sur nos noms , *Signor , Padre , Doctor !* comme il s'animait pour leur faire comprendre que nos intentions étaient bienveillantes , que notre séjour serait un bienfait sur l'île , et que sous notre sauvegarde ils n'auraient plus rien à craindre du diable , habitué qu'il est à fuir devant nous.

» Le lendemain , nous fîmes , sous la conduite d'un insulaire , une assez longue excursion , durant laquelle nous rencontrions à chaque pas des cocotiers. Quand la fatigue nous forçait à prendre un instant de repos sous leur ombrage , nous en profitions pour accomplir nos exercices de piété et réciter notre office ; nous pensions que prier sur une terre infidèle était le meilleur moyen d'en prendre possession au nom du vrai Dieu. Nous voulâmes aussi y planter une croix que nous plaçâmes sur un arbre ,

tout près d'un sentier, après l'avoir façonnée de notre mieux avec le grand couteau de notre guide sauvage ; puis, agenouillés devant cet insstrument de salut, vos deux jeunes prêtres, monseigneur, conjurèrent le Sauveur dans toute l'effusion de leur âme de bénir cet archipel, et d'accorder aux vœux de Votre Grandeur le succès de notre apostolat. Marie, notre protectrice et notre mère, ne fut pas oubliée ; nous nous consacrâmes de nouveau à son très-saint et immaculé cœur, et nous la suppliâmes de jeter sur nous, sur le peuple de Nicobar, un regard de compassion.

» Enfin nous revînmes à bord pour aller mouiller, deux jours après, devant le *campon* le plus considérable de l'île. Là encore nous reçûmes la visite d'un grand nombre de sauvages. Un d'entre eux, bon jeune homme qui parle un peu l'anglais et le portugais, parce qu'il est allé à Goa sur un navire européen, ne nous eut pas plutôt aperçus qu'il nous adressa la parole. Nous en savions assez pour lui répondre, M. Beaury dans la première langue, et moi dans la seconde. Dès ce premier abord, il nous prit en affection et nous voua un attachement qui ne s'est jamais démenti. C'est lui qui nous emmena à terre, qui nous fit voir tout le village, qui, le premier, nous offrit dans sa cabane le rafraîchissement ordinaire du pays, c'est-à-dire de l'eau de coco. Nous le suivîmes sur le plateau d'une montagne voisine. Le site était des plus heureux ; nous lui parlâmes d'y élever notre maisonnette, et il en conféra avec les notables du *campon*, qui parurent accueillir notre demande avec joie. Alors tout allait au gré de nos désirs : on nous disait qu'on serait bien aise de nous avoir dans l'île, bien qu'on ne comprît pas ce que nous pouvions y venir faire. Notre erreur eût été grande si nous avions trop compté sur ces premières dispositions.

» En effet, à peine étions-nous de retour sur le navire, qu'un conseil général de la peuplade fut convoqué à notre sujet ; peut-être sa décision nous eût-elle encore été favorable, si un habitant d'une île voisine, qui se trouvait alors à Teressa, n'avait effrayé les sauvages en leur déclarant que, dans le cas où ils recevraient les Pères, la tribu devait s'attendre à mourir. Il parait que cet homme, dont l'avis entraîna tous les suffrages, avait entendu parler de ce qui arriva à Carnicobar, après le départ de MM. Supriès et Galabert : une peste survint ; les missionnaires passèrent pour être cause du fléau, ce qui porta les indigènes à démolir leur maison. La conclusion fut donc qu'on ne pouvait pas nous recevoir.

» La nouvelle nous en fut apportée, le lendemain, par notre jeune ami ; sa tristesse, en nous l'annonçant, égalait notre embarras ; car il nous aimait déjà bien, disait-il, et il avait beaucoup parlé en notre faveur.

Qu'
mém
plus
jetar
Nou
sent
voyi
leur
drait
Vrain
et no
Dieu
pitié
»
cœur
premi
à plai
présen
puiss
notre
les ch
raison
comm
être m
et com
embar
près d
charpe
» L
notre a
loin d'
d'y dem
qui s'e
espèce
fenêtre
Force f
du sau
du camp

Qu'allions-nous devenir? Repoussés par les insulaires, nous ne pouvions même pas espérer de rester à bord; les Chinois de la jonque ne voulaient plus de nous; ils menaçaient de se débarrasser de nos bagages en les jetant à la mer. Ah! monseigneur, figurez-vous quelle était notre position. Nous voir à deux pas de notre île et ne pouvoir y débarquer! Se présenter devant une autre, c'était courir à un nouveau refus; nous prévoyions qu'à Carnicobar l'opinion nous serait encore plus contraire. D'ailleurs le maître de la barque n'était pas d'avis d'en faire l'essai. Nous faudrait-il donc quitter ces terres, après les avoir seulement entrevues? Vraiment nous l'avons craint pendant trois jours qu'a duré cette angoisse, et nous ne pouvions rien pour l'empêcher; rien, sinon d'appeler le bon Dieu à notre secours. M. Beaury soupirait en disant: « Mon Dieu, ayez pitié de nous! » et moi je répondais: « Amen. »

» Enfin le Seigneur eut compassion de notre détresse, et il changea le cœur des insulaires. Notre bon jeune homme, qui appartenait à une des premières familles du *campon*, étant revenu nous voir, nous l'engageâmes à plaider de nouveau notre cause auprès de ses compatriotes, à leur représenter que le bon accueil qu'ils nous feraient, serait pour eux une puissante recommandation aux yeux des Européens. Le pilote ajouta qu'à notre occasion il viendrait ici beaucoup de navires, qui leur apporteraient les choses dont ils manquent, en échange de leurs noix de coco. Ces raisons firent impression sur les habitants de Teressa, qui, loin de craindre comme autrefois la domination des étrangers, paraissent la désirer pour être mieux; ils se décidèrent enfin à nous admettre pour quelque temps, et comme à l'essai, dans leur île. Aussitôt notre maisonnette en bois est embarquée, non sans beaucoup de peine. Nouveau malheur! en arrivant près de terre, le radeau est inondé par une énorme vague qui disperse la charpente en débris.

» Le jeune insulaire, dont j'ai déjà si souvent parlé, vint encore à notre aide; il nous offrit sa maison pour nous servir de gîte. Hélas! c'était loin d'être un palais. Il nous sembla même, au premier aspect, impossible d'y demeurer sans tomber malades, tant elle était dégoûtante, tant l'odeur qui s'en exhalait était fétide. Pour toute ouverture, elle n'avait qu'une espèce de trou pratiqué par le bas, et servant de cheminée, de porte et de fenêtre; aussi était-elle pleine de suie, et l'air ne pouvait y circuler. Force fut cependant d'accepter, avec une juste reconnaissance, les offres du sauvage, qui nous donnait ce qu'il avait de mieux. Tous les habitants du *campon*, hommes, femmes, enfants, s'empressèrent d'y transporter nos

effets ; nous les en récompensâmes par une distribution de tabac, et tout le monde fut content.

» Une fois installés dans notre tanière, il fallut nous prêter à la curiosité de ce peuple ébahi ; sans cesse la cabane était remplie de gens qui venaient toucher tout ce qu'ils voyaient, savoir le nom et l'usage de chaque chose. Cependant la nuit était venue, et les visites étaient toujours aussi nombreuses, et les questions ne tarissaient pas ; c'était une conspiration générale contre notre sommeil. Alors je voulus en finir. Un insulaire m'ayant dit à son tour : « Qu'est-ce que ceci ? » en désignant ma lampe, je lui répondis par ces mots : « Va te coucher. » Le bonhomme crut savoir le nom de ma lampe, et il ne manqua pas de le répéter à ses amis.

» Je ne sais si l'on faisait des réjouissances à notre occasion ; mais ce qui est sûr, c'est que durant la nuit entière nous avons essayé les chants les plus étranges qu'il soit possible d'imaginer ; ils accompagnaient une ronde burlesque, exécutée autour d'un grand feu par des hommes qui se donnaient le bras, marchant en cadence, et criant comme ils savaient. Tout cela se passait avant-hier, 12 février, jour de notre installation dans l'île.

» Nous ne saurions assez vous dire, monseigneur, tout ce que nous avons déjà remarqué d'heureuses dispositions dans quelques insulaires ; deux familles surtout, et des plus considérables du *campon*, nous témoignent le plus vif intérêt ; elles ont dès ce matin tué et fait rôtir un porc pour nous ; des poules nous ont été offertes ; on nous a apporté des cocos, des œufs et des fruits ; et cela du meilleur cœur et avec toute la grâce possible. Quant au jeune homme qui nous est si dévoué, il promet de pourvoir à tous nos besoins ; sa seule crainte est que nous changions de résidence ; il mourrait de chagrin, nous assure-t-il, s'il nous arrivait quelque malheur. Avec ce qu'il sait d'anglais et de portugais, il nous sera d'un grand secours pour apprendre sa propre langue ; et nous, en reconnaissance de ses services, nous tâcherons de le gagner un des premiers à Jésus-Christ.

» Ce début nous encourage, mais sans nous faire oublier que Dieu seul est notre espérance. Heureux aujourd'hui au milieu de ses bonnes gens, que déjà nos cœurs affectionnent, nous serons bientôt peut-être chassés par eux et abandonnés à la misère ; car il faut si peu de chose pour les faire changer de sentiment ! Que la volonté du Seigneur s'accomplisse !.... »

»
pour
vous
daign
toute
quand
il a p
ciale
» T
dence
douce
M. B
d'abor
leur s
les au
sympte
privé
sauvag
autant
ne sau
avons
qui no
de sa c
sacrific
» Pl
récomp
partage
délivran
» Po
cruelle
sur une
soulager

Autre lettre de M. Chopart au même prélat.

« Ille Teressa, le 10^r août 1842.

» Je profite des premiers moments que me laisse une fièvre opiniâtre, pour vous donner quelques détails sur mon séjour aux Iles Nicobar, et vous témoigner ma vive reconnaissance de l'intérêt que Votre Grandeur daigne porter à son pauvre missionnaire. Mes peines auront perdu presque toute leur amertume quand je les aurai versées dans votre cœur paternel; quand je vous aurai dit, s'il est possible, toutes les épreuves par lesquelles il a plu à la divine Providence de me faire passer, et la protection spéciale dont elle m'a entouré dans ces pénibles circonstances.

» Tout alla bien pendant les trois premières semaines de notre résidence à Teressa; nous jouissions de notre bonheur, bercés par les plus douces espérances; mais un mois n'était pas encore écoulé, que M. Beaury et moi nous tombâmes malades le même jour. Ce ne furent d'abord que des maux de tête, accompagnés d'une grande faiblesse; à leur suite se déclara la fièvre, avec toutes les douleurs qu'elle entraîne, les sueurs, les irrissons et l'ardeur d'une soif brûlante. Ces alarmants symptômes réduisirent M. Beaury à un état d'autant plus triste, que, privé de tout remède, n'ayant rien à attendre de nos puissances sauvages, il ne pouvait pas compter sur moi, qui souffrais presque autant que lui et me trouvais également dénué. Votre Grandeur ne saurait que difficilement se figurer quel cortège de misères nous avons traversé le mois de mars. Nous étions alors dans les saints jours qui nous rappelaient la passion de notre aimable Sauveur; le souvenir de sa croix rendait la nôtre plus légère; nous unissions volontiers notre sacrifice à celui qu'il avait consommé pour notre amour.

» Plus éprouvé que moi par la douleur, M. Beaury a aussi été mieux récompensé. Le ciel lui a été ouvert, et la terre d'exil m'a été laissée en partage. A lui de jouir du bonheur; à moi de soupirer encore après ma délivrance. Sans doute qu'il était mieux préparé que moi à la mort.

» Pour vous faire une juste idée de son état pendant sa longue et cruelle maladie, voyez-le dans la cabane d'un pauvre sauvage, étendu sur une simple natte, pouvant à peine respirer, et ne trouvant aucun soulagement à ses douleurs. Il a emporté dans la tombe les plaies que

lui avait causées la dureté de sa couche. Et bien ! tant qu'ont duré ses souffrances, il n'a cessé de m'édifier par l'exercice continu des plus angéliques vertus ; sa douceur, son égalité d'âme et sa patience étaient admirables, même dans les plus fortes crises ; il répétait à chaque instant du jour et de la nuit : « Mon Dieu, je vous l'offre ! c'est pour vous que je souffre, ô mon Dieu ! » Tout ce qu'il prenait, ne fût-ce qu'un verre d'eau, il le sanctifiait par le signe de la croix. Moins que tout autre, je dois m'étonner de sa pieuse résignation, moi qui l'ai mieux connu, qui l'entendais avant sa maladie se plaindre qu'il se recherchait trop, et se reprocher de boire du thé, parce qu'il le trouvait bon.

» Un jour qu'il se sentait bien oppressé, s'étant traîné hors de son réduit pour respirer un air plus frais, il me déclara la crainte qu'il avait d'être surpris par la mort, et il me fit sa confession générale. Je ne le croyais pas aussi près de sa fin ; je lui disais que Dieu ne voulait pas encore nous séparer ; mais le mal fit en peu de temps de si grands progrès, que bientôt je dus m'empresser de lui administrer l'extrême onction.

» Il vécut encore trois jours dans cet état d'agonie. L'approche de ses derniers moments sembla me rendre un peu de forces ; nuit et jour j'étais auprès de mon ami, respirant avec lui l'air de la mort. Oh ! monseigneur, combien de sentiments divers se pressaient alors dans mon âme ! Toute ma consolation, après celle de prier pour lui, était de me jeter entre les bras de mon Dieu et dans le sein de Marie, ma tendre mère ; c'était là que je trouvais le courage nécessaire pour me soutenir dans cette accablante épreuve. La nuit du 1 au 2 avril mit fin aux souffrances de notre bien-aimé confrère. Je lui fermai les yeux en demandant à notre commun Maître d'aller bientôt partager son bonheur.

» Le jour venu, je me hasardai, malgré ma faiblesse ; à célébrer pour lui les saints mystères, et à donner à ces plages, presque ignorées du reste des humains, le spectacle attendrissant d'un pauvre prêtre, revenu des portes de la mort, qui offre le plus grand des sacrifices dans une chétive cabane, et fait descendre sur la terre le divin Jésus, pour le prier avec plus de ferveur en faveur d'un digne missionnaire, étendu à ses pieds, et n'attendant peut-être que la venue de son Sauveur et l'application de ses mérites infinis, pour s'élever au ciel et posséder son Dieu.

» Il fallut m'entendre avec les sauvages pour sa sépulture. L'heure en fut fixée au soir de ce même jour. Une petite barque me fut apportée et servit de cercueil. Les insulaires vinrent en foule assister à la funèbre cérémonie. Revêtu des ornements sacerdotaux, je fis la levée du corps

avec
sout
chap
une
»
l'éga
capa
le vis
lager
cess
été d
simp
plade
ma d
empr
»
jusqu
d'étac
passé
débat
interv
chapo
» M
époqu
à la s
de for
sacrifi
Enivr
solitud
pour f
le tem
» D
Mes sa
tozies
la meil
leur au
leurs d
présent

avec les prières accoutumées. Notre chère confrère était couvert de sa soutane; ses mains, jointes sur la poitrine, tenaient son crucifix et son chapelet; dans cet état, il me rappelait saint François Xavier, mort dans une obscure cabane de *Sanctian*.

» Je dois ici rendre ce témoignage aux insulaires, qu'ils ont montré à l'égard de M. Beaury la plus vive affection et tout l'intérêt dont ils étaient capables. Pendant sa maladie, les notables du *campon* venaient très-souvent le visiter: ils lui prodiguaient à l'envi tout ce qu'ils croyaient propre à soulager ses souffrances, en y joignant toujours la recommandation de ne pas cesser de manger, afin de ne pas mourir. Bien des fois cet avis étrange m'a été donné à moi-même, et j'é le recevais comme dicté par le bon cœur et la simplicité d'un sauvage. Quand ce triste événement fut connu de la population, les principaux chefs vinrent m'exprimer leur peine et s'associer à ma douleur: j'en vis plusieurs verser des larmes, et l'air d'abattement empreint sur toutes les figures m'exprimait assez l'affliction générale.

» Pour moi, monseigneur, condamné à l'isolement, je me suis vu jusqu'ici dans une impuissance complète de toute espèce de travail et d'étude; j'ai honte de moi-même quand je repense aux regards sur un passé si vide de tout bien, sur ces longs mois perdus tout entiers à me débattre avec la fièvre; heureux encore lorsqu'elle me laissait, par intervalle, assez de force pour me lever sur ma natte, et réciter le chapelet ou mon saint office!

» Maintenant je commence à mieux aller. Depuis le mois de juillet, époque où ont cessé les pluies, les orages et les tremblements de terre, à la suite desquels nous étions tombés malades, j'ai retrouvé un peu de force et d'appétit, j'ai même pu reprendre la célébration du saint sacrifice, consolation dont je continue à jouir à peu près tous les jours. Enivré de cette divine faveur, que pourrais-je encore désirer dans ma solitude et mon exil! Jésus pour père, Marie pour mère, mon bon ange pour frère et ami; oh! je trouve en eux tout mon bonheur, et je vois le temps s'écouler bien vite.

» D'ailleurs, j'ai en abondance de quoi satisfaire à tous mes besoins. Mes sauvages aiment à donner; s'ils tuent un porc, ils le partagent avec toutes les familles du hameau, et dans cette distribution j'ai toujours la meilleure part aux largesses communes; et telle est la générosité de leur âme, qu'ils éprouvent, je crois, plus de joie à me prévenir de leurs dons, que moi à les accueillir; ceux dont j'accepte les modestes présents s'estiment des plus fortunés.

» N'allez pas croire cependant que, malgré l'intérêt qu'ils me portent, ils n'aient mis plus d'une fois ma patience à l'épreuve; un fait cité au hasard vous donnera l'idée des luttes que j'ai dû soutenir contre leur superstitieuse ignorance. Un samedi, 5 août, je vis arriver à ma loge une foule d'insulaires, et à leur tête plusieurs chefs du *campon*, dont l'un portait un porc rôti, qu'il déposa à mes pieds. Je demandai pourquoi l'on me faisait cette offrande. « C'est parce que nous t'aimons, » me fut-il répondu. Mais sous ce compliment se cachait un autre motif que je ne tardai pas à découvrir, bien qu'ils voulussent m'en faire un mystère, certains que je m'opposerais à leur projet. Ils me déclarèrent donc, après quelques explications, qu'il fallait exhumer M. Beaury pour lui donner à boire et à manger; que son corps, exposé dans les bois, devait servir de pâture aux oiseaux; que tel était l'usage de l'île auquel on ne pouvait déroger; et que s'il n'était pas tombé une goutte de pluie depuis six semaines, si toute la végétation était mourante, le défunt en était cause, l'infraction aux anciennes coutumes prolongeait seule une sécheresse si extraordinaire pour la saison.

» Ces raisons et mille autres de même nature excitèrent en moi une profonde pitié. Je protestai avec une sainte indignation que je ne permettrais jamais qu'on violât la sépulture de mon confrère. Mais on me répondit que l'affaire était déjà consommée. Aussitôt je courus au lieu où il reposait. Je trouvai en effet des ouvriers à l'œuvre pour déterrer le cercueil, et je leur commandai de recouvrir la fosse telle qu'elle était auparavant. « Il nous faut de la pluie, me répliqua-t-on; faites-en tomber, si vous voulez qu'on laisse le mort en paix. » Les pauvres gens étaient dans la persuasion que les nuages étaient à mes ordres; deux fois déjà ils m'avaient demandé le beau temps, et le ciel était redevenu serein; cette fois ils voulaient la pluie. Je leur promis que je parlerais au grand Dieu qui dispose à son gré des nuages, et cette promesse les arrêta. Ce fut, en effet, l'objet de mes prières au saint sacrifice. Le même jour la pluie tomba, mais peu abondante, et mes insulaires de m'en demander davantage. Le lendemain et les jours suivants ils en furent tellement inondés, que ceux d'entre les chefs qui l'avaient exigée du ton le plus impérieux, se trouvant dans une île voisine, surpris et contrariés par ce déluge inattendu, criaient en l'air : « Assez, *signor padre* ! assez ! arrêtez ! »

» Quand ils viennent m'adresser leurs vœux ou leurs remerciements, je réponds que ce n'est pas moi, mais le bon Dieu qui fait pleuvoir; et prenant de là occasion de les instruire, je leur parle de ce qui les touche de

si prêt
à me
aux
même
du cie
inculq
» J
se pré

H
Frag
envoyé
M. le

» ..
la fin
porta la
de son
les Cor
les sou
vie pur
sion sur
sionnai
ne brill
reurs,
Sama,
nombre
fessaien
toire e
pendant
nisme d
parlent

si près, des intérêts de leurs âmes. Malheureusement, j'ai bien de la peine à me faire comprendre ; l'esprit de ce peuple grossier s'élève difficilement aux choses spirituelles, et sa langue est si imparfaite qu'elle manque même de termes pour les exprimer. L'existence d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, est la seule notion religieuse que j'aie pu encore inculquer à un petit nombre de sauvages.

» Je termine là ma longue lettre, me réservant de la reprendre lorsqu'il se présentera une occasion de vous l'envoyer.... »

VII

Histoire édifiante d'un jeune néophyte Coréen.

Fragment extrait d'une Notice sur l'état du christianisme dans la Corée, envoyée par Mgr l'évêque de Capse, vicaire apostolique de la Corée, à M. le rédacteur des Annales.

« Macao, le 14 décembre 1832.

» L'Evangile a été annoncé pour la première fois en Corée vers la fin du seizième siècle. Lorsque Tai-Ko-Saman, empereur du Japon, porta la guerre dans cette contrée, la plupart des généraux et des soldats de son armée étaient chrétiens. Ces fervents néophytes, après avoir soumis les Coréens par leur valeur et la force de leurs armes, entreprirent de les soumettre au joug de l'Evangile par leurs instructions. La charité, la vie pure et édifiante des chefs et des soldats, firent une grande impression sur l'esprit des Coréens, et donnèrent du poids aux paroles des missionnaires ; un bon nombre se convertirent, mais la lumière de l'Evangile ne brilla qu'un moment dans ces contrées et s'éteignit. Les féroces empereurs, Xogun-Sama et To-Xogun-Sama, qui régnèrent après Tai-Ko-Sama, firent un massacre général de leurs sujets chrétiens, qui étaient au nombre de deux millions ; il est vraisemblable que les Coréens qui professaient la même religion furent compris dans cette proscription. L'histoire ecclésiastique a conservé le nom de quelques Coréens martyrisés pendant cette affreuse persécution, qui ruina sans ressource le christianisme dans le Japon et les provinces voisines. Les mémoires du temps parlent entre autres d'un jeune néophyte dont l'exemple prouva, sans

réplique, que Dieu ferait un miracle plutôt que d'abandonner un infidèle qui suit les lumières de sa conscience, et cherche la vérité avec un cœur droit et docile.

» Ce jeune homme était né quelque temps avant que les Japonais eussent fait la guerre à sa patrie. Dès son jeune âge, il éprouva un désir extrême de parvenir au vrai bonheur, c'est-à-dire à un bonheur qui n'eût pas de fin. Il se retira dans une solitude pour méditer plus à son aise sur cette félicité qu'il cherchait. Il n'avait pour habitation qu'une caverne, qu'il partageait avec un tigre qui l'occupait avant lui. Ce féroce animal respecta son hôte; il lui céda même la caverne quelque temps après et se retira ailleurs. Le jeune solitaire, dans l'unique vue de conserver son innocence, s'exerçait à toutes sortes de mortifications; il s'abstenait de tout ce qui n'était pas absolument nécessaire pour prolonger sa vie. Une nuit qu'il était occupé des moyens d'acquérir ce bonheur dont il n'avait pas la moindre connaissance, un homme d'un aspect majestueux et divin lui apparut et lui dit : « Prends courage; dans un an tu passeras la mer, et après bien des travaux et des fatigues tu obtiendras l'objet de tes desirs. » L'année n'était pas encore expirée, lorsque les Japonais entrèrent en Corée sous la conduite de Tuscamidono, roi de Fingo. Le jeune solitaire fut fait prisonnier; le vaisseau qui le transportait au Japon fit naufrage près de l'île de Zeuxima; il se sauva à la côte; ceux qui le conduisaient périrent probablement dans les flots. Quoi qu'il en soit, il recouvra sa liberté. Séduit par la vie austère des bonzes, il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait depuis tant d'années. Il se retira dans une des plus célèbres pagodes de Méaco; il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de son erreur; ces religieux idolâtres n'étaient rien moins que des hommes parfaits. Cette méprise lui causa un si grand chagrin qu'il en tomba malade; pendant sa maladie, il lui sembla voir la pagode tout en feu. Peu après, un enfant d'une beauté ravissante lui apparut et le consola : « Ne crains pas, lui dit-il, tu es à la veille d'obtenir ce bonheur tant désiré. » Il n'était pas encore guéri, qu'il abandonna une maison qui lui rappelait de si tristes souvenirs. Le jour même, il rencontra un chrétien, à qui il raconta ses peines et ses aventures; celui-ci l'amena sur-le-champ au collège des Jésuites; on l'instruisit des mystères de la religion. Comme son cœur était déjà préparé à recevoir la divine semence, il crut sans hésiter, et goûta sans peine la sainte morale de l'Evangile. Il demanda aussitôt le baptême; on ne pensa pas devoir le soumettre à une plus longue épreuve; la grâce du sacrement produisit dans une âme si bien disposée des effets admirables.

Pendan
Notre-S
dans m
à la sui
des lépi
l'exemp
soins en
les dan
cessa de
ses forc
qui l'av
apprécie
ral des a
grand ho
et accom
nant tou
bler de
pensa tan
jour, sel
même ch
prisons d
être brûl
supplice

Pendant qu'on l'introduisait, un jésuite lui montra un tableau représentant Notre-Seigneur. « O mon Père ! s'écria-t-il, voilà Celui qui m'a apparu dans ma caverne et qui m'a prédit tout ce qui m'est arrivé. » Il se mit à la suite des missionnaires ; il se consacra au soin des malades, surtout des lépreux. Il n'est point de vertus dont cette âme prédestinée n'ait donné l'exemple ; mortifications presque excessives, charité pour les malheureux, soins empressés pour les missionnaires dont il partageait les travaux et les dangers, zèle pour le salut des âmes, telles sont les vertus qu'il ne cessa de montrer le reste de ses jours. Il ne trouvait rien au-dessus de ses forces, lorsqu'il fallait témoigner de la reconnaissance pour un Dieu qui l'avait prévenu de tant de grâces, avant même qu'il pût connaître et apprécier ses dons. En 1614, il suivit aux Philippines Ukandono, général des armées du Japon, qui était exilé pour la foi. Après la mort de ce grand homme, le jeune Coréen retourna au Japon ; il reprit ses fonctions et accompagna les missionnaires à titre de catéchiste. La persécution prenant tous les jours un caractère plus effrayant, il se crut obligé de redoubler de ferveur, il multiplia ses austérités et ses oraisons. Dieu récompensa tant de vertus par un glorieux martyre. Le néophyte, étant allé un jour, selon sa coutume, visiter les confesseurs de la foi, se déclara lui-même chrétien et catéchiste ; il fut arrêté sur-le-champ et conduit dans les prisons de Nagasaki, où il eut beaucoup à souffrir. Il fut condamné à être brûlé à petit feu pour son attachement à la foi. Il subit cet horrible supplice avec une constance admirable.... »

CHAPITRE TROISIÈME

MISSIONS DE LA CHINE

DE LA COCHINCHINE ET DU TONG-KING

I

Navigation vers la Chine.

Lettre de M. Mialon, missionnaire apostolique, à M. Eynac, curé de Saint-Laurent, au Puy.

« Macao en Chine, le 29 octobre 1830.

» Notre voyage a été une succession alternative de bonheur et de peine, de beau temps et de tempêtes; la mer inconstante nous présentait tour à tour la brise, les lames et les vagues. Mais généralement parlant, nous avons eu des contrariétés plus qu'ordinaires; et si néanmoins notre voyage a été si court, cela est dû à la supériorité de notre excellent navire, ou plutôt à la divine Providence, qui en châtiant d'une main caresse de l'autre.

» Ce fut le 29 mars que nous fîmes voile du Hâvre, à midi précis du jour le plus beau; nous quittâmes le port bordé par une foule immense qui applaudissait à la fière démarche de notre élégant navire, tandis que nous avançons au son des instruments, emportés par une brise insensible; j'étais appuyé sur le gaillard de derrière, et je contemplais la France que je quittais pour toujours. Vers le déclin du jour, mes yeux étaient encore fixés sur la côte pour regarder les derniers balancements des arbres de

ma patrie, que je vis enfin, pour la dernière fois, s'abaisser sous les eaux au-dessous de l'horizon. Que de réflexions ne fis-je pas, lorsque je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ! à combien de personnes ne fis-je pas intérieurement un dernier adieu ! puis, considérant ma position, je me demandais à moi-même ce que j'allais devenir, sans biens, sans amis ! Périrai-je au sein des flots, ou sur une terre éloignée ? Serai-je la proie d'un poisson, ou d'un tigre, ou des antropophages qui se divertiront de mes supplices ? Ainsi se plaignait la nature. O bonté divine, qui opérâtes en moi un changement prodigieux ! plus mon sacrifice me parut pénible, plus dans un instant il me causa une joie subite. Depuis lors j'ai été plus content que jamais ; Dieu répand du baume sur mes jours et sur mes pas. Si je me suis lancé à l'autre bout du monde pour habiter au delà des mers, c'est la main de Dieu qui m'a conduit, et sa droite m'y soutiendra.... Maintenant si je n'ai plus ni maison ni ami, j'aurai pour père un Dieu qui saura bien ranimer mes os, quand même ils auraient été broyés sous la dent des bêtes. J'ai déjà éprouvé la douceur de ses caresses ; déjà je ne peux plus compter combien de fois j'ai ressenti l'effet visible de sa protection. Dieu aime l'homme si passionnément, que, selon l'expression de saint Thomas, on dirait que l'homme est son Dieu ; mais par une tendresse spéciale, les missionnaires sont les enfants gâtés de la Providence. Aussi pendant tout mon voyage, même en voyant les flots soulevés contre notre navire, j'ai été aussi tranquille que sous le toit paternel. Je disais comme sainte Thérèse : « C'est de vous, mon Dieu, et non pas de moi que je me soucie. »

» Nous avons eu une mer orageuse dès les premiers jours de notre voyage ; c'était un spectacle beau et terrible à voir ces montagnes mouvantes qui s'élevaient en un instant jusqu'aux cieux, et disparaissaient tout à coup pour laisser voir des abîmes : Ainsi, me disais-je, la figure de ce monde passe ; ainsi l'éclat que produisent les puissants du siècle s'évanouit et ne laisse après lui que le néant. Je contemplais le combat des vagues contre notre faible navire ; une masse énorme s'avancait comme pour l'engloutir, le navire incliné paraissait sur le point de succomber ; mais à l'instant où les flots allaient rouler sur lui, il s'élevait d'une centaine de pieds, et en les écrasant il s'enfonçait pour se relever encore, flottant ainsi comme un morceau de liège. Lorsqu'il se soulevait, la pression de l'air était si subite et si forte que les jambes pliaient sous le poids du corps ; lorsqu'il s'abaissait, l'air était si subitement dilaté qu'on ne pouvait pas respirer ; si le roulis venait par côté, on aurait dit que le

navire allait être renversé par le poids de ses voiles, car le grand mât décrivait un arc de soixante degrés.

» C'est au sein des mers qu'il faut voir les œuvres du Seigneur, sa puissance et ses merveilles. Qu'ils sont admirables les élan de la mer et le Très-Haut qui en est l'auteur ! Il parle, et la tempête a ramassé ses forces ; les flots montent jusqu'aux cieux et descendent jusqu'aux abîmes ; et les plus intrépides sont troublés, toute leur adresse est déconcertée ; alors ils invoquent le Dieu qu'ils blasphémaient et qui peut changer en un instant la tempête en un vent léger. Une chose qui m'a bien étonné, c'est la conduite de certains esprits *forts* qui, au milieu des contrariétés de la navigation, s'attachent aux superstitions les plus ridicules. J'en ai vu qui, très-sérieusement et malheur à qui en aurait ri, faisaient jouer l'orgue pour appeler en musique le vent et la brise. Un autre encore plus insensé faisait monter le mousse sur la hune et le forçait de crier : « Vent du nord ! vent du nord ! » Le vent ne venant pas, il frappait le jeune homme pour le faire crier plus fort, mais jusqu'au point que celui-ci en mourut. J'en connais un autre qui tire des coups de fusil au ciel et à la mer, pour les faire taire !!! Et ce sont ces fous, que l'impiété pousse au ridicule, qui se moquent fièrement de toute pratique de religion ! Ainsi ils prouvent ce qu'ils nient, que la foi est la vie de l'homme, tant est fort le besoin de remplir le vide des croyances !

» Je ne vous parlerai pas de tous les caps que nous avons doublés, de toutes les îles que nous avons rencontrées ; ma relation serait trop longue. Comme nous nous arrêta mes devant l'île de Tristan, je voulus la visiter ; elle n'est guère connue, car elle n'a été abordée que par les vaisseaux qui y ont fait naufrage. Elle a six lieues de tour ; c'est un volcan éteint dont on voit encore le cratère en forme d'entonnoir ; la vue du côté du nord ne présente qu'un rocher aride ; le pic le plus élevé a huit mille six cents pieds au-dessus de la mer. On entend vers l'ouest les mugissements des flots qui se brisent et des torrents qui se précipitent. C'est là qu'on trouve des ours et des lions marins de vingt pieds de longueur. Nous découvrîmes une belle plaine au nord-ouest, où nous vîmes errer des milliers de bœufs et de moutons, et enfin un village habité par six hommes et six femmes qui y ont fait naufrage. Le plus ancien est le roi, c'est le vrai portrait du commencement du monde ; mais qui les conduira au ciel ? Je n'eus que la consolation de leur donner quelques croix, et nous nous quitâmes en versant des larmes....

» J'ai vu les quatre parties du monde : l'Europe que j'ai quittée, l'A-

méric
la lig
je doi
plus
pas d
objets
vaisse
navire
tique
temps
incroy
qui m
temps
j'envia
mais é

» M
et une
Chaque
sants q
tinuelle
de l'hé
étoiles
Centaur
majestu
mène,
s'aperç
et qui
pondant
paraît q
ment no
couleurs
heur no
la mer d
par un

» Non
d'une ad
sons d'u

mérique près de Rio où les vents nous poussèrent quand nous eûmes passé la ligne, l'Afrique au cap de Bonne-Espérance, et l'Asie où je suis et où je dois mourir. Mais, loin de trouver que le monde soit grand, il m'a paru plus petit que mon imagination ne me le représentait. Le temps ne m'a pas duré, je me suis beaucoup livré à la lecture et à l'observation de mille objets nouveaux pour moi. Presque tout le jour, assis sur l'arrière du vaisseau, tantôt je lisais, tantôt je méditais, tantôt je contemplais mon navire labourant les vagues qui effaçaient le sillon, et je chantais le cantique sur les vanités humaines; leur gloire fuit et s'efface en moins de temps que la trace du vaisseau qui fend les mers. Je trouvais un plaisir incroyable à répéter les psaumes de David au milieu du vaste Océan. Ce qui m'affligeait, c'était de me voir privé des saints mystères pour si longtemps; vous ne sauriez croire combien la diète donne appétit. Oh! que j'enviais votre bonheur! que j'aurais voulu, je ne dis pas célébrer la messe, mais être transporté dans une église pendant un quart d'heure!

» Mon plus grand plaisir était l'astronomie; c'était un bien vaste champ et une étude qui a quelque chose de bien enchanteur au milieu des mers. Chaque nuit, lorsque je n'entendais plus rien que le murmure des brisants qui expiraient, je contemplais une scène nouvelle. Changeant continuellement d'horizon, j'ai pu voir le ciel en entier, même cette partie de l'hémisphère austral qui est toujours cachée pour la France, et ces étoiles des plus belles du ciel, qu'on n'y voit jamais, comme Canopus, le Centaure, la Croix, etc.... De tous les spectacles qu'on a sur mer, le plus majestueux, quoique très-effrayant, est celui d'une trombe; ce phénomène, l'effet de la compression des nuages par la contrariété des vents, s'aperçoit de fort loin sous la forme d'un cône dont la pointe est en bas, et qui par attraction fait élever de la mer une pyramide d'eau correspondante qui circule en montant en forme de spirale. Quelquefois il ne paraît que cette pyramide dont la pointe se perd dans un nuage extrêmement noir. La décomposition qu'elle fait des rayons solaires produit des couleurs éblouissantes. Les typhons sont encore plus terribles; par bonheur nous sommes arrivés avant l'époque où ils sont très-communs dans la mer de Chine. Un navire français vient de périr dans la rade de Macao par un tel fléau.....

» Non-seulement le physicien, mais encore le naturaliste, peut jouir d'une admirable variété, même en pleine mer. Nous avons vu des poissons d'une infinité d'espèces: tels sont les marsouins toujours bondis-

sants, les thons si estimés, les dorades si exquises et si belles par l'éclat de leurs couleurs qu'elles changent à volonté; les bonites si volages qu'on les voit par troupes sauter en rond, en forme de branle parfaitement cadencé, aussi les a-t-on appelées folles; les poissons volants qui ne se trouvent qu'entre les tropiques; lorsqu'ils sont poursuivis, leurs nageoires se changent en ailes; ils quittent leur élément et s'envolent dans les airs. Le vorace requin suit toujours le navire pour attendre sa proie; souvent il mord à l'hameçon; sa chair est indigeste; ce monstre a jusqu'à vingt pieds de long. Mais il n'y a pas d'animal qui puisse être comparé pour la grosseur aux baleines; il y en a qui ont cent vingt pieds de long, et qui lancent par leurs évents des jets d'eau à quinze pieds de hauteur. Quelquefois ce corps colossal s'élance totalement hors de l'eau. Parmi les rares poissons de Saint-Paul, il y a une espèce qui, comme la torpille, excite une commotion électrique. La galère, insecte de la zone torride, n'est pas moins curieuse; ses pattes lui servent d'aviron, et ses bras de mâts, au moyen desquels elle tend une membrane écarlate, et sous cette voile elle voguesans danger; elle brûle la main qui la touche, comme l'huile bouillante.

» Nous avons vu dans l'Atlantique quelques hirondelles qui allaient retrouver leurs berceaux; ensuite des alcyons, des plongeurs, des damiers, des moutons du Cap, les uns noirs qu'on appelle cordonniers, les autres blancs dits albatros; leurs ailes ont douze pieds d'envergure; enfin les frégates et les paille-en-queue nous ont annoncé la terre à une distance de trois cents lieues. A leur suite nous avons passé le tropique le 24 juin, et le 30 nous avons aperçu la première des îles de la Sonde; enfin nous sommes arrivés à Macao le 9 septembre.

» Je dois repartir pour ma mission, qui est la Cochinchine, au mois de décembre. Je n'aurai plus besoin de boussole; j'aurai à suivre des traces de sang à la suite des martyrs. Ah! priez pour moi..... »

II

Plaisirs d'un missionnaire en Cochinchine.

Lettre de M. Retord, missionnaire apostolique, à M^{me} L... A..., à Lyon.

• 1836.

» A d'autres j'ai fait le narré succinct de nos misères ; avec vous je changerai de style, d'autant plus qu'il n'est pas expédient d'être toujours triste, et moins encore d'attrister les autres ; je vous dirai donc mes plaisirs, bien différents de ceux que recherche le monde, que je n'échangerais pas avec les siens ; puissiez-vous, en lisant la description que je vais vous en faire, sentir votre cœur brûlant d'amour pour Celui qui me les donne, et de zèle pour la religion qui me les fait goûter !

» Ma chère sœur, vous êtes sans doute étonnée que je me propose de vous parler de mes plaisirs : — Eh ! de quels plaisirs pouvez-vous jouir, me direz-vous, si loin de votre patrie, sur un sol aussi insalubre ; dans un royaume païen, peuplé de voleurs et de malheureux, et gouverné de plus par un cruel tyran ; parmi des hommes dont les mœurs et les coutumes sont si différentes des vôtres, dans un temps de persécution sanglante, sous le soleil brûlant de la zone torride ? Encore une fois, quels peuvent être vos plaisirs ? — Or, écoutez, chère sœur, je vais vous le dire ; j'en ai de différents genres, et les voici : plaisirs dans mes courses apostoliques ; plaisirs dans mes visites à nos chrétiens et dans celles qu'ils me font quelquefois ; plaisirs dans les miséricordes que Dieu manifeste pour la conversion des pécheurs ; plaisirs dans la protection sensible que la Providence accorde à notre sainte religion ; plaisirs dans l'exercice de mon ministère : que de plaisirs ! Reprenons-les maintenant en détail.

» 1^o *Plaisirs dans mes courses apostoliques.* — Qu'elles sont belles ! Tantôt, semblable à un gros mandarin, je les fais mollement couché dans un filet recouvert d'une belle natte et porté par deux Annamites. C'est ainsi que nous, hommes d'un autre monde, sommes obligés d'en user ainsi lorsque, pour des raisons pressantes, nous allons quelque part pendant le jour ; dans ce filet et sous cette natte, l'œil du méchant ne peut nous voir : telle est la ruse dont nous sommes obligés de nous servir, afin

de tromper nos ennemis. Tantôt, heureux héritier de la barque de Pierre, je voyage sur les eaux des fleuves, qui sont très-beaux ici et en très-grand nombre, grâce à des inondations qui, pendant plus de quatre mois, couvrent entièrement le pays. Ce mode de transport devient fort commode; et les palans qui me voient voguer dans ma pauvre petite nacelle, croient que je vais comme eux à la pêche des poissons, quand je vais à celle des hommes. Le plus souvent, c'est à pied que je fais mes courses. Figurez-vous un individu dont la taille est de cinq à six pouces plus haute que celle de tous ceux qui l'environnent; une longue barbe cache presque tout son visage, un large turban enveloppe sa tête, et un chapeau de paille de neuf pieds au moins de circonférence la couvre en entier; ses larges habits, d'une forme toute singulière, sont relevés jusqu'aux genoux; ses pieds sont nus, et sa main est armée d'un gros et noueux bâton; le voilà qui s'avance précédé d'une douzaine d'hommes armés de longues perches de bambous; car c'est ainsi qu'il faut en user pour ne pas s'exposer à tomber entre les mains des brigands qui pullulent sur cette malheureuse terre annamite. Je marche au milieu des ténèbres d'une nuit profonde, dans des chemins tortueux et étroits, bien souvent dans la boue ou dans l'eau jusqu'à la ceinture, et malgré la pluie et les vents. Où allez-vous dans cette équipage? me direz-vous? Où je vais? Ah! quelquefois chercher la brebis errante pour l'arracher au loup infernal; d'autres fois, je fuis pour m'arracher moi-même à la fureur des persécuteurs; mais peu importe, je me trouve heureux; dans le silence de mes pensées, je réfléchis que notre vie n'est aussi qu'un pèlerinage, ce monde entier un lieu d'exil, et que Jésus-Christ, notre maître et notre modèle, a comme moi parcouru les bourgs et les bourgades, tantôt pour prêcher aux pauvres, tantôt pour fuir les méchants. Les prophètes qui l'ont précédé, les apôtres et tant d'autres saints qui l'ont suivi, n'ont-ils pas aussi traîné leur existence sur le sommet des montagnes, dans la profondeur des vallées, dans l'obscurité des souterrains, couverts de peaux de chèvres et de brebis, eux dont le monde n'était pas digne? Or ne suis-je pas heureux, ma chère sœur, de former un nouvel anneau de cette grande chaîne de prophètes, d'apôtres et de missionnaires; de cette chaîne qui embrasse tous les lieux et s'allonge le long de tous les siècles? Je suis là, il est vrai, comme un roseau fragile au milieu des cèdres majestueux du Liban; mais enfin, j'y suis, ma place est marquée et mon nom écrit au milieu de tous ces prédicateurs de la bonne et grande nouvelle. Voilà ce qui me fait trouver un très-grand plaisir dans mes courses apostoliques, quelque aventureuses qu'elles soient.

font
épro
nne
mém
Qu'e
de co
seul
vigne
rives
usqu
sion,
voix,
comm
leurs
missi
offrir
buffle
de pa
vienn
gine q
berger
trouve
des ta
s'agen
natie,
on cau
dis com
comme
voûtes
dans ce
etc.; je
envoier
combien
est bien
lement.
qu'un c
qui déro

2^e Plaisirs dans mes visites aux chrétiens et dans celles qu'ils me font. — Non, vous ne sauriez croire, ma chère sœur, combien on éprouve de joie lorsque, sur une terre païenne, si loin du lieu de sa naissance, on rencontre des chrétiens qui nous sont unis par les liens d'une même foi, le sentiment d'une même espérance et le feu d'une même charité ! Qu'elle est belle cette religion qui, de tant de peuples de divers langages, de coutumes et de mœurs, n'en fait cependant qu'un même peuple, qu'un seul troupeau sous la houlette d'un même pasteur ! Qu'elle est belle cette vigne du Seigneur, qui a étendu ses plantes jusqu'à la mer, et depuis les rives du fleuve jusqu'aux extrémités du monde ! *Extendit palmites suos usque ad mare et à flumine*. Quand je vais dans une chrétienté faire la mission, un de mes grands plaisirs est d'entendre les fidèles chanter à haute voix, dans leurs maisons particulières, ou réunis ensemble dans une maison commune, les prières du matin et du soir ; je le dis à notre honte, ils font leurs prières plus longues et plus exactement que nous. Bref, à peine le missionnaire est-il arrivé chez eux, le voilà qui viennent le saluer et lui offrir des présents ; les hommes lui apportent une tête de cochon ou de buffle, du bétel, des poissons ; les hommes et les filles, différentes espèces de pain de riz, des œufs, des fruits, etc. ; les enfants aussi se cotisent, et viennent par bandes présenter quelque chose au grand père. Je m'imaginais que ces présents sont à peu près du même genre que ceux que les bergers offrirent à l'enfant Jésus, et dans ce cas, comment ne pas s'en trouver honoré ? Arrivés devant le missionnaire, qui est assis, à la mode des tailleurs, sur une estrade un peu élevée, les hommes le saluent en s'agenouillant, le front incliné jusqu'à terre ; les femmes s'assèient sur une natte, joignent les mains et se baissent aussi profondément. Le salut fait, on cause un instant ; je leur raconte des histoires sur la France ; je leur dis combien est grand dans ce pays, le nombre d'évêques et de prêtres, comme les églises sont hautes, ont de grosses colonnes et ont de pesantes voûtes en pierre ; je leur parle de la multitude d'autels qui se trouvent dans ces églises, de leurs grosses cloches, du chant majestueux des offices, etc. ; je n'oublie pas les pieux fidèles qui font l'aumône aux missions, qui leur envoient des chapelets, des médailles et des croix ; et je leur rappelle aussi combien nous sommes obligés de prier Dieu pour eux : « Il paraît qu'on est bien heureux dans ce pays, puisque la religion s'y exerce si solennellement. » Hélas ! ils ne se doutent point que je ne lève devant leurs yeux qu'un coin du voile, celui qui cache le beau côté ; mais pour cette partie qui dérobe à leurs regards les œuvres de crime et de mort de vos savants

impies, je la laisse abaissée devant eux, comme elle devrait l'être pour toutes les générations.

» 3^e *Plaisirs dans les miséricordes que Dieu manifeste pour la conversion des pécheurs.* — Nous ne sommes venus ici, en effet, que pour la conversion des pécheurs; quel plaisir n'est-ce donc pas pour nous d'en pouvoir convertir quelques-uns! plaisir plus grand que celui du chasseur qui, après avoir franchi les montagnes et traversé les forêts, abai enfin la proie qu'il poursuivait avec ardeur; plus pur que celui du conquérant, qui renverse une citadelle longtemps assiégée ou qui prend une ville d'assaut! Or ce plaisir, souvent Dieu le procure au missionnaire pour le dédommager de ses peines et le consoler dans ses afflictions. Quelquefois ce sont des apostats fameux qui reviennent sur la bonne route qu'ils avaient quittée, et j'ai déjà vu plusieurs de ces brebis perdues qui ont regagné le berceau; d'autres fois ce sont de vieux paresseux, et des traînardis insignes dans le sentier des vertus. A quarante, cinquante ou soixante ans, ils ne se sont pas encore confessés une fois comme il faut, ils ne se sont pas nourris du Pain des forts; est-il bien étonnant que, sans cette nourriture céleste, ils viennent à tomber en défaillance? On voit aussi assez souvent quelques chefs de voleurs, ou bien quelques victimes du monde, qui, après avoir couru longtemps à travers les lieux âpres et désolés du crime, viennent se reposer, comme Augustin, dans la mélodie intérieure et ravissante de notre sainte religion.....

» 4^e *Plaisirs dans la protection sensible que le Seigneur accorde à notre sainte religion.* — Il est vrai, le Seigneur quelquefois frappe ses enfants de calamités passagères; mais c'est un bon père, il ne châtie que pour corriger; et s'il permet que les méchants persécutent quelques jours son Eglise, il saura bien, dans le temps marqué par sa sagesse, arrêter leur fureur effrénée et punir leur audace criminelle. C'est ainsi qu'il agit autrefois contre les empereurs romains, qui croyaient pouvoir, avec leur colossale puissance, étouffer l'Eglise dans son berceau; il suscita contre eux d'innombrables légions de barbares, et leur trône orgueilleux fut brisé. C'est ainsi qu'il agit encore envers ces hommes qui entreprirent un jour, dans notre France, de démolir les autels et d'en noyer les débris dans un torrent de sang; eux-mêmes furent emportés par ce terrible torrent. Cette conduite de la Providence envers les persécuteurs de l'Eglise est remarquable, et nous en voyons encore un exemple dans les troubles, les guerres, les misères de tous genres qui affligent le royaume annamite. Avant l'édit de persécution, tout était en paix; mais à peine fut-il lancé,

que de
prêtes
de man
trier? L
vingt pr
la guer
dans de
ment vo
célestes
lieux so
et les bi
reges, tr
compre
vérité a
les paler
persécut
parait n
du feu d
ses Etats
» Qua
M. Jacca
se conter
chiachine
bien l'éq
main le c
s'est déci
» Voil
vers l'Egl
anecdotes
partenant
rité, avai
part aux s
église, et
bles, celu
de mort s
cet homm
mission di
les chrétie

que de toutes parts des hordes de rebelles apparurent sur les montagnes, prêtes à déchirer l'empire. Qui pourrait dire combien de soldats, combien de mandarins sont tombés, depuis un an, sous les coups de leur fer meurtrier ? Et voilà qu'après bien des combats connus peut-être sur plus de vingt points du royaume, contre plus de vingt partis différents, le feu de la guerre civile est encore bien loin de s'éteindre. Je ne veux pas entrer dans de longs détails sur les affaires politiques de ce pays ; je veux seulement vous montrer au doigt les lieux où gronde le tonnerre des vengeances célestes, et ceux où tombe la foudre exterminatrice. Vous voyez que ces lieux sont les trônes et les royaumes qui rejettent insolemment le bonheur et les bienfaits qu'un Dieu nous a achetés au prix de son sang. « *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram* : Et maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, jéges de la terre. » (Ps. 11, 40.) Cette vérité a été si bien prouvée par les exemples des siècles précédents, qu'ici les païens mêmes n'en doutent pas ; ils croient sincèrement que le roi, persécutant la religion de Jésus, ne saurait conserver son royaume. Il paraît même que le tyran a tremblé ; car il a beaucoup ralenti l'ardeur du feu de sa colère contre nous ; il a feint de croire que les chrétiens de ses Etats ont définitivement abandonné la religion....

» Quand il eut fait étrangler M. Gagelin, il avait encore sous sa main M. Jaccard et le P. Octorico ; cependant il n'osa les frapper de mort, il se contenta de les envoyer en exil sur les montagnes. On sépara la Cochinchine du Laos. Il est vrai que l'ordre de les laisser périr de faim était bien l'équivalent d'une sentence capitale ; mais Dieu, qui tient dans sa main le cœur des rois, a encore un peu amolli celui de Minh Mênh, et il s'est décidé à leur faire donner du riz et rendre leurs livres.

» Voilà, ma chère sœur, bien des preuves de la protection divine envers l'Eglise. Je veux cependant vous raconter encore une ou deux autres anecdotes qui prouvent la même vérité. A Ké-Ngá, petite chrétienté appartenant à mon district, les païens, qui dans le village forment la majorité, avaient grandement inquiété les chrétiens pour leur faire prendre part aux superstitions ; ils leur avaient enlevé une partie du bois de leur église, et extorqué beaucoup d'argent ; mais voilà qu'un de leurs notables, celui précisément qui s'était montré le plus acharné, a été frappé de mort subite. Eux, aussitôt, de consulter le démon pour savoir pourquoi cet homme est mort d'une manière si extraordinaire ; mais, par une permission divine, l'oracle a répondu que c'était parce qu'il avait persécuté les chrétiens et qu'il s'était emparé du bois de leur église ; que si l'on

voulait éviter de plus grands malheurs, il fallait réparer le tort fait aux chrétiens, et les prier d'aller chercher le prêtre pour faire la mission comme auparavant. Les païens ont obéi, et le prêtre annamite a pu aller visiter ces pauvres chrétiens. Dans une autre chrétienté de mon district (Bâl-Dout), un riche païen avait forcé les chrétiens de lui vendre leur église dont il avait fait un hangar; or, ce païen est tombé dangereusement malade, et le sorcier qu'il a consulté lui a répondu que sa maladie venait de ce qu'il possédait l'église des chrétiens. Ce païen, craignant de mourir, a bien vite rendu cette église, sans même oser redemander l'argent qu'il avait donné pour l'acheter. Dans un autre endroit peu éloigné de mon district (Ké-Koua), les païens s'étaient mis à abattre une église, quand tout à coup une partie de l'édifice tomba sur eux, leur tua deux hommes et en blessa grièvement deux autres. Je pourrais vous dire encore ce qui vient de m'arriver à moi-même. Deux païens, par un esprit de vengeance contre le maire d'un village tout chrétien, où je faisais la mission, découvrirent mon existence au mandarin de l'arrondissement; leur intention était que ce maire fût trouvé en faute, et puni comme recevant des Européens dans son village; mais l'adjoint du mandarin nous a donné avis de cette dénonciation, et j'ai eu le temps de fuir dans un autre arrondissement, où je suis inconnu aux officiers du roi. C'est ainsi que le Seigneur est bon; il châtie, il corrige, il punit, il protège aussi et il guérit, il fait tout pour sa plus grande gloire et pour le salut de ses enfants. N'ai-je donc pas raison de trouver un grand plaisir dans la considération de cette marche sage et juste de la Providence, et de cette protection sensible qu'il accorde à son Eglise?

» 5^e *Plaisirs dans l'exercice de mon ministère.* — Le plaisir que nous trouvons dans l'exercice de notre ministère est un plaisir certainement mêlé de beaucoup de peines: et néanmoins nous sommes extrêmement contents lorsque quelques moments de tranquillité nous permettent de vaquer à ce ministère. Mais je vous entends me demander: « Comment faites-vous la mission dans ce pays? » Ma chère sœur en Jésus-Christ, nous la faisons bien simplement, sans pompe, sans appareil, sans chant, sans cé.émonie. Nous logeons dans une cabane, notre église est aussi une cabane appartenant à des chrétiens. Deux heures avant le jour, on donne le signal du réveil, et les fidèles viennent réciter la prière et le chapelet dans la cabane convenue; après quoi le prêtre s'habille. Avant de commencer la messe, il fait aux fidèles une courte instruction; pendant la messe, le catéchiste récite à haute voix les actes avant la communion pour ceux qui s'y préparent; et après la messe, il récite les prières après la

comme
d'eux
maiso
enfant
procè
Ainsi
de res
de reg
»
si ce
samed
fois tr
courer
des ge
vembr
l'ai dé
petits
comme
je ne
fidèles
chrétie
haut. C
sont ch
faire la
dictions
surpris
ment au
vingtain
nature,
agréable
nuit; tou
de la sai
torches
attachés
plaisir d
curer ce
une mes
Deux de

communion, pour ceux qui ont eu le bonheur de la recevoir. Ensuite chacun d'eux retourne à son ouvrage; le catéchiste va chercher et exhorter dans leurs maisons les paresseux et les endurcis : le prêtre confesse, catéchise les petits enfants, reçoit les visites des chrétiens, juge leurs différends ; empêche les procès, éteint les haines et les dissensions qui peuvent régner entre eux. Ainsi se passe le jour. Si, après toutes ces occupations, il a quelques moments de reste, il les emploie à la lecture, à écrire à ses amis ou bien à dormir, afin de regagner le sommeil perdu à cause des confessions de la nuit précédente.

» Le dimanche, ce sont encore les mêmes exercices ; point de différence, si ce n'est qu'un plus grand nombre de fidèles y assistent. Dès le soir du samedi, ils arrivent en foule des chrétientés environnantes, mais quelquefois très-éloignées de celle où le prêtre fait la mission. En hiver, ils parcourent des chemins affreux, dans la boue et dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de novembre, particulièrement dans mon district, les champs sont, comme je l'ai déjà dit, entièrement couverts d'eau ; les villages ressemblent à de petits îlots, et l'on va à la messe en barque. Voilà donc, ma chère sœur, comme je fais la mission dans ce temps de persécution où nous sommes ; je ne sais encore comment on la fait en temps de paix. Lorsque tous les fidèles se sont approchés des sacrements, le prêtre passe dans une autre chrétienté, de la manière et dans l'équipage que je vous ai décrit plus haut. C'est du moins ainsi que j'en use. Mais si tous les habitants du lieu sont chrétiens, il arrive souvent que les fidèles prient le missionnaire de faire la bénédiction de leur village avant de partir. J'ai déjà fait deux bénédiction de ce genre. La première fois, j'étais monté sur une barque, en surplis et en bonnet carré ; je fis le tour du village et le bénis solennellement aux quatre points cardinaux. L'aurore commençait à paraître, une vingtaine de barques escortaient la mienne ; tout était tranquille dans la nature, excepté le zéphyr qui s'agitait dans les airs et y répandait une agréable fraîcheur. La seconde fois, je fis cette bénédiction pendant la nuit ; tout le village, chantant à demi-voix les litanies des Saints et celles de la sainte Vierge, marchait à ma suite, à la lueur d'un grand nombre de torches enflammées. Alors je bénis les maisons, l'eau des puits et les buffles attachés près du chemin. En temps de paix, le missionnaire a de plus le plaisir de chanter quelques messes solennelles ; mais je n'ai pu me procurer ce plaisir encore qu'une seule fois, il y a environ deux mois ; c'était une messe de mort que je célébrai bien avant l'apparition de l'aurore. Deux de mes gens faisaient acolytes ; trois autres revêtus de chapes chan-

taient au pupitre ; seize cierges brûlaient sur le catafalque ; les fidèles des environs étaient venus en foule , dès la veille , pour y assister. Si vous saviez comme je fis retentir ma voix , quel bonheur c'était pour moi de pouvoir chanter sans contrainte les louanges du Seigneur ! Croiriez-vous qu'une de mes plus grandes privations est de ne pouvoir plus chanter ces divines louanges ? Oh ! quand je me rappelle les chants et les cérémonies de Lyon , comme je pousse de profonds soupirs ! Il n'y a que la pensée du ciel , où j'espère chanter et entendre chanter tout à mon aise , qui me console de cette privation ; oh ! oui , vive le ciel !... Mais pardonnez cette digression , j'ai hâte de revenir.

» Un riche païen des environs , qui me connaissait de réputation , se trouvant alors dans le village où je célébrais cette messe , demanda la permission d'y assister ; il en fut émerveillé. Quelques jours avant , le frère aîné de ce païen était venu me rendre visite , me priant d'aller me cacher chez lui s'il arrivait quelque circonstance désagréable ; nouvelle preuve que la Providence veille sur nous , puisqu'elle nous prépare dans le secret , jusque même dans les camps de l'ennemi , des retraites contre les jours mauvais , retraites que les méchants ne sauraient même soupçonner. Oh ! que le Seigneur est donc bon ! que sa providence est admirable ! Que les enfants de la terre s'attachent à ce monceau de boue , qu'ils se disputent à l'envi quelques grains de sable ; pour moi , je ne veux que vous , ô mon Dieu , et je me tiens bien content de la part que vous m'avez assignée. Prêcher l'Evangile aux pauvres , courir de cabane en cabane sur les pas de Jésus , oh ! que ce ministère est beau ! A d'autres le pénible état de faire retentir la parole sainte à l'oreille des grands , de la prêcher sous la voûte résonnante des basiliques riches et superbes , entourés d'un auditoire illustre et nombreux ; mais à nous la gloire de catéchiser le pauvre et l'ignorant sous sa case de paille. Que d'autres parcourent solennellement les provinces , précédés par la renommée qui proclame leur arrivée par avance ; pour nous , notre bonheur est de passer inaperçus sur les empires où le démon règne tyranniquement , de ruiner sourdement son pouvoir en lui débauchant ses sujets.

» Mais , ma chère sœur , je vous entends me dire : « Comment pouvez-vous être content et heureux , si loin de votre patrie , pauvre et dénué de tout , seul et abandonné à vous-même ? » Si loin de sa patrie ? Eh ! vous ne savez donc pas que , pour le philosophe , le monde entier est la patrie ; mais pour le chrétien , la patrie véritable est le ciel. Là se trouve le rendez-vous commun , le rendez-vous éternel , où j'espère rencontrer

mes a
m'inqu
sang,
le pèl
avantag
succès
bagages
peu at
amertu
suis pu
mités :
même
la nou
qui nou
pagnes.

» . .
voyez q
extérieu
le sanc
sasiée d
divine o
sans fin
l'âme s'
converse
pour en
hensible
parle pa
languiss
sentir to
viens de
peines :
les bord
le parfait
les cont
élevons
dons ave
gloire du
serons pl

mes amis de France et d'ailleurs ; oh ! alors que de plaisir ! Ce qui m'inquiète, c'est que je crains beaucoup que, retardé par la chair et le sang, je ne manque moi-même l'heure du rendez-vous. Priez donc pour le pèlerin, pauvre et dénué, cela est vrai ; mais c'est aussi un grand avantage ; dépouillé de tout, nous pouvons combattre avec plus de succès contre l'ennemi : il a moins de prise sur nous ; pauvre, notre bagage sera bientôt plié quand il faudra partir pour le grand voyage ; peu attaché à la terre, où nous ne possédons rien, nous la quitterons sans amertume. Saint Paul disait : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant : *Cum infirmus, tunc potens sum*. Je me plais dans mes infirmités : *Placeo mihi in infirmitatibus meis*. » Or nous pouvons dire la même chose. Ce grand apôtre disait encore : « Ayant le nécessaire pour la nourriture et les vêtements, il faut être content. » La Providence, qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt du plus bel éclat les lis des campagnes, nous a toujours pourvu de ce nécessaire.

» Voilà donc, chère sœur, l'histoire de mes plaisirs. Vous voyez qu'ils sont tous extérieurs, ou du moins provenant de causes extérieures. Mais, pour les sentiments retirés au fond de l'âme, dans le sanctuaire de la conscience, cette pleine paix de l'intelligence rassasiée de la vérité infinie, dont la foi met en possession, cette espérance divine où tous les désirs de la terre viennent s'éteindre, et qui s'élance sans fin dans les profondeurs de l'éternité, ce délectable amour dont l'âme s'abreuve à longs traits, cette jouissance intime de la Divinité conversant avec sa créature comme un ami avec son ami, se livrant à elle pour en être possédée, pour être son bien, sa joie et son aliment incompréhensible, en un mot, ce bonheur du juste sur la terre, je ne vous en parle pas, vous le connaissez mieux que moi, ma chère sœur. Tiède et languissant dans la vertu, comme je le suis, comment pourrais-je en sentir toutes les douceurs ? C'est pourquoi tous mes plaisirs, dont je viens de vous parler, sont entremêlés de bien des croix, de bien des peines : ne les regardez que comme un peu de miel que Dieu met sur les bords du calice qu'il nous fait boire, comme à son Fils. Au surplus, le parfait bonheur n'est pas un fruit de la terre, il faut l'aller cueillir dans les contrées du monde éternel. Du fond de cette vallée de larmes, élevons donc nos regards vers les collines de la terre des vivants ; attendons avec patience que la nuit d'ici-bas s'écoule, quand le soleil de la gloire du Seigneur s'élèvera sur nous : alors, mais seulement alors, nous serons pleinement rassasiés. *Satiabor cum apparuit gloria tua*. »

III

Voyage de Macao à Si-Wan, dans la Tartarie mongole.

Lettre de M. Huc, missionnaire lazariste dans la Tartarie Mongole,
à M. Donatien Huc, avocat à Toulouse.

« Si-Wan, le 15 septembre 1841.

» Le 21 février 1841, j'ai quitté Macao pour entreprendre un voyage long et fort difficile; j'ai parcouru l'empire chinois d'un bout à l'autre, et maintenant je me trouve à Si-Wan, dans la Tartarie mongole. J'ai dépensé pour cette expédition quatre mois environ, beaucoup de sapèques, quelque peu d'épiderme de mes pieds, une partie de mon embonpoint et quantité de patience. Selon le calcul des humaines probabilités, j'aurais dû être plusieurs fois reconnu comme Européen, arrêté, incarcéré, torturé, et puis enfin étranglé; mais la Providence a veillé sur moi; et quand Dieu garde quelqu'un, croyez-moi, il est bien gardé. Pour peu que vous soyez satisfait de me savoir vivant et bien portant dans la Tartarie chinoise, vous réciterez, je n'en doute pas, quelque bonne prière d'action de grâces; cela me portera bonheur, et à vous aussi.

» Si, après Dieu, messieurs les mandarins du céleste empire veulent bien me permettre de vivre ici en paix pendant quelque temps; s'il ne leur prend vite fantaisie de me tordre le cou, j'essaierai de vous décrire dans une série de lettres les contrées que j'ai parcourues. Vous ne serez donc pas étonné si je m'abstiens aujourd'hui de vous donner sur mon voyage un grand nombre de détails; plus tard, ils vous parviendront classés avec plus d'ordre et de netteté que je ne pourrais le faire à cette heure.

» Une course de quatre mois est sans contredit un pèlerinage fort long; mais comme elle a été très-variée, je ne l'ai pas trouvée, il s'en faut bien, aussi monotone que je l'avais d'abord soupçonnée. Avant d'arriver à Si-Wan, durant sept cents lieues de route, j'ai essayé, je puis dire, de tous les systèmes locomoteurs adoptés en Chine. La partie nautique de mon

voys
navi
des
le fle
giner
j'étais
les a
fume
le pla
riot,
mule
rebon
dorm
instan
le pri
je ne
avait
laisse
alors,
riant,
pas de
» C
de to
et bie
sans c
petit à
péen;
souffri
monté
j'ai for
que to
quable
des ro
à la bo
routes
» D'
n'y a p
bourbi

voyage a été la moins pénible, et peut-être aussi la plus intéressante. J'ai navigué sur un grand nombre de rivières, sur un lac immense et sur deux des plus beaux fleuves qui soient peut-être au monde : le fleuve *Bleu* et le fleuve *Jaune*. Le *han-lou* (chemin de terre) est tout ce qu'on peut imaginer de plus détestable. Quelquefois accroupi sur une misérable brouette, j'étais paresseusement traîné par deux hommes qui s'arrêtaient à toutes les auberges, à tous les hangars qui bordaient le chemin ; c'était pour fumer la pipe, pour boire le thé, pour causer un instant, pour avoir enfin le plaisir de s'arrêter. Une autre fois j'étais inauguré sur un énorme chariot, auquel se trouvaient attelés pêle-mêle des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes. Notre cocher était un petit sans-souci de Chinois tout rebondi et d'une somnolence désespérante ; il était continuellement endormi sur son siège, c'est-à-dire sur le brancard de la voiture. A tout instant j'étais obligé de le pousser du bout de ma longue pipe, et puis de le prier avec politesse de vouloir bien faire attention à sa mécanique ; car je ne sais quel autre nom donner à son équipage. Cet intéressant cocher avait le sommeil si profond, que plus d'une fois il lui est arrivé de se laisser tomber et de rester endormi au milieu des chemins. Je descendais alors, j'allais l'éveiller tout doucement, et il retournait à son poste, moitié riant, moitié jurant contre son abominable métier, qui ne lui permettait pas de dormir tout à son aise.

» Outre les brouettes et les chariots, je me suis servi durant ma route de toute espèce de monture. Tantôt c'était un cheval bien rabougri et bien flegmatique, tantôt un mulet flâneur comme un avocat sans cause. Pendant quelques jours, je me suis vu à califourchon sur un petit âne gris : je soupçonne cet âne-là de m'avoir reconnu comme Européen ; je ne pourrais autrement m'expliquer sa grande répugnance à me souffrir sur son dos. Enfin, il m'est arrivé de cheminer économiquement, monté sur mes jambes que j'ai rarement trouvées complaisantes et dont j'ai fort peu à me louer. Vous comprendrez aisément, mon cher Donatien, que tous ces moyens de transport, et surtout le dernier, sont peu remarquables par leur agrément et leur célérité ; si encore la bonté, la propreté des routes venaient suppléer à tout ce qui manque à ses diverses machines, à la bonne heure ! mais il n'en est pas ainsi. Que je vous dise un mot des routes chinoises.

» D'abord, à en juger d'après nos idées européennes, on peut dire qu'il n'y a pas de route en Chine. Un rocher, ce n'est pas un chemin ; un bourbier, non plus ; le lit pierreux d'un ruisseau, encore moins ; quelques

ornières bien profondes, quelques sentiers étroits qui serpentent à travers champs, tout cela, n'est-ce pas, ne mérite pas assurément le nom de route? Eh bien, en Chine, on n'a en général que ces espèces de voies pour aller d'un lieu dans un autre. Un amateur de phraséologie ne pourrait pas s'écrier ici : Le chemin se déroulait devant moi comme un large et magnifique ruban, etc. Il serait plus exact de dire : Le chemin s'éparpille çà et là dans l'empire chinois comme de hideux et sales maillons dans la boultique d'un chiffonnier.

» Les passages sont quelquefois si impraticables, qu'il serait impossible d'avancer, si l'industrie chinoise ne venait à votre secours. Quand il pleut, par exemple, et il a plu beaucoup pendant mon voyage, il se forme de petits torrents, des mares d'eau qui vous arrêtent tout court. On est alors fort heureux de rencontrer, en guise de pontonniers, certains portefaix qui, moyennant finances, vous prennent sur leurs épaules et vous transportent d'un bord à l'autre. Ailleurs, le chemin se transforme-t-il en un large ruisseau parsemé d'îles? vous avez alors un wagon qui peut à la fois servir de barque et de voiture. Quand le chemin est suffisamment sec, on adapte des roues à la locomotive, et on voyage dans une voiture traînée par quelques mulets; quand l'eau est assez profonde, on met les roues en dedans, et vous voilà dans une barque que les mêmes mulets tirent encore et font avancer par le moyen d'une longue corde. Eh ! qu'en dites-vous ? N'est-il pas vrai que dans le royaume de France et de Navarre on n'a rien imaginé de semblable ? Voici encore un expédient qui n'est pas moins curieux. Lorsque le vent souffle avec force, on hisse des mâts sur les chariots et sur les brouettes, on déploie la voile, et par cette heureuse combinaison du roulage et de la navigation, la route se fait plus promptement et avec moins de peine. Toutes ces voies qui se promènent par soubre-sauts au-dessus des moissons, présentent un spectacle assez amusant, à force d'être bizarre. Les places où se rendent, les jours de marché, tous ces chariots-barques, ne ressemblent pas mal à des havres en miniature. Je vous fais gratuitement l'abandon de cet important secret, libre à vous de l'exploiter à votre profit ; je promets même de n'en parler à personne dans mes lettres, afin de vous laisser toute facilité d'obtenir un brevet d'invention.

» Pour être scrupuleusement exact dans ce compte-rendu des chemins chinois, je dois ajouter qu'ils s'améliorent petit à petit, à mesure qu'on approche de la capitale ; aux environs de Pékin, ils sont pour le moins quatre fois plus larges que les grandes routes d'Europe. Mais les mandarins

se m
en a
Quar
on ét
de ch
Tous

»
de to
d'une
porter
pierre
règne
voitur
et vien
leurs
termin
négoci
à ce b
capital
ces m
sens q
ralemen
larges
l'excès
j'aurai
tâcher

, J
partie
qu'on
venu,
rieux m
je n'éta
toujour
temps
tombait
obligé

» De
cipices,

se moquent évidemment du public ; car cette excessive largeur ne peut en aucune façon être utilisée , à cause de l'incurie du gouvernement. Quand il pleut , on a de la boue jusqu'aux genoux , et si le temps est serein , on étouffe dans d'épais tourbillons de poussière ; les piétons sont obligés de cheminer à la file par d'étroits sentiers , sur les bords des champs. Tous ces inconvénients que je signale , je les sais par expérience.

» Pékin est un vaste système de ville qui n'en finit pas ; elle a sept lieues de tour. Ses murs à créneaux et flanqués de bastions et de tourelles sont d'une hauteur imposante. On entre dans l'enceinte de la cité par seize portes d'un assez beau style. Une espèce de boulevard , pavé en larges pierres de taille , environne les murs à l'extérieur ; et sur ce boulevard règne sans cesse une activité vraiment étourdissante. Des milliers de petites voitures qui se croisent et roulent avec grand bruit , des mandarins qui vont et viennent avec leur nombreux cortège , des comédiens ambulants qui jouent leurs farces avec accompagnement d'une musique infernale , de longues et interminables files de dromadaires qui transportent dans la ville les objets de négoce , et puis tout un peuple de Chinois criards et querelleurs , etc. , donnent à ce boulevard un caractère vivant et varié qui accuse le voisinage de la capitale d'un grand empire. Mais l'intérieur de la ville est loin de répondre à ces magnifiques dehors. Pékin n'a pas de monuments , du moins dans le sens qu'on donne à ce terme en Europe ; les maisons sont basses et généralement mal bâties ; rien ne s'élève à la hauteur des remparts. Les rues larges et presque tirées au cordeau , n'étant pas pavées , sont boueuses à l'excès et exhalent l'infection. Comme il est probable que , plus tard , j'aurai occasion de retourner à Pékin et d'y séjourner quelque temps , je tâcherai de me mettre bien en position de vous *daguerréotyper* cette ville.

» J'étais encore à quatre-vingt-dix lieues de Si-Wan. Cette dernière partie de mon pèlerinage a été sans contredit la plus pénible ; car , outre qu'on est obligé de suivre une route invariablement affreuse , il m'est survenu , chemin faisant , des accidents de tout genre. D'abord , un orage furieux m'assailit au début : ma monture ne comprenant pas , sans doute , que je n'étais pas accoutumé comme elle à ces terribles averses du nord , allait toujours son pas ordinaire et modéré , comme pour bien me donner le temps de m'imbiber jusqu'à la moelle des os d'une pluie glaciale et qui tombait par torrents. Comme il n'y avait pas de refuge sur la route , je fus obligé de recevoir cette douce ondée pendant huit heures.

» Des montagnes escarpées , des rochers taillés à pic et bordés de précipices , voilà la route de Pékin à Si-Wan : heureusement que mon mulet

avait le pied ferme et solide. Je puis dire de plus à la louange de cette bonne bête, qu'elle était de la meilleure volonté du monde. Un jour, pourtant, que nous avions fait douze lieues sans boire ni manger, elle se laissa influencer par la faim et la fatigue, et se permit de me déposer à terre. Mais ce fut le plus honnêtement possible ; elle abaissa prodigieusement sa tête, plia ses genoux de devant, me fit glisser le long de son cou, et puis me laissant mollement assis dans la boue, au milieu d'un gros village, elle se sauva, en chantant son triomphe, dans une auberge voisine. Il est inutile d'ajouter que les Chinois présents au spectacle eurent un moment de franche gaieté. Une autre chute fut moins risible que celle-là. Je venais de traverser cette fameuse *grande muraille* qui sépare la Chine proprement dite de la Tartarie chinoise. J'étais monté alors sur un petit chariot, qui, à force de sauter de roche en roche, perdit l'équilibre et se renversa les roues en l'air. Je demurai cinq minutes aplati contre des cailloux, ayant mon bagage sur mon dos et la voiture par-dessus mon bagage. Si je n'ai pas été écrasé, c'est qu'en Chine ce n'est pas ainsi que doit mourir un missionnaire.

» Si-Wan est un gros village adossé au flanc d'une montagne. Sa population, qui est toute chrétienne, peut s'évaluer, je crois, à huit cents âmes. Mandarins, grands et petits, tout le monde sait fort bien que le village professe l'Evangile, et néanmoins notre culte s'y exerce avec grande liberté. Combien cette tolérance durera-t-elle ? Personne ne le sait.

» En grande partie, les gens de ce pays habitent dans des cavernes. Ne vous effarouchez pas trop vite ; car la réalité est moins laide que le nom : ces cavernes ne sont autre chose que des chambres creusées dans l'intérieur de la montagne, et formant des demeures plus ou moins belles et commodes, suivant la fortune du propriétaire. Ces maisons souterraines sont fort avantageuses dans une contrée où le froid est excessif. Nous sommes à la mi-septembre, et j'ai déjà vu de la neige ; pendant l'hiver, le thermomètre de Réaumur descend jusqu'à trente degrés ; ce qui ne m'empêche pas d'éprouver toujours de vives et chaudes émotions au souvenir d'un frère bien-aimé. Adieu.

»
ven
enco
et b
m'en
occid
me g
l'emp
j'ai p
temp
de ce
comm
je ser
»
étaie
de tro
fameu
jour l
mieux
entre
20 fév
trajet
et il lu
pour q
digène
europé
» V

IV

Un voyage dans la Chine.

Lettre de M. Huc, missionnaire apostolique, à M. Marcon, directeur
du petit séminaire de Toulouse.

« Kien-Tchang-Fou, province de Kian-Si, le 3 avril 1841.

» Ce serait sans contredit par ma faute et ma très-grande faute si je venais à oublier que je ne suis ici-bas qu'un pauvre pèlerin, car me voilà encore en course; et ce nouveau voyage sera pour le moins tout aussi long et beaucoup plus périlleux que celui du Havre à Macao, mes supérieurs m'envoyant faire la volonté de Dieu au delà de Pékin, dans la Tartarie occidentale. Celui qui m'a déjà conduit et protégé sur les eaux de l'Océan me guidera aussi, si cela lui plait, à travers les fleuves et les routes de l'empire chinois; et déjà plus d'une fois, depuis que j'ai quitté Macao, j'ai pu admirer la Providence divine à mon égard. Je vais profiter du temps qui m'est donné à mon second relai, pour vous tracer un croquis de cette partie de mon voyage; vous voudrez bien me faire l'amitié de le communiquer à mes parents. Je leur enverrai mon itinéraire aussitôt que je serai arrivé dans ma mission.

» Les courriers qui devaient me conduire à Si-Wan, en Tartarie, étaient arrivés à Macao depuis plus d'un mois, sans qu'il nous fût possible de trouver un moyen quelque peu rassurant d'entrer incognito dans le fameux empire céleste. Les affaires anglo-chinoises rendaient de jour en jour les passages plus difficiles, et comme il était ridicule d'attendre un mieux qui semblait sans cesse s'éloigner, nous nous jetâmes aveuglément entre les bras de la Providence. Il fut décidé que je partirais le samedi 20 février, vers sept heures du soir, dans la barque chinoise qui fait le trajet de Macao à Canton. Un de mes courriers était allé visiter la jonque, et il lui avait été promis qu'on réserverait à notre usage une petite chambre pour quatre personnes, à savoir, mes deux courriers, un séminariste indigène que je laisse au Kian-Si chez Mgr Rameaux, enfin la contrebande européenne, c'est-à-dire votre tout affectueux ami.

» Vers les six heures du soir, on me fit la toilette à la chinoise : on

me rasa les cheveux, à l'exception de ceux que je laissais croître depuis bientôt deux ans, au sommet de la tête; on leur ajusta une chevelure étrangère, on tressa le tout, et je me trouvai en possession d'une queue magnifique qui descendait jusqu'aux jarrets. Mon teint, passablement foncé comme vous le savez, fut encore rebruni par une couleur jaunâtre; mes sourcils furent découpés à la manière du pays; de longues et épaisses moustaches, que je cultivais depuis longtemps, dissimulaient la tournure européenne de mon nez; enfin, les habits chinois vinrent compléter la contrefaçon. Un jeune lama Mongol, converti depuis peu à la foi, et maintenant élève de notre séminaire à Macao, me céda sa longue robe: la tunique courte qu'on met par-dessus, et qui ressemble à peu près à un rochet, était une relique de M. Perboyre, martyrisé l'an dernier dans la province de Hou-Pé. Ce vêtement était illustré de larges taches de sang, il devait me porter bonheur. Quand la nuit fut venue, armé d'une longue pipe qui m'avait été donnée par Mgr Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental, j'enfilai les rues de Macao, je traversai le bazar jusqu'au bord de la mer, coudoyant par-ci par-là des groupes de Chinois qui ne se doutaient guère, assurément, que j'étais un Européen tout prêt à s'embarquer pour Pékin.

» Nous sautons à la hâte sur notre jonque chinoise qui allait partir; on commençait à lever l'ancre. Une fois sur le pont, je jette un coup d'œil dans l'intérieur, avant d'y descendre, et je m'arrête pétrifié comme si je fusse arrivé sur le bord d'un abîme. A travers un épais nuage de fumée de tabac, j'aperçois une quarantaine de Chinois, qui occupaient tout le fond de la barque; ils étaient là allongés et pressés les uns contre les autres comme des sardines dans un baril; le plus grand nombre dormaient déjà, et les autres fumaient silencieusement leur pipe. Ce petit cabinet mystérieux qui nous avait été promis n'existait même pas. Voilà mes courriers qui commencent à crier et à se quereller avec le capitaine. De peur qu'on n'en vint à quelque accommodement, comme je ne voulais en aucune façon me fourrer dans ce guépier, je laissai mon monde hurler tout à son aise, et manifestai mon intention en sortant de la jonque. Mes gens ne tardèrent pas à venir me rejoindre sur le rivage; ils avaient jugé prudent de ne point se risquer sur une pareille galère.

» Et maintenant que devenir? quoique bien peu avancés, nous l'étions beaucoup trop pour reculer et retourner au logis avec tout notre bagage; nous abandonnâmes notre sort à la Providence, bien persuadés que toujours on gagne à lui confier ses projets et sa vie. Nous allâmes donc à la

« première barque qui se rencontra ; mais le pilote, les matelots, tout le monde dormait. Un de mes courriers les éveilla, et leur proposa de conduire à l'instant quatre hommes à Canton. Le maître demanda d'abord, tout en se frottant les yeux avec le poing, combien il y avait de piastres à gagner. Le prix fut bientôt convenu. Je me glissai dans la barque, tout fut aussitôt mis en mouvement : les matelots crièrent leur chanson du départ pendant que je récitais à voix basse le *Te Deum*, et un quart d'heure après je dormais profondément, enveloppé dans ma couverture.

» Une bonne et forte brise nous poussait, et nous voguions à la garde de Dieu vers la rivière de Canton. La nuit fut silencieuse. Mais le lendemain, nous nous aperçûmes que pendant notre sommeil les matelots, eux, s'étaient avisés de réfléchir ; ils ne pouvaient comprendre pourquoi nous n'étions pas partis, à peu de frais, dans la barque qui avait levé l'ancre la veille, pourquoi nous avions voulu à toute force qu'on mît à la voile sur-le-champ.... D'ailleurs, ils voyaient en moi un passager qui affectionnait les coins, qui évitait de paraître au grand jour ; tout cela les intriguait un peu, et déjà le nom d'*Européen* commençait à circuler parmi eux ; plusieurs venaient comme à tour de rôle examiner furtivement ma physionomie, et ils s'en retournaient en chuchotant. Par bonheur ils m'entendaient parler la langue mandarine avec le courrier, et ils furent complètement rassurés ; ils conclurent entre eux que si je n'étais pas un homme déjà riche et puissant, j'étais sans contredit un lettré qui enirerait prochainement dans la voie des dignités et des honneurs. Tout cela était à merveille ; mais il s'agissait de savoir si les autorités de Canton me jugeraient d'une manière aussi favorable.

» Vers les cinq heures du soir, le cœur me battait avec plus de vitesse qu'à l'ordinaire ; nous étions arrivés à une petite île fortifiée, peu éloignée de la ville. Les mandarins du lieu devaient nous faire subir une inspection rigoureuse ; nos personnes et nos malles devaient être scrupuleusement examinées. On venait de hisser à la forteresse un pavillon pour nous dire d'arrêter ; nous nous recommandâmes à Dieu, et nous attendîmes son bon plaisir. Les mandarins n'ayant pas jugé à propos de nous rendre visite, on abaissa le pavillon, et nous continuâmes notre route. Nous arrivâmes pendant la nuit à l'embouchure de la rivière de Canton. La barrière était fermée ; nous fûmes donc obligés de mouiller et d'attendre pour entrer que le jour parût ; car pendant la nuit aucune jonque ne peut pénétrer dans la rivière ; son cours est alors intercepté par un radeau qui va d'une rive à l'autre. Dès que le jour commença à poindre, trois coups

de canon annoncèrent que le passage allait être ouvert. Le radeau se sépara en deux par le milieu ; nous attendîmes un instant les mandarins qui devaient faire perquisition dans notre barque. Comme ils ne vinrent pas, nous avançâmes, et bientôt je me trouvai par le secours du bon Dieu dans cet empire chinois, où il est défendu à tout Européen de pénétrer sous peine de mort.

» La jonque nous conduisit bien avant dans la rivière, tout près de la ville ; là, nous fîmes nos adieux à l'équipage, et nous louâmes une petite embarcation qui nous porta, par de longs détours, jusqu'au faubourg le plus éloigné, où nous mîmes pied à terre. Il était dix heures du matin. Le soleil, après avoir dissipé les blancs nuages de vapeur qui naguère enveloppaient la ville et flottaient sur la rivière, scintillait maintenant de la façon la plus triomphante. Cet astre si beau et si brillant me réjouissait peu, car j'avais à traverser une partie de la ville pour aller me réfugier dans une maison chrétienne, chez le père d'un de nos séminaristes. Il fallut pourtant prendre son parti. Je priai Dieu de me conduire, et je me mis résolûment en route, me tortillant de mon mieux à la manière chinoise ; tout alla à ravir. Chemin faisant, personne ne trouva à redire de mon angle facial. Le courrier qui me conduisait enfila enfin une porte entr'ouverte ; je compris que c'était la maison hospitalière qui devait me recéler, et je m'y engouffrai sans regarder devant moi, à la façon d'un homme qui s'élance dans un précipice.

» Grande fut l'émotion, je vous assure, dans cette pauvre famille, car nous n'étions nullement attendus. Le père, homme plein de dévouement, mais quelque peu pusillanime, fut saisi d'une grande terreur ; ma présence fut pour lui comme le signal de la fin du monde. Il s'empara vite de ma personne, et me séquestra dans un cabinet obscur et étroit, avec la consigne de me coucher et de dormir de toutes mes forces, mais surtout de ne pas m'aviser de ronfler.

» Pendant que j'étais censé dormir profondément, d'après le règlement succinct qui m'avait été tracé, mes courriers allèrent louer une barque, faire les provisions et préparer tout ce qui était nécessaire pour continuer la route. Ces préparatifs exigèrent beaucoup plus de temps que je n'avais imaginé, et je fus contraint de passer la nuit dans ma noire prison.

« Le lendemain, on vint m'annoncer qu'on avait trouvé une jonque bonne et sûre ; mais, comme pour s'y rendre il était nécessaire de traverser d'un bout à l'autre la ville de Canton, il fut convenu que nous attendrions jusqu'à l'entrée de la nuit, afin d'effectuer ce trajet avec

plus
voul
géné
rédu
jama
n'aye
à oul
famil
» A
la jon
assez
mont
courr
le sém
nous
grand
» C
guet-a
en tire
pour t
aller d
cieuses
jetez a
lantern
toutes
lueur
» Pa
nombre
mutuel
elle fut
devant
naissait
suivions
avait éc
instants
Provide
suivait,
où il n

plus de sécurité. Cela ne faisait guère le compte de mon hôte ; mais il voulut bien, pour l'amour du bon Dieu, me donner encore un jour de généreuse hospitalité. Il venait me voir de temps en temps dans mon réduit ; il m'apportait du feu pour allumer ma pipe, et il ne manquait jamais, le brave homme, de me dire, tout pâle et tout tremblant : « Père, n'ayez pas peur, il n'y a rien à craindre. » Je serais bien ingrat si je venais à oublier de prier le Seigneur qu'il paie largement à cette généreuse famille le service qu'elle m'a rendu.

» A sept heures du soir, nous nous dirigeâmes solennellement vers la jonque qui devait, en remontant la rivière de Canton, nous conduire assez près des montagnes du Kian-Si. Un grand gaillard de Chinois, monté sur son long système de jambes, ouvrait la marche ; un de nos courriers le suivait de près ; je suivais le courrier, et derrière moi venait le séminariste dont je vous ai parlé plus haut. Nous formions ainsi, à nous quatre, comme un fil conducteur qui devait nous diriger dans ce grand labyrinthe qu'on appelle Canton.

» Cette ville, telle que j'ai pu l'entrevoir, m'a fait l'effet d'un immense guet-apens. Ses rues sont malpropres, étroites, tortueuses et façonnées en tire-bouchon ; on dirait qu'il n'est pas vrai pour ses habitants, comme pour tout le monde, que la ligne droite soit le plus court chemin pour aller d'un endroit à un autre. Maintenant, si dans toutes ses rues capricieuses, si à la face de toutes ces maisons bizarrement découpées, vous jetez avec profusion de petites lanternes et des lanternes-monstres, des lanternes de toutes les formes, ornées de caractères chinois peints de toutes les couleurs, vous aurez une idée de Canton vu à la hâte et à la lueur des fallots.

» Parmi cette immense population qui sillonnait en tous sens ces rues nombreuses, notre grande affaire, à nous, était de ne pas nous perdre mutuellement de vue et de ne pas rompre la chaîne qui nous conduisait : elle fut brisée ! Au détour d'une ruelle obscure, le courrier échelonné devant moi ne vit plus le Chinois qui ouvrait la marche et qui seul connaissait le chemin. Une fois disparu, où le chercher ? La rue que nous suivions se terminait en patte d'oie, et nous ne savions par où nous avait échappé notre conducteur. Notre perplexité fut grande. Quelques instants, nous criâmes, nous appelâmes notre guide de tous côtés ; la Providence nous le rendit enfin. Il s'était aperçu que personne ne le suivait, et revenant sur ses pas, il nous avait retrouvés à l'endroit même où il nous avait perdus. Nous reprîmes gaiement notre route, et nous

entrâmes enfin dans la jonque en bénissant le Seigneur du fond de l'âme. Les bateliers n'ayant pas encore terminé leurs préparatifs, nous ne pûmes partir que le lendemain. Nous passâmes donc la nuit sur le fleuve, en face de la ville et pour ainsi dire à la barbe du vice-roi.

» La rivière de Canton pendant la nuit est en vérité ce que j'ai vu de plus fantasque. On peut dire qu'elle est presque aussi peuplée que la ville. L'eau est couverte d'une quantité prodigieuse de barques de toutes les dimensions et d'une variété impossible à décrire. La plupart affectent la forme de divers poissons, et il va sans dire que les Chinois ont choisi pour modèles les plus bizarres et les plus singuliers. Il en est qui sont construites comme des maisons, et celles-là ont une réputation assez équivoque; toutes sont richement ornées, quelques-unes resplendissent de dorures, d'autres sont sculptées avec élégance, dentelées et comme percées à jours, à la façon des boiseries de nos vieilles cathédrales. Toutes ces habitations flottantes, entourées de jolies lanternes, se meuvent et se croisent sans cesse, sans jamais s'embarrasser les unes les autres. C'est vraiment admirable! On voit bien que c'est une population aquatique, une population qui naît, vit et meurt sur l'eau. Chacun trouve sur la rivière ce qui est nécessaire à sa subsistance. Durant la nuit, je m'amusai longtemps à voir passer et repasser devant notre jonque une foule de petites embarcations qui n'étaient autre chose que des boutiques d'approvisionnement, des bazars en miniature; on y vendait des potages, des poissons frits, du riz, des gâteaux, des fruits, etc. Enfin, pour compléter cette fantasmagorie, ajoutez le bruit incessant du tantam et des pétards.

» Le lendemain, mercredi, nous partîmes de grand matin, le cœur plein d'espoir. Notre barque, cette fois, nous convenait à ravir. L'équipage était peu nombreux; trois jeunes gens nous servaient de matelots, et leur vieille mère, assise au gouvernail, faisait l'office de pilote. Ces jeunes gens nous paraissaient d'une précieuse simplicité, et déjà nous disions entre nous: « Voilà qui va bien; ceux-là au moins n'auront pas la malice de nous soupçonner. »

» Le second jour après notre départ, un de ces Chinois si ingénus vint trouver mes courriers, et leur dit en souriant: « Voici la barque des douaniers qui vient faire la visite... prenez bien vos précautions, nous savons que vous conduisez un Européen. » Les douaniers arrivèrent en effet, jetèrent un coup d'œil dans la jonque, ne virent pas de contrebande et s'en retournèrent. Nos matelots nous racontèrent

ensuite
leur ba
déjà co
leur pè
grande
étaient
ne poin
aux agu
» Cel
et qui
calamité
gagnai,
intéressé
grande.
mencem
chissions
ment des
pagode s
paroles d
la main
» La r
quable. L
chaîne de
dans de l
ses deux
blanchâtre
de bambo
plupart de
sur une lè
herbe cou
peaux de h
son cours
calcaires q
sommets, o
aux Chinois
toute simpl
de son pro
liter l'écoul

ensuite qu'ils m'avaient reconnu à l'instant même où j'étais entré dans leur barque, que cela ne leur avait pas été difficile, parce qu'ils avaient déjà conduit un autre Européen, il y avait tout au plus six ans, et que leur père, avant de mourir, leur avait recommandé sur ce point une grande discrétion; qu'au reste, nous n'avions rien à craindre, qu'ils étaient gens d'honneur et de probité; seulement, ils nous conjuraient de ne point commettre d'imprudence; pour eux, ils seraient assidûment aux aguets.

» Cet événement, qui devait avoir pour nous les plus graves résultats, et qui s'annonçait comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités, ne fut en définitive qu'une spéciale bénédiction de Dieu. Je gagnai, à être reconnu, l'avantage d'avoir de plus quatre sentinelles intéressées à ma sûreté, et de pouvoir en outre jouir d'une liberté plus grande. Nous demeurâmes douze jours sur cette barque, et ce commencement de mon voyage fut vraiment délicieux. Quand nous franchissions un défilé bien solitaire, rien ne m'empêchait de chanter hautement des cantiques et de louer le Seigneur; quand je rencontrais quelque pagode sur mon passage, j'étais tout fier de railler le démon avec les paroles du roi-prophète et d'insulter à ces idoles des nations, œuvres de la main des hommes.

» La rivière de Canton ne m'a paru offrir sur ses bords rien de remarquable. Elle serpente et se traîne ordinairement à travers une longue chaîne de montagnes; et quand son lit, peu profond, n'est pas encaissé dans de hautes roches taillées à pic, elle laisse de côté et d'autre, sur ses deux rives, des plaines plus ou moins étendues d'un sable fin et blanchâtre. Quelques champs de riz et de froment, de riches plantations de bambous et de saules pleureurs, beaucoup de collines élevées, la plupart décharnées et stériles, quelques-unes offrant pour toute parure, sur une légère couche de terre rouge, de rares bouquets de pins et une herbe courte, desséchée, que broutent nonchalamment de grands troupeaux de buffles: voilà ce qu'on rencontre le plus souvent en remontant son cours. En plusieurs endroits, on voit d'énormes masses de pierres calcaires qu'on dirait taillées de main d'homme depuis la base jusqu'au sommet, ou coupées en deux pour ouvrir un lit à la rivière. J'ai demandé aux Chinois d'où venaient ces singularités. Eux, ils ont trouvé la chose toute simple: « C'est le grand empereur Iao, m'ont-ils dit, qui, aidé de son premier ministre Chum, a fait partager ces montagnes pour faciliter l'écoulement des eaux après la grande inondation. » Vous savez,

mon cher ami, que, d'après la chronologie chinoise, cette grande inondation correspond au temps du déluge de Noé.

» Une de ces rives, qui s'élevait perpendiculairement comme une muraille colossale faite d'un seul bloc, était enrichie par surcroît d'un phénomène que je fus longtemps à comprendre. A une grande hauteur, on voyait deux espèces de galeries creusées dans le rocher; sur ces galeries apparaissaient comme des figures humaines qui semblaient se mouvoir parmi d'innombrables lumières; de temps en temps, des matières enflammées en descendaient et venaient s'éteindre dans le fleuve. Notre jonque approcha, et alors nous vîmes, amarrées au pied de la colline, une foule de petites nacelles remplies de passagers. Cet endroit n'était autre chose qu'un pèlerinage du diable; ceux qui venaient y pratiquer leurs superstitions passaient de leurs barques dans un souterrain, puis montaient par un escalier taillé dans l'intérieur de la montagne jusqu'aux galeries supérieures; là se trouvent des idoles privilégiées, des morceaux de bois qu'on vient adorer de fort loin!

» Les pagodes sont presque les seuls édifices quelque peu élégants que j'aie rencontrés jusqu'ici. J'ai aperçu des ponts d'une architecture imposante; il en est un surtout qui m'a frappé par ses gigantesques proportions; il était tout en pierres de taille. Je n'en connais qu'un seul qui lui soit supérieur, c'est celui de Toulouse; ceux de Paris ne le valent pas. Aux environs des villes, on voit s'élever des tours de dix à douze étages. Toutes affectent la forme hexagone. Quelquefois les fenêtres sont percées en ogives, et si les angles et le couronnement n'étaient pas chargés de dragons volants et autres colifichets mythologiques, coulés en porcelaine ou en faïence, je crois que plusieurs de ces tours pourraient rivaliser avec les clochers de nos belles églises du moyen âge. Elles sont d'un effet pittoresque, surtout quand elles s'élancent du sommet d'une haute montagne. Personne n'habite ces monuments, si ce n'est les lézards et les oiseaux de proie. Leur unique destination, à ce qu'on m'a dit, est d'annoncer tout simplement que dans la ville voisine il y a des collèges où l'on prépare des élèves au grade de bachelier. A part les quelques édifices que je viens de vous signaler, tout le reste est sale, noir, pauvre, misérable, enfumé, ouvert à tous les vents et comme tombant en ruines. Villes et villages, tout fait pitié.

» Il m'est aussi arrivé de faire connaissance avec les chemins publics de l'empire céleste. J'ai parcouru pendant une journée la route la plus fameuse du pays; on l'appelle *voie impériale*, ce qui n'empêche pas qu'elle

ne se
ment
trava
que c
piéton
piéton
choses
combr
qu'ils
métier
cela sa
du rep
porteur
» Le
d'un b
tellerie
est néc
confort
se repor
» La
comme
cuper d
peu d'in
dispositi
champs
propriété
à son tou
» Sur
une gran
provinces
Si qui for
par le Sa
tion de ne
sur la ter
retrouve
ville de s
demain, a
d'une faibl

ne soit pitoyable; elle est si étroite que trois hommes peuvent difficilement y marcher de front. Bien qu'elle soit pavée d'un bout à l'autre, ce travail a été exécuté d'une façon si irrégulière, avec des cailloux si pointus, que cela l'est pas, je vous assure, pour la plus grande commodité des piétons; et remarquez, s'il vous plaît, qu'on ne rencontre ici que des piétons. Les seuls moyens de transport, pour les individus et pour les choses, ce sont les épaules humaines. La route est continuellement encombrée de Chinois, qui vont et viennent chargés de fardeaux énormes, qu'ils portent toujours en courant. Ils sont tellement accoutumés à ce métier de mulet, qu'ils font d'ordinaire dix à douze lieues par jour, et cela sans relâche, n'ayant de repos que la nuit et durant la courte heure du repas. Les gens aisés peuvent louer à peu de frais des chaises à porteurs.

» Le grand avantage que présentent les chemins chinois, c'est que d'un bout à l'autre, et presque sans interruption, ils sont bordés d'hôtelleries, peu élégantes il est vrai, mais suffisamment pourvues de ce qui est nécessaire à des voyageurs qui ne coarent pas après le luxe et le confortable. Le plus souvent, ce sont de simples hangards, où l'on peut se reposer et dormir sans délier la bourse.

» La route impériale, si chétive, comme je vous l'ai dit, reste en outre comme étrangère à la sollicitude du gouvernement. Nul ne parait s'occuper des réparations qu'elle exige; souvent elle a été tracée avec assez peu d'intelligence, quelquefois sur un plan évidemment reprouvé par la disposition du sol. Quand elle n'est pas convenable, on passe à travers champs, et ici comme ailleurs, l'utilité publique prescrit sur le droit de propriété. En vertu, sans doute, du système de compensation, le champ, à son tour, ronge par ses empiétements le chemin de l'empereur.

» Sur le plateau d'une montagne ardue, haute et escarpée, s'élève une grande porte, espèce d'arc de triomphe qui fixe la limite de deux provinces: celle de Canton à laquelle j'allais dire adieu, et celle de Kian-Si qui forme avec le Che-Kian un vicariat apostolique récemment confié par le Saint-Siège à notre congrégation. Il est maintenant sous la direction de notre confrère Mgr Rameaux, évêque de Myre. En posant le pied sur la terre de Kian-Si, j'éprouvai comme les émotions d'un exilé qui retrouve sa patrie. Je descendis le versant de la montagne jusqu'à une ville de second ordre, où je passai la nuit dans une auberge. Le lendemain, au jour naissant, je montai sur une jonque; je suivis le courant d'une faible rivière qui coule parmi des collines plus boisées que celles de

Canton ; enfin , après quatre jours d'une navigation lente et paresseuse , j'eus la joie d'aborder à une de nos missions et d'embrasser M. Pescaud , excellent confrère que j'avais déjà connu à Paris . Il y avait trois semaines , jour pour jour , que j'avais quitté Macao . Les chrétiens d'alentour furent bientôt instruits de l'arrivée d'un Père européen ; ils vinrent me saluer à la façon orientale , en me disant : « Que Dieu vous protège ! »

» Je passai le dimanche au milieu d'eux , et j'y offris le saint sacrifice dans une chapelle bien pauvre , il est vrai , mais embellie par la ferveur de ces bons néophytes , par les prières qu'ils chantaient à deux chœurs durant la messe . Ces accords ne sont pas sans doute à la hauteur des savantes partitions de Rossini et de Meyerbeer , peut-être ne seraient-ils pas du goût des dilettanti et des virtuoses d'Europe ; mais pour moi j'y trouve quelque chose de tendre et de pieux qui pénètre délicieusement l'âme . Les chrétiens ont la touchante coutume de se réunir dans leurs modestes oratoires pour chanter en commun la prière du matin et du soir . Le dimanche , ces prières sont beaucoup plus multipliées et plus longues ; et , à la chute du jour , on se rassemble encore pour chanter le rosaire en entier . Je vous assure , mon cher Victor , que j'ai passé de bien doux moments à écouter leurs cantiques . Le chant a quelque chose de mystérieux et de divin . On a dit que l'homme avait d'abord chanté et qu'il avait parlé ensuite . Quand la langue du premier homme fut déliée , ses paroles en effet durent être un hymne au Seigneur . Maintenant notre langue est devenue prosaïque par le péché . Mais , comme rien n'a été totalement perdu par la déchéance , comme tout doit se retrouver dans la voie de réconciliation , la prière chrétienne a dû garder un souvenir de ce langage primitif , qui nous sera rendu au ciel pour chanter l'*Alleluia* sans fin , le *trisagion* éternel .

» Le lundi matin , après avoir dit la messe , je me disposai à poursuivre ma course . Nos chrétiens vinrent me souhaiter un bon voyage . Les adieux qu'on fait au missionnaire prennent toujours le caractère grave et imposant d'une cérémonie religieuse ; on se réunit dans la chapelle , on chante ensemble la prière du départ ; le prêtre passe dans les rangs , asperge le peuple d'eau bénite ; puis les fidèles s'avancent par petits groupes pour saluer le Père à la manière chinoise ; enfin le missionnaire bénit tout le troupeau , et après s'être mutuellement souhaité la protection du bon Dieu , on se sépare .

» A la ville voisine , nous louâmes une petite barque pour continuer notre route . Je vous ai mal parlé plus haut de la *voie impériale* , et pour

répa
fleuv
gran
porte
le fai
faut
ou co
d'un
et d'
jonqu
raisse
des a
imme
forme
longu
batear
»
Ainsi
jours.
redou
de la
réunis
C'est
les vei
rins, q
quand
darine
nages
les aut
cisème
navires
mange
mèlent
vous pl
forteme
au gén
rouges.
le plus

réparer autant qu'il est en moi cette médisance, je dois ajouter que les fleuves, ces beaux chemins tracés par la Providence, sont en Chine un grand supplément aux routes artificielles. Quand on veut voyager ou transporter des marchandises d'un lieu à un autre, il est rare qu'on ne puisse le faire par eau. La navigation est plus ou moins accélérée, selon qu'il faut remonter ou suivre le cours des rivières, selon que le vent est propice ou contraire. Tantôt c'est la voile qui se déploie, et alors on peut jouir d'un beau spectacle : comme le lit du fleuve est souvent creusé en zigzag et d'une manière assez capricieuse, on voit au loin, sans apercevoir les jonques, un grand nombre de hautes voiles de formes diverses qui paraissent se promener majestueusement sur la campagne et couvrir la cime des arbres ; tantôt on abaisse la voile qui se plie sur elle-même comme un immense éventail, et l'on vogue à la rame. Souvent aussi les matelots se forment en attelage sur la rive et font avancer la barque au moyen d'une longue corde. Evidemment tout cela ne vaut pas les messageries et les bateaux à vapeur du beau pays de France.

» Quelquefois la navigation est d'une lenteur vraiment déplorable. Ainsi dernièrement, pour faire quarante lieues il m'a fallu perdre dix jours. Ici, on ne voyage point la nuit ; les voleurs en sont la cause ; on redoute leur attaque, ce qui n'est assurément pas à la plus grande gloire de la police chinoise. Quand le jour commence à tomber, les jonques se réunissent par petits groupes, on jette l'ancre, et puis dorme qui pourra. C'est alors que commence le vacarme. Pendant toute la nuit, on marque les veilles à coups redoublés, qui sur les *tam-tam*, qui sur les tambourins, qui sur de gros tubes de bambou. Le charivari devient insupportable quand on a le triste honneur de se trouver auprès d'une barque mandarine. Il paraît de règle générale que les domestiques des hauts personnages se croient obligés en conscience de faire trois fois plus de bruit que les autres. Au demeurant, lorsqu'on ne va pas dans l'empire céleste précisément pour y chercher du bien-être, on ne se trouve pas mal dans les navires chinois ; on y est couché sur le lit qu'on sait s'y faire, on y mange ce qu'on a préparé. Les matelots sont de braves gens qui ne se mêlent pas de vos affaires, et qui n'ont avec vous que les relations qu'il vous plaît d'avoir ; on peut même y prier Dieu tout à son aise, on y est fortement excité quand on voit ces pauvres païens faire leurs inclinations au génie du fleuve, brûler le papier superstitieux et allumer les chandelles rouges. Chose bien remarquable ! j'ai crû m'apercevoir que c'était toujours le plus jeune de la troupe, ou un enfant, s'il y en avait, qui était chargé

du culte. Serait-ce que, même dans le paganisme, on reconnaît que la prière doit partir d'un cœur humble, simple et petit ?

» Après trente-cinq jours de voyage, j'ai débarqué joyeux et bien portant à Kien-Tchang-Fou, d'où je vous écris cette lettre. Mon premier soin a été d'envoyer un exprès annoncer mon arrivée à M. Laribe, qui est actuellement en mission dans un district assez éloigné. Il y a déjà trois jours que je l'attends; j'aurais peut-être trouvé ce temps fort long et fort ennuyeux, mais j'ai eu le plaisir de causer avec vous, mon cher ami, et cela m'a beaucoup aidé à prendre patience. »

V

Martyre de M. Cornay, missionnaire au Tong-King.

Extrait de la relation écrite par M. A. X. Marette, missionnaire apostolique au Tong-King, et par M. Cornay lui-même.

« Jean-Charles Cornay était né à Loudun, diocèse de Poitiers, de Jean-Baptiste Cornay et de Françoise Mayaud, le 12 mars 1809. Ses parents, propriétaires aisés, sont de plus recommandables par une piété en quelque sorte héréditaire dans leur famille. Le jeune Cornay, appliqué à l'étude dès le bas âge, commença ses classes au collège de Saumur, et les continua à celui de Montmorillon. Son esprit naturel, aidé d'une heureuse mémoire, lui procura de rapides succès. Se sentant appelé à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Poitiers en 1827, en sortit sous-diacre en 1830, pour passer au séminaire des Missions étrangères, à Paris, où l'appelait son zèle. Il n'était encore que diacre, n'ayant point l'âge nécessaire pour le sacerdoce, lorsqu'il s'embarqua pour la Chine le 17 septembre 1831. Il relâcha à Manille, et débarqua à Macao en mars 1832.

» M. Cornay était destiné pour la mission de Su-Tchuen, et c'était pour s'y rendre plus sûrement qu'il avait conçu le projet d'y pénétrer par la voie du Tong-King. Mais la Providence, admirable dans ses desseins, en ordonna autrement. Retenu par des circonstances imprévues dans le Tong-King, M. Cornay y fut ordonné prêtre le 20 avril 1834, par Mgr Havard, vicaire apostolique, et se décida à se fixer dans ces contrées. Tout semblait cependant devoir l'éloigner : d'un côté, le climat lui était contraire; de l'autre, Minh-Ménh, à l'occasion de la prise de M. Mar-

chan
serai
rette
l'insa
habit
positi
ment
taines
nèren
Rédui
l'Euro
sans
telle e
qu'il a
avant
» L
arrêté
Ce sain
son ég
ments
« A
brer la
chrétie
comme
des ma
rester
ronnaie
haies c
battre e
plus pr
tères j'e
offert le
celle du
soldats
leurs lon
été préf
les misè
que le f

chand, venait de promulguer un édit terrible contre tout missionnaire qui serait saisi sur les terres de sa juridiction.... « Cet édit, poursuit M. Marrette, nous condamnait aux précautions les plus minutieuses ; de plus, l'insalubrité du climat réduisit bientôt M. Cornay à un état de langueur habituelle, et des maux d'yeux fort violents vinrent encore aggraver sa position. Il put néanmoins, depuis son ordination, célébrer assez régulièrement la sainte messe, administrer le baptême, entendre quelques centaines de confessions et visiter les malades du voisinage ; mais là se bornèrent ses courses apostoliques ; sa santé dépérissait de jour en jour. Réduit à être à peu près inutile à la mission, on lui conseilla de regagner l'Europe, et il en forma sérieusement le projet. Ce ne fut pas néanmoins sans que son cœur de missionnaire souffrit vivement d'être réduit à une telle extrémité ; dans sa douleur d'abandonner cette carrière de combats qu'il était venu chercher si loin, il conjurait le Seigneur de le retirer à lui avant qu'il fût contraint de quitter la terre annamite. »

Les choses en étaient là, lorsqu'au mois de juin 1837, M. Cornay fut arrêté dans un village chrétien où il se croyait dans une complète sécurité.... Ce saint martyr a pu retracer lui-même les détails de tout ce qui fut fait à son égard presque jusqu'au moment de sa mort. Citons quelques fragments de cet intéressant récit.

« A l'instant où l'on vint m'avertir, dit M. Cornay, je partais pour célébrer la sainte messe ; comme il n'y avait pas un moment à perdre, un chrétien me conduisit bien vite sous un épais buisson, où je me tapis comme je pus. Je n'avais plus, comme dans la montagne, la ressource des marais et des sentiers détournés pour me cacher ; il me fallut donc rester là, au milieu même du quartier général des soldats qui m'environnaient et dont j'entendais les moindres paroles ; tout lois, entouré de haies comme je l'étais, je ne pouvais être vu ni atteint.... On se mit à battre et à examiner toutes les buissons du village. Le danger devenant plus pressant, je dis mon chapelet, et vous pouvez penser à quels mystères j'en appliquai les dizaines ; vous pouvez imaginer quel sacrifice j'avais offert le matin au lieu de la sainte messe, quelle méditation avait remplacé celle du jour. Ce ne fut cependant qu'à quatre heures du soir que les soldats parvinrent jusqu'à moi. Quand je vis pénétrer dans les buissons leurs longues lances armées d'un pied de fer, je ne songai pas qu'il eût été préférable de me laisser percer sur la place, ce qui eût évité toutes les misères qui découlaient des circonstances présentes ; je sortis avant que le fer m'eût atteint, et me livrai à eux. Me voilà donc pris ! On coupa

ma liane dans le buisson, et pendant qu'on m'attachait les bras derrière le dos, je m'offris à Jésus garrotté. Conduit devant les mandarins, je me mis à genoux et rendis mes hommages à Jésus crucifié et à la très-sainte Vierge, dont les images, saisies avec quelques autres effets avant mon arrestation, étaient suspendues derrière les mandarins. Ils virent que mes yeux étaient fixés sur ces objets sacrés, et me les présentant, ils m'en demandèrent l'explication. Je leur fis sur-le-champ ma profession de foi par un signe de croix bien carrément formé et clairement prononcé.... Mais la proie était trop belle, continue M. Cornay, pour lui laisser la possibilité de s'évader; on s'empessa en conséquence de lui mettre la cangue au cou; cette cangue qui doit un jour, comme le disent dans leur lettre les membres des conseils de la Propagation de la foi, se changer pour nous en une auréole de gloire.... Toutefois la cangue n'est pas au Tong-King ce qu'elle est en Chine, une large table carrée, qui ôte toute communication des bras à la tête (1); ce sont simplement deux longs morceaux de bois liés par quatre tringles, dont deux resserrent le cou et deux autres unissent les extrémités; celui qui la porte est donc encore assez libre dans ses mouvements. On garrotta aussi quarante individus, pour les tenir prêts aux corvées lors du départ des troupes. Je voyais tout ce manège, et je plaignais ce pauvre peuple qui, trop faible pour recevoir ses malheurs avec reconnaissance de la main de Dieu, allait en déverser toute la faute sur moi et surtout sur mon confrère, M. Marette, qui m'avait placé dans ce village. »

» Après une assez longue prière à genoux et exposé aux ardeurs du soleil au milieu du chemin, M. Cornay s'assit et s'ombragea d'un van, puis il répondit aux questions d'usage. Cependant la plupart des hommes du village en avaient été quittes pour différer leur déjeuner jusqu'à midi, et à cette heure les femmes et les enfants étaient venus leur apporter un

(1) La cangue chinoise est une espèce de table d'un bois épais, carrée, large de quatre à cinq pieds, pesant ordinairement de cent à deux cents livres; au milieu est un trou propre à recevoir le cou. Cette table est divisée par le milieu en deux parties qu'on unit avec des crochets de fer quand le cou se trouve pris au milieu. De cette manière les épaules portent tout le poids. En cet état, les mains ne pouvant pas approcher de la bouche, le patient est obligé de gager quelqu'un pour le servir. Cette cangue reste nuit et jour; et il y en a qui sont condamnés à la porter toute leur vie. Les uns, pour ne pas en être écrasés, la font suspendre, par le moyen de cordes, aux poutres de la prison, et dorment assis; d'autres appuient une des extrémités contre la muraille, l'autre à terre, et dorment ainsi à genoux.

repas frugal ; mais quant à notre saint confrère, il fut contraint de pousser son jeûne jusqu'à cinq heures ; alors, sur sa demande, le mandarin lui donna trois cuillerées de riz ; c'est à quoi dut se borner sa réfection. « Avant le repas, dit-il, ainsi qu'après, j'offris mes actions de grâces à Dieu avec force signes de croix, et les assistants comprirent bien ce que c'était. »

» M. Cornay, quoique captif, avait le visage riant ; il se mit même à chanter dans un livre de plain-chant, ce qui divertit fort les soldats, attirés par la nouveauté de nos airs, qui sont si différents des leurs. Cependant la fouille continuait avec activité, non pas qu'on espérât faire quelque autre capture considérable, mais parce que la prise de M. Cornay livrait le village à une sorte de pillage....

» Le colonel voulant, selon son plan médité, traiter M. Cornay comme un grand criminel d'Etat, avait ordonné dès la veille la construction d'une cage ; celle-ci fut apportée vers les huit heures du matin. « On m'ôta alors la cangue, dit le missionnaire, et j'entrai dans la cage, dont on lia fortement le dessus. Me voilà donc renfermé comme un loup, et à la merci de tout le monde ; cependant je vis bientôt que cette cage était préférable à la cangue, qui commençait déjà à peser sur mes épaules encore inhabiles à la porter ; là du moins je pouvais m'étendre et me mouvoir sans avoir de fardeau ; de plus, j'étais à l'abri des coups qu'on distribuait à tout venant. Enfin, quand la bête fut en cage, ses gardiens, la voyant en sûreté, s'approprièrent.

» Dans cet intervalle, les officiers examinèrent nos effets saisis, et ne les traitèrent pas, comme on pense, avec la délicatesse d'un sacristain ; toutefois ils accordèrent à mes instances six volumes qui s'y trouvaient devant moi. Interrogé sur leur usage, je leur dis que c'étaient des livres de prières et que je m'en servais pour prier pour eux ; cette réponse leur fit plaisir. Le colonel me céda aussitôt un christ qui était parmi les objets enlevés ; et comme il me demandait ce que j'en ferais, « C'est pour le vénérer, lui répondis-je, et pour lui demander la force dont j'ai besoin dans ce moment. » Là-dessus, prenant le livre des Evangiles, j'expliquai ce trait de la Passion où il est dit que Notre-Seigneur parut devant Pilate ; puis, ouvrant l'Imitation, je leur expliquai encore ce passage sur lequel je tombai : « Si vous vous réfugiez dans les blessures de Jésus, vous en ressentirez une grande force dans la tribulation, vous ferez peu de cas des mépris des hommes, et vous supporterez facilement leurs médisances. » J'y mis toute ma science ; et à force

de leur répéter ce que je disais mal, je vins à bout de me faire entendre.

» La cage dans laquelle j'étais porté n'était que provisoire ; elle était confectionnée avec des bambous, les quatre règles seuls étaient en bois. Je ne la croyais pas pesante, cependant huit hommes avaient peine à la porter. Comme les chemins n'étaient point proportionnés à sa largeur, sans cesse on était obligé de quitter les sentiers battus pour traverser les champs, et d'élargir les ouvertures des haies. Un soldat armé d'une verge frappait ces malheureux porteurs, et ne leur tenait aucun compte de la difficulté des routes. C'est ainsi que l'on traite le peuple au Tong-King ; les coups sont le seul salaire des corvées auxquelles on l'assujettit.

» Enfin on arriva au lieu de la couchée. Les mandarins se retirèrent dans un temple, et la cage resta au bas. Ce fut ainsi que je passai ma seconde nuit en plein air. Heureusement le mandarin m'avait rendu ma couverture, un tapis d'autel et deux habits qui forment aujourd'hui encore toute ma garde-robe ; je pus donc me préserver du froid. Dans cette nuit, les soldats m'apprirent que ce n'était pas moi qu'on cherchait, mais un rebelle, et que celui-ci s'étant enfui, on avait mis la main sur moi, parce que je m'étais trouvé là.

» Le jeudi 22 juin, le convoi s'achemina vers le gouvernement de la province, qui n'est qu'à six lieues de Bau-No. En route, M. Cornay priait, lisait, chantait et causait tour à tour ; tout le monde vantait sa gaité. Il raconte ainsi le trajet : « On se remit en marche au point du jour. On était alors sur la grande route ; cette route, qu'on n'appelle royale que parce qu'il n'y en a qu'une de ce genre au Tong-King, n'est cependant pas fort large ; deux voitures de la dimension de la mienne y eussent été souvent embarrassées dans leur rencontre, sans compter que le chemin, coupé par de misérables ponts qui retardaient la marche, est rompu en plusieurs endroits. A tout instant mes porteurs étaient obligés de courir pour se mettre au train des soldats, sans pouvoir s'arrêter à boire un peu d'eau pour se rafraîchir. Quoi qu'il en soit, ma marche était en un sens fort pompeuse, environ cent cinquante soldats me précédaient, et autant me suivaient, avec des mandarins en filets surmontés de dais ; ma cage, portée par huit hommes et ombragée par un tapis rouge, occupait le milieu ; j'étais suivi de huit chrétiens arrêtés au même temps que moi, qui marchaient tristement, attachés ensemble par l'extrémité de leurs cangues. Sur la route, quantité de peuple accourait à la nouveauté du spectacle. Ce fut ainsi qu'on arriva au relai d'une préfecture. Je fus déposé devant un

mandarin, qui, s'étant enquis auprès des officiers, commença avant tout par me dire de chanter, parce que mon talent en ce genre était déjà renommé. J'eus beau m'excuser sur ce que j'étais à jeun, il fallut chanter. Je déroulais donc toute l'étendue de ma belle voix, desséchée par une espèce de jeûne de deux jours et demi, et leur chantai ce que je pus me rappeler des vieux cantiques de Montmorillon. Tous les soldats étaient à l'entour, et un peuple nombreux se fût précipité vers la cage, sans la verge en activité de service. Dès ce moment mon rôle changea; je devins un oiseau précieux par son beau ramage; après cela on me donna à manger. Quelques moments après, je vis punir deux sous-officiers à qui deux soldats administrèrent quinze coups de verge; mais sachant bien à qui ils s'adressaient, ils ne faisaient qu'effleurer les habits; après s'être relevés et avoir salué (car ici lorsqu'on a été puni, il faut remercier ainsi son supérieur), les sous-officiers firent fonction de bourreaux à l'égard de deux soldats; cette fois ce fut avec la dextérité de gens qui sont au fait de la chose. Les soldats s'étant relevés, le mandarin fit encore frapper de trois coups la place où ils s'étaient couchés; la poussière vola, et l'on se remit en route.

» Assez à l'aise dans ma cage, je pus pendant le trajet considérer de près les soldats qui m'entouraient et leur tenue. Ils ont des uniformes de gros drap d'Europe; leur habit ne diffère pas pour la forme de ceux du peuple, mais les manches sont d'une couleur différente de celle du reste du corps; les parements ressemblent assez à ceux des uniformes de nos pays; des bandes et une ceinture d'une nuance tranchante viennent encore perfectionner la bigarrure. Leur coiffure consiste, comme celle des autres Annamites, en un turban, avec la seule différence qu'ils affublent par-dessus un petit chapeau pointu, fait comme un couvercle de casserole. Leur pantalon est si court qu'il laisse à découvert leurs jambes et leurs pieds noirs; impossible de rien imaginer de plus grotesque. De plus, comme ils sont couchés continuellement à terre tout habillés, leur malpropreté est extrême; sans parler de la vermine dont ils sont couverts, leurs vêtements, pour la plupart, sont tout déchirés et raccommodés tant bien que mal avec toutes sortes de lambeaux. Enfin, sans tenue, ils ne gardent pas même de rang et marchent à la débânde. Ils sont néanmoins distingués les uns des autres, moins par la couleur particulière à chaque bataillon que par l'armure. Ceux-ci ont un fusil avec baïonnette, ceux-là des piques de huit pieds armées d'un fer de six pouces; d'autres portent des lances de six pieds, dont le fer, en forme de coutelas, a plus d'un pied de hauteur; d'autres enfin n'ont que le sabre et le bou-

clier. J'imagine que quand ils sont en bataille, les fusils au moins sont séparés des autres armes; mais en route tout est pêle-mêle. Je sais qu'il n'existe point de cavalerie et que les pièces de campagne sont portées à bras. Tel fut le cortège au milieu duquel je parvins au chef-lieu du gouvernement de la province de l'Ouest, dite Doai, où j'avais passé déguisé en Chinois cinq ans auparavant; c'est un gouvernement général, qui comprend les deux provinces Hung et Tuyen.

» Un peuple immense accourait de toutes parts lorsqu'on m'introduisit au gouvernement. C'est comme un camp fortifié, presque de plain-pied et entouré de fossés; il sert à la fois d'hôtel aux mandarins, de tribunaux, de caserne, de prison, de greniers publics; le circuit peut en être d'une demi-lieue. Les remparts, élevés d'environ vingt pieds, sont construits en briques formées de grosses masses d'une terre qui se sèche au soleil et se durcit sans avoir besoin de cuisson; ces briques sont moins solides que les pierres, mais elles sont suffisantes, vu la faiblesse des moyens d'attaque dans ce pays. Les remparts sont, du reste, appuyés par des terrasses comme en Europe; l'intérieur de ce camp fortifié est divisé en plusieurs enceintes. Je fus déposé devant l'hôtel du gouverneur général. Ce gouverneur est un homme assez grand, d'environ cinquante ans, sans barbe et d'une belle figure relevée par une blancheur peu ordinaire au Tong-King. Il vint gravement jeter quelques regards sur tout mon attirail, et se retira; puis il me fit dire que dans peu de jours je serais envoyé à la cour de Cochinchine et remis à la discrétion du roi.

» Lorsque le gouverneur se fut éloigné, ma cage fut entourée d'une foule d'enfants et de satellites des mandarins de la place. Je me composai de mon mieux, et refusant de répondre aux questions qui m'étaient adressées de toutes parts, je ne prononçai que ces mots: « Je n'ai pas peur. » Ces paroles furent répétées de bouche en bouche. « Non, n'ayez pas peur, me disaient-ils, nous ne voulons vous faire aucun mal; c'est la curiosité qui nous attire auprès de vous, nous n'avions jamais vu d'Européen. » Je me déridai enfin à l'approche de l'officier mon interrogateur, qui leur donna tous les renseignements qu'ils pouvaient désirer; celui-ci me força encore à chanter pour prix de mon dîner: je chantai un complet à la sainte Vierge.

» Bientôt parut la grande cage dans laquelle je devais définitivement habiter. Sorti de la première, j'eus les bras liés, et de plus je fus enchaîné. La chaîne qu'on m'apporta est triangulaire; elle me prend au cou par un anneau majeur et descend jusqu'au nombril, où elle se divise

pour
les c
chain
nant
foi: l
tion
cage
mièr
ment
la nu
sa lor
haute
vent
tours
uns d
fatigu
la nu
souffr
en jou
» M
dique,
contre
deux n
le dés
subalte
justice
morces
geux n
« D
que je
toire;
mier;
souffrir
et de M
je n'av
pourrai
religion
ensuite

pour s'attacher au-dessous des deux jambes par deux autres anneaux ; les cleus en sont rivés , en sorte qu'il n'y aura plus moyen d'ouvrir ma chaîne que quand il me faudra mourir, ou m'en aller en liberté moyennant finance. Le poids de la chaîne ordinaire est de huit livres : quelquefois les criminels sont obligés d'en faire eux-mêmes les frais. Cette opération achevée , on me délia les bras , et je pris possession de ma nouvelle cage , que l'on referma soigneusement. De même dimension que la première, cette cage est assez haute et assez large pour que je puisse facilement changer de position, mais elle n'est pas tout à fait assez longue pour la nuit. Elle est carrée, posée sur quatre pieds de six pouces d'élévation ; sa longueur est de cinq pieds environ sur quatre de large , et avant de hauteur à l'intérieur. Elle a quatre bras qui la prennent au milieu et servent à la transporter ; le dessous et le dessus sont en planches, les alentours garnis de barreaux en bois , croisés à la distance de six pouces les uns des autres. Depuis huit jours que je suis en cage , je suis déjà bien fatigué d'être toujours couché ou assis dans une si étroite circonférence ; la nuit surtout, je suis rompu par la dureté du bois : mais il faut bien souffrir, sans autre perspective qu'une augmentation de douleurs de jour en jour. Telle est la volonté de Dieu ; qu'elle s'accomplisse ! »

M. Cornay fut soumis le 20 juillet à un premier interrogatoire juridique, où il n'eut pour défense que son innocence ; ayant seul à combattre contre un accusateur qui espérait se racheter au prix de son sang, contre deux misérables chrétiens pris avec lui et qui, gagnés par les mandarins, le désignaient comme chef de révolte, contre une nuée de mandarins subalternes, contre plusieurs faux témoins, enfin contre l'intendant de justice, qui le menaçait de pinces rougies au feu et de le faire hacher en morceaux s'il persistait à nier le fait. Le 30 juillet suivant, notre courageux martyr écrivait en ces termes :

« D'après les lettres reçues de mon confrère M. Mariette, il parait que je n'ai plus rien à espérer. On me fait craindre un second interrogatoire ; je ne sais si je m'en tirerai sans effusion de sang, comme du premier ; toutefois, mieux préparé au combat, j'aurai aussi plus de force pour souffrir. Je continue, du reste, à être gai et à chanter les louanges de Dieu et de Marie. Le colonel, qui vient me voir souvent, m'a annoncé que si je n'avouais mon crime il me faudrait mourir, et me demandant si je pourrais encore chanter, je lui chantais sur-le-champ ce cantique : « La religion nous appelle, sachons vaincre, sachons mourir, etc. » J'ajoutai ensuite qu'alors même que je serais attaché au poteau, je chanterais s'il me

l'ordonnait. Il ne put se défendre de témoigner son étonnement. Oui, s'il me faut chanter à la dernière heure, me rappelant l'exemple des anciens martyrs, je chanterai pour la plus grande gloire de Dieu ; Jésus, Marie, Joseph, seront mes dernières paroles.

» Vendredi 11 août, j'ai comparu pour mon second interrogatoire ; on m'a fait sortir de ma cage, j'ai été orné d'une énorme cangue qu'on a ferrée à neuf ; puis, après quelques demandes sur ma prévention de rébellien, j'ai été traîné, étendu, mis à nu et lié. Chaque fois que je répondais « Tout ce qu'on avance est calomnieux », les coups de verges pleuvaient sur moi ; on revenait sans cesse à la charge, me menaçant sans cesse d'être frappé jusqu'au soir, tantôt d'être soumis tous les jours à un semblable traitement jusqu'à ce que j'avouasse mon crime, puis on me promettait le pardon du moment où je me serais rendu coupable ; mais on n'a rien obtenu de moi, et, après cinquante coups, on m'a délié. Quelque douloureuse qu'ait été cette question, la plus vive souffrance était celle que me causaient mes bras, liés vers les poignets et engourdis de plus par la cangue sur laquelle ils étaient tendus. Enfin on m'a traîné dans ma cage, et, en arrivant dans ma prison, j'ai chanté le *Salve Regina*. Dites à mon servant Kim que je n'ai pas jeté un seul cri ni poussé même de soupir qu'à la fin, lorsque mes bras me faisaient souffrir outre mesure. La nuit, le lendemain et la deuxième nuit, mes blessures me causaient des douleurs aiguës. A présent, huit jours après, les plaies sont en partie guéries ; mais mon pied gauche, écorché par la corde qui le liait, est plus malade que le reste du corps. Je m'attendais à de nouveaux tourments le lendemain, selon les promesses que l'on m'avait faites ; Jésus m'a épargné ce calice d'amertume. A présent, si ce n'est mon pied, je serais prêt à recommencer. Hier, le colonel est venu essayer par ses promesses de m'arracher un aveu ; il n'a pas plus gagné que les autres par les menaces et les tortures. Adieu, je chante et surtout je prie Dieu plus qu'auparavant. »

» Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien la question avec la verge est horrible ; autrefois, on donnait simplement la bastonnade, aujourd'hui on ne fait usage que de verges d'environ trois pieds de long, dont l'extrémité flexible est garnie de plomb pour augmenter la violence des coups. On peut quelquefois, en soudoyant l'exécuteur, l'engager à ménager un peu le patient ; mais si le bourreau y emploie toute son adresse, la victime sort de là à demi-morte et le corps tout ensanglanté, car quelquefois la verge emporte des morceaux de chair. Je voudrais pouvoir ajouter quelques détails sur les interrogatoires qu'a subis M. Cornay ;

mais comme les audiences des tribunaux sont toujours secrètes, rien ne perce au dehors que ce que les parties intéressées peuvent dire à la dérobée. Après cela, s'étonnera-t-on si la justice annamite fait vivre ou mourir au gré de la cupidité ?... »

» Voici le billet que M. Cornay adressa à ses parents, après avoir subi la question :

« Mon cher père et ma chère mère,

» Mon sang a déjà coulé dans les tourments, et doit encore couler deux ou trois fois avant que j'aie les quatre membres et la tête coupés. La peine que vous ressentirez en apprenant ces détails m'a fait déjà verser des larmes ; mais aussi la pensée que je serai près de Dieu à intercéder pour vous quand vous lirez cette lettre, m'a consolé et pour moi et pour vous. Ne pleurez pas le jour de ma mort : il sera le plus beau jour de ma vie, puisqu'il mettra fin à mes souffrances et sera le commencement de mon bonheur. Mes tourments mêmes ne sont pas absolument cruels ; on ne me frappera pour la seconde fois que quand je serai guéri de mes premières blessures. Je ne serai point pincé ni tirailé, comme M. Marchand, et, en supposant qu'on me coupe les quatre membres, quatre hommes le feront en même temps et un cinquième me coupera la tête ; ainsi je n'aurai pas beaucoup à souffrir. Consolerez-vous donc ; dans peu tout sera terminé, et je serai à vous attendre dans le ciel.

» Je suis, avec l'affection et le respect filial, mon cher père et ma chère mère, votre fils,

» J.-C. CORNAY. — En cage, le 18 août 1837. »

» Qui n'admira le courage et la piété filiale du martyr, qui, pour consoler ses parents, a le talent de pallier la douleur même des supplices. C'est une remarque, du reste, qui n'a échappé à personne ; ce même homme, qui ne cessait naguère de parler de ses maux, soumis à une si rude épreuve, n'a presque pas poussé un soupir ; il n'a pas même cessé d'être gai ; l'effet de la grâce divine était sensible en lui.

» M. Cornay envoya aussi une lettre d'adieux à Mgr l'évêque et à tous ses confrères de la mission ; elle était accompagnée d'un petit billet pour Sa Grandeur, en forme de lettre d'indulgence des martyrs. En voici la traduction, l'original était en latin :

« Monseigneur, quoique ma recommandation ne mérite aucune attention, cependant j'ose, par mon titre de confesseur de la foi dont le sang a déjà

coulé, imiter les anciens martyrs qui accordaient aux tombés des lettres d'indulgence. Je prie donc Votre Grandeur d'oublier la faute de mon servant Kim, et de lui accorder le grade de catéchiste après qu'il aura récité les livres d'instruction d'usage. J'espère que, rentré en grâce comme l'enfant prodigue, il fera oublier le passé par une conduite désormais exemplaire. J'attends cette faveur de votre bonté. »

» Au dos de ce même billet était une petite exhortation à ce même servant, qui, dans le fait, avait démerité, et un témoignage de l'affection et du souvenir paternel que lui portait M. Cornay.

» Je cite ce trait, en apparence assez minutieux, pour faire honneur au bon cœur du missionnaire, qui n'oubliait rien dans la position critique où il était. Sa recommandation eut, du reste, l'effet désiré.

» Nous étions dans l'attente du troisième et dernier interrogatoire, et de la sentence qui devait s'ensuivre. Voici comment M. Cornay en rend compte :

« Mon cher confrère, je reçois, dans les douleurs d'une nouvelle torture, votre billet qui a failli être pris. Vous voulez absolument m'écrire, vous jouez le tout pour le tout. Je vous réponds, avec mes mauvais yeux, à la lueur d'une lampe placée à dix pieds de moi. Mon troisième interrogatoire a eu lieu aujourd'hui, mardi 29 août. Avant de me frapper, on a voulu me faire fouler la croix; mais je me suis prosterné de mon long le visage sur la croix, puis je l'ai relevée, portée à ma bouche, d'où on me l'a arrachée. On m'épargne si peu, qu'on a usé trois verges la première fois sur mon corps. Les soixante-cinq coups, que j'ai reçus cette fois-ci avec une verge neuve, n'ont pas été moins douloureux. Après la question, rentré dans la cage, on m'a fait sortir le pied; croyant que c'était pour le pincer avec des tenailles, je l'ai allongé en l'offrant à Jésus-Christ; mais quand on l'a tenu, on a fait paraître la croix qu'on a appliquée dessous; un instant après on l'a ôtée, me demandant si j'y consentais: « Oh! non, bien sûr, » si-je répliquai. Voilà le fait important à vous dire, de peur qu'on ne le dénature. »

» Ainsi donc, en deux fois, M. Cornay reçut cent quinze coups de verge. Quoiqu'il m'écrive aussitôt après la question, et qu'au ton de sa lettre il paraisse assez peu sensible à la douleur, il n'en est pas moins vrai, comme il nous l'apprend lui-même, que la question est affreuse; il souffrait alors au point qu'il ne pouvait manger, et qu'il pria de donner son repas aux pauvres.

» Dans un autre billet, il me demandait à quelle date tombaient les

Quai
fais
froid
et m
jours
néces
man
»
jours
avec

»
Touss
l'anné
rendu
nay d
mais
pose
car ils
tels fu
vrance
clairer
répond

» Le
Je reç
que la
je me s
de sa gl
ce corp
j'aie ét
sur la s
rien san
quité a
à temps
car elle
même.

Quatre-Temps : « Car, rien ne m'empêchant de jeûner, ajoutait-il, je fais les jeûnes d'obligation. Si je vis encore dans les premiers jours de froid, vous me feriez plaisir de m'envoyer des habits un peu plus chauds, et même mes vieilles chausses ne seraient pas superflues. Je chante toujours, en l'absence comme en présence du colonel, auquel il n'est pas nécessaire de faire mauvaise mine. Dès que la sentence aura paru, ne manquez pas de m'en informer.

» Si jusqu'ici je n'ai pas signé mes billets, c'est que je comptais toujours y ajouter, et que l'occasion me les arrachait à l'improviste. Je suis, avec reconnaissance, tout à vous en cette vie et en l'autre.

» J.-C. CORNAY, dans les fers. »

» Dans ma réponse, j'eus soin de le prévenir qu'il irait célébrer la Toussaint au ciel, et que certainement il ne verrait pas le premier jour de l'année suivante. Tout annonçait, en effet, que la sentence allait être rendue.... Le 6 septembre, le gouverneur général se fit apporter M. Cornay dans la cour de la salle d'audience, comme pour instruire sa cause, mais en réalité pour l'endormir sur son pressant danger de mort. Je suppose que les mandarins, redoutant le pouvoir magique de l'Européen, car ils en sont à ce point de crédulité, craignirent l'effet de sa vengeance; tels furent sans doute les motifs qui les engagèrent à lui parler de sa délivrance prochaine, due à l'intérêt qu'ils lui portaient. Mais j'eus soin d'éclaircir M. Cornay sur sa véritable position, par une lettre à laquelle il me répondit comme il suit :

« Le jour de l'Exaltation de la sainte Croix.

» *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* Je reçois, mon bien-aimé confrère, votre billet dans lequel vous me dites que la paix n'est pas de ce monde. Si, en pensant que tout était terminé, je me suis livré à la joie, c'était dans la joie du Seigneur, uniquement en vue de sa gloire. Mais vous savez trop combien j'ai toujours désiré être délivré de ce corps de mort, pour croire que, malgré les différentes lueurs d'espérance, j'aie été un instant sans offrir ma vie au bon Dieu. Je ne compte guère sur la sentence du roi; et, supposé qu'on l'attende, elle ne changera rien sans doute, on ne fera qu'aggraver le mal. *Consummatum est* : l'iniquité a consommé son astuce. Votre charité est parfaite en m'avertissant à temps, pour que je ne sois pas trop surpris par l'annonce de la mort; car elle ne tardera pas sans doute, si l'on craint que je me la donne moi-même.

» Que votre lettre soit donc la dernière ; vous ne sauriez, d'ailleurs, plus rien avoir à me dire. Quant à moi, quoiqu'on paraisse m'observer avec moins de vigilance, dès qu'on recommencera à le faire, ce sera avec tant de soin que je ne pourrai plus vous écrire, même la nuit.

» Adieu, mon bien-aimé ; adieu à tous mes confrères et à notre digne évêque : si j'ai pu quelquefois, à mon insu et en quoi que ce soit, le contrister, je lui en demande pardon ; certes, je ne l'ai pas fait avec malice.

» Je désirerais bien que vous pussiez me procurer l'absolution ; mais si cela est impossible, ô mon Dieu, dis-je souvent, « contrition pour confession, mon sang à la place de l'Extrême-Onction. » Je ne me sens la conscience chargée d'aucun péché grave ; pour cela, cependant, je ne suis pas justifié. Mais Marie m'obtiendra la contrition, et le sabre me fera l'onction.

» Déjà j'avais écrit ma confession au P. Thé ; mais, pour ne rien négliger, je l'ai refaite : confiez-la à celui que vous pourrez députer. Dites-lui que, quand il aura fait le signe convenu, il me suive pas à pas jusqu'à ce que tout soit fini. J'absoudrai moi-même mes compagnons, si je meurs avec eux. Adieu, adieu ; priez et offrez le saint sacrifice pour mon heureuse mort.

» Tout à vous en cette vie et en l'autre.

» J.-C. CORNAY, indigne soldat de J.-C. »

» Tel fut le testament du martyr ; mais il ne me parvint qu'avec la nouvelle de sa mort.

» Le 20 septembre, mercredi des Quatre-Temps, étant jour de jeûne, M. Cornay attendit jusqu'à midi pour prendre son repas. Le catéchiste qui avait ordre de demeurer près de lui, ayant dîné à son tour, se rendit à la chrétienté voisine, et laissa une seule religieuse pour prendre soin de ce qui pourrait arriver. Entre midi et une heure, on aperçoit un courrier à cheval portant un drapeau ; aussitôt un soldat chrétien, averti par le courrier même, informe la bonne religieuse qu'on va exécuter M. Cornay. Seule dans un moment si critique, elle se trouvait assez embarrassée, mais bientôt son parti est pris ; elle dit à une vieille domestique de se charger de deux nattes pour les étendre sous le martyr lors des apprêts du supplice, et court vers la prison. J'ignore ce qui se passa alors dans la forteresse ; probablement qu'à la réception de la sanction

roy
dan
»
der
abo
de s
auto
En a
cym
géné
La r
pays
ont
toute
ress
traje
sa g
motif
vers
vingt
place
lance
elle e
cier p
bale ;
marty
» L
royau
pable
chef d
et que
le fleur
de l'in
» L
Minh-N
» C
supplic
la tête

royale, les mandarins s'assemblèrent, et qu'on intima l'arrêt au condamné.

» Sur les deux heures, parait le convoi fatal. Il sort par la porte de derrière ou occidentale de la forteresse, longe le côté méridional, et vient aboutir à la grande rue. M. Cornay est seul dans sa cage, sans aucun de ses compagnons d'infortune. Trois cents soldats environ le précèdent; autour de lui sont les bourreaux, avec le sabre nu ou la hache à la main. En avant, on porte la planche où est écrite sa sentence, derrière, une cymbale rend de moment en moment quelques sons lugubres; enfin, le général qui doit présider à l'exécution ferme la marche, il est à cheval. La nouveauté du spectacle (car jamais Européen n'a été exécuté dans ce pays) attire une foule immense. Ceux des chrétiens du voisinage qui ont pu être prévenus accourent aussi en hâte, mais ils s'abstiennent de toute démonstration extérieure d'affliction. Pendant le circuit de la forteresse, le martyr chante; parvenu à la grande rue et pendant le reste du trajet, il lit des prières dans un livre. Chacun admire sa tranquillité, et sa grandeur d'âme étonne ces idolâtres, qui n'en comprennent point le motif. Le convoi, étant sorti de la bourgade, quitte la route et dévie vers un champ voisin, choisi pour lieu de l'exécution; le trajet avait duré vingt minutes. M. Cornay est déposé dans sa cage, au coin nord-est de la place où il va être immolé; les soldats forment le cercle et plantent leurs lances en terre; la foule s'agite derrière près des champs ensemencés, où elle est contenue par les soldats, qui tous sont armés d'une verge; l'officier présidant reste en dehors sur la route, avec le porte-voix et la cymbale; enfin l'écriteau où est inscrite la sentence est fixé non loin du martyr; on y lit ces mots :

» Le nommé Tan, dont le vrai nom est Cao-Lang-Ne (Cornay), du royaume de Phu-Lang-Sa (France), et de la ville de Loudun, est coupable comme chef de fausse secte, déguisé dans ce royaume, et comme chef de révolte. L'édit souverain ordonne qu'il soit haché en morceaux, et que sa tête, après avoir été exposée durant trois jours, soit jetée dans le fleuve. Que cette sentence exemplaire fasse impression partout ! Fin de l'inscription.

» Le 21 de la huitième lune de la dix-huitième année du règne de Minh-Mênh. »

» Cette peine, réservée aux seuls criminels d'Etat, est le dernier des supplices. Elle consiste à avoir d'abord les bras et les jambes coupés, puis la tête, et enfin le reste du corps fendu en quatre. Bien qu'ordinairement

l'amputation des membres soit faite par plusieurs bourreaux, et à peu près en même temps, on comprend néanmoins quelles horribles souffrances il doit en résulter pour le patient. Comme missionnaire, et même comme simple Européen, M. Cornay était voué à la mort; mais, sans l'inculpation de révolte, jamais il n'eût été condamné à être haché par morceaux. Cependant la cage est ouverte par le haut à l'aide du sabre, et inclinée pour faciliter la sortie du prisonnier. Après, le martyr s'assied à terre pour qu'on lui ôte ses fers. Il se rencontre que l'ouvrier de corvée est chrétien; celui-ci s'est vanté d'avoir ouvert si délicatement les trois anneaux rivés, que le Père ne dut pas s'en apercevoir; il ajoute que, sur sa demande d'un petit souvenir, le missionnaire s'arrache quelques cheveux et les lui donna. Puisse ce chrétien avoir part aux mérites du saint martyr! Cependant les bourreaux plantent en terre quatre piquets d'environ un pied, pour y attacher les pieds et les mains de la victime. La vieille servante se présente avec ses deux nattes; mais sur la défense d'entrer dans le cercle, elle les remet aux bourreaux. Ceux-ci prennent encore la natte qui était dans la cage, puis en étendent deux, l'une à côté de l'autre, et la troisième par-dessus. Le vieux tapis d'autel, que le mandarin avait laissé jusque-là à M. Cornay, est aussi plié en quatre et étendu sur les nattes. Tel est l'autel où sera immolée la victime....

» On ordonne au martyr de se déshabiller; il est forcé d'ôter son pantalon et de ne garder que sa chemise; alors il se prosterne de tout son long et à plat ventre sur le tapis. Cependant quatre bourreaux lui attachent les pieds et les mains aux quatre piquets; un cinquième consolide la tête à l'aide de deux autres piquets fixés à côté des tempes; ceci, à la différence des indigènes, qui sont attachés par leurs longs cheveux à un seul piquet placé en avant. Les bras sont étendus en croix, mais les pieds sont presque réunis.

» Après ces préparatifs, qui ont pris environ vingt minutes, le portevoy demande si tout est prêt; et, sur la réponse affirmative, partie de toutes les bouches, il annonce aux bourreaux qu'aussitôt après le premier coup de cymbale, ils tranchent d'abord la tête, puis amputent les bras et les jambes, et fendent le tronc en quatre morceaux. Il ajoute que la tête sera exposée pendant trois jours, et le corps remis au chef du quartier. La décollation du martyr, avant tout, était une chose d'autant plus étonnante qu'elle contrastait avec l'ordre royal que deux secrétaires tenaient en main sur la place même. Je ne puis expliquer autrement ce procédé qu'en le rapportant à un reste de sentiment d'humanité de la part des

man
venu
suffi
fut n
tout
le sa
sont

victim
décol
au cie
midi

Mart
et

» M
petit v
vénéral
de sa
le Ciel
toucha
faisaien
l'âge, e
étudia
Souven
pauvres
et s'affa
sistiqu

» En
eût été j
de conv

(1) M. C
missionnai
appartenai

mandarins. Au reste, nous devons d'autant plus les en louer que, parvenue aux oreilles du roi, la nouvelle de cet adoucissement de peine aurait suffi pour les compromettre gravement. J'ignore si la grâce dont il s'agit fut notifiée au martyr ; dans tous les cas, il était bien résigné à être haché tout vivant. Cependant les bourreaux se tiennent debout autour du patient, le sabre levé : le plus décidé est à la tête, au côté gauche ; trois autres sont placés au bras droit et aux pieds.

» La foule est dans une attente pénible ; tous les regards se fixent sur la victime. A peine la cymbale a-t-elle cessé de retentir que le bourreau décolle d'un seul coup de sabre le saint martyr, dont la belle âme s'envole au ciel, le mercredi 20 septembre 1837, sur les trois heures après-midi (1)... »

VI

Martyre de Mgr Dumoulin Borie, élu évêque d'Acanthe
et vicaire apostolique du Tong-King occidental.

» Mgr Pierre Dumoulin Borie naquit le 20 février 1808, à Cor, petit village du département de la Corrèze. Un oncle paternel, prêtre vénérable que la foi avait trouvé fidèle aux temps mauvais, se chargea de sa première éducation et développa les heureuses dispositions que le Ciel avait mises dans son cœur. Une grande dévotion à Marie, une touchante charité envers les pauvres, et un zèle persévérant pour l'étude, faisaient comme le fond de son caractère. Ces vertus se fortifièrent avec l'âge, et brillèrent avec éclat au collège de Beaulieu, où le jeune Borie étudia comme externe, sans cesser d'être sous la direction de son oncle. Souvent on le vit partager ses repas et même ses habits avec ses chers pauvres. Dès ce temps, il aimait à se retirer dans la solitude pour y prier et s'affermir dans la résolution qu'il avait prise d'embrasser l'état ecclésiastique.

» En 1826, il entra au grand séminaire de Tulle. Quoique sa conduite eût été jusque-là si exemplaire, ce fut encore pour lui comme une époque de conversion. Déjà il avait formé et manifesté le dessein de se consacrer

(1) M. Cornay est mort à vingt-huit ans, six mois et huit jours. C'est le premier missionnaire français martyrisé au Tong-King, car tous ceux qui l'ont été avant lui appartenaient à différents royaumes de l'Europe.

aux missions étrangères, vocation sublime dont il cherchait à se rendre digne par un attachement chaque jour plus parfait.

» Au commencement de sa troisième année de séminaire, il assista son père à ses derniers moments; il l'exhorta lui-même et eut la consolation de le voir mourir de la mort des justes.

» Enfin arriva le moment où il devait se séparer de tout ce qu'il aimait le plus sur la terre. Ni sa reconnaissance pour un oncle chéri, ni les larmes de sa pieuse mère, ni l'amour de deux frères encore en bas âge, ne purent le retenir, quand la voix de Dieu se fut fait entendre. Le 6 octobre 1829, il arriva au séminaire des missions étrangères à Paris. Un seul mot fera juger de la fermeté qu'il avait su donner à son cœur naturellement si sensible : sur le point de se séparer de quelques confrères qu'il avait tendrement aimés, et qu'il n'espérait plus revoir en ce monde, il leur dit avec calme et en les embrassant pour la dernière fois : « Adieu, jusqu'au jour de la résurrection universelle ! »

» Son amour pour les souffrances et le désir qu'il avait du martyre se manifestèrent dans une opération très-douloureuse qu'il subit à cette époque. Une loupe lui était survenue au genou. Après avoir souffert longtemps en silence, la crainte que cette infirmité ne devînt un obstacle à son départ le détermina à en parler. Pendant l'amputation, non-seulement il ne voulut pas qu'on lui attachât les mains, mais il conserva toujours un air calme et vaillant et ne poussa pas le moindre cri. Le chirurgien lui ayant témoigné sa surprise de le voir si gai au milieu d'une opération si douloureuse : « Si par la suite, répondit M. Borie, je suis empalé par les infidèles, je souffrirai bien autrement. »

» Peu de temps après, on apprit qu'un vaisseau devait faire voile pour la Chine. M. Borie n'était encore que diacre, et il lui manquait seize mois pour avoir l'âge de la prêtrise. Une dispense fut demandée à Rome, et le 21 novembre 1830, fête de la Présentation, il fut ordonné à Bayeux. Le 1^{er} décembre, il quittait la France, et le 15 juillet 1831, il touchait à Macao. Enfin, à travers bien des dangers, il arriva au Tong-King le 15 mai 1832. La langue annamite lui offrit peu de difficultés; au bout de trois ou quatre mois d'étude, il fut à même d'entendre les confessions et de prêcher.

» Son zèle s'exerça d'abord dans la province de Nghêân, puis dans celle de Bo-Chinh. Mais la persécution, qui allait toujours croissant, le força bientôt d'interrompre ses travaux apostoliques. Il dut prendre d'autant plus de précautions pour se soustraire aux recherches des mandarins

que
riété
cess
ami
plus
natio
tion

»
quel

«
Le ti
que
de d
tribu
et les
confi
petit
main

Ext
naire
Nam

«
trahis
Tham
la rete
vité n
de ses
religie
le suj
Celui-
sirs de
ces par
parât
sieurs

(1) M
comme

que sa haute stature le faisait plus facilement reconnaître. Ni les contrariétés sans nombre, ni les privations de toute espèce, ni les dangers sans cesse renaissants, n'ont pu le dégoûter un instant de sa vocation ; ses amis savent qu'il s'y affectionnait davantage à mesure qu'elle appelait plus de maux sur sa tête. Il était dans les fers lorsqu'il apprit sa nomination à l'évêché d'Acanthe, et il est mort sans recevoir d'autre consécration que celle de son sang.

» Une lettre qu'il écrivait de sa prison à un confrère, fera connaître de quel oeil il envisageait le martyre auquel il était condamné.

« Quant à l'espoir de nous revoir en ce monde, il n'y faut plus penser. Le tigre dévore et ne lâche pas sa proie ; et je vous avoue franchement que je serais désolé de manquer une si belle occasion... Je vous supplie de dire pour moi les trois messes d'usage... Près de paraître devant le tribunal du souverain Juge, les mérites de mon divin Sauveur me rassurent, et les prières des pieux associés de la Propagation de la foi raniment ma confiance.... Je n'ai aucun livre avec moi, et pour tout chapelet, j'ai une petite corde à laquelle j'ai fait des nœuds.... Je vous laisse tout entre les mains et sous la protection de Marie. »

Extrait d'une relation sur le martyre de MM. Dumoulin Borie, missionnaire apostolique, Diem et Khoa, prêtres annamites, écrite par Antoine Nam et Pierre Tu, leurs compagnons de prison (27 juin 1839).

« Depuis longtemps on était à la recherche de Mgr Borie, lorsque la trahison le fit tomber entre les mains des persécuteurs (1). Un rommé Tham, accusé de lui avoir donné asile, s'offrit à conduire les mandarins à la retraite que lui-même venait de choisir pour le missionnaire. La captivité ne fit rien perdre au saint confesseur de sa gaieté naturelle ; au milieu de ses gardes, et tandis qu'on le menait en prison, il entonna un chant religieux. Cette joie, ce chant dont le mandarin ne pouvait comprendre le sujet, piquèrent sa curiosité ; il en demanda l'explication à Mgr Borie. Celui-ci répondit à sa demande par une instruction sur la vanité des plaisirs de ce monde, qu'il comparait à une ombre vaine et fugitive. Toutes ces paroles étaient empreintes d'une noble assurance ; la seule chose qu'il parût craindre était qu'on ne maltraitât le peuple à son sujet. Il pria plusieurs fois les mandarins de ne pas envelopper les villages chrétiens dans

(1) Mgr Borie reçut dans les fers la nouvelle de son élection à l'évêché d'Acanthe, comme successeur de Mgr Havard, autre victime de la même persécution.

sa disgrâce, leur rappelant qu'ils devaient être les pères de ceux que le roi plaçait sous leur autorité.

» Le bruit de son arrestation s'étant répandu, Pierre Tu, son élève, accourut sur la voie publique, et se mit à pleurer en voyant passer son maître enchaîné. Ses sanglots éveillèrent l'attention des gardes, qui l'arrêtèrent et le conduisirent à l'officier. Ils en furent sévèrement blâmés, non-seulement parce qu'ils avaient agi sans son ordre, mais encore parce que la jeunesse du catéchiste faisait craindre qu'il ne compromît un grand nombre de personnes par ses aveux. On allait donc lui rendre la liberté, s'il ne se fût obstiné à vouloir partager le sort de son maître. Avant d'acquiescer à ses vœux, le mandarin demanda à Mgr Borie si l'on pouvait compter sur le courage de ce jeune homme. « Je le crois bon et simple, fut-il répondu; je puis le garder avec moi. » Le disciple, comme le maître, fut donc mis à la cangue, et on les conduisit ensemble à la prison du district. Ils y trouvèrent, entre autres confesseurs, les PP. Diem et Khoa, prêtres indigènes, et Antoine Nam, catéchiste.

» Le moment était venu où Mgr Borie devait être présenté à l'audience du mandarin. Il sut répondre à tout sans compromettre personne. Non-seulement il refusa de nommer ceux qui lui avaient donné l'hospitalité, mais il atténua les aveux imprudents de quelques chrétiens, et raffermir dans leurs bonnes résolutions ceux dont le courage semblait prêt à faillir. « Vous ne voulez rien révéler à présent, lui dit alors le secrétaire Thong en lui croisant les mains derrière le dos; mais, conduit à la préfecture et frappé avec des verges de fer qui mettront votre chair en lambeaux, pourrez-vous garder le silence? — Alors je verrai ce que j'aurai à faire, répondit le missionnaire; je n'ose me flatter avant l'épreuve. »

» Dans les fers, Mgr Borie passait les journées à chanter, avec ses compagnons de prison, des cantiques, des hymnes et des psaumes. Ceux des mandarins qui désiraient le questionner sur la religion et les devoirs qu'elle impose, le trouvaient toujours disposé à leur répondre et à résoudre leurs difficultés; mais s'il leur arrivait de laisser échapper, dans ces entretiens, quelque expression indécente, il refusait aussitôt de parler. Un jour, le mandarin Bo, qui se disposait à le faire frapper, voulut préluder aux coups par des imprécations et des paroles obscènes. Le missionnaire, indigné, ne craignit pas de lui dire: « Mettez plutôt ma chair en sang, déchirez-moi tant qu'il vous plaira, mais au moins cessez de tenir de semblables propos! » Allait le voir qui voulait, et le nombre des visiteurs était grand. C'était à qui pourrait l'entendre discourir sur les obligations

du chrétien. Il profitait de cet empressement pour annoncer Jésus-Christ avec une sainte liberté. L'affection extraordinaire qu'il montrait au peuple, la joie qui brillait constamment sur son visage, bien qu'une lourde cangue pesât sur ses épaules, excitaient parmi les païens une admiration universelle. On les entendait se dire les uns aux autres : « Ce maître a vraiment un cœur fait pour enseigner la religion ; si par la suite il veut nous instruire, nous embrasserons sa doctrine. » Depuis ce moment, les chrétiens des environs ne furent plus inquiétés, on peut dire que l'arrestation du pasteur fut le salut du troupeau.

Les accusés ne tardèrent pas à être transférés à la préfecture. Partout sur son passage, Mgr Borie reçut les témoignages les plus touchants de l'affection que lui portaient nos chrétiens. Ils accouraient en foule sur la route, le suivaient en pleurant, et quand il fallait passer des rivières, comme les mandarins s'opposaient à ce qu'on leur prêtât des barques, on en vit se jeter dans l'eau jusqu'au cou, et s'exposer à périr pour accompagner plus longtemps le missionnaire. A son arrivée à la préfecture, on lui accorda un jour de repos, et dès le lendemain il fut interrogé par le juge criminel. « Quel est votre âge ? quel vaisseau vous a apporté d'Europe en Cochinchine ? depuis quand êtes-vous dans ce pays ? quels lieux avez-vous habités ? — J'ai trente ans et six mois ; je suis venu au Tong-King sur la barque d'un grand mandarin ; j'ai visité presque tous les lieux de la province, depuis cinq ou six ans que j'y réside ; peu importe le nom de ces endroits. Je suis venu ici seul. Maintenant que je suis arrêté, je ne me plains pas de mon sort ; mais le peuple est toujours la famille du grand mandarin : je vous supplie de le traiter avec indulgence, et de rendre le calme aux chrétiens de Binh-Chanh, qui sont plongés dans la consternation depuis qu'on m'a pris au milieu d'eux. — Nous sommes, en effet, pleins de commisération pour le peuple et d'intérêt pour vous ; car vous n'êtes pas un voleur de grand chemin, et on ne vous reproche que votre foi ; néanmoins l'ordre du roi nous oblige de vous mettre à la question. — Je le sais, » répondit Mgr Borie. Aussitôt des soldats plantèrent des pieux en terre ; ses pieds et ses mains y furent attachés ; on plaça une tuile sous son ventre, une autre sous son menton, et on le frappa de trente coups de verges. Pendant les vingt premiers il ne poussa pas un seul soupir, quoique le sang ruisselât de sa chair en lambeaux ; ce n'est qu'aux dix derniers qu'il fit entendre quelques gémissements. Tant que dura cette cruelle flagellation, on remarqua qu'il tenait son mouchoir dans sa bouche. « C'est assez, dit le mandarin aux exécuteurs, nous pardons notre

temps à le frapper. » Puis, s'adressant au missionnaire, il lui demanda s'il éprouvait quelque douleur. « Je suis de chair et d'os comme les autres, répondit-il ; pourquoi serais-je exempt de douleur ? mais n'importe, avant comme après la torture, je suis également content. »

« Le courage d'un Européen, quoique mis à la question, est inébranlable, disaient entre eux les mandarins témoins de tant de fermeté. Venons maintenant à son élève Tu ; les coups en obtiendront quelque aveu. » Il en reçut en effet cent dix en quatre différentes questions ; mais à la première, même nombre trois jours après, lorsque ses plaies commençaient à se cicatriser : cette fois, il ne resta plus sur la partie frappée aucun vestige de chair humaine. Onze jours étaient à peine écoulés qu'on lui asséna encore trente nouveaux coups ; enfin, peu après, une dernière bastonnade mit le comble à ses souffrances, sans que sa vertu se démentît un instant. Aussi les mandarins étonnés ne purent-ils refuser des éloges à sa constance. « Ce jeune homme, disaient-ils, se disposait sans doute à être un jour chef de la religion, et il était capable de le devenir. » Après Dieu, il fut redevable de cette force à l'exemple et aux leçons de son maître. Celui-ci, avant qu'on le transférât à la préfecture, avait déchiré son mouchoir en deux parties et en avait donné une à Pierre Tu, en lui disant : « Si tu veux me suivre, il faut t'armer de courage ; garde-toi de faire aucune révélation qui puisse compromettre personne ! » Mgr Borie fut encore plusieurs fois mis à la question, mais toujours sans succès. Le juge, déconcerté, lui demanda un jour pourquoi il s'obstinait à se taire. « En Europe, répondit-il, lorsqu'un accusé comparait devant ses juges, on l'interroge et on lui fait son procès selon les lois du pays. S'il est trouvé coupable, on le condamne, et il présente sa tête à l'exécuteur ; mais on ne l'assomme pas de coups de bâton pour en extorquer des aveux : de tels traitements ne sont bons que pour des brutes. Voilà pourquoi je refuse de parler. — Mais supposons que le roi vous mande à la capitale ; là, un grand feu est allumé, les tenailles sont rougies, et votre chair arrachée par lambeaux : pourrez-vous résister ? vous taire ? — Quand le roi me mandera, je verrai ; je n'ose pas aller moi-même à l'avance. »

» Pendant toute cette procédure, Mgr Borie fut traité avec assez d'égards par le mandarin criminel et par le mandarin militaire. Seul le mandarin Bo, intendant de la province, se montra constamment brutal et emporté. Enfin tous trois se réunirent pour porter contre les saints confesseurs une sentence capitale. Le 9 novembre, elle fut envoyée à la cour de Hué, et le 24 du même mois, tandis que les prisonniers chrétiens prenaient leur

lôgen
qui
être
qu'il
crim
C'est
c'éta
qu'il
au m
priso
Mgr
confi
au su
jeune
pour
» T
que s
quelq
leur
leur
et lui
person
m'a p
tion.
comme
remer
» M
pour v
une fig
saluait
Bo fut
au cor
enfin l
répond
demain
en l'ay
ne tir
Mgr Bo

légèr repas dans la joie du Seigneur, arriva la ratification du jugement qui condamnait Mgr Borie à avoir la tête tranchée, les deux prêtres à être étranglés, et les deux autres confesseurs à attendre dans les fers qu'il plût au tyran de leur faire le jour de leur supplice. Aussitôt le mandarin criminel ordonna au geôlier de faire cuire une poule pour les trois Pères. C'est l'usage du pays de régaler ceux qu'on va mettre à mort. Comme c'était un samedi, et qu'ils jeûnaient tous les trois, Mgr Borie répondit qu'ils ne mangeaient pas de viande ce jour-là; que néanmoins, pour plaire au mandarin criminel, ils boiraient un peu de vin. Alors tous les autres prisonniers se levèrent pour saluer une dernière fois les saints martyrs. Mgr Borie n'oublia pas son jeune élève. Avant de quitter la prison, il confia à Chu-Nam, en disant : « Je pensais que nous irions tous ensemble au supplice; mais puisqu'il en est autrement, je déclare que j'adopte ce jeune homme pour mon fils; ainsi toute l'affection que vous avez eue pour moi, je vous prie de la reporter sur mon cher enfant.

» Tous les prisonniers fondaient en larmes, et ce fut au milieu des sanglots que se firent nos derniers adieux. Le mandarin nous laissa donc pendant quelques instants un libre cours à notre douleur; puis il lut aux condamnés leur sentence, et leur exprima ses regrets de ne pouvoir différer d'un jour leur exécution, afin de leur préparer un festin. Alors Mgr Borie se leva et lui dit : « Depuis mon enfance, je ne me suis encore prosterné devant personne; maintenant je remercie le grand mandarin de la faveur qu'il m'a procurée, et je lui en témoigne ma reconnaissance par cette prostration. » Mais l'officier l'empêcha de se jeter à ses pieds, et se mit à pleurer comme les autres. Les PP. Diem et Khoa firent à leur tour les mêmes remerciements, et on partit pour le lieu du supplice.

» Mgr Borie marchait à grands pas, et se retournait de temps à autre pour voir si les deux Pères pouvaient le suivre. Tous les trois montraient une figure rayonnante d'une sainte joie. Chemin faisant, le missionnaire saluait tous ceux qu'il connaissait et leur souhaitait la paix. Le mandarin ne fut un de ceux qui se rencontrèrent sur son passage; il fit faire halte au cortège, et demanda au prêtre européen si à cette heure il craignait enfin la mort. « Je ne suis pas un rebelle ni un brigand pour la craindre », répondit le martyr, je ne crains que Dieu. Aujourd'hui c'est à moi à mourir, demain ce sera le tour d'un autre. — Quelle insolence ! dit le mandarin en lançant une imprecation : qu'on le soufflette. » Et il s'éloigna. Les soldats ne tinrent pas compte de son ordre. Arrivé sur le lieu de l'exécution, Mgr Borie fit appeler un des écrivains et le chargea de dire au mandarin

Pu que, si sa réponse avait pu l'offenser, il lui en demandait pardon.

» Sur le lieu désigné pour le dernier supplice, six nattes avaient été étendues d'avance par un chrétien : les trois martyrs s'y agenouillèrent et prièrent quelque temps, le visage tourné vers l'Europe. La prière terminée, un serrurier brisa le fer qui réunissait les deux parties de leurs cangues. On fit coucher les P. Diem et Khoa à plat ventre pour être étranglés. Monseigneur était assis, les jambes croisées, son habit replié jusques au-dessous des épaules. Alors le mandarin prit son porte-voix, et donna pour signal qu'au troisième coup de cymbale les exécuteurs fissent leur devoir. Le supplice des deux prêtres annamites fut prompt, celui de Mgr Borie fut affreux. L'exécuteur, à demi ivre, ne savait presque pas ce qu'il faisait ; son premier coup de sabre porta sur l'oreille du martyr et descendit jusqu'à la mâchoire ; le second enleva le haut des épaules et le replia sur le cou ; le troisième fut mieux dirigé, mais il ne sépara point encore la tête du tronc. A cette vue le mandarin criminel recula d'horreur. Il fallut y revenir jusqu'à sept fois avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le saint prêtre ne poussa pas un seul cri ! En punition de sa maladresse, le bourreau fut condamné à recevoir quarante coups de rotin. Aussitôt après l'exécution, chrétiens et païens, mandarins et soldats se jetèrent à l'envie sur les dépouilles des saints martyrs, et se les disputèrent comme autant de trésors. Quelques fidèles réclamèrent et obtinrent la permission de leur donner la sépulture. On dit qu'actuellement les païens vont sur leurs tombes offrir des sacrifices comme à des génies tutélaires.

» Nous avons tâché d'écrire d'une manière véridique ce qui s'est passé depuis l'arrestation de Mgr Borie jusqu'à son dernier moment, afin de prévenir tout récit exagéré ou fabuleux, toute tradition orale peu exacte. Nous prions ceux qui liront cette notice de prier pour nous qui sommes des pêcheurs. »

VII

Soins de la Providence pour ses élus.

Fragment d'une lettre de M. Perboyre.

« En Chine, comme ailleurs, le prêtre est souvent à même de remarquer les soins de la Providence envers ses élus, surtout lorsqu'il

s'ag
j'all
gag
où t
pou
cede
touj
à Di
grâc
citer
qui
ans,
voisi
reten
sépu
d'une
défun
Dieu
funér
prodi
sionn
chréti
des p
jours
le plu
rend

» ..
meaux

s'agit du passage de l'éternité. Voici un trait frappant : l'année dernière, comme j'allais à Pren-Leang visiter les fidèles de cette capitale du Honan, j'engageai un prêtre indigène, qui m'accompagnait, à passer par une bourgade où fleurissait jadis une chrétienté nombreuse, afin de voir si l'Evangile pourrait encore y être prêché avec succès. Il n'eut pas à regretter ce que cette course lui coûta de fatigues. Un bon vieillard, dont la foi s'était toujours conservée pure, semblait l'attendre pour rendre en paix son âme à Dieu. Il se confessa avec tous les sentiments que devait inspirer une grâce si précieuse et si inespérée, et mourut dix jours après. On pourrait citer beaucoup de traits semblables. Je me bornerai à rapporter le suivant, qui n'est pas moins avéré que merveilleux. Il y a cinquante à soixante ans, le P. Lamade, de la Compagnie de Jésus, mourut dans un district voisin de celui que je dirige, chez des chrétiens qui n'osèrent l'enterrer, retenus qu'ils étaient par la crainte de se compromettre en donnant la sépulture à un étranger, et surtout à un Européen. Alors une famille d'une bourgade peu éloignée vint réclamer, à titre de parenté, le vénérable défunt, et l'emporta chez elle pour l'ensevelir en secret. Mais il plut à Dieu de révéler ce que les hommes tenaient tant à cacher ; car, pendant les funérailles, les païens entendirent une ravissante musique dans les airs, prodige qui détermina la conversion de deux familles idolâtres. Un missionnaire et son catéchiste, qui pendant plusieurs années ont visité les chrétientés dont je parle, m'ont assuré tenir ce fait de la bouche même des personnes converties à cette occasion. Ainsi Notre-Seigneur a-t-il toujours soin de ceux qui abandonnent tout pour sa gloire ; c'est lorsqu'ils sont le plus délaissés des hommes, au moment de la mort surtout, qu'il leur rend au delà du centuple promis. »

VIII

Martyre de M. Perboyre.

Lettre de M. Huc, missionnaire apostolique, à M. Sarrans.

« Macao, le 27 janvier 1841.

» Après le blocus et l'incendie de Kouanintang, village où Mgr Ramaux et MM. Baldus, Clauzetto et Perboyre se trouvaient réunis quand

les mandarins vinrent en faire la visite, la situation de ces missionnaires ne fut plus que peines et dangers. En butte aux investigations les plus actives, ils n'osaient demander l'hospitalité ni aux païens qui les auraient trahis, ni aux chrétiens qu'ils craignaient de compromettre; il leur fallait donc tout à tour chercher la solitude au sommet des hautes montagnes, se mêler à la foule dans les villes populeuses, parcourir les hameaux écartés et quelquefois se blottir dans quelque jonque de pêcheur. M. Perboyre dut souffrir plus que tout autre de ces marches et contre-marches; car il était d'une santé bien frêle. Le troisième jour après sa fuite de Kouanintang, il était épuisé de fatigue, et ses forces l'abandonnaient. Cependant les satellites étaient sur ses traces, et pour se dérober à leurs recherches, il devait encore gravir un terrain montueux et coupé de gorges profondes. Tandis qu'il reprenait haleine au fond d'un ravin avec le catéchumène qui lui servait de guide, survinrent les soldats, qui, sans se douter qu'ils avaient un missionnaire sous les yeux, se contentèrent de demander aux pauvres fugitifs quelques informations. « Nous cherchons un Européen, dirent-ils, pourriez-vous nous en donner des nouvelles? — Vous cherchez un Européen? reprit le catéchumène. — Oui, c'est un chef de la religion du Maître du ciel. — Et combien a-t-on promis à celui qui le livrerait? — Trente taels seront sa récompense. — Eh bien, ce prêtre est l'Européen que vous cherchez, » dit le Judas chinois en montrant le prêtre qui lui avait confié sa vie.

» Vous voyez, mon cher ami, qu'à ce honteux marché il ne manquait que le baiser du traître. M. Perboyre a eu le bonheur de voir sa passion commencer comme celle de notre divin Sauveur; pour lui, il s'est encore rencontré un Iscariote qui a vendu son maître trente deniers. *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam? At illi constituerunt ei trigenta argenteos* (1).

» Tandis qu'on entraînait le saint confesseur, chargé de chaînes, vers les prisons de Kou-Tchen, la chrétienté du Hou-pé était en proie à la plus violente persécution. Ce malheureux pays fut livré à la cruelle rapacité des mandarins, des satellites et de tous ceux qui ne reculent devant aucune infamie pour se procurer de l'argent; et il faut avouer qu'en Chine il ne manque pas de gens qui se plongent volontiers dans le sang et dans la boue, pourvu qu'au fond il y ait de l'or. Des fidèles se virent donc harcelés par une foule de païens qui cherchaient à exploiter leur peur.

(1) « (Que voulez-vous me donner? et je vous le livrerai. Et ils lui offrirent trente pièces d'argent. » S. MATH. XXVI. 15.

Gran
leur
dans
on vo
avec r
permi
» M
Tchan
dans s
mença
vingt i
on sur
on de
flagella
mandar
nombre
tout sa
arrosa
Le mar
de resp
proster
prisonn
mandar
supplic
dans la
de se sa
signe de
la flagel
exhorta
riant; le
Je souff
mes yeu
néophyt
» Apr
vice-roi
imprimer
Sie Kiao
et l'enfer

Grand nombre d'entre eux, redoutant une épreuve peut-être au-dessus de leurs forces, abandonnaient toute leur fortune et s'en allaient bien loin, dans des régions reculées, chercher un abri contre la persécution. Ainsi on voyait des familles entières se condamner à l'indigence et entreprendre avec résolution de longs voyages, pour fuir une terre où il ne leur était plus permis d'adorer le Seigneur en esprit et en vérité.

» M. Perboyre arriva enfin de tribunaux en tribunaux à celui de Ouchang-Fou, métropole de la province. Depuis longtemps il était entré dans sa carrière de tribulations; mais on peut dire que c'est là qu'il commença sa longue et douloureuse agonie. Dans cette ville, il eut à subir plus de vingt interrogatoires, tous accompagnés de tortures atroces. L'interpellait-on sur sa foi, il se hâtait de répondre : « Je suis chrétien. » Le pressait-on de nommer ses confrères, il gardait un silence absolu. Alors on le flagellait, on le souffletait. A chaque question laissée sans réponse, le mandarin jetait sur le pavé un certain nombre de jetons, et aussitôt un nombre égal de coups de rotin était asséné par les satellites sur le corps tout sanglant du martyr. Vous savez comment il couvrit de ses baisers et arrosa de ses larmes l'image du Sauveur qu'on lui proposait d'outrager. Le mandarin, espérant obtenir pour ses dieux les mêmes démonstrations de respect, fit apporter une idole et commanda au saint prêtre de se prosterner devant elle. « Volontiers je lui abattrais la tête, répondit le prisonnier avec énergie; mais l'adorer, jamais ! » C'était aux yeux du mandarin plus qu'une désobéissance, il y vit un sacrilège, et voici quel supplice il inventa pour venger à la fois son orgueil et ses dieux. Il y avait dans la salle un certain nombre de chrétiens connus : le juge leur ordonna de se saisir de M. Perboyre et de lui arracher les cheveux et la barbe, en signe de mépris et d'ignominie. Ces chrétiens hésitaient; on les menaça de la flagellation. Mais le bon Père se hâta de prévenir leur châtimement, en les exhortant lui-même à obéir : « Venez, leur disait-il avec un visage riant; le mal qu'on vous force à me faire, je le supporterai avec plaisir. Je souffrirais bien davantage si, à cause de moi, on vous frappait sous mes yeux. » Il ne réussit que trop à les persuader, et ces malheureux néophytes lui arrachèrent les cheveux et la barbe.

» Après avoir torturé M. Perboyre pendant quatre mois entiers, le vice-roi, ennuyé de voir qu'il s'épuisait en barbaries inutiles, lui fit imprimer au visage, avec un fer rouge, les quatre caractères suivants : *Sie Kiao to tchoun*, c'est-à-dire, *« propagateur d'une religion mauvaise, et l'enferma, défiguré par cette déshonneur, dans une prison fétide, avec*

une foule de scélérats. Il vivait là, ou plutôt c'est là qu'il mourait tous les jours, accablé de misère et confondu avec des criminels de toute espèce. Ces hommes pourtant, malgré leur dégradation, finirent par être saisis d'une vénération profonde pour le serviteur du Maître du ciel; ils le regardaient comme un personnage extraordinaire qui, ne devant ses malheurs qu'à sa vertu, avait droit au respect des plus pervers. De leur côté, les chrétiens lui donnèrent les marques les plus vives d'attachement; ils achetèrent plusieurs fois des geôliers la faveur de pénétrer jusqu'à lui. Il fut aussi visité par un de nos prêtres chinois, et c'est par son entremise que nous avons eu le bonheur de recevoir les lignes précieuses que le saint martyr a tracées à grand'peine au fond de son cachot. En voici la traduction :

« Le temps et le lieu ne permettent pas d'entrer dans de longs détails; d'autres pourront vous en dire davantage. Arrivé à Ou-tcheng, où je n'ai eu constamment qu'à me louer des bons traitements de Tche-Hien, j'ai subi deux interrogatoires; quatre épreuves semblables m'attendaient à Siang-Yang-Fou. A l'une d'elles, je suis resté pendant une demi-journée à genoux sur des chaînes de fer. J'étais maintenu dans cette position au moyen de fortes cordes qui me tenaient suspendu par les poignets et les cheveux, de manière pourtant que tout le poids de mon corps portât sur mes jambes nues. Dans la ville de Ou-Tchang-Fou, j'ai comparu plus de vingt fois devant le mandarin, et presque toujours j'ai été mis à diverses tortures, parce que je ne voulais pas révéler ce que les juges désiraient savoir. (Si j'avais fait ces révélations, la persécution se fût bientôt étendue à toutes les provinces de l'empire.) Toutefois, quand j'ai souffert à Siang-Yang-Fou, c'était directement à cause de la religion. A Ou-Tchang-Fou, j'ai reçu cent dix coups de rotin pour n'avoir pas voulu fouler aux pieds la croix. Plus tard, vous apprendrez le reste. Sur vingt chrétiens arrêtés depuis peu, les deux tiers ont publiquement apostasié. »

» Tout exténué que fût M. Perboyre, il était encore pour les mandarins un grand sujet de peur. Convaincus qu'ils avaient affaire à un habile magicien, ils s'attendaient d'un moment à l'autre à ce qu'il leur jouât quelque mauvais tour. C'est pour neutraliser sa science et en prévenir les effets redoutés qu'ils eurent recours aux docteurs en médecine, qui firent souvent avaler, comme antidote, à notre pauvre confrère, des flots de sang de chien, tout chaud et tout fumant.

» Enfin, le 11 septembre 1840, arriva à Ou-Tchang-Fou le décret

impéri
champ
et com
tout v
bras ét
perche
lisait, e
super c
de resse
bout qu
condam

» Il
du supp
nés est
duisent
vage du
qui épou
exécuté
une fou
de pique
furent a
confrère
venue, il
tout haut
tes... dic
qui lui li
du sol et
loureuse
promptem
fit plus le
tout à loi
avoir d'al
au marty
après, il s
fois qu'il

(1) Ils pla

(2) Et il a

(3) Quelque

impérial qui condamnait le saint missionnaire à être étranglé sur-le-champ. La sentence ne fut pas rendue publique, on l'exécuta à la hâte et comme à la dérobée. En allant au supplice, M. Perboyre avait pour tout vêtement un caleçon recouvert de la robe rouge des condamnés ; ses bras étaient liés derrière le dos, et dans ses mains était fixée une longue perche, à l'extrémité de laquelle flottait une espèce de drapeau, où se lisait, en gros caractères, la sentence du glorieux martyr. *Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam* (1). Et afin qu'il eût un autre trait de ressemblance avec Jésus montant au Calvaire, afin qu'il fût vrai jusqu'au bout que le serviteur n'est pas plus grand que le Maître, cinq malfaiteurs condamnés à mort lui furent adjoints. *Et cum iniquis reputatus est* (2).

» Il est d'usage en Chine de mener les criminels, de la prison au lieu du supplice, avec précipitation et au pas de course. Chacun des condamnés est escorté de deux satellites qui emportent plutôt qu'ils ne conduisent leur victime. Cette marche accélérée, jointe à la musique sauvage du *tam-tam*, donne, dit-on, à une scène d'exécution un caractère qui épouvante et fait frissonner les Chinois. Ce fut après un assez long trajet exécuté de la sorte, que M. Perboyre arriva sur la place où l'attendait une foule de spectateurs. De nombreux détachements de soldats armés de piques se rangèrent en cercle autour d'un poteau fixé en terre ; là furent attachés et étranglés successivement les cinq malfaiteurs ; notre confrère fut réservé pour clore ce lugubre drame. Quand son heure fut venue, il se mit à genoux, et pria quelques instants. Les païens disaient tout haut : « Voilà l'Européen qui est en prières. » *Quidam illic stantes... dicebant : Eliam vocat iste* (3). Il fut enfin saisi par l'exécuteur, qui lui lia les pieds derrière le dos et l'attacha au gibet, un peu au-dessus du sol et dans la posture d'un homme à genoux. Son agonie fut plus douloureuse que celle des autres suppliciés : ceux-ci avaient été étranglés promptement et d'un seul coup ; mais pour M. Perboyre, la chose se fit plus lentement et à plusieurs reprises ; on eût dit que le bourreau voulait tout à loisir savourer les dernières convulsions de sa victime. Après avoir d'abord serré le nœud fatal, il lâcha la corde, comme pour donner au martyr le temps de se reconnaître et de bien sentir la mort ; peu après, il serra encore, et s'arrêta de nouveau ; ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il se décida à en finir.... Mais comme le corps paraissait conserver

(1) Ils placèrent sur sa tête la cause de sa condamnation. S. MATTH. XXVII. 37.

(2) Et il a mis au rang des scélérats. S. MARC. XV 28.

(3) Quelques-uns des assistants disaient. Il invoque Elie. S. MATTH. XXVII. 32.

quelque souffle de vie, un satellite s'approcha, et, d'un violent coup de pied dans le ventre, acheva le sacrifice du prêtre de Jésus-Christ. Ce fut vers midi que sa belle âme s'envola au ciel.

» P.-S. Nous avons appris que l'empereur vient de condamner à l'exil le vice-roi du Houpé, bourreau de M. Perboyre, à cause des vexations et des cruautés qu'il a commises dans la province confiée à son administration. Le peuple a trouvé la peine trop légère; il veut que le tyran paie de son sang tout celui qu'il a injustement répandu: il s'est donc insurgé et tient maintenant le vice-roi bloqué dans son palais. L'empereur a aussi publié un décret contenant le signalement de Mgr Rameaux, et l'ordre aux mandarins de diriger contre lui toute l'activité de leurs recherches. A la garde de Dieu! »

IX

Prisons du Tong-King.

Lettre de M. Miche, de la Société des Missions étrangères, à son frère.

« Des prisons de Hué, décembre 1842.

» Sa Majesté cochinchinoise a ratifié la peine de mort décrétée contre nous, en ordonnant toutefois aux juges de surseoir à l'exécution, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous délivrer nos passeports pour l'autre monde. C'est le 3 décembre que la sanction royale a été donnée, et nous en avons eu connaissance dès le lendemain, malgré toutes les précautions prises par les mandarins pour cacher aux criminels le sort qui leur est réservé.

» Vous ne sauriez vous faire une idée de la joie que la décision du prince a répandue dans nos âmes; il faut en faire l'expérience pour en pouvoir juger. Que sera-ce donc quand approchera le jour du supplice! Que sera-ce quand le bourreau viendra frapper à notre porte et nous dire: « Partez, le ciel vous est ouvert! »

» Le 7 décembre, nos geôliers ont reçu l'ordre de nous transférer à la grande prison. Déjà MM. Charrier, Galy et Berneux nous y avaient précédés, et nous nous estimions heureux d'aller les rejoindre; mais, à

notre
per un
nous

» Q
idée
nouve
pourr

» A
des re
une va
toises
rempli
en défe
sous le
les crim
des div
la faim
que no
petit p
franchi
sous la

» De
la moitié
dont l'u
de mais
darins;
second
à la tro
» Ces
de vaster
toit couv
partimen
élevée d
ou plutô
pénètre
reste to
repaire.
la terre

notre arrivée, nos confrères avaient quitté ce cachot pour aller en occuper un autre, en sorte qu'au lieu du plaisir d'embrasser nos trois amis, nous avons la douleur de trouver leurs places vides.

» Qui n'a vu que les prisons d'Europe peut difficilement se faire une idée de celles du Tong-King; c'est pourquoi je vais vous décrire notre nouveau manoir avec quelques détails, et d'après cette esquisse, vous pourrez juger de notre position.

» A l'extrémité de la ville de Hué, capitale du royaume, et tout près des remparts de l'ouest, on découvre, au milieu des marécages inhabités, une vaste enceinte de murailles qui peuvent former un carré de cinquante toises sur douze pieds de hauteur; ces murailles, environnées de fossés remplis d'eau, sont munies d'une épaisse haie de bambous épineux qui en défendent l'accès. C'est là qu'est située la prison connue dans le pays sous le nom de *Rhamdang*, vrai réceptacle de tous les vices et de tous les crimes, où l'on voit affluer chaque jour, avec les condamnés venus des divers points du royaume, tous les genres d'infortunes, la pauvreté, la faim, la soif et la misère la plus digne de pitié. Tel est le château-fort que nous habitons, en attendant la consommation de notre sacrifice. Un petit pont de bambou, jeté sur les fossés, mène à la porte, dont on ne franchit ordinairement le seuil une seconde fois que dans un cercueil, ou sous la conduite du bourreau en allant à la potence.

» Des rizières cultivées au profit du commandant de la prison couvrent la moitié de cet enclos, et le reste est occupé par quatre grands bâtiments, dont l'un sert de logement à nos gardiens, et les trois autres sont autant de maisons de réclusion. La première geôle est réservée aux grands mandarins; la deuxième, celle où nous résidons, renferme les dignitaires du second ordre et les personnes du peuple un peu comme il faut; quand à la troisième, elle est destinée aux gens du plus bas étage.

» Ces bâtiments, sans murailles, sans parois, ne sont autre chose que de vastes hangards, formés d'une infinité de colonnes qui supportent un toit couvert en tuiles. Chacune de ces demeures est divisée en deux compartiments, l'un supérieur et l'autre inférieur. La partie supérieure, élevée de quatre pieds au-dessus du sol, est une grande chambre noire, ou plutôt une véritable caisse, doublée de madriers, où la lumière ne pénètre jamais; car elle n'a d'autre ouverture que la porte, et celle-ci reste toujours fermée quand il y a des prisonniers dans ce ténébreux repaire. Durant le jour, tous les reclus habitent au rez-de-chaussée, sur la terre nue, sans autre abri que quelques lambeaux de nattes, qu'ils se

procurent à leurs frais pour se protéger contre le vent. Chaque prisonnier a sa case particulière, en sorte qu'il y a sous le même toit autant de ménages que d'individus, à peu d'exceptions près. Lorsque la nuit est venue, au signal donné, il faut monter à l'étage supérieur; quelques soldats y accompagnent les criminels, les mettent aux ceps, et enlèvent l'échelle dès qu'ils sont descendus. Voilà la rubrique qui s'observe tous les jours. Par une grâce particulière du capitaine, les détenus de la première et de la seconde catégorie ne changent pas de demeure; quoique nous ne puissions pas nous tenir debout dans nos *poutailliers*, nous sommes incomparablement mieux que dans la fournaise qui est au-dessus de nos têtes. Vous pouvez, d'après ces indications, vous former une idée de notre palais. Je crois qu'un Européen ne peut vivre ici dix-huit mois sans miracle: nous sommes environnés de marais; la terre que nous foulons suinte sans cesse; au temps des pluies, l'eau pénètre dans nos cabanes et s'élève jusqu'à la hauteur de nos lits; enfin, entassés les uns sur les autres, entourés de plus de cinquante feux, toujours dans la fumée, nous serons comme dans un four ardent au moment des grandes chaleurs.

» Reste maintenant à vous dire un mot du régime auquel nous sommes soumis: trois fois le jour, nous allons passer la revue; les soldats nous rangent par lignes de cinq hommes, et nous comptent scrupuleusement, de peur qu'on ne s'évade sans qu'ils le sachent; car, dans ce cas, le capitaine et les sentinelles sont passibles de la même peine que le prisonnier fugitif; s'il était condamné à mort, ses gardiens meurent à sa place. Il est donc juste qu'ils prennent des précautions sévères pour empêcher toute désertion.

» Je vous assure que ce n'a pas été pour nous une petite humiliation quand, pour la première fois, nous nous sommes vus accroupis entre des voleurs et des meurtriers, et coudoyés par des lépreux; mais les disciples ne sont pas au-dessus de leur maître: Jésus-Christ aussi a été confondu avec des scélérats; que dis-je? un assassin lui a été préféré!

» Ici on commande même à la nécessité. Il est défendu, oui, il est défendu à la nature d'opérer ses fonctions les plus impérieuses au delà de deux fois par jour; et le moment pour cela est fixé. Comme il n'y a pas de fosses d'aisance dans l'enceinte des murailles, les soldats conduisent, soir et matin, tous les prisonniers ensemble dans les marais du voisinage, et chacun rapporte, en revenant, sa provision d'eau; il n'y a d'exception que pour les malades. Malheur à celui qu'une invincible

néc
son
ven
Que
nou
bam
ne d
bien
s'int
»
éloig
étran
avec
une
vingt
reste
çoive
rebut
procu
la fair
sonni
ce riz
n'en
objets
de fai
» J
troisiè
pieds
crimin
vêtem
soupir
doi! J
misère
par leu
position
mourir
pagnon

nécessité presse d'enfreindre cette loi tyrannique ! Si le délit est connu , son pauvre dos l'expie sous une grêle de coups de rotin.

» Pendant le jour, nous avons peu de surveillants ; mais les ténèbres venues, leur nombre s'élève quelquefois jusqu'à quatre-vingts ou cent. Quelques-uns se promènent dans l'intérieur à la lueur des flambeaux que nous entretenons à nos frais , et agitent de temps à autre une crécelle de bambou pour marquer les différentes heures de la nuit et montrer qu'ils ne dorment point. Ceux qui couchent hors de l'enceinte des murailles sont bien plus nombreux ; à chaque instant ils poussent de grands cris , et s'interpellent de loin pour témoigner de leur vigilance.

» Dans les autres prisons, les détenus sont à leurs frais. Fussent-ils éloignés de cent lieues de leurs familles , il faut, à moins qu'ils ne soient étrangers, qu'un parent les suive pour les nourrir, ou qu'ils emportent avec eux de quoi se sustenter. Ici, au contraire, tous les reclus reçoivent une légère allocation du gouvernement : celle des soldats est d'environ vingt sous et trois écuelles de riz par mois ; leurs parents fournissent le reste et les habillent ; les autres prisonniers, quels qu'ils soient, ne reçoivent que vingt écuelles de riz et pas d'argent ; encore ce riz est-il le rebut des magasins, au point que la plupart le vendent à perte pour s'en procurer de meilleure qualité. Qu'arrive-t-il de là ? C'est que la misère et la faim causent ici d'épouvantables ravages. Outre le riz, il faut au prisonnier une marmite, et le roi n'en donne pas ; il faut du bois pour cuire ce riz, et le roi n'en donne pas ; il faut une natte et des habits, et le roi n'en donne pas. Que fera donc l'infortuné captif pour se procurer ces objets indispensables ? Il vend d'avance une partie de sa ration, et meurt de faim deux ou trois jours après.

» Je ne puis vous peindre le spectacle lamentable que présente la troisième prison, qui n'est séparée de la nôtre que par une allée de dix pieds de largeur. La première fois que j'y pénétrai, je vis une troupe de criminels chargés de lourdes chaînes, étendus sur une terre humide, sans vêtements, abandonnés comme des animaux, tout prêts à rendre le dernier soupir. Les plus forts se tenaient à peine debout et s'écriaient : « *Doi ! doi ! J'ai faim ! j'ai faim !* » D'autres n'avaient plus la force d'exposer leurs misères ; mais fixant sur moi un oeil presque éteint, ils m'en disaient plus par leur silence que s'ils eussent pu exprimer leur angoisse. Dans cette position, il ne leur reste d'autre ressource que de mendier, ou plutôt de mourir, car où iraient-ils mendier ? Ils ne peuvent sortir, et leurs compagnons d'infortune sont aussi leurs compagnons de souffrance, de misère

et de désespoir ! Vous voyez que ce n'est pas seulement envers les chrétiens que le prince persécuteur se montre barbare et cruel. Dans le courant du mois dernier, il est mort près de quarante prisonniers dans ce réduit, et la mortalité continue....

» Mais, direz-vous, vos prisons ne sont-elles donc jamais visitées par les riches et les grands ? Non, un seul homme pénètre dans cet antre de la part du roi, et quand il y vient, c'est pour examiner si nos fers sont rivés assez près. Voilà l'unique but de sa mission. Oh ! que la bienfaisance païenne a les entrailles étroites ! On trouvera encore quelques personnes compatissantes qui ne refuseront pas une poignée de riz au pauvre qui frappe à leurs portes ; mais aller chercher le malheureux dans son réduit pour essayer ses larmes et apaiser sa faim, c'est le privilège de la charité chrétienne ; elle seule peut revendiquer cette gloire. Les petites grandeurs de ces contrées infidèles se croiraient humiliées si un homme chargé de chaînes paraissait en leur présence ; elles se regarderaient comme déshonorées si une main décharnée s'approchait de la leur pour recevoir une obole. Lorsque j'étais à la prison de *Trân-phù*, un prisonnier cambogien, arrivé depuis peu, ne recevait pas de ration ; les soldats, par pitié, lui permirent de curer leur marmite et de s'approprier l'aliment brûlé qui reste collé au fond, à condition qu'il les aiderait à écosser le riz pendant la journée. A la fin, un officier prit la résolution de monter au tribunal et d'avertir les mandarins de l'état de détresse où se trouvait ce malheureux. Pour sa récompense, il fut menacé du rotin, parce qu'il avait soulagé la misère d'un « manant digne du dernier supplice et qu'il s'était intéressé à son sort. » Lorsque je réclamai moi-même des secours, le président me répondit : « Si vous n'avez plus d'argent ni de vivres, mangez de la terre ! » Jugez par là de ce qu'on peut attendre de l'opulence païenne.

» Vous n'avez vu jusqu'à présent que le revers de la médaille, il est bien juste que je vous montre le beau côté. Quoique notre prison soit malsaine et fort incommode, je la préfère néanmoins à toutes celles que j'ai habitées jusqu'ici. Nos geôliers, n'ayant ordinairement affaire qu'à des misérables privés de toutes ressources, n'essaient même pas de leur rien extorquer ; si notre gîte n'est qu'une cage à poules, nous y sommes libres et à l'abri de toutes vexations. Nous avons l'avantage d'être réunis aux confesseurs de la foi qui nous ont précédés, et à ceux qui nous ont suivis ; nous prions en commun, nous mangeons ensemble, nous nous réjouissons en frères ; les chrétiens du dehors, ceux même des provinces voisines, viennent nous voir sans crainte, sinon sans danger. Que dis-je ? nous avons

été
gran
supr
forts
nous
vité,
mani
mettu
c'est
quan
un c
même
comm
défen
captiv
fois o
» I
perce
yeux.
les ch
vétus.
plus n
chréti
malhe
arrive
que le
mités
laissen
lieues
qu'ils
cette o
plaies
» Je
de vos

été honorés d'une visite infiniment plus précieuse que celle de toutes les grandeurs du monde : Jésus-Christ lui-même a daigné abaisser sa majesté suprême jusqu'à pénétrer dans nos cachots, pour nourrir du pain des forts ceux qui ont combattu pour sa cause. La veille de ce beau jour, nous avons entendu les confessions de nos fervents compagnons de captivité, et le lendemain, dès l'aurore, un prêtre indigène, à qui nous avions manifesté nos désirs, est venu, sous prétexte de voir quelque connaissance, mettre le comble à nos vœux. Recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est toujours un bonheur pour les âmes qui ont la foi ; mais communier quand on s'est vu éloigné de l'autel pendant dix mois, communier avec un collier de fer et une lourde chaîne qu'on porte pour Jésus-Christ même ; communier dans un cachot, sous le poids d'une sentence de mort ; communier sous les yeux des persécuteurs, à leur insu et contre leur défense, c'est un bonheur qu'il ne m'est pas possible d'exprimer. Si notre captivité se prolonge, je pense que nous pourrions encore renouveler une fois ou deux cette mystérieuse cérémonie.

» Pour peu que nos gardiens soient clairvoyants, ils doivent bien s'apercevoir que nous recevons des secours du dehors, mais ils ferment les yeux. Tout ce qui nous environne annonce la misère la plus profonde ; les chrétiens sont les seuls qui ne manquent de rien ; bien nourris, bien vêtus, ils ont même de quoi faire de petites aumônes à leurs voisins les plus nécessiteux. A cette vue, les païens ne manquent pas de s'écrier : « Les chrétiens s'aiment et s'entraident, ils ne s'abandonnent pas dans le malheur. » Mais que diraient-ils s'ils savaient que les secours qui nous arrivent ont traversé les mers ? Que penseraient-ils si on leur apprenait que les néophytes, leurs compatriotes, ont des amis, des frères aux extrémités du monde, amis et frères qu'ils n'ont jamais connus, et qui ne laissent pas de les secourir dans les fers, et de leur envoyer à cinq mille lieues de distance le tribut de leur charité, sur le simple soupçon des maux qu'ils endurent et des besoins qu'ils éprouvent ! Oh ! que de larmes essuie cette œuvre éminemment catholique de la Propagation de la foi ! que de plaies cette admirable société guérit tous les jours !....

» Je dis adieu à tous mes frères et sœurs.... Croyez-moi dans l'union de vos prières et saints sacrifices. »

CHAPITRE QUATRIÈME

MISSIONS D'AMÉRIQUE

I

Les sauvages potowattomies.

Fragment d'une lettre de M. Badin aîné, missionnaire chez les
Potowattomies; missions de l'Ohio et du Michigan.

« 12 décembre 1831.

» Si on connaissait bien les sauvages que j'ai le bonheur d'instruire, on ne pourrait se défendre de les aimer. Sans doute ils ont leurs défauts comme les blancs et les noirs, et ni leur grossièreté, ni le manque de propriété dans leurs personnes ou habillements, ni leur paresse naturelle, ne sauraient exciter en nous de l'attachement ou du respect pour ces pauvres malheureux; mais, d'un autre côté, un missionnaire est bien dédommagé par leur simplicité, leur docilité et une soif insatiable de connaître les vérités de la religion: la patience, la mortification, le mépris de l'argent et une confiance sans bornes en la divine Providence, semblent nés avec eux et avoir été sucés avec le lait maternel. Je ne trouve ici, vous le concevez bien, ni procès, ni usure, ni ambition, ni beaucoup d'autres vices qui semblent être nécessairement enfantés par la civilisation. Quand ils renoncent dans le baptême aux pompes de Satan, je me demande quelquefois: Où les trouveraient-ils? Leur langue ne fournit pas de mots pour jurer ou blasphémer, tant ces vices qui déshonorent nos villes et nos campagnes

sont p
rompr
diens.
piété
attenti
proclai
et l'an
» C
tranqu
que le
à laqu
augmen
qu'ils c
vages e
phytes
autres,
pour le
rejetten
reste, l
embrass
l'esprit
» Co
leur pié
Au mois
munion
pas des
y assujé
nuit qui
eux, pro
ter des c
verait-on
les pays
»
de leurs
sans y so
à ces pè
l'Evangile
elle et de

sont par naturels à l'homme ! Enfin ils n'ont pas les moyens de se corrompre par les productions de nos philosophes, des hérétiques, des comédiens, des romanciers et des journalistes. Vous seriez charmé de leur piété si naïve, si vraie ; leur modestie et leur silence à l'église, leur attention au catéchisme et aux exhortations du makatè-konia (Robe noire) proclament leurs sentiments de respect pour le Maître de la vie, la crainte et l'amour dont leurs âmes sont pénétrées pour lui.

» Comme je ne les baptise qu'après des épreuves suffisantes, je suis fort tranquille sur leur fidélité à remplir leurs promesses faites à Dieu, en sorte que leur vie est vraiment chrétienne et digne de la communion fréquente, à laquelle je les admetts volontiers pour entretenir en eux la charité, et augmenter leur ferveur et leur reconnaissance pour le don de la foi, qu'ils ont eu le bonheur de recevoir préférablement à tant d'autres sauvages et autres peuples qui nous environnent. La conduite de mes néophytes est un aiguillon pour les catéchumènes ; le zèle des uns et des autres, ainsi que le bonheur visible dont ils jouissent, sont des appâts pour les vicieux, qui viennent mettre bas les armes à mes pieds, et rejettent leurs péchés. Leur langue n'a point le mot *je m'accuse* ; au reste, l'expression *je regrette tel ou tel péché* est fort catholique ; elle embrasse l'idée de la conversion, et fait une impression sentie dans l'esprit et dans le cœur.

» Comme des faits vous feront encore mieux connaître le caractère de leur piété, je vous en offrirai quelques-uns qui pourront vous édifier. Au mois de septembre dernier, sept néophytes firent leur première communion ; le respectable chef Pockéganu était à leur tête. Je ne parlerai pas des jeunes qu'ils pratiquèrent à cette occasion mémorable, puisqu'ils y assujettissent même les enfants de dix ans ; mais je vous dirai que la nuit qui précéda la communion et celle qui la suivit furent passées par eux, *proprio motu* et sans que j'en eusse connaissance, à prier, à chanter des cantiques et à faire de pieuses méditations ou conversations. Trouverait-on beaucoup de personnes même dévotes et bien instruites, dans les pays chrétiens, qui en fissent autant que ces bons sauvages ?...

» ... Il faut vous raconter un autre fait qui vous donnera aussi une idée de leurs mœurs. Un homme, nommé Pitouano, qui avait deux femmes sans y soupçonner de mal, puisqu'il avait pris la deuxième pour obéir à ses père et mère, ayant appris que la polygamie est prohibée par l'Evangile, donna aussitôt à celle-ci de prendre son enfant avec elle et de partir. La femme, plus humble qu'Agar, fit aussitôt son paquet,

part sans dire un mot de réplique, et va se giter tranquillement dans le wigwam de sa mère. Bientôt elle se présente à confesse pour devenir catéchumène, ainsi que Pitnouane et sa femme l'avaient fait. Elle ne savait pas même le *Pater* ; mais elle est pleine d'esprit, active, laborieuse, et, ce qui est rare chez les sauvages, très-propre dans tout son extérieur. Sans doute, elle aurait déjà été baptisée, si la distance de son wigwam ne l'avait empêchée de venir plus souvent au village pour se faire instruire.

» Je reçois assez fréquemment, et même j'ai reçu aujourd'hui la visite de sauvages qui font plusieurs jours de marche, n'importe le temps, la neige ou la pluie, pour venir me voir et rejeter le whisky. Ce mot whisky me rappelle qu'un malheureux près d'expirer, parce que des pourceaux lui avaient rongé le bas-ventre lorsqu'il était ivre, m'envoya quérir. Il paraissait fort pénitent et parlait à peine. Il n'y avait pas de temps à perdre : je l'exhortai, l'instruisis un peu, le baptisai, et dès lors il commença à recouvrer l'appétit, les forces et la santé, au grand étonnement de tous. Cette faveur du Ciel amena à mes genoux vingt sauvages qui en furent les témoins. Thomas, c'est le nom que je donnai au malade, vint me voir aussi plusieurs fois ; mais enfin il succomba encore à la tentation neuf mois après, à Chicago, où un rassemblement de mille sauvages amena les traiteurs, à qui la cupidité fait répandre à grands flots la liqueur perfide. Thomas a honte de sa faiblesse, et craint de s'approcher de moi ; mais je me promets bien de le poursuivre au retour de sa chasse, et de ramener la brebis égarée au bercail, avec l'aide de Dieu.

» Autre anecdote. Je trouvai à Chicago, dans le mois de septembre, une bande de Kikapous avec leur prophète qui les fait renoncer au whisky. Je crois vous avoir déjà parlé de leur probité. Un d'entre eux ayant trouvé, la veille du départ, quelques effets dont il ne connaissait pas le maître, me les rapporta, me priant d'agir en conséquence. Il aurait bien pu les déposer, comme je le fis, chez l'agent des Etats-Unis ; mais cela montre la confiance qu'ils ont au makaté-konia. Ils sont très-disposés à embrasser la religion, puisqu'au mois de juillet ils m'avaient envoyé une députation de trois hommes, qui firent six ou huit jours de marche pour me trouver au village de Pockégam ; mais j'étais au fort de l'ouvrage, et je promis seulement de les visiter quand je le pourrais. Ah ! quand aurai-je ce loisir, ayant déjà trop à faire ! Il faut aussi ajouter que je suis trop vieux au moins de trente ans, pour apprendre les langues, supporter les fatigues du voyage et la vie dure et irrégulière des sauvages. On ne peut se figurer ce que les premiers missionnaires ont eu à souffrir.

» Nous sommes ici en deuil aujourd'hui, et cependant bien consolés, d'après les principes de la foi. Un charmant néophyte de dix-sept ans, nommé Jacques, vient de mourir dans le bois, à un jour de marche de ce village. Son père et sa mère sont infidèles encore. Je le voyais avec peine obligé de les suivre dans leur hivernement, parce qu'il n'était que catéchumène et pas suffisamment préparé pour le saint baptême. Il n'y avait pas d'espérance qu'il vécût longtemps, car il était atteint d'une maladie de langueur qui avait déjà fait beaucoup de progrès. Je lui persuadai aisément de rester avec moi, quoique notre charitable chef Pokéganu eût à peine du blé pour nourrir, jusqu'à la Noël, vingt-deux personnes de sa famille, outre les visiteurs de tous les jours qui nous assiègent pour être instruits dans la foi; ses parents y consentirent avec peine. Enfin je le baptisai, il y a six semaines, et il s'en alla à pied au campement de son père. Le temps était fort mauvais. Lorsqu'il me fit ses adieux, je n'espérais plus le revoir. Je lui recommandai de bien conserver la grâce du baptême; il lui était doux et aisé de me promettre de faire tous ses efforts; et il a tenu parole. Son père et les autres sauvages, qui ont apporté ici le corps pour lui donner la sépulture chrétienne, nous disent qu'il priait continuellement, qu'il apprenait les prières à ses petits frères, qu'il les instruisait, les exhortait, leur faisait observer les abstinences de l'Eglise; et lui-même, tout faible et tout malade qu'il était, il leur en donnait constamment l'exemple. Il n'a pas même consenti à prendre du bouillon aux jours consacrés à la pénitence, malgré les instances de sa mère, qui n'avait en outre que du sagamité, mais pillé et bouilli, à lui donner. Son dernier mouvement a été un signe de croix, de patience et de résignation. *Beati qui in Domino moriuntur!* Destitué de tout secours spirituel, et entouré d'infidèles seulement, il faisait souvent et ne pouvait faire que le signe de la croix; son oncle, touché d'une telle piété, s'est rendu en venant à confesse, et son père paraît si bien disposé, que j'attends de lui une pareille démarche à son retour de la chasse. Toute la famille suivra ensuite les traces de son chef. J'avais bien raison de dire à un de mes meilleurs amis du Kentucky, protestant et sénateur au congrès, qui voulait me retenir dans son voisinage: « Je convertirai plutôt cinquante sauvages au Michigan, qu'un seul presbytérien au Kentucky. — Je le crois, répondit-il, parce que vous n'aurez pas de préjugés à arracher d'abord; j'ajouterai, ni l'amour des choses terrestres. »

» Vous ne serez pas fâché d'apprendre comment je suis logé et nourri: en venant ici, je m'attendais bien à y trouver l'occasion de combattre la

sensualité, et je ne me trompais pas. C'est sans doute une insigne faveur du Ciel, que j'apprécie beaucoup, puisqu'il faut faire pénitence. Je dois prêcher cette vertu aux autres, et je n'ai que peu de temps à la pratiquer moi-même. Vous apprendrez d'abord que la cheminée de ma cabane fume tellement qu'il faut quelquefois éteindre le feu; puis, le plancher est si mal joint et la porte aussi, que nous avons des vents coulis à souhait. Le toit, entr'ouvert en plusieurs endroits, est aujourd'hui couvert d'un pied de neige qui nous protège contre le froid; mais, en temps de pluie ou de dégel, il faut bien se soumettre à de fortes rosées, et quelquefois à des ondées. Mon lit était une natte et quelques couvertures; au mois de septembre, j'obtins enfin une pailleasse; encore je n'en jouis que deux nuits; il fallut pratiquer l'hospitalité et la livrer à un ami qui a passé plusieurs mois au village. Ma table est un banc de quatre pieds de long et de dix pouces de large; elle est à peu près suffisante pour deux personnes qui n'ont qu'un seul plat à y mettre. Quelquefois nous sommes sans viande lorsque la chasse n'a pas été heureuse: alors nous avons recours au sagamité ou à des fèves; il arrive même que le pain nous manque, mais toujours de façon ou d'autre nous vivons; grâces à Dieu, je ne me suis jamais mieux porté et je n'ai jamais été plus content: *Beata solitudo, sola beatitudo!* Enfin, je me trouve à ma place; je serais pourtant fort aise d'avoir un bon prêtre avec moi, ou du moins dans mon voisinage.....

II

Le choléra en Amérique.

Dévouement des missionnaires et des communautés religieuses.

» Le fléau terrible qui a ravagé l'Europe n'a pas épargné les forêts de l'Amérique. Le choléra a décimé les populations du nouveau monde, comme celles de l'ancien; son apparition subite y a répandu le même effroi que parmi nous. Le malheureux qui en était atteint, dans les commencements surtout, succombait après quelques heures d'horribles souffrances; chacun fuyait le théâtre de tant de ravages; loin de se porter mutuellement secours et assistance, on cherchait dans l'isolement un abri contre la contagion. Que devait faire le clergé catholique dans cette

occu
plei
cria
seul
du
relig
soin
poin
entre
être
en o
»
Ce n
ils o
d'exi
mais
catho
tu n'
vraies
fices
géné
votre
tout c
que l
de vo
notre
la for
» O
liques
En An
se son
sinon
protes
la natu
résultat

occasion solennelle ? Ce qu'il devait faire, il l'a fait. Sa conduite a été pleine d'un généreux dévouement ; seul, il a entendu la voix qui lui criait : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* ; et il l'a entendu seul, parce qu'elle ne s'adressait qu'à lui. Aussitôt que les symptômes du choléra se manifestaient quelque part, l'évêque, les prêtres et les religieuses accouraient auprès des mourants et leur prodiguaient leurs soins ; ils ont eu le bonheur d'en sauver un grand nombre. Il n'y avait point acception de personnes ; leur charité ne faisait point de différence entre les catholiques et nos frères séparés ; il suffisait d'être malade pour être assisté par eux. Plusieurs ont été atteints du fléau, quelques-uns en ont été victimes ; la palme du martyre a été leur récompense.

» Cependant où étaient alors les ministres protestants ? Ils avaient fui. Ce n'est point à eux que nous en ferois le reproche, c'est à leur doctrine ; ils ont pris le parti que la prudence leur indiquait ; il eût été trop cruel d'exiger d'eux un dévouement que rien ne leur inspirait ; mais les prêtres, mais les religieuses ont puisé dans la foi leur force et leur courage. O foi catholique ! qui pourras désormais nier ta puissance ? qui osera dire que tu n'es pas la vérité, quand tes principes mènent à des conséquences si vraies, quand tu produis tant d'héroïsme, quand tu inspires des sacrifices qui ravissent d'admiration tes ennemis mêmes ? Prêtres magnanimes, généreuses filles de Vincent de Paul, vous tous qui avez donné ou exposé votre vie pour le soulagement des pestiférés, recevez nos remerciements ; tout ce qui a un cœur catholique vous doit de la reconnaissance, parce que l'Eglise tout entière participe de la gloire de vos œuvres et jouit de votre triomphe, parce qu'enfin vous nous avez fourni, en faveur de notre foi, un argument dont l'hérésie elle-même est obligée de reconnaître la force et qu'elle nous envie.

» On remarquera cette touchante conformité qui existe chez les catholiques, non seulement dans les dogmes, mais encore dans la conduite. En Amérique, de même qu'en Europe, le clergé et les corps religieux se sont dévoués au service des cholériques. Il y a eu aussi conformité, sinon dans les doctrines, du moins dans la conduite, chez les ministres protestants des divers pays ; mais c'était pour céder aux sentiments de la nature et fuir le danger. Que les hommes de bonne foi comparent les résultats des croyances et prononcent....

Fragment d'une lettre de Mgr Flaget, évêque de Bardstow, à M. le
rédacteur des Annales.

Kentucky, 5 décembre 1833.

» Si ma correspondance a été suspendue plus longtemps que je ne croyais, ne l'attribuez pas, je vous prie, à d'autres motifs qu'à un surcroît de travaux, ou plutôt de calamités de tous les genres qui se sont d'abord répandues sur mon troupeau, où elles ont jeté l'épouvante et la désolation, et ne se sont terminées qu'en renversant le pasteur lui-même et le menaçant dès le premier jour d'une mort d'autant plus violente qu'elle paraissait devoir être très-accelérée. Quoique je sois encore bien loin d'avoir recouvré la santé dont je jouissais il y a six mois, cependant depuis dix ou douze jours que je fais de petites courses à cheval, je trouve que mon état s'améliore beaucoup. Je vais en profiter pour vous faire connaître les effets de ce terrible choléra dans plusieurs comtés de l'état du Kentucky, et surtout dans ceux de Washington, la Fayette et Nelson, où les établissements catholiques sont en plus grand nombre que dans les autres....

» Vers la fin du mois de mai, le choléra se manifesta dans la partie la plus saine du Kentucky, avec les symptômes les plus effrayants, les plus menaçants; il se répandit sur un espace d'environ vingt-cinq à trente lieues carrées, et frappa çà et là indistinctement des personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Les esclaves toutefois furent plus exposés que les autres à ses fureurs, et ce fut parmi les gens de cette classe qu'il se choisit un plus grand nombre de victimes. La terreur devint si générale, que les malades dans la plupart des localités se trouvèrent destitués de toute assistance, même de leurs amis et de leurs parents les plus proches. Réduits à ces déplorables extrémités, les protestants comme les catholiques s'adressèrent aux supérieurs de nos différentes communautés de religieuses, pour trouver parmi ces pieuses recluses l'assistance que leurs voisins et leurs proches leur refusaient impitoyablement; grâces à Dieu, ils ne furent point trompés dans leurs espérances. Plus de soixante religieuses de trois communautés que nous avons à Kentucky, savoir, les Sœurs de la Charité, celles de Lorette et les dominicaines du tiers-ordre, furent employées, pendant plus de huit semaines, aux œuvres du dévouement le plus actif et le plus héroïque que la charité

puis
dév
couv
victi
relig
Deu
sort.
mou
aussi
âgées
part
faire
sollici
qui s
Elles
et vé
ments
les re
» L
Saint-
comm
à plus
diffère
occupe
pareill
par les
les mai
mais el
plusieu
j'ai été
pour y
quaient
» Pa
corde,
portée
ont été
Presque
et plusie

puisse inspirer. De vingt Sœurs au moins de Saint-Vincent qui s'étaient dévouées à ces œuvres de miséricorde, trois d'entre elles, de retour à leur couvent, furent frappées de la maladie épidémique et en devinrent les victimes. Leur mort jeta la terreur dans toute la communauté; dix autres religieuses et huit de leurs esclaves tombèrent malades la même nuit. Deux jeunes pensionnaires, vers le même temps, éprouvèrent le même sort. Quatre des esclaves malades succombèrent à la violence du mal et moururent. Les deux élèves, nées de parents protestants, expirèrent aussi; mais par une providence bien extraordinaire, ces deux jeunes filles, âgées d'environ treize ou quatorze ans, quelque temps avant que le choléra parût dans le pays, avaient obtenu de leurs parents la permission de se faire catholiques. A peine se sentirent-elles frappées de ce fléau qu'elles sollicitèrent le baptême avec beaucoup d'instance. L'aumônier du couvent, qui savait qu'elles étaient bien instruites, se rendit à leurs justes desirs. Elles eurent le bonheur de recevoir ce sacrement en parfaite connaissance, et vécurent encore un ou deux jours, manifestant les plus beaux sentiments de piété, et surtout de soumission à la sainte volonté de Dieu, qui les retirait de ce monde à la fleur de leur âge.

» Les Sœurs de Lorette ne se sont pas moins distinguées que les Filles de Saint-Vincent dans cette épidémie. Plus de vingt-cinq Sœurs de cette communauté, pendant huit à neuf semaines, se répandirent deux à deux, à plus de deux lieues à la ronde, aux environs de leur couvent, dans les différentes maisons infectées du choléra. Le jour et la nuit elles étaient occupées auprès des malades à leur administrer, avec une charité sans pareille et une précision admirable, tous les remèdes qui étaient prescrits par les médecins. Comme elles se trouvaient le plus communément dans les maisons des pauvres, non-seulement elles prenaient soin des malades, mais elles lavaient leurs habits et leur linge, nettoyaient les appartements plusieurs fois par jour, coupaient le bois pour faire la cuisine, et, ce dont j'ai été moi-même le témoin, souvent elles allaient à la maison-mère, pour y prendre les provisions nécessaires à ces pauvres gens qui manquaient de tout.

» Parmi les loretaines qui s'étaient dévouées à ces œuvres de miséricorde, deux ont été atteintes de la maladie épidémique; elles l'ont supportée avec une sainte joie, et munies des sacrements de l'Eglise, elles ont été, nous l'espérons, se reposer dans le sein de la divine Charité. Presque toutes les autres, épuisées de fatigue, sont tombées malades, et plusieurs d'entre elles sont encore à recouvrer leurs forces. Tous les

esclaves des Sœurs de Lorette ont aussi été visités du choléra ; mais un seul , à la fleur de l'âge , d'une santé robuste , ayant été employé à transporter et à ensevelir des personnes mortes de cette maladie , en a été frappé lui-même , et en est mort au bout de quelques heures .

» Les Sœurs du tiers-ordre de Saint-Dominique ont autant de droit à la reconnaissance du public , que les Sœurs de la Charité et celles de Lorette : n'étant que dix ou onze dans la communauté du Kentucky , elles usèrent d'une sainte industrie pour multiplier leurs forces , et rendre plus de services aux personnes malades , dans le canton où est situé leur monastère . Elles déterminèrent des personnes de leur sexe , d'un âge fait et d'une vertu bien connue , à s'associer à leurs travaux de charité . Pendant plusieurs semaines on les a toujours vues , et la nuit et le jour , dans les maisons où il y avait le plus de malades et où la misère était à son comble . Pas une d'elles ni de leurs compagnes n'est morte , mais toutes étaient épuisées au delà de ce qu'on peut dire ; et , sans une protection spéciale de la divine Providence , il leur eût été impossible de continuer si longtemps tant d'œuvres de compassion et de miséricorde .

» A peu près vingt missionnaires se sont trouvés dans les lieux où le choléra a exercé ses plus cruels ravages , et se sont signalés par une assiduité à leurs devoirs et un zèle à les remplir dignes des temps apostoliques . Leur présence dans toutes ces maisons d'affliction et de deuil a été d'une consolation indicible pour tous les catholiques , et elle a servi à ramener dans le sein de l'Eglise un bon nombre de protestants , qui étant , généralement parlant , abandonnés par leurs propres ministres , se jetaient avec une confiance sans bornes dans les bras de ces pieux et zélés missionnaires . Ce n'était pas seulement auprès des malades qu'ils exerçaient leur immense charité ; ceux qui étaient bien portants , mais qui redoutaient le choléra , leur faisaient passer au tribunal de la pénitence tout le temps dont ils pouvaient disposer sans nuire au service nécessaire des malades , ou à leur propre santé .

» Les révérends Pères dominicains , qui sont établis dans la paroisse catholique la plus nombreuse du Kentucky , ont été pendant plus de deux mois engagés dans des travaux qu'on a peine à concevoir . Dans une petite ville près de leur couvent , presque tous les habitants , au nombre de cinq ou six cents , furent frappés à la fois de cette épouvantable maladie ; l'alarme devint si générale qu'ils furent presque entièrement laissés à eux-mêmes , tant on était effrayé d'approcher des maisons infectées de cette épidémie , devenue si meurtrière . Un jeune Père dominicain , né et élevé

au
les
ordr
sace
milli
étaie
bien
spirit
vices
mort
prête
les v
religi
»
des r
Quatr
cholér
qui or
pense
mission
de rem
comme
service
de co
gratitu
centup
montré
extrém
aujourd
» En
les diff
nistré l
en étai
même c
fruit de
dant tro
Hélas !
la mort

au Kentucky, d'une santé très-faible et déjà fort épuisé par la fatigue et les travaux de son ministère, se transporta avec deux frères laïcs, de son ordre, dans cette ville si généralement affligée; animé d'un zèle vraiment sacerdotal, il se lança avec un courage qu'on a cru tenir du prodige au milieu des mourants et des morts, visita sans distinction tous ceux qui étaient en souffrance, catholiques ou non catholiques. Partout il était bien venu, parce que partout il répandait en abondance les consolations spirituelles que les mondains ne sauraient donner, sans négliger les services du corps, qui, rendus à propos, sauvaient souvent les malades de la mort. Plusieurs protestants, qui avaient en vain demandé leur ministre, prêtèrent l'oreille avec plaisir aux instructions qu'il leur faisait, goûtèrent les vérités qu'il leur annonçait, et finirent par embrasser notre sainte religion.

» Les deux frères laïcs semblèrent aussi se multiplier pour administrer des remèdes aux malades, et surtout pour les ensevelir après leur mort. Quatre-vingt personnes au moins succombèrent pendant les ravages du choléra et furent emportées dans moins de quinze jours. Les habitants qui ont survécu à ce fléau destructeur, malgré leurs pertes et leurs dépenses qui ont été considérables, m'ont demandé avec instance la permission d'acheter un lot de terre dans la ville, d'y bâtir une église, et de remettre le tout en la possession des révérends Pères dominicains, comme un juste tribut de leur vive reconnaissance pour les importants services qu'ils en ont reçus pendant le choléra. Les protestants s'offrent de contribuer généreusement à ce double mouvement de piété et de gratitude. Ainsi, dès ce monde même, Dieu se plaît à récompenser au centuple ses zélés serviteurs; quoique les cinq Pères dominicains qui ont montré tant de zèle pendant le temps qu'a duré l'épidémie aient été extrêmement fatigués et épuisés, cependant pas un n'en est mort, et aujourd'hui, grâce à Dieu, ils jouissent d'une parfaite santé.

» Enfin moi-même, après avoir parcouru pendant plus de deux mois les différentes paroisses où le choléra s'était répandu, après avoir administré les secours de notre sainte religion, et procuré aux personnes qui en étaient affligées les consolations annexées à notre ministère, au moment même où l'épidémie semblait s'être retirée du pays, où j'allais jouir du fruit de mes victoires, j'en fus saisi d'une manière si violente que pendant trois jours l'opinion de plusieurs médecins fut que j'en devais mourir. Hélas! je regrette que leurs conjectures ne se soient pas vérifiées; car la mort m'aurait délivré d'un fardeau devenu presque intolérable, à cause

de mon âge avancé et des infirmités qui l'accompagnent ; et j'ai tout lieu de craindre qu'il me sera presque impossible d'être mieux préparé que je l'étais alors pour ce passage si redoutable en lui-même, et qui le devient cent fois plus quand on a à rendre compte d'une administration aussi longue et aussi étendue que la mienne. Mais que la sainte volonté de Dieu soit faite, et non la mienne !...

Fragment d'une lettre de M. Odin, missionnaire apostolique, à M. le rédacteur des Annales.

« Rome, 5 mars 1834.

» L'époque lugubre du choléra a été pour l'Eglise d'Amérique une époque de nombreuses conquêtes. Si les ravages affreux exercés par ce mal terrible ont fait gémir amèrement les ministres du Seigneur, combien de consolations n'ont-ils pas aussi éprouvées à la vue de tant de pauvres pécheurs qui sont rentrés pendant ce temps de deuil dans les sentiers de la vertu. Fidèles à leurs devoirs dans ces moments où le Seigneur châtie ses enfants par des calamités publiques, ils ont secouru les infortunées victimes de ce fléau dévastateur avec tout le zèle dont ils étaient capables, et leurs efforts n'ont point été infructueux. Un nombre considérable de protestants ou d'infidèles ont aussi ouvert les yeux à la lumière, et ont trouvé, dans les secours dont notre sainte Eglise entoure le lit de mort, ce calme et cette paix qui sont un avant-goût de la félicité des élus. Mais le beau spectacle qu'ont donné les Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, est trop attendrissant pour ne pas intéresser les bons catholiques. Ces héroïnes chrétiennes, avec un courage plus qu'humain, se sont portées ou plutôt ont volé aux lieux où la maladie établissait ses scènes de désolation et de mort. Jour et nuit elles étaient auprès des infortunées victimes, et avec une charité et une tendresse que la religion seule inspire, elles soulageaient et consolait ces pauvres membres souffrants de leur céleste Epoux. Dans ces temps de terreur, la nature et l'amitié semblaient souvent perdre leur droits : l'ami oubliait son ami, et les liens du sang étaient à peine assez forts pour retenir, auprès des malheureuses victimes, même des parents. Dans ce triste délaissement, les malades trouvaient, en ces dignes filles, des mères et des sœurs qui s'empressaient d'alléger leurs tourments et leurs peines. Lorsque le mal se fut ralenti, les journaux retentirent des éloges de ces bonnes Sœurs ; leur

nom devint cher aux amis de l'humanité, et tous nos frères séparés s'efforçaient de leur témoigner combien ils avaient su apprécier leurs services. La ville de Philadelphie leur vota même des remerciements publics et leur offrit des marques honorables de sa gratitude ; mais ces Sœurs, dont l'ambition ne se borne point aux choses périssables de ce monde, les refusèrent, trop heureuses d'avoir rempli leur devoir et d'avoir contribué à adoucir les maux de la société. Maintenant le nom seul de *Sœur de la Charité* inspire un profond respect. En me rendant à Baltimore, je fis route dans la diligence avec deux de ces excellentes religieuses attachées à l'hôpital de Saint-Louis, que des raisons de santé avaient fait rappeler dans la maison-mère. Traversant des pays où jamais elles n'avaient été vues, elles attiraient les regards par la nouveauté de leur costume et excitaient la curiosité. Plusieurs fois diverses personnes me prirent à part, pour me demander qu'elle étaient les dames qui voyageaient avec moi. « Ce sont des Sœurs de la Charité, leur disais-je. — Oh ! que nous sommes heureux, me répondait-on, d'avoir vu ces excellentes femmes dont le dévouement pour l'humanité souffrante est si touchant ! » Et ces étrangers ne les regardaient plus qu'avec un respect qui tenait de la vénération.

» Un journaliste non catholique, de Saint-Louis, inséra dans ses feuilles un article qui mérite d'être cité. Voici à peu près comment il était conçu : « Nous invitons, disait le rédacteur, ceux que la crainte de la maladie a engagés à chercher un asile dans la campagne, à rentrer dans la ville ; car le mal a entièrement disparu. Qu'il nous soit permis de leur dire que, malgré leur désertion, nos malades n'ont point été abandonnés. Il s'est trouvé parmi nous des personnes charitables, et surtout des Sœurs de la Charité, qui leur ont rendu tous les services que demandait leur triste situation. Nous pouvons aussi annoncer à ces ministres qui ont cru devoir préférer le soin de leur femme et de leurs enfants à celui des ouailles qui leur étaient confiées, que nos malades n'ont point été privés des secours de la religion ; les prêtres catholiques, jour et nuit, se sont transportés auprès de leur lit de douleurs et les ont fortifiés contre les horreurs de l'agonie. » Je regrette de ne pas avoir sous les yeux l'article de ce journal ; il était bien écrit et contenait les plus beaux sentiments. Plusieurs Américains, à bord d'un bateau à vapeur, passaient un jour en revue les différentes sectes religieuses des Etats-unis. Après de longues discussions, l'un d'eux, qui avait gardé un profond silence, prit la parole et dit à ses compagnons de voyage : « Pour moi, je crois qu'il n'y a qu'une seule vraie

religion, et c'est celle que professent ces bonnes filles qui prennent soin des malades à Saint-Louis; comment les nommez-vous? — Ces dames professent la religion catholique, répondit-on. — Voilà la vraie religion, continua le voyageur; elle inspire de trop beaux sentiments pour ne pas être divine.... »

III

Correspondance touchante d'un jeune missionnaire chez les Potowattomies.

M. Benjamin-Marie Petit naquit à Rennes, le 8 avril 1814. Il fut de bonne heure, par sa piété et par sa charité, la joie et la consolation d'une mère chrétienne. Après de brillantes études au collège de Rennes, il suivit les cours de la faculté de droit; et depuis quelques années, il avait pris place au barreau, lorsqu'à la fin de 1835, il se sentit appelé au ministère apostolique. Mgr Bruté, évêque de Vincennes, qui se trouvait à Rennes, sa ville natale, accueillit cette vocation naissante, qui fut dès lors une des plus chères espérances de son clergé futur.

En attendant le moment du départ, M. Petit se rendit au séminaire de Saint-Sulpice, où il resta jusqu'à la fin de mai 1836. Dans les premiers jours de juin, il s'embarquait pour New-York, d'où il devait être dirigé sur Vincennes. Ce fut là qu'il continua ses études théologiques. Il était diacre lorsque, au mois d'octobre 1837, une circonstance imprévue hâta son ordination. Voici ce qu'il écrivait à sa mère, à la date du 15 octobre :

« Je suis prêtre, et cette main qui vous a écrit a porté ce matin Jésus-Christ! Comment exprimer tout ce que je voudrais vous dire, et comment ne pas vouloir dire pourtant quelque chose de ce que nulle langue ne peut rendre? Ma main est consacrée à Dieu; ma voix a maintenant un pouvoir auquel Dieu lui-même est docile. Comme ce matin, à ma première messe, ma voix tremblait, lorsque, arrivé à l'endroit du *Memento*, j'avais à vous rappeler tous à mon Dieu! mon Dieu! et demain encore, et après-demain, et tous les jours de ma vie jusqu'au dernier jour!.... Quand je pense que dans deux jours je partirai d'ici tout seul, allant à près de trois cents milles, répandre parmi des peuples que je ne connais point, mais auxquels Dieu m'envoie, des sacrements, des grâces ratifiées au ciel, je tremble à la vue de mon néant! Quand je me vois d'avance voyager en compagnie

de mon Dieu reposant sur ma poitrine nuit et jour, comme il nous arrive souvent ici, portant sur mon cheval les instruments du grand sacrifice, m'arrêtant de temps à autre au fond du bois, et faisant de la chaumière d'un otter catholique le palais du Roi du ciel, combien je me sens plus pénétré de cette pensée de saint Paul, que Dieu aime, pour faire de grandes choses, à se servir de ce qui n'est rien : *Ea quæ non sunt* ! Oh ! alors je m'abandonne volontiers, et je dois le dire, à cette heure si importante de ma vie, je n'ai rien encore ressenti de pénible ; tout a été le doux entraînement de la volonté de Dieu, qui ordonne et exécute lui-même par sa grâce. Oh ! comme je me fie avec délices en lui ! Priez beaucoup pour moi ; voici le temps.... J'étais diacre depuis le 24 septembre, lorsqu'un soir arrive une lettre cachetée de noir, annonçant que M. Desseilles, depuis sept ans missionnaire chez les Indiens, était mort. Il avait averti à temps, à Chicago et à Logansport, ses deux plus proches voisins ; mais l'un était très-mal, et l'autre, au lit depuis plusieurs semaines, était trop épuisé pour pouvoir se transporter à soixante-quinze milles. M. Desseilles eut à mourir tout seul : oh ! Marie l'aura assisté ! C'est là sans doute une des plus rudes épreuves des missionnaires ; mais comme ils ne s'exposent à ce danger que pour l'amour de Dieu, lui, si bon, ne les laisse pas sans secours à la mort ; et s'il les prive de l'assistance d'un prêtre, c'est assurément pour embellir leur couronne des mérites d'un dernier sacrifice. Je pense bien qu'il n'accorde cette faveur qu'à ceux qui sont ses saints amis.

» Dès le premier moment, Monseigneur résolut de m'envoyer à la résidence du défunt pour régler les affaires ; mais je devais faire ce voyage comme diacre, lorsqu'arriva de Logansport une lettre de M. François, exprimant la douleur de se voir réduit par la maladie à refuser son ministère à ceux qui mouraient dans sa congrégation. Je me trouvai tout ému à la lecture de cette lettre. Monseigneur préparait l'ordination d'un prêtre irlandais pour la semaine suivante ; il m'avait dit plusieurs fois en me parlant de mon voyage : « Il faudrait être prêtre ; » mais il savait que je désirais du temps, et lui-même en désirais pour moi. Toutefois je me sentis entraîné à lui dire qu'en l'état présent des choses je n'aurais pas d'objections à faire à mon ordination, s'il le jugeait convenable. Mes paroles se rencontraient avec ses intentions ; dès lors mon ordination fut décidée. Prêtre hier, j'ai dit ma première messe aujourd'hui, et dans deux jours je vais à Southbend consoler un peuple d'indiens qui ont adressé à Monseigneur une touchante pétition pour un nouveau prêtre. En même



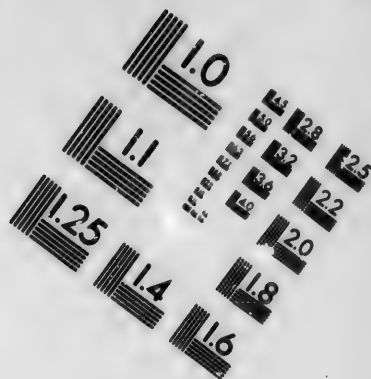
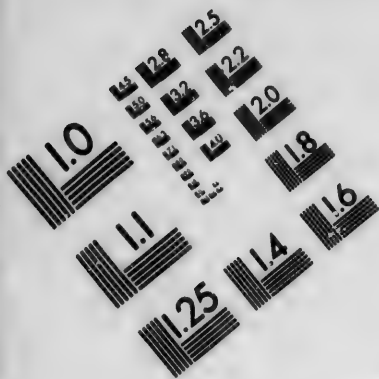
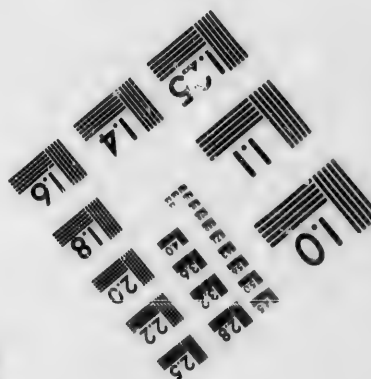
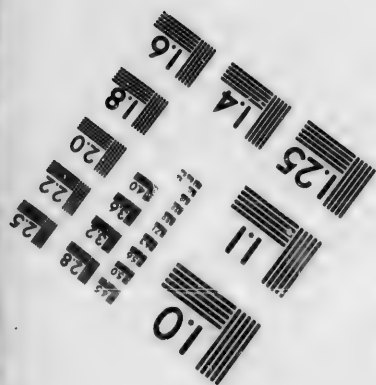
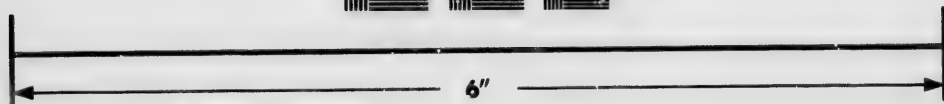
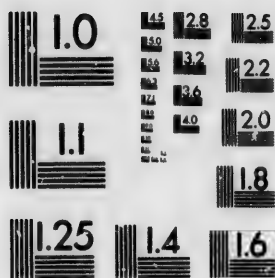


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
22
20

10

temps, j'assisterai le pauvre M. François de Logansport. Je ne m'effraie point, parce que j'espère en Celui dont je suis le ministre; mais priez : je serais là, à soixante-quinze milles du prêtre le plus proche, abandonné à moi-même, mais appuyé sur le bras fort de mon Dieu. Ce beau jour, je le finirai en vous disant que le sentiment dominant en moi est une joie profonde, sous le poids des nouvelles obligations contractées. Je ne sais si j'en dois avoir quelque inquiétude, mais je me trouve le cœur si léger, si heureux, si content, que j'en suis tout étonné. Aller de messe en messe jusqu'au ciel!... Vous le savez, souvent je le disais que j'étais né heureux. Eh bien, encore à présent je puis le dire, et Dieu, dans ma première mission, m'a traité en enfant gâté. J'avais toujours désiré une mission sauvage; nous n'en avons qu'une dans l'Indiana, et c'est moi que les Potowattomies appellent leur Père *la Robe noire*. »

Quelques jours après, M. Petit partait pour Southbend, où il resta jusqu'aux premiers jours de septembre 1838, partageant son temps entre les sauvages et les Américains catholiques répandus dans les environs. Mais c'était surtout au milieu des sauvages, dont il aimait la franchise et la simplicité, c'était surtout à Chichipé-Outipé, village indien, qu'il se plaisait à porter la parole de l'Evangile. Laissons-le parler du premier séjour qu'il y fit :

« Je suis resté vingt-un jours au milieu d'eux; voici la vie qu'alors nous avons menée. Au soleil levant, la première cloche sonnait; et vous auriez vu les sauvages arriver le long des sentiers de la forêt, et sur le bord des lacs (il y en a quatre contigus, et l'église est bâtie sur un coteau au bord du plus grand). Quand ils étaient arrivés, sonnait la deuxième cloche; puis, en attendant que les retardataires fussent rassemblés, le catéchiste faisait une répétition vive et animée du sermon de la veille; on récitait ensuite une leçon de catéchisme et la prière du matin; je disais la messe au milieu des cantiques, et je prêchais ensuite, interprété par une respectable demoiselle de soixante-douze ans, française, qui s'est consacrée en qualité d'interprète à l'œuvre des missions; puis ils terminaient par un *Pater* et un *Ave*; chantaient : *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours*, et sortaient de la chapelle. C'était alors le temps de confesser pour moi jusqu'au soir, quelquefois même après souper. Au coucher du soleil, ils se réunissaient de nouveau pour le catéchisme, que suivaient une exhortation, la prière du soir, le cantique à la Vierge; et je leur donnais la bénédiction, la bénédiction du pauvre Benjamin! Mais Dieu a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est!* Beaucoup avaient la sainte

habit
mort
toute
maria
leurs
pour
qui n
gens
appre
ils se
me di
comm
Père
pas le
un vie
que v
nous
qui ir
wigwa
pour l
sourire
tendus
leur ch
petit p
congé
gros qu
où je
adieu,
connus
ce jour
Souv
trouvai
« M
je les
mission
toujour
parmi c
et puis

habitude de la communion fréquente, et, privés qu'ils en étaient depuis la mort de M. Desseilles, ils avaient pratiqué la communion spirituelle avec toute l'ardeur d'un pieux désir. J'ai baptisé dix-huit adultes, et béni neuf mariages. Le prosélytisme de ces bonnes gens est admirable; ils quittent leurs maisons, et s'en vont au loin chez ceux qui désirent se faire chrétiens, pour leur enseigner ce qu'il faut savoir. Chacun des nouveaux baptisés qui n'étaient pas habitants du village, emmenait avec soi quelques jeunes gens qui savaient lire, et qui l'accompagnaient uniquement pour lui apprendre les prières et le catéchisme. Si maintenant je vous disais comme ils se sont attachés à moi depuis si peu de temps! « Nous étions orphelins, me disaient-ils, et comme dans la nuit; mais vous êtes apparu parmi nous comme une grande clarté et nous vivons. Vous êtes à la place de notre Père qui est mort, et nous ne ferons rien sans votre avis. — Je ne tiens pas le cœur des autres dans ma main, disait, les yeux gros de larmes, un vieil homme en me serrant la main; mais jamais le mien n'oubliera ce que vous nous avez dit. Pendant que vous étiez au milieu de nous, si nous avions un chagrin, nous venions à vous, et vous nous consoliez; à qui irons-nous quand vous serez parti? » Lorsque, passant près d'un wigwam, je soulevais la natte qui sert de porte, et que j'avais la tête pour leur dire : « Bonjour, mes enfants! » si vous aviez vu leur franc sourire, en me répondant : « Bonjour, mon Père! » si vous les aviez entendus me demander avec une simplicité d'enfant la permission d'aller à leur chasse d'automne, et, quand ils avaient reçu ma bénédiction et le petit papier où je leur indiquais les jours de maigre et de jeûne, prendre congé de moi d'un air si filial et si simple; si vous aviez vu leur cœur gros quand leur cercle, en silence, s'agenouilla autour de moi au moment où je partis, vous comprendriez pourquoi, en leur faisant ce premier adieu, je retrouvais dans mon cœur quelque chose du sentiment que je connus pour la première fois lorsque je quittai Rennes; je quittais encore ce jour-là ma famille. »

Souvent le jeune missionnaire retournait à son village indien; il s'y trouvait au commencement de l'année 1838. Il écrivait ce qui suit :

« Me voici à Chichipé-Outipé, au sein de mon église indienne. Comme je les aime mes enfants, et comme je me plais au milieu d'eux! Cette mission est laborieuse, mais que de consolations! Je ne le répéterai pas, c'est toujours la même merveille, un incroyable mouvement de conversions parmi ces pauvres infidèles. Il y a maintenant mille à douze cents chrétiens, et puis une ferveur, une simplicité admirable et touchante.

» C'était le dernier jour de l'année 1837 ; je dormais sur ma natte, lorsque vers minuit je fus réveillé en sursaut par une décharge de mousqueterie. On n'est pas longtemps à se lever quand on dort habillé sur des nattes : je courus à ma porte qu'on agitait, et j'ouvris. Ma chambre se remplit au même instant d'une troupe d'Indiens, hommes, femmes, enfants, qui venaient me souhaiter la bonne année ; ils se mirent tous à genoux autour de moi, et je les bénis ; puis tout en souriant ils vinrent me donner la main ; c'était une véritable fête de famille. Je leur adressai une courte allocution sur l'année qui s'en allait et sur celle qui venait de commencer, et je les menai tous à la chapelle, où nous fîmes une courte prière. Puis ils me demandèrent la permission d'aller faire la même politesse aux chefs, ce que je leur accordai sans peine, vous devez le penser. Oh ! je les aime tendrement ! Si vous voyiez, quand j'entre dans une cabane, les petits enfants qui m'entourent et montent sur mes genoux ; les père et mère et les aînés de la famille qui se recueillent, font pieusement le signe de la croix, et puis, avec un sourire confiant, viennent me presser la main, vous ne pourriez vous défendre de les aimer comme moi ! Quand on les visite le soir dans leurs cabanes, on les trouve la tête penchée sur le feu, chantant des cantiques ou récitant le catéchisme à la lueur de leur brasier. Leur zèle est surprenant ; j'ai dans ce moment-ci des chrétiens de trois semaines qui ont appris prières, catéchisme et cantiques, dans un espace de temps inconcevablement court. Je commence à parler un peu leur langue, à découvrir quelque chose de ce qu'ils me disent. S'il me fallait vous donner tous les détails qui peuvent m'intéresser, je n'en finis point. Je suis vraiment trop heureux. Ne me souhaitez rien de mieux ; mais que Dieu nous protège ! Cette mission est menacée d'une prochaine destruction ; le gouvernement veut transporter les Indiens de l'autre côté du Mississipi. Je vis entre la crainte et l'espérance ; mais je remets mon espérance et ma crainte aux mains du Seigneur ! »

(4 avril 1838.) « Maintenant mon lieu de résidence chérie, c'est le village de mes Indiens. Là, j'ai une vaste habitation bâtie d'arbres entiers posés les uns sur les autres ; on voit en plus d'un endroit le jour à travers les murailles ; ma cheminée serait assez large pour loger un quart de corde de bois ; je ne marche point sur des tapis, mais sur des planches, qui n'étant pas fixées s'ébranlent sous le pied, comme les touches d'un piano sous les doigts du musicien. La nuit on y jette une natte avec deux couvertures, une dessus, l'autre dessous, et je dors aussi bien sur ce lit indigent que sur la couche la plus somptueuse qui soit au monde. J'ai

du,
tom
ans a
le re
thodi
me d
épro
pas ;
mis à
Dieu
de la
C'étai
vie :
torité
trine ;
nous.
des aff
à l'aut
libre
s'il pla
semble
être q
jours,
que je
de ma
tableau
soumis.
présiden
réussir
quand i
terre la
saintes
ne les p
chrétien
approcha
leur Père
qui dépe
les accom

dà, la semaine dernière, aller à la rivière des Dindes, pour prêcher sur la tombe d'un pauvre catholique, mort sans avoir vu un prêtre depuis vingt ans au moins. Il n'y avait en ce lieu que deux familles catholiques, tout le reste était protestant. La réunion était nombreuse; les ministres méthodistes s'y étaient rendus. Obligé de prêcher en anglais, j'avais peur de me déconcerter; mais Dieu prend pitié de nous, et j'ai plus d'une fois éprouvé l'effet de la promesse de Jésus-Christ : « Ne vous inquiétez pas; je vous mettrai dans la bouche ce que vous aurez à dire. » Je me mis à genoux au coin d'une vaste chambre remplie de bancs, adressai à Dieu une courte prière, récitai un *Ave Maria*; et puis, ayant fait le signe de la croix, je parlai pendant une heure environ tout à fait à mon aise. C'était la voix du défunt qui justifiait la foi qu'il avait professée durant sa vie : condamnation de l'interprétation privée; institution divine de l'autorité; mission non-interrompue dans l'Eglise catholique; unité de doctrine; enfin, réponse aux nombreuses calomnies qu'on répand contre nous. La vie nomade d'un missionnaire est toute faite pour le dégager des affections terrestres; c'est en vivant ainsi, toujours errant d'un lieu à l'autre, qu'on se sent en terre de passage; jamais je n'eus plus de liberté de cœur. Je crois pouvoir le dire avec vérité, je désire mourir, s'il plait au Seigneur, sans pourtant éprouver de fatigue de la vie. Il me semble qu'en milieu de ces travaux ma santé s'affermirait. Eh bien, peut-être quarante ans de mission, et puis le ciel! peut-être pas quarante jours, et puis le ciel! Je veux bien l'un ou l'autre, peu m'importe, pourvu que je sois bien avec mon Dieu.... J'ai maintenant la triste perspective de ma mission indienne bientôt détruite, et c'est comme un fond noir au tableau de ma vie présente; je commence cependant à me trouver plus soumis. Un voyage à Washington, de pressantes réclamations auprès du président ont été sans effet. Mes pauvres Indiens n'ont plus qu'une chance : réussiraient-ils? Dieu le sait. Pour moi, j'aurai à essuyer leurs larmes quand ils iront en l'exil; j'aurai à détruire l'autel et l'église, à mettre en terre la croix qui s'élève sur leurs tombes, pour épargner à ces choses saintes d'hérétiques profanations; et puis il faudra leur dire adieu pour ne les plus revoir, eux que j'aime et qui m'aiment tant! Et ces âmes chrétiennes iront se dessécher sans le secours de ces sacrements dont ils approchaient avec tant d'amour, et languir sous un ciel inconnu, où moi leur Père je ne pourrai probablement pas les suivre. Oh! je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne pas les abandonner. S'ils partent, je désire les accompagner au moins jusqu'aux missions des Jésuites, sur le Mis-

sissipi.... Dieu seul connaît toutes les souffrances de mon cœur; il y a trois mois que je demande à connaître et à faire en tout ceci sa juste et miséricordieuse volonté. »

(31 mai 1838.) « Je suis resté plus longtemps que de coutume sans vous écrire; mais c'était le temps de Pâques, et le pauvre missionnaire était accablé d'ouvrage.... J'ai d'abord fait faire les pâques à Bertrand dans le Michigan, puis à Southbend; après quoi je suis parti pour Chichipé-Outipé, où pendant cinq semaines j'ai confessé du matin au soir, sans autre repos que deux visites à des malades éloignés à peu près de quarante milles l'un de l'autre. De là, il a fallu porter les consolations de mon ministère chez le chef Pokagon, à soixante milles de Chichipé-Outipé, dans le Michigan. Vous croyez peut-être que les missionnaires sont des saints; mais je vous avouerai que, tout ce temps-là, je ne pouvais presque plus prier Dieu. Les confessions finies et le bréviaire dit, je tombais endormi sur ma natte. Ce que j'ai de bon, c'est que mon sommeil est toujours celui d'un enfant, calme, réparateur et non interrompu. Il est vrai, et cette pensée me console, la fatigue du jour était toute pour la gloire du bon Maître auquel je me donne tout entier; il veut bien la prendre comme une continuelle prière; elle serait, pour qui saurait bien l'offrir, un sacrifice continu. Il y a pourtant bien des moments encore où, malgré la sécheresse d'âme que donne la fatigue, le cœur se trouve rempli de joie et les yeux mouillés de douces larmes; c'est si beau de se sentir dans un monde où l'on n'a rien à faire que travailler pour Dieu! Merci, merci, mon Dieu! »

(9 juillet 1838.) « Tant que les sauvages resteront dans l'Indiana, je serai, je crois, leur missionnaire. Dieu, par une grâce qu'il accorde à leur piété bien plus qu'à ma misère, m'a donné de pouvoir aujourd'hui me passer d'interprète pour la confession et pour les conversations ordinaires; je suis tout étonné de m'entendre parler sauvage avec eux; quoique le loisir m'ait manqué de travailler à l'étude de leur langue, ils m'entendent et me comprennent bien. Oh! c'est maintenant surtout que je commence, dans cet épanchement immédiat, à voir toute la beauté de ces âmes neuves. Leur attachement pour moi, et le mien pour eux, sont bien plus forts aujourd'hui que jamais; et cependant, les jours arrivent où j'ai la crainte de voir détruire cette mission. De temps en temps une lueur d'espoir rend à mon cœur une sérénité passagère; pourtant je remets tout à Dieu, il sait mieux que nous ce qui convient. J'éprouve un attachement singulier pour tout ce qui touche aux sauvages; quand je

voys
mèr
quel
oubl
tous
m'ap
famil
comp
tous
Que
après
quitt
libre
J'ai e
et j'a
quelq
j'ai si
grégat
que m
A q
maison
se réun
« U
puis o
mes en
rais; m
mourai
tâmes t
Celui q
seuleme
pour un
expirer
malgré l
de guerr
militaire
faisait in
la sépara
Indiens d

voyage dans le bois, si j'aperçois une cabane indienne, un campement même abandonné, je sens comme une palpitation de plaisir; si j'aperçois quelques Indiens en marche sur mon chemin, toute ma fatigue est oubliée; et quand leur sourire m'accueille de loin (car ils me connaissent tous ou presque tous maintenant, et même ceux qui ne sont pas baptisés m'appellent leur Père), c'est comme le rafraîchissement d'un accueil de famille. Lorsque je suis en mission chez les blancs, mes Potowattomies comptent péniblement les jours de mon absence, et moi aussi je regarde toujours comme un jour de fête le jour de mon arrivée à Chichipé-Outipé. Que de joie, que de poignées de main, que de bénédictions avant et après la prière du soir! et puis, quand la nuit vient, ils ne peuvent plus quitter mon wigwam; c'est comme s'ils étaient cloués là. Ah! si j'étais libre! lorsqu'ils s'en iraient au Mississipi, ils n'iraient pas sans prêtre!... J'ai eu le bonheur de baptiser parmi eux depuis Pâques cent deux infidèles, et j'ai compté quatre cent trente-quatre communions. Il y a bien aussi quelques protestants en voie de conversion, mais le nombre en est petit; j'ai si peu de temps, et tant d'occupation chez les sauvages, et mes congrégations de blancs sont si loin de me donner le même contentement que mes pauvres peaux rouges!

A quelque temps de là, le gouvernement américain s'empara de la maison où logeait M. Petit à Chichipé-Outipé, et de l'église où ses Indiens se réunissaient pour la prière.

« Un matin, écrivait-il à la date du 14 septembre, j'y dis la messe, puis on dégarnit ma chère église de tous ses ornements, et je rassemblai mes enfants à l'heure du départ. Je leur parlai encore une fois: je pleurais; mes auditeurs sanglotaient; c'était à fendre l'âme. Nous, mission qui mourait, nous priâmes pour le succès des autres missions, et nous chantâmes tous ensemble: *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours*. Celui qui entonna eut la voix étouffée par un sanglot, et quelques voix seulement arrivèrent jusqu'à la fin. Je partis. Il est triste, je vous assure, pour un missionnaire de voir une œuvre si jeune et si vigoureuse expirer entre ses bras. Quelques jours après, j'appris que les Indiens, malgré leurs dispositions paisibles, avaient été surpris et faits prisonniers de guerre. Sous le prétexte d'un conseil à tenir, on les réunit, et la force militaire s'en empara au nombre de huit cents. Le gouvernement me faisait inviter en même temps à les accompagner au pays qu'il leur destine; la séparation de leur prêtre étant un des motifs qui empêchaient les Indiens de consentir à leur exil. Je répondis que, soumis à mon évêque,

je ne pouvais rien faire sans sa permission. Il me l'avait refusée, pour écarter tout soupçon de connivence de l'autorité ecclésiastique aux rigoureuses mesures du pouvoir civil.

» La Providence ordonne admirablement toutes choses. Elle voulut que Monseigneur eût en ce temps même à consacrer l'église de Logansport. La cérémonie était fixée au 9 septembre, et le 7 les Indiens devaient camper sur leur route d'exil à un quart de lieue de Logansport. Un matin, le 5 septembre, Monseigneur, revenant de Chicago, entre dans ma chambre à Southbend : « Mon fils, dans une heure nous partons pour Logansport; » et il me prodigua toutes les consolations qui sont dans l'âme d'un Père. J'étais tranquille comme un homme qui ne remue pas sous un poids qui l'écrase. Nous partons; nous apprenons en route que les Indiens, poussés la baïonnette aux reins, comptaient dans leurs rangs un grand nombre de malades; que plusieurs, entassés dans des wagons de transport, étaient morts de chaleur et de soif. Ces nouvelles étaient autant de glaives qui perçaient mon cœur. Enfin, le 7 au matin, Monseigneur me donna la permission de suivre les émigrants, à condition de revenir au premier ordre, ou dès qu'un autre missionnaire serait venu me remplacer. J'allais voir mes enfants. Je ne croyais pas d'abord pouvoir entrer au camp sans autorisation. Ils sortirent tous, venant à moi pour avoir ma bénédiction. Les Américains, rangés en haie, étaient dans le plus grand étonnement. « Cet homme, disait le général, a plus de pouvoir ici que moi. » Il me fut permis d'aller et de venir partout. Le sourire reparut parmi la désolation de l'exil; nous nous retrouvions en famille. Le dimanche, 9 septembre, Monseigneur consacra l'église de Logansport; j'officiais au camp; après-midi, Monseigneur y vint, et confirma une vingtaine de mes bons sauvages. Cette journée a été un beau triomphe pour la foi catholique; toute la ville était au camp, étonnée des Indiens et édifiée de leur piété. Les journaux américains en ont parlé, et partout on a lu avec émotion l'admirable scène de cette congrégation réunie sur des nattes, devant un autel improvisé sous un grand arbre (1). Le lendemain

(1) Mgr Bruté a retracé lui-même quelques souvenirs de cette touchante journée dans une lettre en date du 9 septembre, adressée à l'éditeur des Annales.

« On invita M. Petit à leur dire la messe le dimanche, au milieu du camp, sous une grande tenture qui, suspendue à un arbre élevé, ombrageait l'autel.... Après midi, je me rendis moi-même parmi nos bons sauvages. Une foule de personnes de la ville, catholiques et protestants, s'était portée sur les lieux, et ne se lassait pas d'admirer la piété, le recueillement et la résignation de ces vrais chrétiens. Quand j'approchai, M. Petit vint

je pa
d'hui
Missi
je do
dans
que j
M.
aux I
West
d'y t
qui ex
bleme
séjour
couch
sans d
celui
riels l
crut d
.
le miss
lettre s
la Com

le premi
chemin
habituel
l'hymne
qu'un je
caractère
et si pat
préférabl
sacremen
descenda
qu'humai
ontonnèr
nistratio
Combien
de ce bru
récitait le
d'eux reçu

je partis pour aller chercher mon petit bagage à Southbend, et aujourd'hui me voilà en route pour aller à quatre cents milles de l'autre côté du Mississippi, établir parmi les sauvages une mission plus durable, qu'ensuite je dois laisser aux mains des Pères jésuites. Priez beaucoup pour que, dans cette course lointaine, le bon Dieu me soutienne et ne permette pas que je heurte le pied contre la pierre. »

M. Petit arriva le 15 novembre au lieu que le gouvernement destinait aux Indiens, sur le bord de la rivière des Osages, à soixante milles de Westport, le dernier village de l'Etat du Missouri. Il eut la consolation d'y trouver un confrère, le P. Hoëken, qui attendait les sauvages et qui en prit aussitôt la conduite. La fatigue et la fièvre avaient considérablement affaibli le jeune missionnaire; et, pendant les six semaines qu'il séjourna dans cette contrée, il eut à souffrir d'une cruelle maladie, couché à terre sur une natte, sans autre abri qu'une tente, environné sans doute des soins du bon P. Hoëken, qui joint au titre de prêtre celui de médecin, mais qui manquait dans ce désert des moyens matériels les plus indispensables. Enfin il n'était pas encore rétabli lorsqu'il crut devoir reprendre la route de Vincennes, le 2 janvier 1839.

Mgr Braté espérait donc presser bientôt entre ses bras le missionnaire de retour, quand, le 16 février, il reçut à Vincennes la lettre suivante, écrite de Saint-Louis, par le Père recteur du collège de la Compagnie de Jésus :

Je le premier demander à genoux la bénédiction; puis tous la reçurent, prosternés sur le chemin qui conduisait à la tente. Ensuite ils se rangèrent sans tumulte dans leur ordre habituel; et, les uns par cœur, et les autres avec des livres, ils chantaient les Vêpres, l'Hymne et le *Magnificat* en langue ottowas. Je dis l'oraison et prononçai le discours qu'un jeune interprète traduisait avec beaucoup d'intelligence et de piété: d'abord les caractères de l'Eglise, l'ordre qu'elle établit par toute la terre, cette autorité si éclatante et si paternelle, si bien faite pour la simplicité de ces pauvres enfants des forêts, si préférable pour eux aux égarements sans fin du protestantisme; en second lieu, le sacrement de Confirmation, le divin Esprit, troisième personne de la très-sainte Trinité, descendant sur eux avec l'abondance de ses grâces, et leur apportant cette force plus qu'humaine qui les assisterait dans les peines présentes et leurs dangers futurs. Ils entonnèrent le *Veni Creator* en ottowas; et après le premier verset, je procédai à l'administration du sacrement. Les confirmés furent au nombre de vingt, préparés de la veille. Combien nous regrettâmes que beaucoup demeurassent privés de la même grâce, à cause de ce brusque enlèvement. Je terminai en donnant la bénédiction; et pendant qu'on récitait le chapelet en commun, je suivis M. Petit dans les tentes des malades, l'un d'eux reçut l'extrême-onction, un autre le baptême; ils moururent cette nuit. »

« Quelle grande perte votre diocèse vient de faire en la personne de M. Petit !... Il arriva à Saint-Louis le 15 janvier, réduit par la fièvre à un état pitoyable..... onze plaies en différentes parties du corps, le teint de la jaunisse, une extrême débilité. Dieu lui a donné sans doute des forces que son corps ne possédait plus, pour qu'il eût la consolation de venir ici finir ses jours au milieu de ses confrères, et pour que nous eussions le bonheur de nous édifier de ses vertus. Quelle patience ! quelle résignation ! quelle vive gratitude pour ceux qui le servaient ! mais surtout quelle piété tendre envers la Mère du Sauveur ! La veille de la Purification, il me fit demander la permission de célébrer la sainte messe en l'honneur de cette Mère de bonté, qui l'avait protégé dès sa plus tendre jeunesse, et qu'il n'avait jamais cessé de chérir. Son désir était si grand, que, malgré mes inquiétudes, à cause de sa grande faiblesse, je lui accordai sa demande. Je fis donc dresser un autel dans la chambre voisine de la sienne, on y fit du feu de bon matin, et il a dit sa dernière messe, assisté d'un des nôtres. A dater de ce moment, il souffrit moins, dormit d'un sommeil profond pendant trois nuits, et se sentit fort soulagé. Mais le 6, les symptômes de la maladie furent tels, qu'ils ne laissèrent plus d'espoir. Le 8, M. Petit reçut les sacrements des mourants avec une piété angélique. Le 10, vers le soir, on vint me dire qu'il approchait de sa fin : je courus à son lit ; en me voyant, il leva la tête et l'inclina pour me saluer avec un doux sourire sur ses lèvres mourantes. Je lui demandai s'il souffrait beaucoup ; il me répondit seulement en jetant un regard expressif sur le crucifix qui pendait à côté de son lit : « Vous voulez dire, repris-je aussitôt, qu'il a souffert davantage pour vous ! — Oh ! oui ! » fut sa réponse. J'approchai le crucifix de ses lèvres ; il l'embrassa deux fois avec tendresse. Je le disposai de nouveau à recevoir l'absolution, que je lui donnai. A dix heures du soir on me rappela ; il était à l'agonie ; nous récitâmes les prières des agonisants, qu'il suivit, les yeux constamment fixés sur nous. Il expira doucement vingt minutes avant minuit, à l'âge de vingt-sept ans et dix mois. Suivant l'usage de notre société, je fis revêtir son corps des ornements sacerdotaux. Le 11, à cinq heures du soir, toute la communauté s'assembla dans la chapelle pour y réciter l'office des morts. Le 12, se firent les obsèques solennelles ; nos Pères, les prêtres de la cathédrale, les deux évêques y assistaient. Je chantai la messe ; Mgr. Loras fit l'absoute. Un grand nombre de catholiques à cheval et en voiture accompagnèrent le corps au cimetière.

» Je finis, Monseigneur, en priant le Père des miséricordes d'éprouver

Votre
homme
consol

Un
d'être

« T
avocat

comm
d'anno

entière

à cette

heures

mais i

Je rapp

qui vie

premiè

depuis

mission

Jogues

par ses

bien su

prêtres

et plant

s'agit d'

Fragme
de Jésus
(Traducti

»
plaires,

Votre Grandeur d'une autre manière qu'en enlevant à votre diocèse des hommes aussi utiles que celui dont nous déplorons la mort, tout en nous consolant par la pensée des mérites de sa vie. »

Une dernière lettre de l'évêque de Vincennes, du père auquel venait d'être ravi ce fils bien-aimé, clora le récit qu'on vient de lire.

« Tous étaient consternés; nos protestants eux-mêmes, les juges, les avocats l'aimaient autant qu'ils l'estimaient. Le 14 février, nous avons commencé à prier pour notre jeune ami; mais j'ai remis au dimanche d'annoncer la messe pontificale pour le lundi, à laquelle la paroisse entière se rendit. Un grand nombre de nos frères séparés vinrent aussi à cette triste cérémonie. Cinq prêtres y assistaient. Je célébrai à neuf heures l'office divin, je fis l'absoute et parlai pendant quelque temps; mais il n'en était pas besoin, les larmes de tous étaient plus éloquentes. Je rappelai la mort de ces trois missionnaires perdus en seize mois. Ah! qui viendra les remplacer dans ce pauvre diocèse si éprouvé dans ses premières années?... Quels jours pleins de mérites que ceux écoulés depuis novembre 1835, pour ce jeune avocat devenu le héros de nos missions, digne en tout des missionnaires primitifs, des PP. Brebeuf, Jogues et Lallemant! car le voilà devenu comme le martyr de la charité, par ses derniers efforts pour ses chers Indiens. Courage! songeons à le bien suivre, et que cette mort si précieuse devant Dieu engage les prêtres à venir nous aider dans un pays où il fait si bon et planter avec nous les racines de ces églises si intéressées à s'agiter d'assurer l'avenir au Seigneur! »

IV

Les bons sauvages.

Fragments d'une lettre du P. Hoöken, missionnaire de la Compagnie de Jésus, près les Potowattomies, à un Père de la même Compagnie.
(Traduction de l'italien.)

« Résidence de Saint-Stanislas, 27 décembre 1839.

« Il faut rendre cette justice à nos sauvages; ils sont tous exemplaires, dévoués de cœur aux pratiques religieuses, respectueux envers

les missionnaires, assidus enfin à s'approcher, toutes les trois semaines au plus tard, du sacré tribunal et de la table sainte. Jamais jour ne se passe sans que nous n'en voyions quelqu'un prendre part à l'un de ces deux sacrements; et pour les solennités, le nombre de ceux qui veulent y participer augmente, il varie entre vingt et trente fidèles. Un des traits qui les distinguent le plus, c'est une obéissance aveugle, je ne dis pas seulement aux ordres du prêtre, mais à son plus faible désir, et je ne sais quoi d'enfantin et d'irrésolu qui les empêche de rien entreprendre sans conseil.

Sans affection pour les biens terrestres, ils ne demandent d'autre fruit à leur travail que le nécessaire de leurs besoins. Ailleurs, la culture des champs retombe sur les hommes, comme plus robustes; ici, les femmes en sont chargées. Jaloux cependant de rétablir l'ordre ainsi renversé dans les occupations, et de faire aimer l'agriculture à ceux qui pouvaient la rendre plus utile, je rassemblai, par un jour de printemps, tous les hommes de la tribu, et je leur donnai quelques leçons d'agronomie. Tous furent émerveillés autant que satisfaits de mon enseignement. On passa sans délai de l'exposé de mes théories à leur application; et dans le double but de diriger les travaux de mes Indiens et d'exciter leur émulation, je me mis à leur tête, maniant et leur apprenant à manier comme moi les instruments aratoires. Nos communs labours n'ont pas été sans résultats; une culture plus parfaite a converti les sillons d'une moisson plus abondante, et jamais nos sauvages n'avaient recueilli plus de blé qu'ils n'en ont récolté ce dernier automne. Ce sera, je l'espère, un encouragement pour eux; l'avenir les verra développer, sur l'impulsion d'un premier succès, cette science de la culture dont je leur ai communiqué les notions élémentaires.

Avec cette tribu, le temps et ma santé me permirent d'en visiter une autre, où mon ministère eut aussi quelque succès. C'est la tribu des Otawas. Sept de ces sauvages ont reçu le baptême de ma main; le chef est de ce nombre. Avant d'être chrétien, ce chef, par un désordre commun à presque tous les Indiens, s'adonnait immodérément à la liqueur; mais une fois que l'eau sacrée eut coulé sur son front, je ne sais quel changement voisin du prodige éteignit en lui cette passion si difficile à guérir. Depuis qu'il est néophyte, il n'a pas touché même une goutte de boisson enivrante; et si l'on vient lui en offrir, il répond à ceux qui les lui présentent qu'il a renoncé aux liqueurs et pour jamais abjuré l'ivrognerie. A lui comme à tous ses sujets, les promesses du baptême,

meis
un
ainsi
faut
de c
avan
comm
de c
nous
voulo
Oui,
flétris
savoir
» L
sauvage
s 15 b
eux fu
« On
du r.
« Ton
Non,
On, je
tonsure
sauvage
besoin
par has
montre
» L
un min
fruit de
drai en
et j'ai f
liques,
le point
pères q
d'une v
déborder
» Je n

mais surtout celles faites en confession, se représentent toujours comme un invincible frein contre le désordre. La confession, c'est pour eux, ainsi qu'ils l'appellent, l'éternelle répudiation de toute faute; il s'en fait tellement que le vice, à leurs yeux, puisse compatir avec le caractère de chrétien dès qu'on en est revêtu, qu'ils regardent, au contraire, avant d'être convertis, les iniquités dont ils se sont souillés dans l'idolâtrie comme un obstacle au baptême; et qu'avant de le recevoir et de changer de culte, ils s'en vont répétant en eux-mêmes : « Comment pourrions-nous apprendre les prières chrétiennes et invoquer le Dieu dont nous voulons devenir les enfants, chargés de fautes comme nous le sommes ? Oui, nous commencerons par laver notre conscience des taches qui la flétrissent, et puis nous nous ferons enseigner ce que le chrétien doit savoir. »

« Les ministres protestants ont essayé de faire des sectateurs parmi ces sauvages, mais leur prosélytisme s'est exercé sans fruit, pour ne pas dire sans honneur. Au lieu de les écouter, on les questionne, et l'un d'entre eux fut un jour soumis au plus rude comme au plus désespérant examen. « Où est ta femme ? » lui dit un Indien. Un signe fut la seule réponse du ministre, qui montra du doigt la demeure où résidait son épouse. « Ton vêtement est sans doute une robe noire ? » poursuivit le sauvage. — Non, répliqua le protestant, je n'en use pas. — Célébres-tu la messe ? — Oui, jamais ! repart vivement le ministre. — Assurément tu portes la tonsure ! — Non, encore. — Eh bien, reprennent-ils la fois tous les sauvages, va-t'en ; retourne aux lieux d'où tu viens ; nous n'avons pas besoin de toi. Si nous avions dit à la Robe noire comme à toi : As-tu par hasard une femme ? Oui, nous aurait-il dit ; mais au lieu de nous montrer une épouse, il nous aurait fait voir un bréviaire. »

« L'expérience m'a fait sentir qu'il existe une grande différence entre un ministère local et un apostolat errant. Que le missionnaire se fixe, le fruit de ses travaux n'atteindra pas la moitié des résultats qu'il obtiendrait en cultivant plusieurs champs tour à tour. J'ai résidé moi-même, et j'ai fait peu de bien ; tandis que dans toutes mes excursions apostoliques, il m'est arrivé ou de baptiser des enfants même protestants sur le point d'expirer, ou de réconcilier avec l'Eglise, leur Mère, des désespérés qui doutaient de son amour, ou enfin de ramener à la sainteté d'une vie pure et chrétienne des hommes de licence invétérée et de débordements sans frein.

« Je reviens à mes Indiens, l'objet, après Dieu, le plus cher à mon

cœur. Encore une fois, ceux que la grâce a convertis par mon ministère sont des hommes saints, généreux pour Dieu, pleins d'édification pour leurs frères. Leur piété, grave et courageuse pour Jésus-Christ, sait être filiale et tendre envers Marie. Comme nous, ils l'appellent leur aimable Mère; chaque jour ils chantent à sa gloire quelques cantiques empreints de leur amour; la pratique du Rosaire les trouve aussi fidèles, et dans leurs promenades comme dans leurs voyages, c'est leur bonheur d'en remuer les grains et d'en réciter les prières.

» Sans doute, ma carrière est semée de bien des épines; les misères, les embarras et les tribulations m'accablent: mais aussi la Providence jette çà et là quelques fleurs sur les aspérités de ma route; et c'est assez pour me faire oublier mes peines, du spectacle de ses miséricordieuses opérations sur mes braves Indiens. Voyez ce jeu de son amour. Une jeune Indienne, assez mal accoutumée à visiter notre demeure, s'en vint un dimanche s'asseoir au seuil de notre porte; elle avait avec elle un tout petit enfant qu'elle tenait reposé sur un siège portatif, conformément à l'usage de toutes les mères de l'Inde. Trois heures elle resta là silencieuse et changeant parfois de place, lorsqu'enfin, survenant, je lui demandai si l'enfant qu'elle élevait pouvait être baptisé sans qu'elle y mit obstacle; et quoiqu'elle fût ennemie déclarée de toute espèce de religion, quoiqu'elle fût animée de haineuses préventions contre nous, elle prêta son fils à mes vœux. Je baptisai cette pauvre petite créature, et la mère s'en retourna chez elle joyeuse et presque triomphante de remporter son enfant chrétien.

» Une chose qui m'a frappé profondément, c'est que Dieu tourne en justice contre nos ennemis ce qu'il a de bonté pour nous. Voici un exemple de ses vengeances. Favorable au début de mon apostolat dans sa peuplade, un Indien s'était d'abord fait mon maître de langue, et touché de la générosité de ses services, séduit par certaines apparences flatteuses de justice et de droiture, je le traitai avec beaucoup d'égards et lui donnai quelque chose de ma confiance. Mais mon estime n'était qu'une erreur; son dévouement, qu'une feinte. Il m'honorait en face, et j'appris qu'en secret il décriait et les missionnaires et les missions, tellement qu'en un jour d'ivresse il avait raconté sur nos intentions les fables les plus insensées assurément, mais aussi les plus déshonorantes. Fatigué de ces calomnies, parce qu'elles risquaient de compromettre mon ministère en détruisant ma réputation, je vais au chef de la tribu, lui détaille tout ce que le sauvage a fait circuler contre moi de bruits injustes et

flétris
manq
fidèle
tomba
remèd
des pi
une jo
plaie d
» Po
ai déjà
sauvag
clamen
de la f
on pen
mesure
présent
n'est là
» Po
de vivre
réveil s

Extrai

» La m
de joie.
piété, et
répand s
» Un m
par la grâ
prétextes
fervente,

flétrissants, et déclare que le sèmeur d'aussi funestes zizanies ne saurait manquer d'être bientôt puni de son crime. En effet, voilà qu'un jour, fidèle à ses habitudes de débauche, notre accusateur s'enivre, et en tombant se coupe la langue. Le malheureux ! incapable de trouver aucun remède dans la hutte des sauvages, il vient, ivre encore et tout sanglant des pieds à la tête, se présenter à notre résidence, et nous passâmes une journée entière à lui prodiguer des soins, cherchant à cicatriser la plaie de cette langue qui nous avait tant outragés.

» Permettez, mon révérend Père, de répéter en finissant ce que je vous ai déjà dit : c'est que la récolte est abondante et mûre parmi ces bons sauvages, mais qu'il manque des bras pour la cueillir. Cent tribus réclament à grands cris des missionnaires qui leur enseignent les principes de la foi catholique, la nature de leurs devoirs et la règle des mœurs ; on peut dire qu'elles sont affamées, et c'est avec une avidité sans mesure qu'elles recevraient le pain de la divine parole s'il leur était présenté. Mais, enfants abandonnés, ils le demandent en vain, nul apôtre n'est là pour le leur rompre.

» Pour ce qui me regarde personnellement, je n'ai qu'un désir, c'est de vivre parmi les Indiens et de trouver avec ma tombe le lieu de mon réveil suprême au delà des Montagnes Rocheuses. »

V

Conversion d'un médecin protestant.

Extrait d'une lettre du P. Solier à un Père de la Compagnie de Jésus.

« Nouvelle-Orléans, 22 mai 1840.

» La nouvelle d'une conversion est toujours pour vous un grand sujet de joie. En voici une toute récente, qui, je l'espère, intéressera votre piété, et vous fera remercier avec moi le Seigneur des bénédictions qu'il répand sur notre ministère.

» Un médecin protestant était, depuis bien des années, vivement sollicité par la grâce de se réunir à la véritable Eglise, mais toujours de nouveaux prétextes lui faisaient ajourner son abjuration. Sa femme, catholique fervente, qui a eu le bonheur d'élever tous ses enfants dans ses principes

religieux et de leur communiquer les vertueux sentiments qui l'animent, travaillait depuis longtemps à fixer les irrésolutions d'une âme dont le salut lui était si précieux. Toute la famille ne cessait de demander au Ciel que celui qui en était le chef fût uni aux autres membres par les liens d'une même foi, comme il l'était par ceux du sang. Quelques détails édifiants vous feront connaître à quel point cette conversion était désirée. Il y a trois ans, un des fils de ce médecin, âgé de dix-sept ans, tomba dangereusement malade. Au milieu de ses souffrances, et à l'approche d'une mort qui paraissait certaine, ce bon jeune homme n'était occupé que du salut de son père. « Qu'il est douloureux pour moi, lui disait-il, de penser que je vais bientôt me séparer de vous, et que nous ne serons jamais réunis dans l'éternité ! Ah ! je vous en conjure, embrassez la religion catholique ! » Le père, ému, promit à son fils mourant ce qu'il sollicitait comme une dernière consolation. Mais ce furent encore de nouveaux délais, bien que, par une faveur inespérée, Dieu lui eût conservé son fils. On redoubla de prières pour faire une sainte violence au Ciel. Telle était l'inquiétude que le sort éternel de ce médecin inspirait à sa famille, qu'une nuit, pendant qu'il dormait, le plus jeune de ses enfants essaya de lui attacher au cou une médaille de la sainte Vierge. « Que veux-tu, mon fils ? lui dit le père en se réveillant. — Je crains, répondit le pieux enfant, que vous ne mourriez dans l'état où vous êtes, et je veux vous mettre sous la protection de Marie. »

» Enfin l'heure de la grâce arriva. L'aînée des filles fut atteinte d'une maladie grave dont les symptômes devenaient chaque jour plus alarmants. Quatre médecins réunis ne purent ni assigner le siège du mal, ni s'entendre sur les remèdes à prescrire. Le père, accablé de chagrin, alla verser des larmes auprès de sa fille mourante. Lui ayant touché les genoux pour faire quelques frictions, « Oh ! qu'ils sont durs ! s'écria-t-il. — Mon père, lui dit la jeune malade, c'est à prier si souvent pour votre conversion qu'ils se sont durcis. — Ma fille, dans trois jours je communierai avec toi, » reprit le père ; et cette fois il tint parole. Deux jours après, il vint me voir, et m'apprit que, depuis longtemps convaincu de la vérité de la religion catholique, il était enfin décidé à en pratiquer les devoirs, et que je le trouverais docile à tous mes conseils. Je profitai sur-le-champ de ces heureuses dispositions. Le lendemain, j'allai, avec une permission toute spéciale de Mgr l'évêque, dire la messe dans la chambre de la malade ; je baptisai sous condition le père, qui avait appartenu à la secte presbytérienne, et lui donnai la sainte communion ainsi qu'à sa

fem
la fa
la jet
l'atte

Ext

» N
dants-
Indien
véritab
rir. Le
m'atten
abdiqu
ver qu
plade s
qu'il c
m'appo
» A
ma tent
peindre
chanter
mêmes
et, avec
d'une b
lui tém
» Cha
du camp
disait-il,

femme et à leur fille. Il me serait impossible de vous peindre la joie de la famille à ce moment si longtemps attendu. Pour comble de bonheur, la jeune fille, qui, la veille, était très-mal, entra dès ce jour-là, contre l'attente des médecins, dans une parfaite convalescence. »

VI

Les Montagnes Rocheuses.

Extrait d'une lettre du R. P. de Smet, de la Compagnie de Jésus,
à un Père de la même Société.

« Université de Saint-Louis, 4 Février 1841.

» Nous arrivâmes au camp des Têtes-Plates et des Pandéras ou Pendants-d'oreilles. Je n'essaierai pas de décrire la réception que ces bons Indiens avaient préparée à leur Père; mon entrée dans leur village fut un véritable triomphe, auquel hommes, femmes, enfants voulurent concourir. Le grand chef, vénérable vieillard qui rappelle les anciens patriarches, m'attendait au milieu de ses principaux guerriers, et dès l'abord il eût abdiqué en ma faveur son autorité souveraine, si je ne lui avais fait observer qu'il se méprenait sur le but de ma visite, et que le salut de sa peuplade suffisait à mon ambition. Nous délibérâmes ensuite sur le temps qu'il conviendrait de consacrer aux exercices religieux. Un des chefs m'apporta une cloche qui devait me servir à convoquer la tribu.

» A la chute du jour, environ deux mille sauvages étaient réunis dans ma tente pour réciter en commun la prière du soir. Que ne puis-je vous peindre l'émotion dont je fus saisi en entendant ces enfants des montagnes chanter à la louange du Créateur un cantique solennel qu'ils avaient eux-mêmes composé! Ces deux mille voix s'élevant en chœur du sein du désert, et, avec cet élan d'une foi naissante, qu'exaltait encore le calme religieux d'une belle nuit, demandant à Dieu la grâce de mieux le connaître, afin de lui témoigner plus d'amour, formaient pour moi le plus sublime concert.

» Chaque matin, au point du jour, le vieux chef, à cheval, faisait le tour du camp, et, s'arrêtant auprès de chaque cabane, « Allons, mes enfants, disait-il, il est temps de se lever. Que votre première pensée soit pour le

Grand-Esprit ! Debout, le Père va bientôt sonner la prière. » S'était-il aperçu de quelques désordres, les chefs lui avaient-ils fait un rapport défavorable, il adressait au coupable une paternelle remontrance, et tout en se hâtant vers le lieu de l'assemblée, l'on s'empressait de promettre repentir et amendement.

» Souvent les forces du missionnaire s'épuisent, mais l'attention de ce bon peuple ne se lasse jamais. Quatre fois par jour je les réunis, pour leur expliquer la doctrine du divin Maître, et néanmoins, dans l'intervalle, ma loge est toujours remplie d'une foule avide d'instruction. « Père, me disent-ils, si nous ne craignons pas de te fatiguer, nous passerions ici la nuit entière; on oublie le sommeil, lorsque tu parles du Grand-Esprit. »

» Le Seigneur a béni leur religieux empressement. Dès la seconde réunion, je traduisis, à l'aide d'un interprète, le *Pater*, le Symbole des Apôtres et les Commandements de Dieu. Après les avoir récités pendant quelques jours, matin et soir, je promis une belle médaille d'argent à celui qui les saurait le premier. Aussitôt l'un des chefs se leva en souriant : « Père, me dit-il, elle est à moi. » Et sans hésiter, sans se tromper d'un seul mot, il gagna sa médaille. Je l'embrassai, et sur-le-champ je le nommai mon catéchiste. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et avec tant de zèle, qu'avant quinze jours toutes les Têtes-Plates surent leur prière.

» Reçue avec tant d'avidité, la divine semence devait produire une abondante moisson ; six cents Indiens furent admis au baptême. On voyait à leur tête le grand chef des Têtes-Plates et celui des Pandéras. Un jour que j'exhortais les catéchumènes au repentir de leurs fautes, « Père, me dit ce dernier chef, j'ai vécu longtemps dans une profonde ignorance ; je faisais alors le mal que je ne connaissais pas, et j'ai pu déplaire au Grand-Esprit ; mais lorsque, mieux instruit, j'ai su qu'une chose était mauvaise, j'y ai renoncé, et depuis je ne me souviens pas d'avoir offensé Dieu volontairement. » Est-il dans notre Europe beaucoup de chrétiens qui puissent se rendre un pareil témoignage ?

» Deux mois s'étaient écoulés dans l'exercice de ce consolant ministère. La saison, déjà fort avancée, me força de songer au départ. Après avoir désigné celui des chefs qui, pendant mon absence, devait me remplacer, le 7 du mois d'août je réunis pour la dernière fois nos pieux Indiens. La douleur était peinte sur tous les visages, les larmes coulaient de tous les yeux, et le vieux chef me dit en me serrant la main : « Père, que le Grand-Esprit t'accompagne dans ton long et périlleux voyage ! Chaque jour, matin et soir, nous prions, afin que tu arrives heureusement au

mil
dép
dis
dar
fleu
le t
adé

F

Z

»
de l
eu p
miss
vais
»
Hur
et p
si el
que l
cevai
de q
perç
arriv
après

(1)
qu'un
lecteur
dans l
indien
1 vol.

milieu de tes frères. Nous sommes maintenant comme des arbres dépouillés de leur feuillage par le souffle de l'hiver. Quand la neige aura disparu du sommet des montagnes et que nous verrons l'herbe croître dans nos vallées, la joie aussi renaitra dans nos cœurs ; mais lorsque les fleurs s'uniront à la verdure, notre allégresse sera complète, car ce sera le temps du retour ; alors nous irons tous à ta rencontre. Adieu, Père, adieu (1) ! »

VII

Récits de missionnaires chez les sauvages indiens.

Extrait d'une lettre de M. Dufour, missionnaire apostolique, à M. ...

« La Havane, 10 février 1841.

» Pendant mon séjour au Détroit, je n'ai pu m'occuper que très-peu de la population sauvage, reléguée au fond de ce vaste diocèse ; mais j'ai eu plusieurs fois, dans mes excursions, l'avantage de rencontrer de saints missionnaires vivant au milieu des Indiens, et c'est de leurs récits que je vais vous entretenir.

» Les sauvages qui habitent cette contrée appartiennent aux tribus des Hurons et des Iroquois ; ils sont grands de taille, ont la figure bien faite et presque tous le nez aquilin. Leur peau serait aussi blanche que la nôtre si elle ne s'était brunie au contact de l'air et aux ardeurs du soleil. Depuis que le bruit de mon arrivée se fut répandu au sein de leurs forêts, j'apercevais chaque semaine au fond de l'église, à la fin de ma messe, une troupe de ces hommes à longue chevelure noire, qui, avec ces yeux bruns et perçants qui les caractérisent, contemplaient à leur aise le nouveau Père, arrivé, leur avait-on dit, du pays de leurs premiers Pères. Et quand, après les avoir introduits dans ma chambre, et leur avoir laissé baiser

(1) Nous regrettons, à cause des bornes de ce volume, de ne pouvoir donner ici qu'un court extrait des missions du R. P. de Smet dans les Montagnes Rocheuses ; le lecteur désireux de connaître les récits pleins d'intérêt de ce missionnaire, les trouvera dans l'ouvrage publié sous ce titre : *Voyages aux Montagnes Rocheuses, chez les tribus indiennes du vaste territoire de l'Oregon, dépendant des Etats-Unis d'Amérique*. Lille, 1 vol. in-8°.

avec une religieuse avidité, ma robe noire, je leur demandais quel motif les avait amenés de si loin à la ville? Ils me répondaient en baissant les yeux et souriant d'un air ingénu : « C'est pour te voir, Père; c'est parce qu'on nous a dit que tu étais un de nos anciens Pères, que tu arrivais exprès pour nous du pays de nos frères. Veux-tu accepter nos présents de sirop et de miel? » Ce que je faisais d'un cœur au moins aussi ému que le leur. A mon tour, je leur offrais mes christes et mes images, dons mille fois plus chers à ces bons Indiens que tout ce qu'ils m'avaient apporté.

» Plusieurs de ceux qui ont passé de l'autre côté du Détroit et qui ont embrassé la secte des méthodistes, sont venus m'exprimer combien ma présence avait réveillé en eux de regrets et de honte. Deux de leurs chefs furent même députés pour traiter, au nom de tous, de leur retour à l'unité. « Père, me dirent-ils, nous savons bien à présent que ta prière est celle des missionnaires qui ont converti nos ancêtres; nous voyons bien aussi que les pasteurs qu'on nous a donnés et qui n'ont pas de robe noire, ne sont pas plus Pères que nous? Crois-tu que nous pourrions encore revenir à ta prière? Si tu veux écrire à ton grand chef, afin qu'il nous rende tous les droits dont jouissaient nos aïeux dans ces églises qu'ils ont autrefois données à tes Pères, nous sommes prêts à nous réunir à toi et à nos frères les catholiques. »

» Le zélé missionnaire qui a vieilli avec eux à l'extrémité du diocèse, où ils sont encore, pour la plupart, païens et barbares, m'a répété qu'il trouvait partout les mêmes dispositions; le même empressement à accueillir les Robes-noires, qui, seuls à leurs yeux, sont les véritables ministres du Grand-Esprit. A ce sujet, il me raconta un fait qui lui était arrivé quelques jours auparavant. « Il y a six mois, me dit-il, traversant le lac Michigan pour visiter des tribus d'Indiens catholiques, nous fûmes jetés par le vent dans une rivière inconnue à mon pilote. Bientôt nous aperçûmes, au fond d'une baie, des sauvages qu'à certains signes mes compagnons jugèrent être de ces peuplades cruelles qu'un étranger ne rencontre pas impunément. Néanmoins, plein de confiance en Dieu, j'ordonnai de voguer vers le rivage. Quand les Indiens virent ma robe noire, ils accoururent à notre rencontre et nous reçurent en amis. Après les présents d'usage, ils me racontèrent que, dans leurs dernières courses de chasse, ils avaient trouvé des guerriers de leur tribu convertis à la *bonne prière*, et que ceux-ci les avaient fortement engagés à suivre leur exemple. « Si tu veux, ajoutèrent-ils, rester quelques mois avec nous pour nous instruire, nous recevrons tous ton baptême. » Le chef, homme farouche, que je vis en particulier,

me d
effet
l'em
avait
pour
milieu
germe
reveni
mission
pendan
Hier, j
me dir
c'est à
Depuis
et veu
portait
cela ne
Nous v
Grand-
connu?
la vérité
de pers
» Un
l'hérésie
Attirée
elle avai
propaga
le chef
une mau
les mini
tribu. S
danger s
reconnal
et fut ass
porter la
l'instruit
suffira po
pour suiv

me déclara qu'il avait entendu parler de ma doctrine, qu'elle rendait en effet les hommes meilleurs, et qu'il n'empêcherait pas ses sujets de l'embrasser; mais que pour lui, c'était chose impossible, attendu qu'il avait commis trop de crimes et qu'il ne pourrait plus assez se réformer pour rester fidèle à tout ce qu'il aurait promis. Quelques jours passés au milieu d'eux ne me permirent que de jeter dans leurs cœurs les premiers germes de l'instruction chrétienne, et je partis après m'être engagé à revenir bientôt cultiver leurs bonnes dispositions. Mais, ajouta ce bon missionnaire, je n'ai encore pu, faute d'argent, tenir ma parole. Cependant, voyez comme la grâce est toujours près de ceux qui la désirent. Hier, je reçus la visite de trois sauvages inconnus à tous les miens. « Père, me dirent-ils, nous venons du Grand-Partage (lieu qu'habite leur tribu); c'est à nous que tu as promis de donner bientôt l'instruction et le baptême. Depuis ton départ, il s'est présenté un homme qui se dit Père comme toi et veut nous imposer sa prière. Le chef lui a demandé pourquoi il ne portait pas de robe noire et pourquoi il avait une femme. Il a répondu que cela ne faisait rien, et que sa doctrine ne diffère pas beaucoup de la tienne. Nous venons, au nom du chef, savoir de toi la vérité. Faut-il t'attendre au Grand-Partage, ou bien devons-nous recevoir la prière de cet inconnu? » Vous pouvez juger de là combien les premières impressions de la vérité sont profondes dans ces âmes dociles et douées, d'ailleurs, d'autant de perspicacité que de droiture.

» Un missionnaire du Canada eut aussi le bonheur de préserver de l'hérésie une tribu entière de huit cents Indiens qui allaient y tomber. Attirée par les présents et les bons traitements du gouvernement anglais, elle avait émigré de notre diocèse et s'était rapprochée du centre de la propagande méthodiste; bientôt arrivèrent les prédicants de la secte. Mais le chef et les anciens de la peuplade, sachant qu'il y avait une bonne et une mauvaise prière, ne se pressèrent pas de prendre un parti, bien que les ministres se fussent déjà construit un vaste presbytère au sein de la tribu. Sur ces entrefaites, un jeune missionnaire eut connaissance du danger spirituel que couraient ces sauvages; il alla sur les lieux mêmes reconnaître s'ils n'avaient point accédé aux sollicitations des protestants, et fut assez heureux pour les trouver encore indécis. Aussitôt il vole en porter la nouvelle à son évêque qui évangélisait une mission voisine, l'instruit des heureuses dispositions des Indiens, et l'assure que sa présence suffira pour les décider en faveur de la vérité. Le digne prélat quitta tout pour suivre son jeune prêtre auprès de ses brebis sur le point de s'égarer.

A son arrivée, les méthodistes l'accueillirent avec honneur, lui offrant de descendre chez eux, vu que les sauvages n'avaient pas d'habitation convenable. Cette offre était un piège; l'évêque le comprit et alla simplement se reposer sur les feuilles sèches de l'Indien, et souper avec lui de son chevreuil et de ses poissons. Les anciens tinrent conseil toute la nuit. Le lendemain, sur la demande du Grand-Père (1), la tribu s'assembla et entendit de sa bouche tout ce que Dieu avait mis dans son âme d'évêque et de missionnaire. Quand il eut fini de parler, le chef s'avança vers lui avec son air de gravité et de puissance souveraine : « Tu viens de nous dire la vérité. Nous savions bien que c'était toi qui avais la meilleure prière; si tu veux nous laisser ton jeune Père pour nous l'apprendre, nous allons lui élever une maison; nous en construirons aussi une en l'honneur du Grand-Esprit, et ta foi seule sera prêchée, ton baptême seul sera reçu parmi nous. » Je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie le saint évêque accorda leur demande. Maintenant cette tribu forme une véritable paroisse de bons et fervents chrétiens, sous la conduite du jeune prêtre qui l'a préservée de l'hérésie. »

» Le même missionnaire me disait encore qu'il a vu plus d'une fois se reproduire, au bord de ses lacs et au fond de ses forêts, ces traits d'une Providence visible et miraculeuse qui signalaient l'assistance journalière de Dieu au temps de la primitive Eglise. Il m'en cita l'exemple suivant, que je voudrais pouvoir vous redire avec toute l'émotion qui animait son récit : « Un de mes sauvages, de mes enfants, me disait-il, avait ramené des chasses de l'hiver une jeune fille de cette tribu. Je l'instruisis, je la baptisai et la lui donnai pour épouse. Elle s'appelait Catherine. Au bout d'un an, son mari mourut. La pauvre veuve, seule désormais et étrangère, s'enfuit un jour sans rien dire à personne, et depuis on n'entendit plus parler de Catherine. Le mois dernier, revenant d'une mission, nous fûmes surpris par un gros temps, et notre canot, forcé de céder au courant et à l'orage, entra dans un golfe inconnu à mes Canadiens. Comme nous étions à nous abriter sous le feuillage de ces arbres majestueux qui bordent la côte, nous aperçûmes sur l'autre rive des sauvages rodant çà et là, pour mieux nous distinguer. Ils n'étaient pas des nôtres. Je voulus les connaître, et je dis à mes matelots de ramer de leur côté; pour moi, je me tins debout sur le canot avec ma robe noire. Aussitôt une extrême agitation se manifesta parmi les sauvages; je les vis m'appeler de leurs signes, et le plus grand d'entre eux s'élança dans l'eau et vint au-devant

(1) C'est le nom qu'ils donnent aux évêques.

de n
se p
absor
j'ape
dis :
Enco
jeter
oublie
racon
réuss
à elle
désira
jamais
» C
Penda
invoq
même
résist
catéch
momen
avec a
au Die
mauva
chit qu
les mu
tente,
la foi d
femme
la super
trouver
la moiti
le Père
» J'a
la pens
Sur le b
un rock
cent qua
trois her

de nous en me tendant les bras. Toute la peuplade, accourue sur le rivage, se pressait autour de moi, me fixait d'un regard avide, et paraissait si absorbée dans cette contemplation, que personne ne disait rien. Alors j'aperçus derrière les autres une femme que je crus reconnaître, et je lui dis : « Catherine, n'est-ce pas vous, ma fille?... » En effet, c'était elle. Encouragée par ces paroles, elle vainquit sa timidité naturelle et vint se jeter à mes pieds. J'appris alors que cette bonne néophyte n'avait rien oublié de sa religion et de ses prières; que, rentrée dans sa tribu, elle avait raconté à ses frères tout ce qu'elle savait du christianisme, et qu'elle avait réussi à le faire goûter à plus de la moitié de sa peuplade, qui se réunissait à elle pour parler de notre Dieu et chanter en commun ses louanges. Tous désiraient son baptême; mais il leur manquait un *Père*, et ils n'en avaient jamais vu.

» Cependant le Seigneur prenait soin de fortifier leur foi naissante. Pendant une maladie qui affligea la tribu, plusieurs sauvages avaient invoqué le Dieu de Catherine et s'étaient trouvés guéris. Le chef lui-même était de ce nombre. Quoique près de mourir, il avait obstinément résisté à toutes les sollicitations de Catherine. Enfin sa sœur, fervente catéchumène, s'étant présentée de nouveau pour tenter un dernier effort, au moment où les devins étalaient autour du moribond tous leurs signes magiques avec accompagnement de musique funèbre, elle lui répéta qu'une prière au Dieu des chrétiens ferait plus pour sa santé que toute sa confiance aux mauvais génies. Cette fois le sauvage l'écouta avec plus d'attention; il réfléchit quelques instants, puis, appelant sa femme, il lui ordonna de congédier les musiciens, de ramasser tous les caractères magiques épars dans sa tente, et de les brûler à la porte, ajoutant qu'il était résolu d'embrasser la foi de Catherine et de se mettre sous la protection de son Dieu. La femme obéit; et à peine avait-elle fait disparaître les derniers symboles de la superstition que le malade se leva en parfaite santé. Il alla de ce pas trouver notre pieuse néophyte, et ne la quitta pas qu'il n'eût appris d'elle la moitié de ses prières. C'était ce chef qui s'était jeté à l'eau en apercevant le *Père* à robe noire dont Catherine lui avait tant parlé.

» J'achevai d'instruire ces sauvages, et au jour fixé pour leur baptême, la pensée me vint d'imiter, dans cette solitude, Jean-Baptiste au désert. Sur le bord du lac, au milieu d'une belle plage de sable blanc, s'élevait un rocher autour duquel je rangeai mes catéchumènes, au nombre de cent quatre-vingt-six. De là, comme d'une chaire, je les préparai pendant trois heures au sacrement qu'ils allaient recevoir; et comme je voulais

commencer la cérémonie par le chef de la tribu que j'avais, à ce dessein, mis au premier rang, je remarquai qu'il était allé se placer après tous les autres. Lui en ayant demandé la raison, il me répondit : « C'est au plus coupable à être le dernier. »

» Quelle doit être la joie d'un humble missionnaire, instrument de tant de miséricordes et témoin de si touchantes dispositions ? C'est ce qu'un cœur chrétien peut aisément sentir, mais que je renonce à exprimer. »

VIII

Beauté de la religion dans les forêts du Nouveau-Monde.

Extrait d'une lettre de Mgr de la Hallandière, évêque de Vincennes,
à MM. les membres du Conseil central de Lyon.

« Vincennes, 1841.

» ... Dans une de mes dernières visites pastorales, j'ai eu à conférer le sacrement de Confirmation au milieu d'une peuplade indienne. C'était le reste de la tribu des Potowattomies qui avait été obligé d'émigrer. Il y a deux ans, leur nombre s'élevait encore à peu près à mille, et parmi eux se trouvaient quatre à cinq cents catholiques. Vous dire le spectacle édifiant dont j'ai été témoin, les larmes d'attendrissement qu'ils ont fait couler autour d'eux, je le voudrais bien, mais comment le pourrais-je ? Vraiment il faudrait les avoir vus, pour se faire une idée de la simplicité de leur foi et de la pureté de leur vie.

» Nous allâmes un jour les visiter au camp où l'on tâchait de les rassembler pour les préparer au départ. Pauvres sauvages ! à peine nous eurent-ils aperçus que nous les vîmes arriver, se recueillir à l'approche du *grand chef de la prière* et demander à genoux sa bénédiction ; puis, venant lui toucher la main, se retirer en silence, pendant qu'un groupe autour de nous fondait en larmes à la vue d'une parcelle du bois sacré de la croix, qu'on avait exposée à ses regards. Je leur parlai par interprète. M. Bernier, leur pasteur, les prêcha, fit le choix de ceux qui devaient être confirmés, et leur donna rendez-vous pour le lendemain à Notre-Dame-du-Lac. Un général du gouvernement américain s'avança alors pour leur demander

s'ils voulaient partir. Aussitôt ils s'assemblent et délibèrent; voici leur réponse : « Nous sommes venus ici pour accomplir un devoir religieux, et non pour traiter d'affaires; une autre fois nous nous en occuperons. » Comme on les pressait encore sur ce point : « Oui, nous partirons, dirent-ils; mais la première condition de notre départ, c'est que nous ayons un prêtre qui nous accompagne. »

» Le lendemain à onze heures, nous les vîmes arriver à la file, au nombre d'à peu près quatre-vingts, montés sur de jolis chevaux. Les femmes tenaient leurs enfants dans leurs bras et portaient en croupe derrière elles tout le bagage de la famille; parmi eux, la femme est encore la servante. Les hommes venaient ensuite, parés de leurs plus beaux vêtements; ils traversèrent silencieusement la ville voisine, car le chef de la prière leur avait défendu de s'y arrêter, à cause des pièges tendus à leur simplicité; ils franchirent ensuite la belle rivière de Saint-Joseph, et arrivèrent à Notre-Dame. Là, on prit place autour du lac; chaque famille dressa sa tente et alluma son feu. Mais déjà le prêtre à la longue robe noire les attendait dans la chapelle pour les disposer à la solennité. Trois jours durant, il les exhorta, les instruisait, entendit leurs confessions; et ces enfants dociles oublièrent tellement tout ce qui ne regardait pas le soin de leurs âmes, qu'une fois, au coucher du soleil, ils n'avaient pas encore pris la nourriture du matin. Il est vrai qu'un malentendu était la cause de ce jeûne rigoureux, mais pas un des Indiens n'avait songé à se plaindre.

» Enfin, au jour désiré, on s'assemble de grand matin; la prière commence, et deux néophytes sont baptisés; deux autres recevront le lendemain le sacrement de mariage. Pendant la messe solennelle, des sermons sont faits en trois langues; car les habitants d'alentour, les uns par foi, les autres par curiosité, ont voulu être témoins de la cérémonie, et la chapelle s'est remplie d'assistants. Bientôt les chants graves de l'Eglise cessent, et les Indiens entonnent leurs hymnes pieux. Nous ne comprenons pas leur langue; mais il y avait dans leur accent quelque chose de si affectueux, le recueillement qui se retrouvait même dans leur voix avait pour moi tant de charmes, que j'avais peine à contenir mon émotion. Quand on fut au moment de la communion, mes larmes coulèrent en abondance. Les hommes se présentèrent d'abord, les femmes vinrent ensuite enveloppées de leurs couvertures blanches, comme d'un voile religieux. Prosternés pendant la cérémonie, tous se traînaient à genoux jusqu'à la table sainte; on comprend que, s'ils avaient connu quelque

autre moyen de s'humilier davantage, ils eussent voulu le pratiquer. Après avoir reçu leur Dieu, ils devinrent immobiles, et on les aurait crus morts, si ce n'étaient leurs lèvres qui remuaient lentement et leurs faces qui paraissaient enflammées. Non, jamais je n'ai vu nulle part tant de recueillement et de piété.

» Peu de temps après, ces pauvres Indiens s'éloignaient, pour ne plus les revoir, de ces lieux qu'ils aimaient à tant de titres; le jour de leur émigration était venu. Anciens maîtres de la forêt, ils avaient fini par en être dépossédés; leurs villages avaient disparu; ils n'avaient plus de terres; c'était une nécessité de partir; il fallut abandonner tout, les cendres mêmes de leurs pères.

» J'apprends aujourd'hui avec consolation, de la bouche du prêtre qui les a accompagnés jusqu'au terme de leur bon voyage, qu'ils ont retrouvé au désert leurs frères, un autel et deux ecclésiastiques, auxquels ils ont été confiés. Que le bon Dieu les y protège!

» Durant cette visite pastorale, j'ai rencontré, sur plusieurs points de mon diocèse, environ six cents familles allemandes, et je me plais à leur rendre ce témoignage, qu'elles m'ont partout préparé le plus filial accueil; j'ai constamment reçu d'elles des marques signalées de respect, de confiance et d'attachement; je garde un précieux souvenir des sacrifices qu'elles s'imposent pour avoir au milieu d'elles des prêtres catholiques. Comme je ne puis mentionner toutes ces généreuses colonies, laissez-moi vous citer, comme exemple des réceptions qui m'ont été faites, celle dont j'ai été l'objet à Bluc-Creek. Arrivés à environ deux milles de l'église, nous rencontrâmes la congrégation tout entière; hommes, femmes, enfants, étaient venus avec leurs croix et leurs bannières pour recevoir le premier pasteur. Un bouquet de fleurs lui fut offert avec simplicité, à lui et aux prêtres qui l'accompagnaient. Puis commença la procession au milieu de l'interminable forêt. C'était un beau soir d'automne; le pays présentait le genre d'accidents heureux que les Allemands paraissent aimer; les échos des bois répétaient à l'envie ces cantiques pieux par lesquels le peuple, d'un commun accord, bénissait Dieu et invoquait les saints. Cette multitude de voix chantant les louanges du Seigneur, sous des arbres séculaires, m'a causé une impression plus vive et plus douce que les plus belles compositions des grands maîtres que j'aie jamais entendues. L'éclat brillant des bannières de soie, sur lesquelles étaient peintes les images de Jésus et de sa Mère, glissant à travers le feuillage; les teintes si riches et si variées de la forêt, dorée par les derniers rayons

du soleil couchant ; le solennel silence de ces profondes retraites, interrompu par l'accent des hymnes montant vers le trône du Tout-Puissant, pour le remercier de ce qu'au milieu de la solitude la plus reculée sa bonté ménageait aussi les bienfaits de la religion : tout cela formait une scène aussi difficile à décrire que les émotions qu'elle faisait naître. »

CHAPITRE CINQUIÈME

MISSIONS D'OCÉANIE

I

Civilisation naissante avec la foi dans l'archipel
Gambier.

Lettre de Mgr l'évêque de Nicopolis à feu M. Condry, supérieur de la
Société de Piepus.

• Ile d'Aléna (archipel Gambier), 14 novembre 1837.

» Je sais l'intérêt que vous portez aux missions de l'Océanie; aussi suis-je heureux de vous faire part de nos succès et de nos revers, de nos joies et de nos peines. La petite mission de Notre-Dame-de-Paix ne cesse point de prospérer; la piété va toujours croissant, et nous sommes témoins chaque jour des prodiges de grâce que le Seigneur opère dans l'âme de nos chers insulaires. Il règne parmi eux une admirable émulation pour le bien; l'ardeur que ce peuple, autrefois si apathique, fait paraître pour le travail, nous est une garantie du changement opéré dans les mœurs; la jeunesse surtout donne l'exemple de l'activité et de l'ardeur. Les missionnaires ont trouvé le secret de rendre le travail intéressant. Nous regardons ce moyen comme efficace pour conserver l'innocence de nos chrétiens; ici plus qu'ailleurs l'oisiveté est funeste à la vertu. Nous tâcherons donc de les occuper tous; et nous aimons mieux les voir faire des riens, que de les voir ne rien faire. On comprend qu'il est difficile d'occuper

tonje
nous
qui c
ses r
nous
les te
les ro
» C
plus
nous
aux in
gnait
nous
sa ma
jours
il me s
l'on p
là je n
» Ne
l'autre
mière p
elle est
vingt d
en pier
nous po
de bon
à ces so
matéria
siste da
ils prése
sont hor
et puis,
ils espèr
mise de
minettes
seraient
devenu
nomme p

toujours sérieusement tant de monde, dans un pays où les instruments nous manquent, où l'agriculture se réduit à arracher les mauvaises herbes qui croissent autour de l'arbre à pain ; car cet arbre se reproduisant de ses racines, il n'est besoin ni de labour ni de plantation. En ce moment, nous faisons beaucoup de défrichements, et nous tâchons de reconquérir les terres que la paresse des anciens propriétaires avait laissé envahir par les roseaux.

» Ce que nous avons le plus à cœur, c'est de construire des églises plus décentes et plus solides que les misérables hangards dont il a fallu nous contenter jusqu'à ce jour, quoiqu'ils donnent entrée aux animaux, aux insectes, aux vents et à la pluie. En vérité, si la foi ne nous enseignait pas que notre divin Maître est né dans une pauvre étable, oserions-nous chaque jour offrir l'adorable Victime dans un lieu si peu digne de sa majesté ? D'un autre côté, chez un peuple pareil, il est presque toujours nécessaire de frapper les sens pour pénétrer jusqu'au cœur. Oui, il me semble que le jour où je verrai dans l'Océanie quelques églises où l'on puisse célébrer et conserver décemment l'auguste mystère, ce jour-là je mourrai content.

» Nous avons entrepris à la fois deux chapelles, l'une à la grande île, l'autre dans le petit îlot d'Akénéa où je fais ma résidence. J'ai béni la première pierre de celle-ci le 24 octobre 1837, jour de saint Raphaël, à qui elle est dédiée ; elle aura de cinquante à cinquante-cinq pieds de long sur vingt de large, la sacristie comprise dans la longueur. Elle sera construite en pierres brutes avec un ciment de chaux et de sable ; c'est tout ce que nous pouvons faire, faute d'outils et d'ouvriers. Nos insulaires sont pleins de bon vouloir ; mais c'est à la longue seulement qu'on pourra les former à ces sortes d'ouvrages ; ils ne sont encore en état que de transporter les matériaux et de servir de manœuvres. Ainsi, toute notre ressource consiste dans nos deux bons frères Soulier et Fabien, et encore se trouvent-ils présentement sans outils de maçonnerie ; ceux qu'ils avaient apportés sont hors de service. Nous avons une forge ; mais où prendre du charbon ? et puis, deux hommes seuls ne pouvaient suffire à exercer tous les métiers ; ils espèrent que la divine Providence viendra à leur secours par l'entremise de M. Caré. J'ai fait distribuer dans la grande île toutes nos herminettes, en ajoutant la promesse de remplacer ces instruments lorsqu'ils seraient usés. Jusqu'ici aucun navire n'a pu nous en fournir, et me voilà devenu débiteur insolvable. La pierre que nous employons à bâtir se nomme *puga* dans la langue du pays ; on la tire de la mer ; à la grande île.

elle se travaille facilement ; ici elle est plus dure , et il faut de fortes pointes pour l'entamer.

» Permettez-moi, mon bon Père, d'insister de nouveau sur l'impossibilité où se trouvent nos Frères de suffire à tous les besoins ; ce n'est assurément pas le courage qui leur manque, ce sont le temps et les forces. Qu'on se figure de pauvres missionnaires arrivant dans une île dénuée de tout, où ils n'ont pour abri que la voûte du ciel, pour vêtements que ce qu'ils ont apporté, pour nourriture que celle du pays, bien aigre et bien amère à des estomacs étrangers : voilà notre position au milieu d'un peuple paresseux, toujours prêt à recevoir, hors d'état de donner aucun secours. Il a donc fallu tout créer et pourvoir à tous les besoins. En arrivant ici, nos Frères ne trouvèrent pas même de quoi faire un manche de marteau, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils se procurèrent quelques morceaux de bois pour les objets de première nécessité. Durant deux années, nous avons couché, les uns sur les malles, les autres sur des claies de roseaux ; des pierres brutes, des troncs d'arbres nous servaient de siège. J'ai célébré dans l'une de nos églises un baptême de quatre-vingts personnes, durant lequel mon trône épiscopal était une vertèbre d'une baleine échouée sur cette côte à une époque dont on a perdu le souvenir. Actuellement nous sommes un peu mieux, du moins à Akéna ; nous avons une petite maison et des chaises ; et tout cela, nous le devons à nos chers Frères. Dans les autres îles, le missionnaire est encore dénué de tout, aussi bien pour lui-même que pour le saint ministère.

» Il ne faut point compter sur les prêtres pour les travaux manuels ; outre qu'ils y sont ordinairement peu versés, leur ministère, à toute heure réclamé, leur interdit de se livrer à aucune autre occupation. Les difficultés d'une langue qui n'est soumise à aucune règle, et dont ils sont obligés de faire usage plus tôt qu'ils ne voudraient pour distribuer le pain de la parole, absorbent tous leurs moments de loisir. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent trouver le temps de raccommoder leurs habits et de laver leur linge ; car aucun n'est exempt de cette double obligation. La dernière n'est pas fort embarrassante ; mais la première est un peu plus difficile, et pour surcroît d'embarras, les insulaires, qui en savent encore moins, exigent des leçons. Il faut paraitre ne rien ignorer, et l'on est souvent obligé d'enseigner ce qu'on n'apprit jamais.

» Je désire, bon Père, que tous ceux que vous enverrez ici soient aussi vertueux, aussi laborieux que les chers Gilbert et Fabien ; ils nous rendent les plus grands services. Dieu, à la gloire duquel ils se sont con-

sacré
donn
son
tissa
mon
réuss
leur
appr
à mor
parfa
prière
»
de ré
guerr
exerc
la dire
qui n
conna
année
serva
plupar
acquis
dans s
chose.
« Le
il port
videnc
nous a
champ
nos dé
de mes
» En
trouv
nacre ;
ou de V
à la vei
nudité d
abondan

sacrés sans réserve, leur donne évidemment l'intelligence, comme il la donna autrefois à Béséiel et à Oliab dans le désert. Fabien, menuisier de son état, n'avait de sa vie touché la truelle; il vient de faire son apprentissage en bâtissant avec Gilbert la petite maison que j'habite. Tout le monde la trouve faite de main de maître; cela me fait espérer qu'ils réussiront encore mieux à nous construire des églises, pourvu que Dieu leur donne vie et santé. A la grande île, le frère Florit fait l'école et apprend aux insulaires à tailler le *puga*; de notre côté, nous travaillons à monter notre imprimerie; car, bien que nous ne possédions pas encore parfaitement la langue, nous ne laisserons pas d'imprimer bientôt les prières et les instructions les plus faciles et les plus nécessaires.

» Je ne vous dirai pas, bon Père, que la paix et l'union n'ont pas cessé de régner parmi vos enfants. Et comment pourraient-ils se faire la guerre entre eux, puisqu'ils se sont unis pour la faire au démon? M. Laval exerce le saint ministère dans les trois îles; Dieu lui a donné le talent de la direction des âmes. Je compte l'envoyer dans quelques jours à Crescent, qui n'est pas loin de l'archipel. M. Liausu demeure à la grande île; ses connaissances en médecine ont été fort utiles à la mission. La première année, ces peuples avaient été atteints d'une sorte d'épidémie; il conserva la vie à un grand nombre de malades, et procura le baptême à la plupart des mourants. Ses remèdes, presque toujours heureux, lui ont acquis l'affection et la confiance des insulaires. Au reste, il prétend, dans sa modestie, que la médecine de ce pays se réduit à fort peu de chose.

« Le pauvre vicaire apostolique réside toujours à la petite île d'Akëna; il porte ses vœux bien plus loin; mais jusqu'à ce moment la divine Providence ne lui a pas permis de les réaliser. Vous savez les efforts que nous avons faits pour ne pas demeurer oisifs au milieu d'un si vaste champ. Au moins, si le Seigneur retarde encore l'accomplissement de nos désirs, faites en sorte, par vos prières, que ce ne soit pas à cause de mes péchés.

» Encore un mot sur le dénûment de nos chrétiens. Jusqu'ici ils ont trouvé le moyen de se vêtir un peu avec les produits de la pêche de la nacre; mais la nacre s'épuise. Les vêtements qui nous viennent de France ou de Valparaiso ne sauraient suffire pour tant de monde; nous sommes à la veille de voir un peuple si intéressant retourner, malgré lui, à la nudité du paganisme. Oh! qui aura pitié de sa misère? Le coton vient en abondance dans nos îles; quelles obligations ne vous aurions-nous pas,

bon Père, si à tout ce que vous avez fait pour nous vous pouviez ajouter un autre bienfait, celui de nous envoyer un homme capable de mettre le coton en œuvre ! Outre l'avantage de vêtir les membres de Jésus-Christ, nous aurions encore celui d'occuper une grande partie de la population, ce qui est essentiel pour la conservation du bien opéré jusqu'à ce jour.

» Veuillez, mon bon Père, excuser, avec votre indulgence ordinaire, cette lettre écrite à la hâte. Je me recommande à vos prières, à celles de toute la famille, et je suis pour la vie votre dévoué fils. »

Extrait d'une lettre de M. Cyprien Liausu, prêtre de la Société de Piepus.

« Archipel Gambier, le 22 janvier 1837.

» Cette année, nous avons fait, dans les trois petites îles, la procession du Saint-Sacrement. Les reposoirs, simples et pauvres, avaient cependant leur beauté; les bois étaient garnis d'étoffes qui se font de l'écorce du mûrier à papier; quelques guirlandes en feuilles d'arbre achevaient la décoration, chef-d'œuvre de M. Laval, qui y avait travaillé pendant plus d'un mois. Les pieux chrétiens d'Europe, en voyant la disposition de ces reposoirs, n'auraient pu s'empêcher d'admirer l'adresse de l'ouvrier, tout en gémissant sur la pénurie des ornements. Mais, je le dis avec peine, nos autels sont encore bien plus pauvres, formés de roseaux entrelacés; et pour toute parure et toute marque de religion, nos églises en feuilles ne possèdent qu'une petite croix. Cependant les trésors et les parfums que le Seigneur aime, la foi, la simplicité, la ferveur, ne manquent point sous ces temples indigents. Nos néophytes se comportèrent à ces processions comme des religieux le pourraient faire en France. Le roi et ses oncles portaient le dais. Les habitants des trois îles apportaient auprès des reposoirs tout ce qu'ils avaient, pour l'offrir, disaient-ils, au Seigneur Dieu Rédempteur. Cette procession n'aura lieu l'année prochaine que dans la grande île (1).

(1) M. Honoré Laval, dans une lettre de la même date, ajoute quelques traits à cette intéressante description :

« Le chemin par où devait passer le Saint-Sacrement fut sablé dans toute sa longueur. Les enfants, les pères même et les mères, s'employaient sans relâche aux préparatifs de la cérémonie; ils vinrent demander la permission de travailler la nuit, de crainte de

eux
fête
cier
Chr
»
soir
sain
Sou
ayan
tout
son
fut f
»
des
plus
en g
à un
Les
d'une
s'asse
bien
long
ajou
qu'à
leurs
lières
en pe
il n'es
n'avoir
fut ma
par Mg
les ava
(1) Il
le mon
palenne
nisme a
du serp
comme

» Nos néophytes désirent communier fréquemment, et ce serait pour eux une peine bien sensible que de se priver de ce bonheur aux grandes fêtes. Quand ils doivent communier, ils disent, mais d'une manière gracieuse en leur langue : « Nous allons nous unir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu et notre Roi. »

» Le 15 août, il y eut dans la grande île sept cents communions. Le soir, je parlai de la cérémonie qui se faisait en France pour honorer la sainte Vierge, et renouveler la consécration de ce royaume à l'auguste Souveraine des anges et des hommes. Ensuite j'interpellai le roi, qui, ayant à son côté son drapeau et autour de lui ses quatre oncles, répondit tout haut qu'il voulait, lui aussi, consacrer sa personne, son peuple et son territoire à la Vierge protectrice et Mère des chrétiens. La cérémonie fut frappante pour eux et pour moi.

» Réjouissons-nous donc, mon cher confrère ; la religion vient de faire des hommes ici. Quel changement admirable ! Autrefois ces insulaires, plus féroces en quelque sorte que les bêtes sauvages, ne cessaient d'être en guerre. Les femmes surtout, renvoyées fréquemment d'une famille à une autre, menaient une vie mille fois plus dure que celle des esclaves. Les mets de choix n'étaient que pour les hommes ; les femmes, frappées d'une sorte d'anathème, ne pouvaient pas rester sous le même toit, s'asseoir à la même table. Bien des chemins leur étaient interdits, et bien des terres prohibées ; elles ne pouvaient marcher et cultiver que le long de la mer. En un mot, la raison d'autrefois était celle du plus fort (1) : aujourd'hui, humains, doux, compatissants, charitables, ils n'obéissent qu'à la voix de la religion ; elle seule dirige toutes leurs démarches et leurs entreprises ; ils vivent comme les plus ferventes et les plus régulières communautés d'Europe : ce que je dis n'est point exagéré. Voilà, en peu de mots, l'état actuel de la mission. J'embrasse tous mes frères ; il n'est pas de jour où ils ne reviennent à ma pensée. »

n'avoir pas fini au jour indiqué. Il y eut trois reposoirs dans chaque île. La procession fut magnifique ; on marchait sur deux rangs ; le Saint-Sacrement était au milieu, porté par Mgr le vicaire apostolique. Nos néophytes avaient apporté toutes leurs provisions, et les avaient étalées sur le passage pour y faire descendre la bénédiction de Notre-Seigneur.

(1) Il est néanmoins probable que le souvenir du péché, qui par la femme entra dans le monde, était aux îles Gambier, comme il le fut chez tous les peuples de l'antiquité païenne, le motif primordial de l'opprobre où languissaient les filles d'Eve. Le christianisme seul, en effaçant la souillure originelle, en montrant la nouvelle Eve victorieuse du serpent, apprend aux peuples à replacer les femmes au rang qui leur appartient, comme enfants de Dieu, comme sœurs de Marie.

Lettre de M. François d'Assise Caret, vice-préfet apostolique de l'Océanie orientale, à madame la supérieure de la maison de Sainte-Clotilde, rue de Reuilly, à Paris.

« Vaithohu, aux îles Marquises, Mission de la Sainte-Famille, le 6 mars 1839.

» Arrivé au lieu de ma destination, je tiens ma promesse en vous retenant un des plus doux souvenirs que j'aie recueillis dans ce long et pénible voyage.

» Je les ai vus ces bons néophytes des îles Gambier, mais je ne les ai vus qu'en passant, la Providence m'ayant marqué ma place aux îles Marquises. Il y avait longtemps que nous avions des projets sur cet archipel, où tant d'âmes languissent dans les ténèbres de l'idolâtrie ; mais nous n'avions pas trouvé d'occasion favorable pour nous y rendre, et nous manquions d'ouvriers. A mon arrivée, une occasion se présentait, et j'amenais des missionnaires ; vous pouvez penser que nous nous sommes empressés d'accomplir nos desseins. Il a donc été décidé que six missionnaires partiraient avec Monseigneur, et j'étais du nombre. Nous n'avons eu qu'un mois de séjour, et nous l'avons employé à distribuer à nos néophytes les vêtements préparés par la charité européenne.

» Nous voulions le même jour habiller le roi, la reine et l'ancien grand prêtre Matua avec les habits envoyés par le Saint-Père, distribuer en même temps à chaque famille de quoi se couvrir, et puis inaugurer la statue de la sainte Vierge donnée par Sa Sainteté Grégoire XVI. Nous disposâmes donc tout à cet effet. Le P. Laval partit d'Akénéa pour Mangaréva un jour à l'avance, et prépara, dans l'enceinte même de la grande église en pierre dont les fondements sont creusés, un trône pour la statue de la sainte Vierge. Il réussit à faire un assez joli reposoir avec des coupons de calicot et d'étoffes papyriques du pays. Il dressa un entablement assez large avec des planches ; aux quatre coins de l'entablement, quatre pyramides couvertes d'étoffes du pays ; sur l'entablement, un petit trône orné de différents objets apportés de France ; on y plaça aussi quelques tableaux de piété. Le tout produisait un effet assez frappant.

» Lorsque tout fut prêt, nous fîmes la distribution promise, en commençant par le roi, la reine et Matua. On ajouta au vêtement du roi, donné par le Saint-Père, la belle épée offerte par S. M. le roi des Français.

Quel
de s'
« Qu'
il y a
témoi
Un d
voir ;
autre
justice
» I
statue
Les n
distrib
ne lai
deux
de tre
de né
Deux
branca
suivait
venait
d'honn
avec b
jusqu'à
fut pla
patron
des îles
S. M.
portaie
larmes.
à la fin
blée un
jour po
» Il
chers ne
les Ma
premier
sous l'in

Quelle joie pour eux de se voir si bien vêtus ? Matua ne put s'empêcher de s'écrier, ayant sur son corps de six pieds son bel habit à l'orientale : « Qu'étions-nous autrefois ? » Toutes les familles reçurent quelque chose ; il y avait de quoi pleurer de joie de voir leur contentement. Nous fûmes témoins, dans cette distribution, d'un trait qui nous édifia beaucoup. Un des néophytes avait reçu, par mégarde, plus qu'il ne devait recevoir ; il rapporta promptement ce qu'il avait reçu de trop, craignant qu'un autre ne fût frustré, et nous laissa édifiés de sa conscience pleine de justice et de charité.

» Lorsque cette distribution fut achevée, on fit l'inauguration de la statue de la sainte Vierge, qui tenait le premier rang parmi les dons reçus. Les néophytes furent avertis de se revêtir des habits qui venaient d'être distribués ; ceux qui n'avaient reçu que des coupons non confectionnés, ne laissèrent pas de s'en couvrir. Alors on disposa tout le monde sur deux rangs, et on procéda à la cérémonie. Les lanciers du roi, au nombre de trente, se placèrent sur deux lignes. Les missionnaires, au nombre de neuf sans compter le vicaire apostolique, prirent chacun leur place. Deux, habillés en diacre et sous-diacre, portaient la statue sur un brancard ; les autres prêtres marchaient après, tandis que Monseigneur suivait la statue avec deux prêtres à ses côtés. Derrière Sa Grandeur venait le roi, la reine et Matua, tous les trois revêtus de leurs costumes d'honneur ; le roi portait aussi sa belle épée. La procession marcha ainsi avec beaucoup d'ordre, en chantant les litanies de la sainte Vierge, jusqu'à l'autel où devait être déposée la statue de Marie. Lorsqu'elle y fut placée, j'adressai la parole au peuple ; je l'entretins de Marie, patronne des îles, de la grandeur des dons offerts par Sa Sainteté à l'église des îles Mangaréva ; je n'oubliai pas les présents d'outils envoyés par S. M. la reine des Français, l'intérêt enfin que tous les fidèles d'Europe portaient à leur mission. Nos bons néophytes étaient attendris jusqu'aux larmes. Monseigneur chanta la messe pour tous les bienfaiteurs, et donna, à la fin de la messe, la bénédiction papale, après avoir adressé à l'assemblée une allocution pathétique. Quatre messes avaient été dites le même jour pour les bienfaiteurs de la mission.

» Il ne nous restait plus qu'une cérémonie à faire avant de quitter nos chers néophytes pour porter le flambeau de la foi aux peuples féroces des îles Marquises ; il s'agissait de bénir et placer la première pierre de la première église qui va s'élever à Mangaréva, à la gloire du vrai Dieu, sous l'invocation de l'archange saint Michel. Ce fut le 7 janvier 1839

qu'eut lieu cette cérémonie, dans laquelle je parlai pour la dernière fois au peuple de la grande île; ce fut le 21 janvier que nous appareillâmes pour les îles Marquises. Que de larmes répandirent les habitants de Gambier : « Nous croyions que tu revenais pour rester avec nous, me disaient-ils, et tu t'en vas ! A peine si l'on a vu ton visage !.... »

Fragment d'une lettre du P. Laval, de la Société de Picpus, au P. Hilarion, de la même Société.

« Mission de N.-D. de Paix, aux îles Gambier, le 31 mars 1840.

» Nous remarquons avec plaisir que nos chrétiens comprennent mieux de jour en jour les avantages du travail. Les hommes cultivent leurs terres et se construisent des maisons commodas et solides, sur le modèle de celle que nous avons élevée pour notre usage, auprès de la nouvelle église. J'en compte déjà vingt-une dans la seule île d'Akamaru. Les femmes, après les soins du ménage, s'occupent à tricoter; quelques-unes filent habituellement le coton. Ces dernières composent à présent huit ateliers, chacun de trente personnes : ils ont produit récemment, dans l'espace de dix semaines, huit cent cinquante-une livres de fil.

» Mais le travail principal, celui qui met en mouvement toute la population, est la construction d'une église à Mangaréva, l'île principale. Vous jugerez, mon révérend Père, du zèle et de l'ardeur de ce bon peuple, par le tableau des fatigues que cet édifice lui coûte.

» Comme l'île ne fournit pas de pierres, la plupart des pères de famille sont occupés depuis longtemps à exploiter des flots de rochers, situés à près de cinq lieues en mer. Ils amènent ensuite ces matériaux sur des radeaux énormes. Remarquez que, pour aller comme pour revenir, ils sont obligés d'attendre patiemment le vent-arrière. Les pierres, une fois déposées sur le rivage, sont roulées à force de bras jusque sous la main des ouvriers. Une dizaine de naturels, dirigés par le frère Fabien, taillent ces blocs de granit, tandis que d'autres sont chargés d'élever les murs. Les jeunes gens se sont partagé les diverses corvées, de manière à ce qu'une peuplade relève l'autre tous les huit jours. Ceux-ci vont pêcher le corail pour faire de la chaux, ceux-là apportent d'une demi-lieue le sable nécessaire, etc. Les femmes elles-mêmes suspendent de temps en temps leurs occupations habituelles, pour aller chercher à la montagne les roseaux

destinés à alimenter le feu du four à chaux. Elles sont chargées en outre, ainsi que les petits enfants, de faire, avec les filaments du cocotier, les cordes qui doivent être employées à la voûte et à la toiture de l'église. C'est encore notre frère Fabien qui préside à tous ces travaux.

» L'année dernière, le roi fit un appel à la générosité de tout son peuple. Il fallait beaucoup de bois pour la charpente, la menuiserie, etc., et ces îles ne produisent guère que l'arbre à pain, végétal précieux d'où la population tire en grande partie sa subsistance. Néanmoins, il n'y eut personne qui ne se montrât disposé à donner plus qu'on ne voulait recevoir. Si nous disions à celui-ci : « Ta terre est trop petite ; » à celui-là : « Ton arbre est trop beau, nous ne le prendrons pas. — Qu'importe ! répondaient-ils, coupez toujours, c'est pour le bon Dieu. N'est-ce pas lui qui nous les a donnés ? n'est-ce pas lui qui nous en donnera d'autres ? »

» Vous jugez bien, mon révérend Père, que nous avons veillé à ce que la générosité de ces bons et chers chrétiens ne leur portât pas préjudice. L'arbre à pain (dans leur langue *tumei*) est très-délicat ; si on le plante trop serré, il demeure chétif ; mais si on a soin de l'espacer, il devient un arbre majestueux et donne des fruits en abondance. Les naturels n'avaient pas su faire cette observation, leurs *tumei* se touchaient pour ainsi dire. Nous avons donc profité de la circonstance pour les éclaircir, ce qui a rendu service à leurs plantations et nous a donné en même temps le bois dont nous avons besoin.

» Vous ne sauriez vous faire une idée de l'ardeur avec laquelle nos insulaires poursuivent cette entreprise : rien ne leur coûte pour la conduire à sa fin ; non, je ne crois pas qu'aucun sacrifice fût capable de les arrêter. « Je tiens à cette église, me disait récemment un des premiers chefs, j'y tiens du fond de mes entrailles ! » Et ce ne sont pas là de vaines paroles ; le roi et les chefs nourrissent chaque jour à leurs dépens tous nos travailleurs ; les pêcheurs se sont chargés de fournir également tous les jours du poisson aux ouvriers, aussi longtemps qu'ils seront occupés à ce qu'ils appellent *le travail du Seigneur*. Au reste, la construction avance rapidement ; déjà les murs sont arrivés à la hauteur du cintre des croisées ; de plus, tous les matériaux sont maintenant réunis, les pierres sont taillées, et les bois destinés à la charpente se débitent avec toute la célérité que nos moyens nous permettent. Malgré le zèle que nos chrétiens déploient pour la maison de Dieu, ils ont néanmoins cultivé leurs terres et défriché des landes où les sueurs de l'homme n'avaient jamais coulé.

» Je passe, sans autre transition, à quelques petits détails qui vous intéresseront peut-être fort peu ; mais il faut que je cède à vos désirs en écrivant tout ce que je sais.

» Il nous est mort, il y a peu de temps, une jeune fille de quinze ans, nommée Marietta. C'est la première jeune personne que ma chrétienté ait encore perdue. Elle a laissé parmi ses compagnes la bonne odeur de Jésus-Christ, et sa belle mort a produit une impression qui ne s'effacera pas de longtemps.

» Marietta avait fait la sainte communion le jour de la Toussaint, et le lendemain elle avait accompagné la procession au cimetière. Le soir, elle tomba malade. Deux jours après, on vint de sa part me chercher en toute hâte pour lui administrer les derniers sacrements ; je ne jugeai cependant pas qu'il fût encore à propos de lui donner le saint viatique. Le jour suivant, quoique la maladie ne parût pas avoir fait de progrès, je trouvai Marietta dans un état indéfinissable qui me surprit, et je m'arrêtai auprès d'elle plus longtemps que de coutume. Après l'avoir exhortée à la résignation et à la patience, je lui demandai si elle n'avait point peur de la mort : « Non, me répondit-elle, je n'en ai pas peur. » Et tout de suite elle se mit à prier d'une manière si touchante que ses paroles n'ont pu depuis s'effacer de ma mémoire ; mais je ne pourrais vous les traduire que faiblement : « Jésus-Christ, ayez pitié de moi, disait-elle, et donnez-moi votre grâce ! Jésus-Christ, qui êtes ma douceur au saint sacrifice de la messe, je vous ai reçu dans la communion au jour de la fête : ah ! soyez bon à mon égard ; ma communion a été bien faite ; je ne suis pas méchante, ne soyez pas non plus sévère envers moi ! Sainte Marie, gardez-moi ! mon bon Ange, priez pour mon âme qui vous est confiée ! O mon Dieu ! donnez votre grâce à mon père, à ma mère, à mes frères et à mes sœurs ; accordez-la aussi à Maigret et à Laval, nos pères dans la pénitence ! » Je m'aperçus alors qu'elle souffrait beaucoup ; je la laissai entre les mains de ses compagnes, ne croyant pas qu'il fût temps encore de lui donner le saint viatique.

» Je retournai la voir sur le soir. Elle était si joyeuse que je ne m'attendais à rien moins qu'à être témoin de ses derniers moments. Elle venait de prendre un peu de tisane fort gaîment, au point même qu'elle nous avait tous fait sourire, lorsque tout à coup, sans agonie, elle expira doucement, comme une personne qui s'endort. Cela fut si prompt qu'il me fut impossible de l'administrer. Je m'en consolai sans peine, par la connaissance que j'avais de ses excellentes dispositions. D'ailleurs,

il y
l'av
en p
ciel.
se l
trées
dem
rem
lade
pen
Nou
l'acco
la m
au ci
»
mani
de le
de m
« Et
cause
apost
dépar
et per
rait-on
d'Akè
nous,
tu me
ailleurs
donner
nous.
repose
ta volon
choses
sionnai
ménage
» C'
établie
Marie,

il y avait peu de jours qu'elle avait eu le bonheur de communier, et je l'avais confessée deux ou trois fois durant sa maladie. Sa pieuse mère disait en pleurant : « Je ne veux pas regretter ma fille, elle est montée au ciel. » Ses compagnes admiraient une mort si édifiante et ne pouvaient se lasser de faire l'éloge de leur amie ; elle se sent, de leur côté, montrée admirables par leur charité à son égard. Cinq ou six d'entre elles demeuraient continuellement auprès de son lit, et un pareil nombre les remplaçait successivement. Comme je faisais un jour remarquer à la malade la touchante assiduité de ces enfants, j'ajoutai : « Mais, qui récompensera leur charité ? — Ce sera Dieu lui-même, » me répondit-elle. Nous l'enterrâmes avec toute la pompe possible. La population entière l'accompagna processionnellement, avec des torches de bois résineux à la main ; et depuis, on ne parle de Marietta qu'en supposant qu'elle est au ciel.

» Cet événement a fourni à nos chrétiens l'occasion de témoigner d'une manière touchante l'affection qu'ils ont pour nous. Le P. Armand venait de leur parler de la nécessité de bien vivre, s'il voulaient obtenir la grâce de mourir comme Marietta. Après l'avoir écouté avec grande attention : « Et toi, s'écrièrent-ils, si tu venais à mourir, oh ! combien ta perte nous causerait de chagrin ! Comme Tépano (*Etienne*, prénom de Mgr le vicaire apostolique), comme Tépano pleurerait, lui qui a été si sensible au départ de Caret pour Taïti ! Nous irions tous baiser tes restes vénérés, et peut-être que quelqu'un de nous expirerait de douleur. Où t'enterrait-on ? Probablement Tépano voudrait te faire transporter dans l'église d'Akénéa ou dans celle de Mangaréva qui sera bientôt achevée. Pour nous, nous voulons que tu sois inhumé dans notre église de Taravaï. Si tu meurs ici, nous ne te laisserons pas emporter ailleurs ; si tu meurs ailleurs, nous irons te chercher, et nous ferons si bien que Tépano nous donnera ton corps. Mais toi, dis d'avance que tu veux être enterré chez nous. N'est-il pas vrai ? lorsque tu seras malade, tu écriras que tu veux reposer au milieu de tes enfants de Taravaï, et alors Tépano respectera ta volonté. » J'ai presque honte, mon révérend Père, de vous écrire des choses d'une si grande simplicité ; mais vous comprendrez qu'un missionnaire a besoin de parler quelquefois des consolations que Dieu lui ménage.

» C'en est encore une bien sensible de voir que l'habitude se soit établie parmi nos chrétiens d'invoquer les saints noms de Jésus et de Marie, et de recourir à leur ange gardien et à leurs saints patrons toutes

les fois qu'ils se trouvent dans quelque danger pour l'âme ou pour le corps. Si vous demandez à l'un d'eux où il va, il vous répond ordinairement, avec une pieuse naïveté : « Nous allons en tel endroit, mon bon ange et moi. » Un jour que le chef de Taravaï, nommé Pierre, était absent, je disais à sa famille : « Pierre n'est pas de retour, qui vous gardera cette nuit ? — Il est vrai, me répondit-on, que Pierre n'est pas de retour, mais nos bons anges sont avec nous... »

Lettre du R. P. Armand Chaussón, prêtre de la même Société, au même.

« Mission de N.-D. de Paix (Taravaï), 5 novembre 1839.

» Nous faisons tous nos efforts pour établir parmi nos chrétiens les arts de première nécessité, l'agriculture surtout et la tisseranderie. Grâce à Dieu, nos essais en ce genre ont pleinement réussi. Nous avons déjà pu monter trois métiers avec les outils que Sa Majesté Louis-Philippe a bien voulu donner à la mission. Nous ferons mieux et davantage à proportion des secours que nous comptons recevoir encore de nos frères d'Europe. Oh ! s'ils étaient témoins des fatigues inouïes que doivent subir nos chrétiens pour mettre leurs déserts en culture, ils seraient touchés d'une grande compassion. Songez, en effet, que pour défricher des montagnes jusque-là stériles, ils n'ont pour instruments aratoires que des bâtons pointus.

» Permettez-moi, Monseigneur, de vous citer quelques traits, peu importants en eux-mêmes, mais propres néanmoins à faire comprendre le prodigieux changement que la grâce a produit dans des hommes naguère si inhumains.

» Un enfant de Taravaï, nommé Amato, avait vendu pour trente aunes de calicot une perle qu'il venait de pêcher. Il m'apporta aussitôt cette étoffe, en me priant de la partager entre son père, ses frères et plusieurs de ses camarades qui étaient presque nus. La part du père fut de dix aunes; c'était la volonté de l'enfant. Dans le partage du reste, je me disposais à réserver pour le jeune donateur un lot plus considérable. Il s'en aperçut; et sur-le-champ : « Si tu fais ma part meilleure que celle des autres, s'écria-t-il, je ne la recevrai pas. » Ni mes instances ni celles des personnes présentes ne purent ébranler sa résolution; il fallut, pour ne le pas contrister, lui faire une part égale.

»
vent
n'éta
géné
pour
aume
l'ins
»
le so
trava
repas
« Ma
la fai
nous
nous
somm
sa sin
assign
me ré
n'y a
» A
voulu
conser
aux p
deman

Extr

» ...
de ces
blables
le naufr

» Quelque temps après, un jeune homme m'apporta aussi le prix de sa vente, pour que j'en fisse la distribution à ceux de ses compatriotes qui n'étaient pas suffisamment vêtus. Interrogé sur le motif d'une conduite si généreuse, « C'est, me répondit-il, par amour pour Jésus-Christ, et pour imiter les fidèles d'Europe qui nous aiment. » Vous voyez que les aumônes faites à nos chrétiens ont le double mérite de la charité et de l'instruction.

» Avant-hier, on récoltait chez un chef le fruit de l'arbre à pain. J'aperçus, le soir, un pauvre insulaire qui avait été employé toute la journée à ce travail, et comme je sais qu'il n'a pas souvent l'occasion de faire un bon repas, je le félicitai de ce qu'il avait eu cette fois des vivres en abondance. « Mais c'est tout le contraire, me répondit-il, nous avons tous souffert de la faim jusqu'au soir. — Et comment cela? — Nous avons pensé que si nous prenions de ces fruits qui ne nous appartiennent pas, cette injustice nous ferait perdre la grâce, et plutôt que d'en courir ce malheur, nous nous sommes abstenus de manger. » J'expliquai alors à ce bon néophyte que sa simplicité l'avait induit en erreur; que l'intention du chef, en ne lui assignant pas d'autre salaire, était qu'il vécût à ses dépens. « Eh bien, me répondit-il en souriant, une autre fois je n'aurai pas peur, puisqu'il n'y a pas de péché. »

» Aidez-nous, Monseigneur, à remercier Dieu des bénédictions qu'il a voulu répandre sur nos faibles travaux. Seul il a tout fait, seul il peut conserver, perfectionner encore son œuvre; et cette grâce, il l'accordera aux prières de Votre Grandeur et à celles de tant d'âmes ferventes qui lui demandent tous les jours que son règne arrive. »

II

Extrait d'une notice sur les îles Gambier, par M. Garet, missionnaire apostolique.

• 1841.

» On aura peine à croire, maintenant que la religion a changé la face de ces îles, combien les indigènes étaient altérés du sang de leurs semblables; c'était au point qu'ils dévoraient non-seulement les étrangers que le naufrage avait jetés sur la côte, mais encore les naturels et quelquefois

leurs meilleurs amis. Malheur au guerrier dont le succès avait trahi le courage ! ses membres sanglants étaient servis en pâture au vainqueur, le champ de bataille devenait un banquet où la tribu triomphante accourait se rassasier de la chair des captifs. Même en temps de paix, ces horribles festins n'étaient pas rares. Mais alors, pour se procurer une victime, il fallait allier la perfidie à la cruauté ; on allait secrètement à la chasse les uns des autres. Un voisin tendait des embûches à son voisin ; s'il pouvait le conduire dans un lieu écarté ou le surprendre isolé et sans défense, il lui enfonçait, le sourire sur les lèvres, un stylet de nacre dans le cœur ; puis, les ténèbres venues, il allait le manger à son aise dans quelque vallée solitaire. La chair des enfants surtout était convoitée par ces cannibales. Combien de fois nos jeunes gens chrétiens nous ont dit, avec l'expression de la plus vive reconnaissance : « Que nous étions malheureux avant que vous vinssiez nous instruire ! A chaque instant nous tremblions d'être pris et dévorés par les grands ; aujourd'hui nous n'avons plus peur ; on ne pense à nous que pour nous aimer. »

» Au meurtre de ses semblables, le Mangarévien joignait l'usurpation de leurs propriétés. Quand le temps de la récolte était venu, le guerrier qui se trouvait trop à l'étroit dans son domaine, allait, sans plus de cérémonie, chercher querelle au possesseur du champ voisin : « Que fais-tu sur mon terrain ? lui disait-il ; de quel droit oses-tu toucher aux fruits d'arbres que j'ai plantés ? Retire-toi, ou je te ferai repentir de ton audace. » Jugez si l'autre était d'humeur de céder sans résistance une moisson prête à recueillir. La dispute s'échauffait, les deux champions élevaient la voix, la tribu accourait à leurs cris ; les uns prenaient parti pour le ravisseur, les autres pour le spolié ; des injures on en venait aux coups ; une fois les pierres lancées, c'était une mêlée générale ; on se déchirait, on se tuait, jusqu'à ce que la victoire donnât raison au plus fort. Alors, le vaincu, s'il avait le bonheur de survivre à sa défaite, allait cacher sa honte chez un frère ou un parent, tandis que son heureux rival, devenu la terreur de ses voisins, devenait libre possesseur du champ que venait de lui assurer son courage.

» Depuis qu'ils sont chrétiens, nos insulaires ont bien encore eu quelques contestations au sujet des limites ; mais heureusement elles n'ont été ni violentes ni difficiles à apaiser, et c'est là que nous avons pu apprécier les changements opérés par la grâce, dans des cœurs autrefois si étrangers à tout sentiment de justice et de modération.

» Pour donner toute sa vérité au portrait de nos Mangaréviens, je dois

dire
ce
pare
voya
moir
avait
adop
privi
hérit
de le
touch
l'hum
n'étai
» L
s'exp
plus
produ
en ter
On n'
souch
reux ;
une a
» C
font d
des v
sans a
espèce
revien
ouvrag
frapp
répété
que la
ils se c
à la m
lorsqu'
» Co
ne sau
efforts

dire qu'un certain nombre de traits plus heureux tempéraient l'horreur de ce tableau. S'ils étaient naturellement flatteurs, fourbes, défiants et paresseux, ils admettaient volontiers à leur table les indigents et les voyageurs; les riches faisaient part de leur abondance à leurs parents moins fortunés; les amis recueillaient la jeune famille de celui que la mort avait enlevé à leur affection. Rien de plus commun à Gambier que les fils adoptifs; ils jouissaient dans la maison de leur bienfaiteur des mêmes privilèges que ses propres enfants, et avaient, comme eux, droit à son héritage. Enfin, les larmes que ces insulaires versaient sur la tombe de leurs preches, les chants funèbres où leur douleur s'exhalait en de si touchantes expressions de regret et de tendresse, prouvent assez que si l'humanité était trop souvent défigurée en eux par des vices barbares, elle n'était pas entièrement bannie de leurs cœurs.

» L'indolence, qui paraît être le principal défaut des Mangarévien, s'explique par l'étonnante fertilité du sol. Pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie, ils n'ont presque rien à faire; leurs arbres produisent sans culture des fruits en abondance; qu'on arrache de temps en temps l'herbe qui pousse à leurs pieds, voilà tout le travail qu'ils exigent. On n'a pas même besoin d'en planter de nouveaux: à côté d'une vieille souche, et de la profondeur de ses racines, s'élèvent des rejetons vigoureux; c'est toujours une jeune génération qui grandit pour succéder à une autre qui s'éteint.

» Ces arbres précieux, qui fournissent du pain à nos insulaires, et qui font de leurs vallées autant de bosquets enchanteurs, leur donnent aussi des vêtements pour se couvrir. Avec l'écorce des branches, ils fabriquent, sans autre instrument qu'un maillet et un billot demi-circulaire, une espèce d'étoffe aussi blanche que la neige. C'est la *tappe*, dont le nom revient si souvent dans nos lettres. Les femmes seules s'occupent à cet ouvrage; on les voit à chaque instant du jour s'escrimant du maillet et frappant comme des maréchaux sur l'enclume; leurs coups redoublés, répétés par les échos de l'île, s'entendent de fort loin sur les flots. Depuis que la décence, compagne inséparable de la foi, est respectée des naturels, ils se couvrent du mieux qu'ils peuvent avec leur mauvaise *tappe*; mais, à la moindre pluie, l'étoffe se détériore; on n'en rapporte que des lambeaux lorsqu'on a été surpris en chemin par une averse.

» Comme l'oisiveté favorise tous les vices, et qu'un peuple paresseux ne saurait être longtemps un peuple chrétien, nous faisons tous nos efforts pour inspirer à nos néophytes l'amour du travail. Je crois bien

qu'ils se ressentiront toujours du climat des tropiques; cependant, depuis qu'ils sont baptisés, leur activité est plus grande, et si leur ardeur se soutient, nous n'aurons pas lieu de nous plaindre.

» Déjà plusieurs travaux importants ont été entrepris. Les habitations n'avaient été jusqu'ici que de misérables cabanes ouvertes à tous les vents; maintenant on compte dans l'île un certain nombre de maisons à l'euro-péenne. Notre église sera un jour, pour l'archipel, un monument remarquable. Tout le monde veut concourir à son érection; les uns vont chercher en mer la *pu-nga* (1), et l'amènent au rivage sur leurs radeaux; d'autres la conduisent le long des terres jusqu'à la grande vallée, où des ouvriers plus habiles la taillent et la façonnent. Pour ce labeur, les bras ne manquent jamais; c'est un plaisir et une fête pour ce peuple de tirer à la corde ou d'appuyer sur le levier.

» Par suite de cette indolence que nous combattons, les indigènes avaient laissé l'herbe et les roseaux envahir une partie de leurs champs; les arbres y dépérissaient, les fruits devenaient rares et moins savoureux. Maintenant toutes les vallées sont en très-bon état; les bananiers, naguère peu communs, sont aussi nombreux que les *tumeis* ou arbres à pain; chaque cultivateur a aujourd'hui sa petite plantation de cannes à sucre et sa provision de pommes de terre douces.

» Pendant que je suis à parler des travaux auxquels se livrent nos insulaires, je dirai un mot des principaux emplois que l'usage assigne à chacun des membres d'une famille. Les hommes s'occupent communément à pêcher le poisson ou la nacre; aux femmes appartient ici comme partout le soin du ménage; les jeunes filles vont chercher l'eau à la fontaine et préparent les aliments; c'est aux jeunes gens à couper le bois pour entretenir le feu; aux vieillards est réservée la tâche d'arracher l'herbe des vallées (2).... »

(1) La *pu-nga* est une pierre aussi tendre que le tuf, aussi blanche que la neige; elle pousse dans l'eau et se détache aisément du sable sur lequel elle repose. Il y en a de toutes les longueurs et de toutes les dimensions; j'en ai mesuré une qui avait douze pieds de long sur six de large et deux d'épaisseur.

(2) Cette occupation, réservée aux vieillards, me rappelle une réponse plus qu'ingénue qui fut faite à un de mes confrères. Une femme fort âgée lui demandait le baptême. « Mais vous n'êtes pas encore instruite pour le recevoir, lui dit le missionnaire. — C'est vrai; je ne suis plus qu'une pauvre vieille, je n'ai plus de mémoire, cependant je voudrais être baptisée. Ici je ne suis bonne à rien; mais dans le ciel où je désire monter, je sarclerai l'herbe du Seigneur Jésus. »

Les

Ex

» Il
Nouve
notre
grand
accueil
vos lar
pour a
aux acc
piéd sur
pour fê
d'impat
sollicita
promit

» Six
confrère
desservi
qui sign
centre d
mon min

» Que
rompre
d'âmes
baptême
difficulté
que plus

III

Les missionnaires Maristes dans la Nouvelle-Zélande
(Océanie occidentale).

Extrait d'une lettre du R. P. Viard, missionnaire apostolique de la
Société de Marie, à M. l'abbé Condamin.

Tauranga (Nouvelle-Zélande), 8 décembre 1840.

» Il y a aujourd'hui un an que je saluai pour la première fois la Nouvelle-Zélande. Après trois mois de séjour à la Baie, j'accompagnai notre saint évêque dans son long et heureux voyage aux îles du Sud. Un grand nombre de tribus ont été visitées; partout sa Grandeur a été accueillie avec empressement par les naturels. Vous n'auriez pu retenir vos larmes en voyant ces bons insulaires se jeter à l'eau jusqu'à la ceinture pour atteindre plus tôt notre canot, et le traîner à l'envie sur le rivage, aux acclamations de la foule ivre de joie. Au moment où nous mettions le pied sur la côte, les transports redoublaient, on tirait des coups de fusil pour fêter l'arrivée du prélat attendu depuis si longtemps et avec tant d'impatience. Dans chaque île, on demandait à grands cris des prêtres; les sollicitations furent si vives et si pressantes à Tauranga, que Monseigneur promit de me laisser au milieu de ce bon peuple.

» Six mois déjà se sont écoulés depuis que j'occupe ce poste, sans confrère et à cent cinquante lieues de la Baie-des-Îles. J'ai cinq tribus à desservir; voici leurs noms: Matamata, Motuhua, Matakana, Maungatapu, qui signifie Montagne sainte, et Tumoetai. Cette dernière est comme le centre de la mission; j'y fais ma résidence habituelle, et c'est là aussi que mon ministère a recueilli des bénédictions plus abondantes.

» Que de fois je gémis devant le Seigneur de voir que je suis seul pour rompre le pain de vie à tant de peuples avides de s'en nourrir! Combien d'âmes seraient sauvées, combien d'enfants ne mourraient pas sans baptême, si un essaim de prêtres volaient à la Nouvelle-Zélande! Les difficultés et les peines de notre apostolat sont, d'ailleurs, moins grandes que plusieurs ne se l'imaginent. Le climat que j'habite est vraiment chéri

des cioux ; les bêtes féroces, les insectes venimeux y sont tout à fait inconnus ; pas de froids rigoureux ni de chaleurs excessives ; s'il pleut de temps en temps, la sérénité ne tarde pas à renaître ; la terre est fertile, et bien que ses productions ne soient pas variées, non-seulement elle fournit aux besoins des naturels, mais elle leur donne encore de quoi faire des échanges avec les Européens qui fréquentent ces mers. Sans doute le zèle de l'homme de Dieu n'a pas besoin, pour être encouragé, de la reconnaissance de ses néophytes ; cependant cette récompense qu'il ne cherche pas, il est sûr de la trouver à la Nouvelle-Zélande. Nos chrétiens s'affectionnent facilement à tous ceux qui leur font du bien. Quand nous leur parlons de tant de saintes âmes qui s'intéressent à leur bonheur, ils sont tout stupéfaits et s'écrient dans leur admiration : « Oh ! qu'elles sont bonnes ! *Kapai ! Kapai !* » Nous leur montrons souvent sur la carte les diverses contrées d'Europe d'où partent les prières et les aumônes qui soutiennent nos missions, et alors ils unissent leurs vœux aux nôtres pour que le Ciel répande sur leurs charitables bienfaiteurs toutes sortes de grâces et de bénédictions.

» A ces qualités du cœur, le Nouveau-Zélandais joint une heureuse ouverture d'esprit et une grande envie de s'instruire. Il est, de plus, assez industriel et fait preuve de beaucoup de goût pour la sculpture. La principale occupation des hommes consiste à cultiver la terre et à construire des *wakamaori*, espèce d'embarcations longues et étroites, avec lesquelles ils ne craignent pas de braver les flots et l'orage. Pour les femmes, après les soins du ménage, elles emploient leur temps à se tresser des manteaux fort jolis. Plus communément, les grandes personnes ont pour vêtement une simple couverture de laine. A les voir de loin accourir en foule à la prière, affublées de cette longue couverture dont elles se voilent quelquefois la tête, on les prendrait pour des religieux de la Grande-Chartreuse allant à matines.

» Depuis mon arrivée à Tauranga, j'ai baptisé près de deux cents enfants, dont une grande partie s'est déjà envolée au ciel ; j'ai aussi conféré le même sacrement à beaucoup d'adultes, entre autres au principal chef de l'île. J'aime à croire que c'est aux prières de sa petite fille qu'il doit sa conversion. Cette enfant est la première que j'ai régénérée dans les eaux du baptême ; je lui donnai le doux nom de Marie, deux mois avant qu'elle mourût. La douleur de ses parents fut extrême, car ils l'aimaient beaucoup. Selon la coutume des Zélandais, ils se retirèrent loin de leur habitation, près du lieu où ils avaient déposé le corps de leur chère enfant, et

là il
port
Sans
de le
dans
dang
aupr
inesp
un co
ment
sa m
aux p
est po
si je
j'ai co
sonne
afin d
» R
la gloir
enfants
dites-l
qu'ils
Jésus e

Lettre

» J'ai
Zélande
vés en
au pied
Joseph
» Qu
Heureux
nous est
de bène
d'orage

là ils ne cessaient de verser des pleurs. Plusieurs fois je suis allé leur porter des paroles de consolation, mais rien ne pouvait tarir leurs larmes. Sans doute que pendant que le père et la mère se désolaient sur la perte de leur fille unique, ce petit ange, cette innocente Marie priait pour eux dans le ciel; elle fut exaucée. Le père, miné par le chagrin, étant tombé dangereusement malade, on désespérait de ses jours, lorsque je fus appelé auprès de lui pour l'instruire des saintes lois de l'Evangile. Par une faveur inespérée, les forces lui revinrent avec ce calme ineffable qui se fait dans un cœur où pénètrent enfin les douces clartés de la foi. Il s'est parfaitement rétabli, et m'a demandé le baptême, bien résolu de servir jusqu'à sa mort le Dieu que possède déjà sa petite Marie. Toujours le premier aux prières, il est pour sa peuplade un modèle d'édification, comme il est pour moi l'ami le plus dévoué. Il se platt beaucoup dans ma demeure; si je m'absente, il en fait le gardien. Quinze jours après son baptême, j'ai conféré le sacrement à sa femme. Beaucoup de grandes personnes me pressentent leur accorder aussi cette grâce; mais je diffère, afin de leur en faire mieux sentir le prix.

» Recommandez notre mission à la piété de toutes les âmes qui ont à cœur la gloire de Dieu. J'ai surtout une grande confiance aux prières des petits enfants; faites-les prier pour les petits enfants de la Nouvelle-Zélande; dites-leur que les Océaniens de leur âge ne sont pas aussi favorisés qu'eux; qu'ils n'ont, pour la plupart, point de prêtres qui leur apprennent à aimer Jésus et Marie. »

Lettre du R. P. Petitjean, missionnaire apostolique de la même Société,
à son beau-frère.

« Wangaroa (Nouvelle-Zélande), 7 mars 1841.

» J'ai reçu tes lettres, les premières qui m'aient été adressées à la Nouvelle-Zélande; elles renouvelèrent en moi tous les sentiments que j'avais éprouvés en quittant la France. J'en pris lecture dans une chapelle solitaire, au pied d'un modeste autel dédié à saint François Xavier; j'étais là comme Joseph retiré dans le secret de son habitation pour y pleurer ses frères.

» Que cette première année de mon apostolat s'est rapidement enfiée! Heureux si, pendant ces quelques mois, j'ai pu jeter, sur la terre qui nous est confiée, la semence féconde qui doit produire plus tard des fruits de bénédiction! Mais avant que la moisson jaunisse, combien de jours d'orage se lèveront encore sur nous et sur nos travaux! Ici, comme

ailleurs, le royaume de Dieu souffre violence ; nous avons aussi nos peines. D'incessantes calomnies sont débitées contre notre évêque et ses missionnaires. On dit, par exemple, que nous ne sommes venus en Océanie que pour nous emparer des terres des naturels ; que nous sommes des idolâtres, adorant les images faites par la main des hommes ; que notre religion aime à répandre le sang, et qu'autrefois nous fîmes jeter au feu trois jeunes hommes, parce qu'ils refusaient de rendre les honneurs divins à une statue ; c'est une allusion à l'histoire des trois enfants hébreux dans la fournaise de Babylone ; admirable bonne foi de nos adversaires qui font peser sur nous la responsabilité des crimes de Nabuchodonosor ! On annonce encore aux Nouveaux-Zélandais que plus tard nous leur remettrons leurs péchés à prix d'argent ; comme s'il n'était pas souverainement ridicule de supposer qu'on voudrât jamais exiger la plus légère aumône d'un pauvre insulaire qui est mendiant par excellence. Quelque dénuées de vraisemblance que soient toutes ces imputations, elles s'accréditent néanmoins parmi un peuple enfant qui tient pour des oracles toutes paroles qui sortent de la bouche de ses maîtres. Les progrès de l'Evangile en souffrent, bien que nos œuvres et nos discours donnent à nos ennemis un démenti formel ; mais on se lasse à force de réfuter des absurdités que la calomnie est ingénieuse à reproduire sous un nouveau jour.

» Le district que j'administre est situé au nord-est de la Baie-des-Iles ; je réside le plus habituellement à Wangaroa, d'où je puis visiter quelques tribus, peu nombreuses, il est vrai, mais bien dispersées. Nous n'avons, pour nous rendre d'une peuplade à l'autre, que des sentiers tantôt marécageux, tantôt escarpés, toujours très-étroits et le plus souvent recouverts par la fougère. Aussi n'est-il pas rare que le missionnaire perde la trace à peine reconnaissable du chemin qu'il doit suivre. Un jour que cela m'était arrivé, je gravissais des rochers à pic pour retrouver ma route ; j'avais au-dessous de moi les abîmes de la mer, un faux pas aurait pu me précipiter dans les flots ; je montai néanmoins avec courage, luttant contre les broussailles, dévoré par une soif brûlante, et n'espérant presque rien de tant de fatigues et de dangers. Dans ma détresse, j'entonnai le cantique : *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours...*, et à peine avais-je achevé ces mots que je vis le sentier, objet de mes recherches, s'ouvrir sous mes pas. Parfois, après une journée de marche, j'ai frappé le soir à la porte de cabanes sans habitants ; dans ce cas, le lit du missionnaire n'est pas difficile à trouver, mais il faut se résoudre à endurer la faim.

» Les voyages par eau ont aussi leurs désagréments ; nous les faisons dans

des
de
n'ét
canc
gens
l'eau
série
plein
plus
des
visib
loin
des
et no
Les
pers
» L
M'ap
dans
de la
sionn
fesse
nous
fouet
mis a
J'ai b
va aen
vation
Christ
camp
plus m
des fl
» V
loin d
porc e
pour
Naguè
plaisir

des barques légères ou dans les pirogues des naturels. Au moindre coup de vent, nous courrions risque d'être submergés, si l'*Etoile de la mer* n'était là pour protéger ses enfants. Je traversais, un jour, sur un mauvais canot, une rivière d'environ une demi-lieue de large; pendant que mes gens ramaient avec force, j'étais tout occupé de rejeter avec un soulier l'eau dont l'orage menaçait d'emplir la nacelle. Un danger encore plus sérieux a failli nous enlever le P. Servant; il a été emporté presque en pleine mer et poussé au milieu des récifs, sur une frêle barque où il est resté plus d'un jour sans nourriture, obligé de combattre le découragement des rameurs qui avaient perdu tout espoir de jamais revoir leur île. Il est visible qu'il y a une providence particulière pour ceux que Dieu envoie au loin annoncer sa loi sainte. De même que nous participons au ministère des premiers apôtres, nous pouvons dire aussi que nous avons hérité, nous et nos néophytes, de la protection signalée dont le Seigneur les entourait. Les naturels eux-mêmes ont remarqué qu'il meurt beaucoup moins de personnes dans les tribus catholiques que dans les penplades protestantes.

» Ma sœur me demande ce que j'ai à souffrir dans ces missions lointaines. M'appartient-il de parler de souffrances, à moi qui ne fais que d'entrer dans la carrière apostolique? Ah! mon frère, tournons nos yeux mouillés de larmes vers le Tong-King et l'infortunée Cochinchine, vers leurs missionnaires si cruellement persécutés: voilà des apôtres, de vrais confesseurs qui feront la gloire de l'Eglise; voilà de généreux athlètes, dont nous pouvons dire avec saint Paul: « Ils ont enduré les outrages et les fouets, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, ils ont été sciés ou mis aux plus rudes épreuves; ils sont morts par le tranchant du glaive. » J'ai bien aussi sous les yeux, dans mes confrères, des modèles d'un dévouement sans bornes; mais pour moi, je fais peu de chose, et mes privations sont bien légères. Est-il donc si pénible pour un soldat de Jésus-Christ de coucher à la belle étoile? C'est ce qui m'arrive quand je suis en campagne; enveloppé de mon manteau, je repose sur le fougère ou plus mollement encore sur le sable du rivage, sans craindre que le bruit des flots ne trouble mon paisible sommeil.

» Voici maintenant quelques détails sur ma nourriture ordinaire; je suis loin de les mentionner comme des privations. Mes aliments sont tantôt du porc et tantôt des pommes de terre; je varie ces mets l'un par l'autre; pour dessert, quelques grains de maïs cuits à l'eau, et c'est tout. Naguère je m'entretenais avec un bon et honnête protestant, qui prenait plaisir à m'énumérer dans le plus grand détail toutes ses provisions; puis

il ajoutait : « Vous avez bien aussi cela, vous ? » Et moi, je lui répondais tout simplement : « Non ; j'ai fort peu de riz, je ne mange pas de pain, j'ai tout juste ce qu'il me faut de vin pour la sainte messe, je renonce volontiers au thé pour ne boire que de l'eau ; si j'avais quelque chose de mieux, je le conserverais bien précieusement pour le cas où je recevrais la visite d'un grand chef ou de quelque étranger. Vous le voyez, je suis pauvre ; mais je m'honore de cette pauvreté, qui fut celle des apôtres. La plus grosse portion des aumônes qui nous viennent d'Europe est consacrée à l'avancement de l'œuvre de Dieu. Je sais que vos ministres agissent autrement ; ils pensent d'abord à eux et à leurs familles, puis ils donnent leur superflu à la mission ; encore font-ils un vrai trafic de leurs livres et de leurs bibles. »

» Je dois dire néanmoins que plus tard nous serons beaucoup mieux. Notre frère Elie, avec les faibles moyens dont il dispose, a cultivé un petit coin de terre ; il s'applaudit de sa première récolte. Nous commençons à avoir des melons et quelques plantes potagères. Mes excursions au milieu des tribus ne changent rien à mon régime ; je me nourris, comme les naturels, de pommes de terre ; s'ils ont du poisson, ils le partagent avec moi. Ce peuple vit très-pauvrement ; car il vend le fruit de ses sueurs aux Européens pour avoir des habits. Ici la terre me sert de siège et de table ; de petits paniers ou quelques larges feuilles nous tiennent lieu de plats et d'assiettes. Presque toujours on mange hors de la cabane, et parfois on est assez occupé, pendant le repas, à écarter avec un petit bâton, dont chaque convive est armé, certains parasites aussi nombreux qu'importuns.

» Après Wangaroa, le lieu que je fréquente le plus est Mongonui. Là, notre prédication fait plus de prosélytes, au moins parmi les Européens. Déjà une église y est devenue nécessaire ; mais, comme la mission ne peut en faire les frais, je me suis adressé aux étrangers de la Baie, la plupart protestants, et j'ai ouvert une souscription qui m'a valu dès le premier jour une somme de quatre-vingt-treize livres sterling. Il faut ajouter, à la gloire du catholicisme, que les ministres ont tenté la même entreprise, mais tout à fait sans succès.

» Le chef de l'intéressante tribu de Mongonui nous est très-attaché. Il habite sur les terres d'un fervent catholique irlandais, en attendant que l'arrivée des blancs le force à se reléguer, comme la plupart de ses compatriotes, dans l'intérieur de l'île. Longtemps avant que nos confrères eussent débarqué dans le pays, ce chef, voyant que beaucoup de tribus embrassaient la doctrine des méthodistes, alla trouver l'Européen dont je

vien
autr
don
aprè
mias
sulai
bapt

dépe
qui c
l'hér
ces c
malac
périr
me se
famill

» C
encor
malad
fusen
sa cou
mang
entend
mang
rente
soient
de les
aband
défigur
et gém
pas à l
chères
les hon
salut.

» Voi
en visit
dans tou
méthodi

viens de parler, et lui dit : « Thoaas, pourquoi ne vas-tu pas, comme les autres, aux missionnaires ? — Ma *mission* n'est pas ici. — Où est-elle donc ? — En Europe. » Or Mgr Pompallier aborda enfin à Mongonui, après avoir fondé un premier établissement à la Baie-des-Iles. « Voilà ma *mission*, dit alors au chef le fidèle Irlandais. — C'est bon, » reprit l'insulaire, et sur-le-champ il présenta ses enfants à l'évêque pour qu'il les baptisât.

Ma grande occupation est de visiter tour à tour les diverses tribus qui dépendent de ma juridiction, afin d'attacher plus fortement à l'unité celles qui ont embrassé la foi catholique, et d'attirer à nous les peuplades que l'hérésie compte en grand nombre dans ses rangs. Un autre avantage de ces courses apostoliques, c'est que je puis préparer à la mort quelques malades délaissés et administrer le baptême aux enfants en danger de périr. Je donne volontiers à mes néophytes les noms des personnes qui me sont chères, et je me forme ainsi autour de moi comme une nouvelle famille.

» Ce peuple, dont les mœurs sont déjà bien adoucies, n'a cependant pas encore secoué tous ses préjugés d'autrefois. Ainsi paraît-il certain qu'un malade ne peut échapper au mal dont il est atteint ; ses parents lui refusent parfois toute espèce d'aliments. Après avoir passablement arrangé sa couche, ils se retirent et l'abandonnent, sous prétexte que *leur dieu le mange*. Cette manière de parler est si familière aux Océaniens qu'on leur entend dire à tout propos : « Un tel est mort à la guerre, tel autre a été *mangé par le dieu*, » c'est-à-dire est mort de maladie. Malgré cette apparente dureté de cœur envers les infirmes, ne croyez pas que nos insulaires soient insensibles à la perte de leurs proches et de leurs amis ; l'ancien usage de les pleurer en se déchirant les membres et le visage, est loin d'être abandonné. Un jour, je disais à une femme : « Il ne faut pas ainsi te défigurer, tu es tout en sang. — Que faut-il donc que je fasse ? — Pleure et gémis comme les étrangers. — Ah ! me dit-elle, les larmes ne suffisent pas à l'amour véritable, ce n'est pas trop du sang. » Ces paroles me touchèrent, et je m'éloignai en répétant avec émotion : « Dieu a tant aimé les hommes qu'il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour leur salut. »

» Voici un bien triste spectacle qui me fut donné, il y a quelque temps, en visitant une tribu presque uniquement protestante. Là, je retrouvai dans toutes les mains la Bible traduite en langue *maori* par les ministres méthodistes ; les jeunes gens, fiers de leur prétendue science, citaient,

commentaient à tort et à travers le texte sacré, prétendant y trouver tout ce qu'ils rêvaient, et même l'invention des armes à feu, dont ils attribuaient la découverte à Jésus-Christ. Or ces pauvres gens, le croirait-on ? ne savaient pas même qu'il y a un seul Dieu en trois personnes, que le Verbe s'est fait homme et qu'il est mort pour nous... Et leurs maîtres sont depuis vingt ans à la Nouvelle-Zélande ! Au reste, l'instruction n'est pas le seul avantage qu'aient nos disciples sur ceux des missionnaires protestants ; les étrangers distinguent aisément nos catéchumènes à un air de candeur et de bonté qui contraste, disent-ils, avec la physionomie dure et farouche des insulaires hérétiques. Je puis bien dire aussi que les nôtres nous font l'accueil le plus filial quand nous allons visiter leurs tribus. Le 28 novembre dernier, je voguais vers Mongonui ; un beau ciel nous promettait une mer calme et une traversée facile ; mais sur le soir le temps se mit à l'orage, et il fallut lutter contre le vent et la marée. Déjà les deux jeunes insulaires dont j'étais accompagné perdaient courage ; je ramai avec vigueur, et nous pûmes aborder, malgré les ténèbres de la nuit, guidés que nous étions par les feux des naturels qui nous servaient de boussole. En mettant le pied sur le rivage, j'appelai ; on reconnut ma voix. A l'instant même, le cri *Epicopo !* c'est *Epicopo !* fut répété avec transport par tous nos bons catéchumènes, qui se précipitaient à ma rencontre. Ce mot *Epicopo* désigne ordinairement notre vénérable évêque ; mais quelquefois les Zélandais le donnent aussi aux simples missionnaires, dont le nom véritable dans leur langue est *Ariki*.

» Que de fois j'ai eu lieu d'admirer les merveilleux desseins de la Providence dans les moyens qu'elle emploie pour sauver les élus ! Presque jamais dans mes courses je n'arrive droit au lieu que je m'étais proposé d'atteindre ; des obstacles inattendus me forcent à changer de direction, et pourquoi ? pour donner le baptême à un enfant, ou pour préparer à la mort quelque vieillard près d'expirer. »

Lettre du même au R. P. Colin, supérieur-général de la Société de Marie.

« Baie-des-Iles (Nouvelle-Zélande).

» Au milieu de mes courses, qui sont fréquentes et nécessaires pour mener l'œuvre de Dieu, je vis comme les indigènes ; je ne puis suivre les Européens qui me disent de porter, à leur exemple, des provi-

sion
tous
qu
»
tan
cau
cem
ma
et le
bon
»
aup
Eur
et à
trou
cour
»
mon
cette
not
ses
texte
mort
ce q
sans
et en
on n
saura
enfant
j'aper
et dis
comm
le sac
un an
Prop
» N
recon
même

sions avec moi. Ne faut-il pas que l'homme apostolique se fasse tout à tous, s'il veut tout gagner à Jésus-Christ ? ne faut-il pas qu'il achète par quelques privations la gloire d'annoncer l'Evangile ?

» Ces peuples, il est vrai, sont quelquefois d'une malpropreté dégoûtante ; aussi les Européens ne les approchent qu'avec une extrême précaution et ne les souffrent pas chez eux. Pour moi, je ne puis éloigner ceux que Dieu m'a donnés pour enfants ; je leur permets d'entrer dans ma demeure, de toucher ce qu'ils voient, de me questionner à leur aise, et lorsqu'ils sont satisfaits, ils se retirent en me bénissant : « L'Ariki est bon, disent-ils, il ne ressemble pas aux étrangers. »

» A toute heure, je sillonne les rivières et la mer pour me rendre auprès de mes néophytes, et lorsque je suis sur leurs pirogues, les Européens qui me reconnaissent à ma soutane, à mon chapeau triangulaire et à mon crucifix, disent : « Voilà le prêtre catholique qui visite son troupeau ; il va prêcher l'Evangile, voir au malade ; tandis que chacun court à ses affaires, celui-là ne court qu'après les âmes. »

» Dans un de ces voyages, j'appris qu'une petite enfant était près de mourir ; je remontai aussitôt sur le canot des naturels pour aller sauver cette âme en danger. Sans doute, je fus bien reçu de la tribu qui fait *notre prière* avec zèle, bien qu'elle n'ait pas encore entièrement abjuré ses superstitions ; mais le père refusa de me confier sa fille, sous prétexte que, si elle était baptisée, elle expirerait le même jour, et qu'à sa mort il ne pourrait la pleurer à la façon des Maoris. Je dis à ce père tout ce que le zèle put m'inspirer, mais tout fut inutile ; mes efforts restant sans succès, je vouai l'enfant à Marie, je la recommandai aux saints anges, et enfin j'eus le bonheur de lui ouvrir le ciel. Voici comment je réussis ; on me prépara de la nourriture, et je la refusai honnêtement. « Je ne saurais manger, dis-je à mes hôtes, mon cœur est triste, à cause de cette enfant qui ne verra pas le Grand-Esprit. » La pluie venait de tomber ; j'aperçois une feuille qui contient assez d'eau pour le baptême, je la prends et dis au père : « Le baptême n'est pas une chose à redouter ; voilà comment je m'y prendrais, si tu me laissais faire. » Et j'administrai alors le sacrement. Le père ne s'en irrita pas, et aujourd'hui cette enfant est un ange qui prie au ciel pour la mission et pour les pieux associés à la Propagation de la foi.

» Nos Maoris sont dénués de tout. Le lit du malade est la terre nue, ou recouverte tout au plus d'un peu d'herbe ; sa nourriture est à peu près la même qu'en état de santé. Où sont nos admirables Sœurs de Saint-Vincent

qui gagnent nos cœurs à Dieu, tandis que d'une main si charitable elles soulagent les membres des pauvres infirmes. Ici peut-être plus qu'ailleurs, la religion est appelée à faire cesser bien des misères, à civiliser promptement un peuple qui a des défauts, je l'avoue, mais qui a aussi de grandes qualités, et que sa simplicité enfantine rend si digne d'intérêt. Que je voudrais faire entendre à mes compatriotes la voix de ces tribus qui sollicitent des prêtres catholiques ! Nous sommes déjà assez nombreux pour faire beaucoup à la Nouvelle-Zélande, je le sais, mais abandonnerait-on les innombrables îles de l'Océanie qui restent encore sans apôtres ? délaisserait-on ces archipels si riches en population, et qui semblent ouvrir leurs ports pour recevoir les envoyés célestes ? Je puis le dire, sans craindre d'être démenti, ici nous sommes entourés des respects et de la bienveillance de tous les insulaires, sans distinction de nationalité ni de croyance. Mgr Pompallier, par sa patience, par son aménité et son dévouement, a ravi tous les cœurs ; mais le poids de sa charge l'accable, sa sollicitude le consume. Que nul ne craigne de venir à son secours ; tous les postes ne sont pas également difficiles. A ceux qui seront faibles, nous céderons nos peuplades converties pour voler nous-mêmes vers les îles lointaines.

» Au reste, Marie nous protège d'une manière trop spéciale pour que l'avenir de la mission puisse être douteux ; et quant à nos personnes, les travaux continuels ne font qu'affermir nos santés. Toutefois, que les pieux associés à l'Œuvre de la Propagation de la foi nous aident de leurs prières, qu'ils appellent sur tant d'âmes des grâces de conversion, et par les sacrements nous introduirons bientôt les Océaniens dans l'Eglise de Dieu !

Extrait d'une lettre de Mgr Pompallier, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, à Mgr Murphy, vicaire apostolique de la Nouvelle-Galles du Sud.

« Baie-des-Iles (Nouvelle-Zélande).

» Je reçois souvent des visites des indigènes, dont plusieurs font un trajet de trois cents milles dans l'espoir d'obtenir de moi quelques prêtres pour les instruire. Lorsque je leur en promets un, ils se montrent pleins de joie, et ne manquent pas de me rappeler ma parole à laquelle ils ont une confiance entière. Mais si les circonstances ne me permettent pas

de
qu
le m
ins
dre
pro
x
env
plei
auss
« E
— F
dev
ver
J'ai
était
ses i
bonn
tomb
tout ;
d'un
troub
» T
diffici
Zélan
bien
je fu
collab
» Q
nouve
étaient
de ma
réconc
tribu
mission
» Q
venus
leur ar

de tenir mes engagements à l'époque désignée, soit parce que les prêtres que je leur destinais ne sont pas encore arrivés d'Europe, soit parce que le mauvais temps les a empêchés de se mettre en route, alors ces bons insulaires se montrent très-affligés, ils éclatent en plaintes, et ils m'adresseraient certainement de vifs reproches si je ne parvenais à leur prouver l'impossibilité où je suis de satisfaire leurs désirs.

» Un des principaux chefs, arrivé ici depuis plusieurs semaines, a fait environ quatre-vingt-dix lieues pour venir me voir. Bien qu'il se montrât plein d'affection pour moi, ses traits exprimaient un vif mécontentement; aussi, après les premiers saluts, m'adressa-t-il les paroles suivantes : « Evêque, tu m'as trompé, moi et les miens. — Comment cela ? lui dis-je. — Parce qu'il y a environ un an, tu m'as promis un de tes prêtres qui devait aborder ici dans quelques mois; mais tu n'as pas dit vrai. Quand le verrons-nous ? jamais ! Mon cœur est dévoré par le chagrin et la tristesse. J'ai annoncé à mon peuple et à quelques tribus du voisinage que le Père était sur le point d'arriver. A ma voix, tous se tenaient prêts à entendre ses instructions de tout genre; en peu de temps nous avions bâti une bonne maison pour le loger; eh bien, maintenant cette belle habitation tombe en ruines, et tes prêtres ne sont pas encore venus. Ce n'est pas tout; mes gens m'accusent de leur avoir menti en leur annonçant l'arrivée d'un missionnaire, et ils se rient de moi. Oh ! que mon cœur est dans le trouble ! Et c'est toi qui as causé ma honte ! »

» Telles étaient ses paroles autant que je puis les traduire, car il est difficile dans une langue étrangère de rendre l'énergie du Nouveau-Zélandais, plus concis et plus expressif que les idiomes d'Europe. Combien d'autres chefs m'ont adressé des plaintes aussi amères, bien que je fusse moi-même plus affligé qu'eux du retard de mes nouveaux collaborateurs, qui enfin sont en ce moment auprès de moi !

» Quant au chef dont je viens de parler, j'avais heureusement une bonne nouvelle à lui apprendre; on venait de m'informer que mes missionnaires étaient partis de Londres pour Sidney. Je lui en fis part; il fut convaincu de ma bonne volonté pour lui et pour les siens, et nous fûmes bientôt réconciliés. Cependant il ne voulut pas encore retourner auprès de sa tribu, décidé qu'il était à n'y rentrer cette fois qu'en compagnie d'un missionnaire.

» Quelque temps après, il revint me demander si mes prêtres étaient venus. Je lui répondis que j'avais reçu tout récemment la nouvelle de leur arrivée à Sidney. Il m'en témoigna la plus vive satisfaction, et m'en

continua pas moins de rester dans le voisinage avec les indigènes de sa connaissance, jusqu'à ce qu'il apprît l'arrivée de mes confrères si impatientement attendus. Aussitôt il accourut pour les voir et causer avec eux ; je lui servis d'interprète. Il leur touchait la main à tous, et s'étant assis auprès d'eux, il les regardait l'un après l'autre, d'un air empressé et affectueux, comme pour déterminer son choix. Ensuite il me demanda quel était celui que je destinais à sa tribu, et les montrant du doigt successivement : « Est-ce celui-ci ? dit-il ; est-ce celui-là ? » Ses questions nous amusèrent beaucoup. Je lui fis comprendre qu'ils avaient tous le plus grand désir de se consacrer à l'instruction de son peuple, mais que je ne pouvais pour le moment lui désigner celui qui était destiné à cette mission. « Cela suffit, répondit-il ; je compte maintenant sur ta parole ; nous aurons donc à l'avenir un Père pour nous. Evêque, donne-le-moi bientôt, je le conduirai moi-même dans ma tribu ; promets-moi que tu viendras aussi toi-même nous visiter ; tous mes gens désirent te voir et t'entendre. Ne dis pas que ton nouveau prêtre ne connaît pas notre langue ; si tu veux nous le confier, nous l'aurons bientôt mis à même de pouvoir nous enseigner la parole de Dieu. »

» Cependant je lui persuadai de laisser avec moi le futur apôtre de sa tribu, au moins pendant un mois, afin de commencer moi-même à lui annoncer les premiers éléments de la langue zélandaise, attendu qu'il me comprendrait mieux que des étrangers. Il y consentit enfin, et quelques jours après, il envoya sa femme annoncer à sa peuplade la prochaine arrivée de l'évêque et du prêtre, et en même temps avertir les tribus du voisinage de se disposer à nous recevoir. Quant à lui, il demeura à la Baie-des-Iles, pour nous y attendre et nous conduire en personne au milieu des siens. Ce fait, cité entre mille autres du même genre, prouve assez à quel point les Nouveaux-Zélandais sont impatients d'embrasser notre sainte foi. »

Extrait d'une lettre du même prélat à sa mère.

« Baie-des-Iles (Nouvelle-Zélande), 25 novembre 1843.

» Quand je m'éloigne d'une chrétienté pour porter à d'autres îles le flambeau de la foi, il se présente toujours un grand nombre de néophytes qui sollicitent la faveur de m'accompagner, dans l'espoir qu'en courant

avec
sang
au ro
expri
si tou
coura
s'ils s
et ils
bonhe
mes tr
et tou
saurai
moi le
» A
eu bie
sonnes
la per
de cha
senle i
évangé
aussi a
l'Eglise
de leur
tage po
» ..
lequel
propres
» V
sur me
Dieu p
du rest
m'a fait
de notr
plus he
de la pa
aux apô
le marty
au ciel p

avec moi les périls des mers, ils trouveront une occasion de verser leur sang pour Jésus-Christ au milieu des peuples idolâtres que je vais appeler au royaume de Dieu. Sans doute, je ne puis recevoir tous ceux qui m'en expriment le désir, mes ressources ne me le permettent pas, mais j'en ai toujours quelques-uns à ma suite. Quelquefois, pour éprouver leur courage, je tâche de leur faire peur, en leur disant, par exemple, que s'ils s'embarquent, ils s'exposent à être tués, rôtis et mangés avec moi; et ils me répondent, les uns, que le bon Dieu ne permettra pas que ce bonheur m'arrive, parce que les peuples d'Océanie ont encore besoin de mes travaux; les autres, qu'au lieu de me maltraiter on m'aimera bien; et tous ajoutent que le sort dont je les menace, fût-il à craindre, rien ne saurait les épouvanter, qu'ils s'estimeraient trop heureux d'endurer avec moi le martyre.

» A Wallis, où j'ai exercé pendant cinq mois le saint ministère, j'ai eu bien des consolations; entre autres, celle de voir trois jeunes personnes, filles des plus grands chefs de l'île, me demander avec instance la permission de se consacrer à Dieu d'une manière spéciale par le vœu de chasteté. Cette pensée, elles l'avaient eue d'elles-mêmes et par la seule inspiration de la grâce; elles savaient que c'était là un conseil évangélique dont le libre accomplissement plait au Seigneur; elles avaient aussi appris, par les mille questions qu'on nous fait, qu'il y a dans l'Eglise beaucoup de jeunes personnes qui travaillent au salut des enfants de leur sexe en se dévouant à leur éducation; il n'en a pas fallu davantage pour leur inspirer cette généreuse vocation.

» ... J'arrive d'un long voyage, qui a duré treize mois, et durant lequel plus de trois mille insulaires ont été baptisés et confirmés de mes propres mains.

» Vous penserez peut-être que tant de travaux, que tant de courses sur mer et sous différents climats altèrent ma santé; détrompez-vous, Dieu prend soin de ses ministres; nous pensons à sa gloire, et il se charge du reste. Il y a sans doute bien des périls dans la voie où le bon Dieu m'a fait la grâce de m'appeler; mais ne savons-nous pas qu'un seul cheveu de notre tête ne peut tomber sans sa volonté sainte? Jamais je n'ai été plus heureux que dans les croix, qu'au sein des tribulations que j'endure de la part de l'hérésie. Priez seulement que la grande récompense réservée aux apôtres soit un jour mon partage. Quel bonheur pour moi si un jour le martyre venait consommer tant de travaux! Vous, chers parents, allez au ciel par le chemin battu de notre vieille Europe catholique; pour moi,

il faut que je m'efforce d'y arriver en frayant la voie à cette Eglise naissante, en déblayant avec ma croix des sentiers nouveaux que l'hérésie et l'infidélité encombrement de leurs ruines; il me faut arroser de mes sueurs chaque pierre de l'édifice que j'élève et que je voudrais cimenter de mon sang. Qu'est-ce, après tout, que cette vie? Dieu, sa grâce en ce monde, le ciel en l'autre, son amour partout, c'est là tout pour un missionnaire, c'est là tout! c'est là tout! Voilà un peu du style de la Nouvelle-Zélande écrit en français. Nos Polynésiens aiment beaucoup les répétitions des choses qui leur plaisent, et en cela je suis assez de leur avis.

» Votre nom, ma mère, et celui de bien des membres de ma famille, sont connus et chéris de mes néophytes. Combien de fois ces chers enfants, qui ont toujours accès auprès de moi, me demandent si vous vivez encore, quel est votre âge, qui prend soin de votre vieillesse. Les mères de famille sollicitent comme une grâce de recevoir votre nom à leur baptême. Dans mes colloques avec elles, lorsque je les instruis, elles ne manquent pas de me dire combien vous avez dû être affligée de notre séparation; et ces bonnes mères, qui ont aussi des fils, m'adressent ces questions les larmes aux yeux. Je leur réponds ordinairement que votre joie d'avoir un fils consacré à Dieu et à leur salut, jointe à la pensée de nous revoir au ciel après cette vie si courte, ont séché vos pleurs. Alors, transportées de la plus vive reconnaissance, elles promettent de bien prier Notre-Seigneur et la sainte Vierge pour vous. Bon nombre de jeunes personnes et de jeunes gens m'ont apporté des objets curieux du pays comme gages de leur affection pour moi et pour les personnes que j'aime; ils seraient heureux d'apprendre qu'en les recevant vous avez trouvé quelque dédommagement au sacrifice que vous avez fait pour leur bonheur. »

Ma

»
soler

son

»

derni

taillo

temp

Futu

pensé

l'obéi

mois

palme

» V

tout r

Ce jeu

que ce

bitait

lui-mê

ramen

resta i

avec le

certe

le mati

du P.

recevoi

(1) Le
en 1836,
de Futun

IV

Martyre du P. Chanel, à Futuna (Océanie occidentale).

Lettre du P. Chevron au R. P. Colin.

Wallis, 28 juin 1841.

» La nouvelle que je vous annonce, si elle attriste votre cœur, consolera néanmoins votre foi. Le P. Chanel a mérité le bonheur de verser son sang pour la cause de Jésus-Christ (1).

» J'étais avec lui à l'île de Futuna, lorsqu'au mois de décembre dernier je dus m'embarquer pour Wallis, afin d'aller en aide au P. Bataillon, qui voyait tous les jours s'accroître son troupeau en même temps que ses dangers. C'est avec un bien vif regret que je quittai Futuna, où je laissais le P. Chanel en pleine persécution. Une seule pensée me consolait, c'est que je sacrifiais la couronne du martyre à l'obéissance, sacrifice qui est bien grand pour un missionnaire. Quatre mois après mon départ, notre pieux confrère recevait dans le ciel la palme qui m'était refusée.

» Voici en peu de mots l'histoire de ses derniers instants. Il avait tout récemment gagné à la foi catholique le fils même du roi de Futuna. Ce jeune homme, pour se mettre à l'abri du courroux de son père, que cette conversion avait exaspéré, s'était retiré dans un village qu'habitait la plus grande partie de sa famille. Le 27 mai dernier, le roi vint lui-même trouver son fils, et essaya par tous les moyens possibles de le ramener au culte des idoles; mais ce fut inutilement, le jeune néophyte resta inébranlable sans sa foi. Alors le roi, après une courte entrevue avec les autres membres de sa famille, se retira, sans doute pour concerter l'exécution du crime qui devait se commettre le lendemain. Dès le matin du 28, vers les sept heures, un insulaire arrive dans la maison du P. Chanel, et le prie de panser une blessure qu'il vient, dit-il, de recevoir. Tallis que le missionnaire se met en devoir de le soulager,

(1) Le P. Pierre Chanel naquit à Cuët, dans le diocèse de Belley; il quitta la France en 1836, avec Mgr Pompallier, qui en fit depuis son provicaire et lui confia la mission de Futuna. Il est mort le 28 mai 1841, à l'âge de quarante ans.

le naturel lui assène un coup de casse-tête sur le front. Le Père ne s'aperçoit qu'alors que sa demeure est entourée d'insulaires armés. L'un d'eux s'avance, et le frappe à coups redoublés avec un bâton; la victime tombe à genoux, et, en priant, essuie le sang qui coule de son front. Un troisième assassin lui porte un coup de baïonnette, qui entre vers l'épaule et va sortir sous le bras. Le Père, sans dire le moindre mot, arrache lui-même le fer de la plaie. Cependant, malgré toutes ses horribles blessures, il respirait encore. Celui des meurtriers qui l'avait frappé le premier, ordonne qu'on l'achève; personne ne l'écoute, chacun ne pense qu'à se saisir des petits meubles et du peu de linge qui étaient à l'usage du missionnaire. Alors, prenant un instrument de menuiserie qu'il rencontre sous sa main, il en décharge sur le Père un coup qui lui enlève la partie supérieure de la tête. On dit que le roi lui-même, qui se trouvait avec ces furieux, l'a fait enterrer tout près de sa maison.

» Telle a été la fin glorieuse de notre vénéré confrère; sa mort laisse la mission de Futuna sans secours. A l'arrivée de Mgr Pompallier, que nous attendons prochainement, j'espère obtenir la faveur d'aller moi-même recueillir la moisson fécondée par le sang de notre nouveau martyr. Ses prières m'obtiendront peut-être la même couronne. Je me hâte d'ajouter, pour prévenir ou dissiper vos craintes, qu'au moment où les insulaires se présentèrent à l'habitation du P. Chanel, le frère Marie-Nizier et un Anglais qui demeuraient avec le missionnaire, étaient heureusement sortis pour aller visiter un malade chez les Vaincus. Ceux-ci les ont généreusement protégés jusqu'à l'arrivée du navire qui les a ramenés à Wallis, où ils sont avec nous depuis dix jours. »

V

Description de l'île de Futuna. — Mœurs et coutumes des Océaniens sauvages.

Lettre du P. Chevron, missionnaire apostolique de la Société de Marie, à sa famille.

Futuna, 21 octobre 1841.

» Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, j'ai été emporté sans le vouloir à Wallis par une goëlette qui, aussitôt après nous avoir reçus

à b
nier
de
mis
En
aug
ques
jama
intér
plag
ces
pien
»
sur l
(amo
naire
sépar
elles
14° d
»
boisée
côtes
long
autan
loupes
les éci
petite
» O
l'Océa
la par
habita
à sucre
du clin
le P. C
qu'ici
mieux
non pl
est enc

à bord, se hâta de prendre le large, afin d'échapper à la fureur des Futuniens, très-exercés, je vous assure, dans l'art de brûler les vaisseaux et de massacrer les équipages. Renvoyé de nouveau dans cette ancienne mission, je pensais m'y arrêter peu de temps, et voilà que j'y suis encore. En attendant que la Providence dispose de moi, je vais utiliser le loisir auquel je suis malheureusement condamné, pour vous transmettre quelques détails sur l'île qui est devenue le tombeau du P. Chanel; elle n'a jamais été bien explorée par aucun voyageur, et je sais avec quel tendre intérêt, quelle inquiète sollicitude vous tournez vos regards vers ces plages à peine connues que votre fils habite. Je dois vous prévenir que ces notes ont été recueillies, pour la plupart, avant le martyre de notre pieux confrère.

» Futuna et Arofi sont deux îles voisines, communément désignées sur les cartes françaises par les noms de *Allou-Fatou*, en océanien *Aroofa* (amour), et *Atou* (à toi); le premier de ces deux mots est le salut ordinaire des naturels. Arofi, moins grande de moitié que Futuna, en est séparée par un canal dont la largeur n'excède pas un quart de lieue; elles sont situées à environ quarante lieues sud-ouest de Wallis, par le 14° degré de latitude australe et le 179° de longitude orientale.

» L'île de Futuna n'est qu'une montagne de peu d'élévation et bien boisée : ses bords sont ou des rochers à pic battus par les flots, ou des côtes fortement inclinées sur une pente de cent à six cents pas; c'est le long de ces rivages que s'élèvent les habitations, par groupes qui forment autant de villages. On ne peut guère y aborder qu'avec de légères chaloupes; encore faut-il beaucoup de précautions pour n'être pas jeté sur les écueils par le ressac qui règne sur toute la côte, à l'exception d'une petite anse où un navire serait bien à l'étroit.

» On retrouve ici à peu près les mêmes végétaux que dans le reste de l'Océanie; cocotiers, bananiers, arbres à pain, bois de fer, etc., sont la parure la plus ordinaire de notre île, et la richesse principale de ses habitants. J'ai vu quelques belles fleurs, mais elles sont rares. La canne à sucre, le cotonnier, le tabac se développent à merveille sous l'influence du climat; les orangers et les citronniers, semés en si grand nombre par le P. Chanel, ne donnent pas encore de fruit; quant au blé, il est jusqu'ici resté improductif; peut-être de nouvelles semailles réussiraient-elles mieux, mais le grain nous manque pour un second essai. Je ne sais non plus ce que deviendra la vigne apportée ici par nos confrères; elle est encore bien jeune et ne peut donner que des espérances.

» A côté des productions utiles, on trouve à Futuna quelques-uns de ces accidents heureux qui prêtent un nouveau charme à une nature pleine de fraîcheur : dans les bois, c'est une foule de petits perroquets ou d'autres jolis oiseaux presque entièrement blancs ; au bord de la mer, ce sont des poissons de toutes les formes et de toutes les couleurs, les uns bleus, les autres rouges, verts, tachetés, barriolés de mille nuances gracieuses ; mais il en est peu de gros, à cause de l'agitation des vagues toujours en tourmente sur cette côte garnie d'écueils. A chaque pas, on rencontre des traces d'éruptions volcaniques ; de fréquents tremblements de terre en feraient craindre la réapparition prochaine. Il y a quelques mois qu'on éprouva dix-sept secousses en un jour ; l'une d'elles était si violente, qu'en France elle n'eût pas laissé debout une seule maison ; on croyait que l'île allait s'engloutir.

» Les Futuniens, à quelques exceptions près, diffèrent peu des Européens pour les formes physiques et l'ensemble de la physionomie. Bien qu'ils soient légèrement cuivrés, leur teint, surtout parmi les femmes, paraîtrait moins hâlé que celui de nos compatriotes occupés aux travaux de la campagne sous les rayons d'un soleil d'été. Ils portent en général les cheveux courts, à part un certain nombre de fashionnables qui laissent flotter sur leurs épaules une longue crinière dont ils prennent autant de soin que vos dandys français. Leur difformité la plus saillante, quoiqu'elle n'ait rien de bien désagréable, est un nez tant soi peu écrasé ; et cela provient de la manière dont les mères portent ici leurs nourrissons ; vous les voyez s'incliner profondément, puis jeter l'enfant sur leur dos, étendre par-dessus deux brasses de l'étoffe du pays, large d'une demi-aune, qu'elles lient par-devant en faisant passer un bout sur l'épaule droite et l'autre sous le bras gauche. Le marmot est là parfaitement bien ; aussi n'en ai-je jamais entendu pleurer. Sous ce fardeau chéri, les mères peuvent courir où bon leur semble et travailler tout à leur aise.

» Je ne vous parlerai pas du tatouage ; il se pratique ici avec les mêmes cérémonies et la même bizarrerie de dessin qu'à la Nouvelle-Zélande. Il est toutefois en ce genre un ornement propre aux Futuniens, et dont ils tirent la plus grande vanité ; il consiste à se diviser la figure en quatre carreaux symétriques, deux noirs et deux rouges ; les premiers sont peints simplement avec du charbon, les autres avec le suc d'une racine que les naturels récoltent et préparent en commun avec tous les joyeux ébats qui signalent chez vous l'époque des vendanges. Je vous laisse à juger le curieux effet de ces visages à compartiments si tranchés. Ce rouge sur la

figu
asp
étra
mai
l'au
aur
»
les
ram
récit
mer
dans
pein
éten
mais
terre
de la
de ch
repas
d'une
tirant
de bo
qu'un
gorge
c'est u
de fête
les int
repas
chair
la noix
qu'on
dtner d
j'éprou
bon ma
» L
insulain
on mac

figure des femmes indique qu'elles sont séparées de leurs maris et qu'elles aspirent à contracter une nouvelle union. En vérité, elles doivent faire une étrange consommation de cette teinture favorite, car il y a si peu de mariages de longue durée ! Au premier mécontentement de l'un ou de l'autre époux, on se quitte, et même avec moins de difficulté qu'on n'en aurait en Europe à renvoyer un domestique.

» La distribution des emplois est assez en harmonie avec les forces et les aptitudes des divers membres de la famille ; aux femmes, le soin de ramasser les coquillages que la marée, en se retirant, a déposés sur les récifs ; à elles encore la fabrication des nattes qu'elles tressent avec une merveilleuse dextérité, et celle du *siapo* ou tape de Futuna, renommé dans tous les archipels voisins pour la délicatesse et la régularité de ses peintures. Cette étoffe, tirée de la seconde écorce d'un arbre, que l'on étend avec un marteau de bois, est aussi solide que la plus forte toile ; mais elle ne résiste pas à l'eau. Aux hommes sont réservés la culture des terres, l'entretien des arbres et la grande pêche ; ils sont, en outre, chargés de la cuisine.

» Quand les aliments sont prêts, on se réunit dans la maison du notable de chaque village, où chacun porte son dîner ; les femmes prennent leur repas à part, dans une autre habitation. En guise de cuiller, on se sert d'une feuille repliée, et pour ceux qui craignent de se brûler les doigts en tirant les herbages de la soupe, la fourchette est le premier petit morceau de bois qui tombe sous la main. Ces herbages sont quelquefois si forts, qu'un instant après s'en être nourri, il semble qu'on vous prenne à la gorge pour vous étouffer. Si le festin se donne en l'honneur d'un ami, c'est un chien qu'on sert aux convives ; le porc est réservé pour les jours de fête ; on le jette au four tout entier, après lui avoir brûlé le poil et vidé les intestins ; il est inutile d'observer qu'on l'en retire tout saignant. Aux repas ordinaires, on se contente d'un potage de *taro*, assaisonné avec la chair du coco, que l'on a fait pourrir en terre, ou avec une émulsion de la noix de ce même fruit non fermenté ; ajoutez-y quelques menus poissons qu'on dévore le plus souvent sans les faire cuire, et vous aurez l'idée d'un dîner de famille à Futuna. J'ai été longtemps à vaincre la répugnance que j'éprouvais à manger ces poissons crus et vivants ; mais la faim est un si bon maître !

» Les banquets publics sont présidés par le roi, devant lequel chaque insulaire vient déposer les mets qu'il a préparés. Après la prière commune, on mâche solennellement le *cava* pour l'offrir à la divinité de l'île ; c'est le

roi qui, en sa qualité de *tabernacle de Dieu*, lui fait parvenir la précieuse liqueur par la voie de son propre gosier. Alors les aliments sont remis aux chefs de villages, qui les distribuent à leur tour aux pères de famille; on mange toujours trois ou quatre dans le même plat; et il est de bon ton de présenter à ses amis le morceau qu'on a mordu. Chacun s'assied à terre sur une natte, car on ne connaît dans ce pays ni bancs ni chaises; les hommes se tiennent les jambes croisées à la mode des tailleurs, et les femmes sont accroupies sur leurs talons. Le repas fini, les restes, ainsi que la vaisselle et la nappe, sont jetés aux chiens et aux cochons, qui n'ont cessé de rôder autour des convives (1).

» Pour nous, nous mangeons ordinairement seuls dans notre humble cabane. A la cuisine des naturels, nous avons jusqu'à présent ajouté quelques courges cuites au four; mais cette nourriture use l'estomac, et puis les courges deviennent bien rares; la voracité des porcs a détruit même l'espérance de la récolte prochaine. La Providence sait où nous sommes. Plus d'une fois nous avons été réduits à une ration que peu de gens trouveraient suffisante; il ne nous est cependant jamais arrivé de faire le déjeuner de Wallis, qui consiste à prendre du *cava* et à aller se coucher pour sentir moins la faim.

» Les habitations ici sont très-simples. Imaginez-vous une grossière charpente reposant sur quatre ou six colonnes et supportant un toit qui descend à deux ou trois pieds de terre; placez ensuite entre les piliers quelques troncs d'arbres, destinés à protéger contre les atteintes de l'air ceux qui sont assis dans l'intérieur de la cabane; supposez enfin que, pour entrer, vous n'avez d'autre ouverture qu'un très-faible intervalle ménagé entre le rempart d'enceinte et l'extrémité de la toiture, et vous aurez l'idée des demeures occupées par nos insulaires. La forme en est généralement ovale; si les dimensions ne sont pas partout les mêmes, elles sont toujours de peu d'étendue.

» Au milieu de ces huttes sauvages, la nôtre se distingue par une architecture à part; elle est close sur toutes les faces par un treillis de bambou; elle a portes et fenêtres comme vos maisons à l'europpéenne; au dedans elle se divise en plusieurs pièces. Il est vrai que ces chambrettes sont resserrées, que la hauteur en est peu considérable, que pour tout plafond, elles n'ont que le feuillage qui nous abrite; mais une immense

(1) Cette vaisselle n'est autre que la feuille du bananier, longue de huit pieds environ, sur deux ou trois de large; elle sert non-seulement de marmite, de plat, d'assiette et de nappe, mais encore de parapluie, de parasol et de vêtement.

consolation rachète à nos yeux la nudité de ce séjour : c'est que le saint Sacrement repose sous le même toit que nous, avec quatre pauvres religieux volontairement exilés pour son amour. Certes, du moment que Dieu l'habite, une chaumière ne doit-elle pas aux regards de la foi se transformer en palais !

» Autour de chaque maison règne une sorte de terrasse, plus ou moins vaste, suivant la richesse des propriétaires, mais surtout sablée et tenue avec une propreté parfaite. Nous avons plus que cela ; le roi de l'île a donné au P. Chanel un espace de terre assez grand à cultiver. Ensemble nous avons fait quelques essais d'agriculture ; mais, faute de graines, nos travaux n'ont produit que de faibles résultats.

» Il est fâcheux, dans l'intérêt de nos insulaires, que ces ressources nous manquent. Le sol est naturellement d'une extrême fécondité ; la rapidité de la végétation tient du merveilleux. Ainsi, au mois de juillet, temps pour les sauvages de complète inaction, j'ai suivi de moments en moments les progrès de quelques végétaux, et sur une durée de vingt heures, j'ai vu une feuille de bananier grandir de sept pouces. Je m'en étonnais, et l'on me dit : « Ce n'est rien ; le terrain qui nourrit cet arbre est mauvais. » En effet, sur d'autres emplacements, il se développe avec une vigueur plus surprenante encore.

» Admirable sollicitude de la Providence ! si elle accélère avec tant de promptitude la végétation, c'est que ces îles en ont besoin. D'effrayantes tempêtes fréquemment les désolent ; et quand ces ouragans se déchaînent, cocotiers, bananiers, arbres à pain, tout est brisé par la tourmente ou au moins dépouillé de ses fruits. Il est rare de rencontrer une grande tige qui n'ait été plus ou moins mutilée par les orages. Que deviendraient donc nos pauvres insulaires si, après ces ravages qui leur ont enlevé tous leurs moyens d'existence, la terre ne se hâtait de réparer leurs pertes et de leur improviser en quelque sorte des récoltes nouvelles ?

» Entre les causes diverses de cette fécondité, les rosées, si je ne me trompe, doivent occuper la première place. Elles sont sous notre ciel d'une excessive abondance ; la nuit surtout, elles établissent dans l'air une telle humidité que celle de vos brouillards, même les plus épais, n'y saurait être comparée. Il est facile après cela de concevoir que le sol, ainsi détrempé et sans cesse rafraîchi, soit heureusement disposé à profiter de la chaleur vivifiante du soleil. Mais ce qui est pour la nature un si précieux avantage, devient presque un fléau pour l'insulaire. Couvert d'une sueur ruisselante jusqu'au moment où le jour tombe, le sauvage se jette dans cet

état sous le toit de sa cabane mal fermée ; et qu'arrive-t-il ? C'est que, surpris au milieu de sa transpiration par la fraîcheur de l'atmosphère qui le pénètre et le glace, il puise dans ce refroidissement le germe d'une foule de maladies et d'infirmités ; aussi la plupart de nos insulaires sont-ils atteints d'affections plus ou moins graves à la peau ; les uns sont rongés par d'affreux ulcères ; d'autres ont des bras ou des jambes d'une grosseur monstrueuse, et, chose encore plus déplorable, à peine un petit nombre d'entre eux veut user des remèdes nécessaires, parce que la superstition les condamne à se résigner. « C'est un dieu qui nous mange, disent-ils ; nous ferions de vains efforts pour échapper à sa colère. »

» Du reste, ils ne se bornent pas à prendre pour autant de dieux les maux qui les affligent ; ils placent des divinités partout, et vont même jusqu'à supposer que le plus grand de tous les esprits repose dans la personne de leur prince comme dans un sanctuaire vivant. De cette croyance résulte une manière étrange d'envisager leur roi et de se conduire sous son autorité. A leurs yeux, le souverain n'est pas responsable de ses actes ; on le regarde comme inspiré par l'esprit divin dont il est le tabernacle ; sa volonté par conséquent est sacrée ; il n'est pas jusqu'à ses caprices et ses fureurs qu'on ne vénère ; et s'il lui plaît de se montrer tyran, ses sujets se prêtent par conscience aux vexations dont il les accable. Mais en retour est-il insouciant ou faible, comme celui qui règne maintenant, chacun devient son propre maître ; comme le dieu ne se mêle de rien, tout insulaire est investi du droit de régler ses actions au gré de ses fantaisies ; on peut même égorger son voisin, sans avoir à redouter d'autre vengeance que celle de la famille à laquelle appartient la victime.

» Ces rois, tout dieux qu'on les suppose, ne sont pas assez heureux ou assez habiles pour maintenir la paix au milieu de leurs tribus. L'île est constamment divisée en deux partis tour à tour appelée *maro* ou *lava*, suivant qu'ils sont vainqueurs ou vaincus. Vaincu, on appartient corps et biens au vainqueur, jusqu'à ce que, redevenu assez fort pour lutter contre ses maîtres, on essaie de briser leur joug. La guerre alors se déclare, et l'acharnement est affreux. Tous les vieillards du camp défait doivent mourir les armes à la main. Dans une lutte semblable qui eut lieu l'année dernière, un de ces malheureux à cheveux blancs était tombé sur ses genoux, tout couvert de blessures ; le prince victorieux lui dit qu'il lui faisait grâce de la vie : « Non, répond-il, je veux périr, c'est mon devoir ; » et, ramassant le peu de forces qui lui restaient, il se mit à frapper en désespéré dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'enfin on l'achevât. Le

roi
sort
les
rev
den
caté
et l
ente
le s
con
seco
mou
»
surt
sou
nou
et l
rapp
à la
nour
ainsi
mém
prés
n'est
à no
c'est
»
faut
deur
prem
disait
enfan
»
on l'
de l
Comm
femm
deven

roi lui-même, atteint à son tour par une lance qui de l'épaule droite alla sortir au-dessus de la hanche gauche, essaya d'abord de l'arracher; mais les pointes recourbées qui garnissaient le fer, empêchaient l'arme fatale de revenir sur la plaie qu'elle avait faite; alors le prince, brisant ce qui demeurait en dehors de la blessure, se remit à combattre avec fureur. Un catéchumène, percé à la jambe par un trait ennemi, l'en retira aussitôt, et le rejeta avec une étonnante énergie à celui qui l'avait lancé. J'ai entendu dire au P. Chanel, qui était accouru sur le champ de bataille, que le spectacle le plus affreux s'était offert à ses regards. Le zèle qui l'avait conduit à cette scène de carnage ne resta pas sans récompense; tout en secourant les blessés, il eut la consolation de baptiser un certain nombre de mourants.

» A la cruauté, les naturels joignent presque tous la manie du vol; c'est surtout aux blazs qu'ils aiment à dérober, et nous n'avons été que trop souvent l'objet de cette préférence. Avec un vaste terrain dont le roi nous avait gratifiés, et sur lequel croissaient en abondance les cocotiers et les arbres à pain, avec un autre champ de bananiers, mis en excellent rapport par le travail et les soins du P. Chanel, nous en sommes réduits à la détresse la plus absolue. Quelques bananes cuites, voilà toute notre nourriture. Peut-être croirez-vous qu'il nous est bien amer de vivre ainsi dans le dénûment; mais non, grâce au Ciel, on se fait à tout, et même à recevoir avec reconnaissance un morceau de *taro* que nous présente un naturel après l'avoir mordu lui-même en cent endroits. Il n'est dans cette misère qu'une chose pénible: c'est qu'elle nous oblige à nous séparer; je vais pour cette raison à l'autre extrémité de l'île, c'est-à-dire au pays des vaincus ou *lava*.

» Vous parlerai-je maintenant de la religion de nos insulaires? Il s'en fait d'abord qu'ils se représentent leurs dieux sous les traits de la grandeur ou de la bonté; une cruauté féroce paraît être à leurs yeux le premier attribut de la nature divine: « Elle a des entrailles de dieux », disait-on l'autre jour d'une mère qui, ne pouvant achever d'étouffer son enfant, l'avait broyé sous ses pieds.

» Le plus grand de tous ces génies porte un nom qui n'est pas flatteur; on l'appelle *Faka veri kéré* (faisant la terre mauvaise). Au-dessous de de lui s'agit un essaim d'esprits subalternes, nommés *Atua Mouru*. Comme leur roi, ils ont pour tabernacle quelques insulaires, hommes ou femmes, qui se transmettent de générations en générations la divinité devenue héréditaire dans leurs familles. Ces dieux portent ici une grande

responsabilité ; tout le mal qui se fait est nécessairement leur ouvrage. Quelqu'un est-il souffrant ? c'est un mauvais génie qui le mange ; et il faut se mettre en quête pour trouver l'homme en qui il réside. Celui-ci, après s'être fait raconter toute la vie du malade, déclare solennellement qu'il est mangé par son dieu en punition de telle ou telle faute. L'oracle répondit un jour à l'un des puissants de l'île que l'Atua était irrité contre son enfant à cause d'une cuisine mal faite ; mais on n'osait pas lui reprocher d'avoir fait cuire sa propre mère pour s'en repaître avec ses amis.

» Si la maladie continue, malgré les promesses de guérison données en échange de présents, le *tabernacle* avoue que décidément son génie n'est pour rien dans ces souffrances. Alors nouvelles recherches et nouveaux cadeaux ; car un Atua pour une famille est vraiment la poule aux œufs d'or. Il y a peu de temps, on apporta un malade chez notre voisin. Le frère du pauvre infirme avait une pirogue neuve qui faisait envie au propriétaire du dieu ; aussitôt l'oracle la signale comme ayant provoqué la colère divine ; et un quart d'heure après, quelques hommes l'apportaient à l'heureux insulaire comme offrande expiatoire. Cependant le malade déclaré incurable est retourné dans sa cabane, d'où il sera bientôt porté en terre, tandis que le rusé *tabernacle* ira en pleine mer pêcher avec la pirogue neuve.

» Après le culte des dieux, les honneurs rendus aux morts sont ce qu'il y a de plus solennel. Dès qu'un insulaire vient d'expirer, on s'empresse de l'envelopper de *siapos*, après toutefois l'avoir lavé, l'avoir inondé d'une huile odorante, et paré comme aux plus beaux jours de fête ; puis on l'enterre encore tout chaud. Une fois débarrassée du cadavre, la famille se dispose à recevoir la visite de l'île entière, qui ne tarde pas à venir payer au défunt le tribut de ses pleurs, ou plutôt de ses cris. Chaque naturel, en arrivant, commence par hurler sa douleur, et aussitôt, s'armant de deux coquillages, il se déchire de son mieux le visage, les bras et la poitrine ; ces préliminaires sont de rigueur, si l'on veut avoir part au festin qui doit être servi. Une fois à table, adieu le deuil ! On croit assister à un banquet de noces, tant la joie est franche et la fête animée. Dix jours durant, les divertissements se succèdent, avec quatre repas par jour, et promesse d'anniversaire à la dixième lune. Assez ordinairement il y a lutte au pugilat en l'honneur du défunt ; les coups ne cessent que lorsqu'un des deux champions tombe sur l'arène ; le vainqueur lui tend amicalement la main pour l'aider à se relever, et revient soutenir

un seco
Quelque
moins d
pour ca
lards de

» Jus
quelques
ts et d

réduisen
principal
qui, en s
l'ancien
et par cra
tiens il
aux sollici
désir d'e
jeunesse
elle. Mai
leurs tête
eux, sou
naturels,
quatre mi
partie la d

» Il y a
en vint au
festins, on
hommes,
étaient tués
leur propre
de leurs en
a fait cuire
d'eux me p
teints de sa

» Au ro
dans les au
quatorze vi
courage, an
servait aus

un second assaut contre un nouvel antagoniste, vengeur du premier. Quelquefois les deux combattants sont armés d'une branche de cocotier, moins dure il est vrai que le bois ordinaire, mais cependant assez forte pour casser les membres; et ce jeu dure jusqu'à ce que l'un des vieillards daigne dire : « C'est assez. »

» Jusqu'ici, la religion n'a fait que peu de progrès dans notre île : quelques catéchumènes passablement instruits, un certain nombre d'enfants et de grandes personnes baptisés en danger de mort, voilà à quoi se réduisent, extérieurement du moins, tous les fruits de la mission. La principale cause de la stérilité de notre ministère est la cupidité du roi, qui, en sa qualité de *tabernacle de Dieu*, croit avoir intérêt à maintenir l'ancien culte, dont les offrandes l'enrichissent. A l'imitation du prince et par crainte de lui déplaire, peut-être aussi parce qu'en se faisant chrétiens il faudrait devenir sages, la plupart des insulaires restent sourds aux sollicitations de la grâce, bien qu'avec secret ils nous témoignent le désir d'embrasser notre foi. Il est à croire qu'en exprimant ce vœu, la jeunesse est sincère; il y a, en effet, de grandes espérances à fonder sur elle. Mais les vieillards sont entachés d'un crime qui semble peser sur leurs têtes comme une réprobation, c'est l'anthropophagie, poussée par eux, sous le précédent règne, aux dernières horreurs. D'après l'aveu des naturels, le nombre des habitants des deux îles s'élevait naguère à plus de quatre mille; aujourd'hui il ne dépasse pas huit cents ! et c'est en grande partie la dent de ceux qui survivent qui a opéré cette effrayante réduction !

» Il y a tout au plus vingt ans, la fureur de manger de la chair humaine en vint au point que, les guerres ne suffisant plus pour fournir aux hideux festins, on se mit à faire la chasse au sein même de sa propre tribu; hommes, femmes, enfants, vieillards, qu'ils fussent amis ou ennemis, étaient tués sans distinction. On en vit même égorger les membres de leur propre famille; des mères ont fait rôtir, pour s'en repaître, le fruit de leurs entrailles... Que de fois j'ai touché la main à un malheureux qui a fait cuire ses vieux parents pour les dévorer avec ses amis ! Quand l'un d'eux me présente quelque chose, il me semble voir ses doigts encore teints de sang, du sang de sa mère !

» Au roi seul, en sa qualité de dieu, étaient servis des corps entiers; dans les autres cuisines on découpait les cadavres. On compté à la fois quatorze victimes sur la table du prince; et lui se crier : « Courage, courage, arrachez la mauvaise herbe ! » Avec les corps rôtis, souvent on servait aussi des hommes vivants, pieds et mains liés; on les étendait sur

de grandes auges pour ne pas perdre le sang ; puis on leur découpait les bras, les jambes, et en dernier lieu la tête, ou plutôt on les leur sciait avec un bambou brisé qui coupe à peu près comme un couteau de bois. L'un de ceux qui nous racontaient ces horreurs, sans même en paraître ému, n'en avait tué que six pour sa part : « C'était peu ! » ajoutait-il. On m'a montré un jour un vieillard qui a seul échappé au four dans un village de trois cents âmes.

» Cette boucherie conduisait rapidement le peuple à une extermination totale, lorsque le roi eut le cou tordu par ses complices dans une assemblée religieuse. Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des hommes, inspira au nouveau prince des sentiments d'humanité qu'il imposa à tous ses sujets, et, depuis, il n'y a pas eu un seul insulaire mangé. Ce n'est pas sans regrets que les vieux cannibales ont renoncé à l'horrible pâture dont ils étaient si friands ; plus d'une tentative a été faite par eux pour remettre leurs goûts sanguinaires à la mode. Tout récemment un vieillard proposait de revenir à la *nourriture des dieux* : « C'était, disait-il, une divinité qui lui avait demandé en songe ce retour à l'ancien culte. » Heureusement le roi lui ferma la bouche en déclarant que, si l'on mangeait quelqu'un, il serait le premier mis au four.

» Toutefois il suffirait d'une famine pour replacer l'île entière sous le régime de l'anthropophagie. Que Dieu la préserve de ce malheur ! elle ne renferme déjà que trop de principes de destruction. Pour ne parler que de l'infanticide, il est porté dans ce pays à son plus haut période. Ce n'est même plus une honte pour des mères de faire périr leurs enfants ; on en trouve qui ont tué jusqu'à six de ces innocentes créatures ; les unes les écrasent dans leur sein en se pressant le corps avec de grosses pierres ; d'autres les étouffent au moment de leur naissance, ou les enterrent vivants dans le sable. Le mois dernier, dans une seule semaine, il y a eu trois nouveaux-nés ensevelis de cette façon. Quelques heures après le crime, des chiens détentrèrent le corps d'un de ces infortunés et le rapportèrent à sa mère ; elle, sans s'émouvoir, alla de nouveau enfouir sa victime ; mais bientôt les chiens revinrent déposer à ses pieds la tête et un bras du pauvre enfant, comme pour lui reprocher sa cruauté. La malheureuse allaite maintenant un petit cochon. Il lui fit, pour décider une mère à cette barbarie, que le père de son nourrisson ait cessé de lui plaire, ou qu'elle soit abandonnée de son mari. Dans l'un ou l'autre cas, si elle ne se sent pas le courage d'étouffer les cris de la nature, ses vieilles voisines tiennent conseil ; la vie de l'enfant est mise aux voix, et, la

condu
les ré
»
ment
(C'es
donne
sujet
»
se pra
à char
sous p
mourir
Si la
Futur
» A
encore
de jour
tions,
un mu
ration
mains
d'attach
sur le
comme
» Il
contine
Sidney
leur pro
la mau
une lim
la pierre
un bam
chemise
de plus
ces bag
Un vieil
qu'aux j
a fait ca

condamnation prononcée, elles se chargent de l'exécution, même contre les réclamations de la mère.

» Quand on reproche aux naturels ces atrocités, ils répondent froidement : *Kore faka Futuna* (C'est la mode du pays) ; *Kore nea mango* (C'est un usage ancien). Cette dernière excuse est toujours celle qu'ils donnent quand ils n'en trouvent plus d'autres, quel que soit d'ailleurs le sujet sur lequel on les presse.

» On n'est pas dans l'habitude d'étrangler ici les vieillards, comme cela se pratique dans quelques îles que j'ai vues ; mais, lorsqu'ils deviennent à charge, on n'en a pas moins l'art de s'en débarrasser, en les soumettant, sous prétexte de maladie, à une diète si sévère qu'ils ne tardent pas à mourir de faim. Pauvre peuple ! oh ! qu'il a besoin qu'on prie pour lui ! Si la religion ne s'en empare bientôt, qu'il est à craindre qu'un jour Futuna ne soit une île déserte !

» Avec toute leur férocité, nos sauvages, sous plus d'un rapport, sont encore de grands enfants qu'un rien suffit pour émerveiller. Il y a peu de jours, nous avions fait deux mauvais brancards avec lesquels nous portions, le P. Chanel, les deux Frères et moi, des pierres destinées à élever un mur d'enceinte autour de nos plantations ; ce ne fut qu'un cri d'admiration parmi les spectateurs. Mais ce fut bien autre chose quand, mes mains venant à manquer de forces, je fus obligé, pour les soulager, d'attacher aux brancards une racine d'arbre très-flexible que je me passai sur le cou : *E fenoua*, s'écriaient-ils, *sara poto le tangata nei* ! (O pays, comme ses hommes sont savants !)

» Ils s'imaginent, dans leur ignorante vanité, que leur île est le principal continent du globe ; ceux mêmes de leurs compatriotes qui sont allés à Sidney, n'ont pas encore pu les détromper sur ce point. Les objets de leur prédilection sont un morceau de fer pour défricher le sol et arracher la mauvaise herbe, une hache, un couteau, des ciseaux, une aiguille, une lime, un rasoir (autrefois ils se faisaient la barbe en la frottant avec la pierre ponce où en l'arrachant poil par poil), un clou pour fabriquer un hameçon, ou mieux un hameçon tout fait, quelques verroteries, une chemise ou un lambeau d'étoffe : voilà ce qu'il y a pour nos insulaires de plus précieux au monde ; le reste peut exciter leur étonnement ; mais ces bagatelles, ils les convoitent, ils les volent s'ils en trouvent l'occasion. Un vieil habit est encore pour eux un trésor ; aussi le roi n'endosse-t-il qu'aux jours de grandes fêtes une lévite toute râpée dont le P. Chanel lui a fait cadeau ; et, sous cette guenille, il est plus fier qu'un général avec

son habit chamarré d'or. Qu'il faudrait peu de chose pour gagner la confiance de ce peuple ! mais ce peu-là même, nous ne l'avons pas. »

VI

Mission de Futuna.

Lettre du P. Servan, missionnaire apostolique, à M. Bissardon, supérieur des missionnaires de Lyon.

« Futuna, 19 août 1842.

» Aujourd'hui je viens remplir un devoir de reconnaissance que la distance des lieux ne saurait me faire oublier ; je présume qu'en vous exposant l'état de ma mission, je pourrai peut-être vous faire plaisir.

» Ce petit coin de terre a été arrosé par le sang d'un martyr. Le R. P. Chanel avait baptisé environ cinquante personnes ; il était sur le point de conquérir l'île entière à Jésus-Christ, par la conversion du fils du roi ; déjà un certain nombre de jeunes gens, méprisant les objets de leur culte superstitieux, s'étaient fait inscrire au rang des catéchumènes. Mais il y avait tant d'obstacles à la prédication de l'Evangile, que la semence du christianisme n'était jetée qu'insensiblement et sans bruit ; c'était la génération naissante, mieux disposée parce qu'elle était plus pure, qui la recevait avec le plus de courage. On m'a rapporté qu'un enfant de dix ans, pour se soustraire à la persécution de ses parents et d'autres infidèles, se retirait chaque jour dans les bois pour prier Dieu, et qu'il cachait comme un trésor la médaille que le P. Chanel lui avait donnée.

» Tel était l'état de la mission à Futuna lorsque les ennemis de l'Evangile, désespérant d'en arrêter autrement les progrès, formèrent l'affreux complot de massacrer le zélé missionnaire. Je n'entreprends pas de vous parler ici des circonstances de sa glorieuse mort, parce que je présume que vous en avez déjà connaissance.

» Il paraît que le roi était d'une grande barbarie, tout en paraissant bon à l'extérieur ; car, ce qu'on n'a jamais lu dans les annales de la cruauté humaine, il avait été jusqu'à manger sa propre mère. On m'a dit que, d'après ses ordres, on devait massacrer non-seulement le P. Chanel, mais encore ceux qui avaient embrassé la foi : son propre fils, que ni

séduction dans la co
auparavan
apostoliqu
l'avait su
embrassai
de tout so
qui étaien
apprenant
gnons, et
palme du

» Au m
très-attach
avec lui. «
mort. » L
ne l'avaien

» Le tr
la mort fra
coup contr
complice a
persuader
meurtiers,
liques d'un
nentes, qu
raconter se
haut.

» Depui
presque to
Sam, qui a
contre leur
héroïque ;
lui seul, pe
vant les cou
donner le c
montagne,
Père pleura
plus tôt pou
pas manqué

sédution ni crainte de châtimens n'avaient pu ébranler, était compris dans la condamnation à mort ; cependant sa vie fut épargnée. Trois jours auparavant, ce jeune prince, dans une dernière entrevue avec l'homme apostolique, avait saisi vivement la croix qui pendait au cou du Père, et l'avait suspendue au sien, comme pour lui dire que définitivement il embrassait la religion de Jésus crucifié. S'il ne la scella pas par l'effusion de tout son sang, il fut du moins blessé pour elle, et de la main de ceux qui étaient déjà en chemin pour aller massacrer le prêtre. On dit qu'en apprenant leur affreux projet, il s'habilla de blanc avec six de ses compagnons, et qu'ils se préparèrent tous à cueillir avec leur missionnaire la palme du martyre.

» Au moment où le crime se consommait, un autre jeune homme, très-attaché au P. Chanel, courut vers le lieu de l'exécution pour périr avec lui. « Il ne pouvait plus vivre, disait-il, parce que le Père était mort. » Les assassins l'eussent aussi frappé, si ses parents et ses amis ne l'avaient empêché de se livrer à leurs coups.

» Le triomphe du crime fut de courte durée. Quelques jours après, la mort frappait un des plus influents conseillers du roi, qui avait beaucoup contribué au martyre du P. Chanel ; le roi lui-même suivit son complice au tombeau, après une longue maladie. C'en fut assez pour persuader aux naturels que la vengeance divine s'appesantissait sur les meurtriers, et cette opinion seconda merveilleusement les efforts apostoliques d'un chef nommé Sam, insulaire distingué par ses qualités éminentes, qui le font chérir de tous ceux qui le connaissent. Avant de raconter ses succès, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

» Depuis longtemps il y avait à Futuna deux partis irréconciliables et presque toujours aux prises, celui des vainqueurs et celui des vaincus. Sam, qui se trouvait à la tête de ces derniers, eut à soutenir la guerre contre leurs rivaux. Dans cette lutte sanglante, il montra un courage héroïque ; ne s'apercevant pas que les siens avaient pris la fuite, il soutint, lui seul, pendant quelque temps, le choc de trois cents guerriers, esquivant les coups de lance, et combattant comme un lion. Forcé enfin d'abandonner le champ de bataille, il courut se réfugier sur le haut d'une montagne, où le P. Chanel alla le visiter. A la première entrevue, le bon Père pleura sur lui, l'embrassa, et lui recommanda de s'embarquer au plus tôt pour échapper à la mort que l'animosité des vainqueurs n'aurait pas manqué de lui faire subir ; car il était surtout pour eux un objet de

haine, à cause du mépris qu'il professait pour l'idolâtrie, de la force prodigieuse dont la Providence l'a doué, et de la confiance que lui témoignent les marins, dont les vaisseaux s'arrêtent volontiers devant ses terres.

» Sam suivit ses conseils; il s'embarqua pour Wallis, où il eut le bonheur de recevoir le bienfait de l'instruction chrétienne. Quelque temps après, il revint à Futuna, à bord de la corvette *l'Allier*; mais, hélas! son bon Père n'y était plus. En apprenant sa mort à Wallis, il l'avait pleuré pendant l'espace de trois jours. Dès qu'il eut mis pied à terre, il alla avec sa femme dans la maison que le P. Chanel avait construite de ses propres mains, pour y faire la prière du soir; là, il rencontra deux enfants de dix à douze ans, auxquels il proposa de croire en Dieu, de prier avec lui, de renoncer aux superstitions de l'île et de brûler leurs *tapous*, en se résignant à braver toutes les persécutions plutôt que d'abandonner la foi. Non-seulement ces deux enfants répondirent à l'appel de la grâce, mais encore ils engagèrent leurs parents à embrasser la religion; ils les tiraient par la main pour les conduire à la prière; ils persuadaient aussi à leurs jeunes compagnons de reconnaître le vrai Dieu, en leur disant qu'une lumière intérieure leur faisait voir qu'ils étaient en possession de la vérité.

» Dès ce moment, toute l'île fut ébranlée. Sam courait jour et nuit dans les divers villages, pour y porter l'instruction, sans se laisser rebuter par les difficultés ni intimider par les menaces. Les insulaires attachés à l'idolâtrie, et surtout les prêtres et les vieillards, le menaçaient de la colère des dieux, en lui disant que les Atua le mangeraient. « Qu'ils viennent me dévorer cette nuit, leur répondit-il, j'y consens; mais demain, si je ne suis pas mangé, reconnaissez leur impuissance, et croyez au grand Dieu des chrétiens. » Toute la population de Futuna ne tarda pas à comprendre que l'histoire de ses divinités n'était qu'un tissu de mensonges, et d'un commun accord on brûla tous les objets du culte superstitieux.

» Telles étaient les dispositions des naturels, lorsque nous arrivâmes à Futuna. Mgr Pompallier leva les prémices de la moisson, et le 9 juin 1842, il nous laissa, au P. Roulleaux et à moi, le reste à recueillir. En ce même temps, Sam fut élu roi par les suffrages unanimes des vieillards de l'un et de l'autre parti.

» Nous avons commencé l'exercice du saint ministère par le baptême des petits enfants, et dans la première visite que j'ai faite aux deux îles,

j'ai baptisé
on com
P. Chan
mort sa
par le m
sacrement
défunt, c
par la ba
son mari
fit demar
après ave
» Ce v
à Futuna
pierre s
divinité
ses ancien
» Pend
combien
obligé po
laissaient
rissés de
il travaill
menait en
ses discipl
servait da
jour même
que la vue
sous le cou
d'hui la ton
beaucoup
évêque a p
» Quelle
dans le ciel
et les souff
adultes, pa
Un Améric
dans la lect
de Jésus-Cl

j'ai baptisé tous ceux que j'ai pu trouver. Parmi ces petites créatures, on comptait les enfants du roi assassin et ceux des bourreaux du P. Chanel; c'est une consolation pour nous de voir qu'aucun d'eux n'est mort sans baptême. Les malades ont aussi eu part à notre sollicitude; par le moyen du bon frère Marie-Nizier, nous avons pu les préparer au sacrement de la régénération. De ce nombre, se trouvait la femme du roi défunt, qu'on accuse d'avoir beaucoup contribué à la mort du P. Chanel, par la haine qu'elle lui portait et par les mauvais conseils qu'elle donnait à son mari; mais, ô miséricorde de Dieu! dans sa dernière maladie elle me fit demander pour l'instruire et la baptiser. Elle mourut quelques jours après avoir obtenu cette grâce.

» Ce voyage me procura le bonheur d'abolir le dernier reste de l'idolâtrie à Futuna. Au milieu d'une place publique, se trouvait encore plantée une pierre sacrée, dans laquelle les habitants du pays supposaient que la divinité résidait spécialement; elle a été abattue et brisée par la main de ses anciens adorateurs.

» Pendant que je parcourais les divers endroits où avait été le P. Chanel, combien mon cœur était oppressé de sentiments douloureux! Ici, il était obligé pour vivre, de défricher un petit champ, dont ses ennemis lui laissaient à peine recueillir quelques fruits. Là, dans des chemins hérissés de pierres aiguës, il marchait nu-pieds par raison d'économie! Là, il travaillait à confectionner sa maison avec des bambous! Là, il se promenait en priant pour ceux qui méditaient sa mort! il se reposait avec ses disciples à l'ombre de ses cocotiers! J'ai encore le bâton dont il se servait dans ses voyages, avec la soutane ensanglantée qu'il portait le jour même de son glorieux martyre; mais rien n'excite plus mon émotion que la vue des lieux où il commença à répandre son sang, où il tomba sous le coup de la hache du bourreau, où son corps fut enseveli. Aujourd'hui la tombe de l'apôtre de Futuna est souvent visitée au point du jour; beaucoup de naturels s'agenouillent auprès de la croix que notre vénérable évêque a plantée dans le lieu où reposent quelques restes du Père.

» Quelle est notre consolation de penser que le martyr intercède pour nous dans le ciel! Nous recueillons maintenant ce qu'il a semé dans les peines et les souffrances. Le 17 juillet, nous avons pu baptiser encore trente adultes, parmi lesquels se trouvait le ministre du roi; Sam fut son parrain. Un Américain qui demeure ici a eu part au même bonheur; il avait trouvé, dans la lecture des livres que nous lui avions prêtés, la véritable Eglise de Jésus-Christ. Mais de toutes les cérémonies, celle qui nous a le plus

consolés jusqu'à présent, c'est celle du baptême de soixante catéchumènes, le jour de l'Assomption. Elle fut précédée d'une instruction analogue à la circonstance; les naturels écoutèrent avec plaisir le récit des merveilles de celle qu'ils appellent leur bonne Mère, *Tsi Cinana Marie*. Cette cérémonie attendrissante fit verser des larmes de joie à plusieurs de nos bons Polynésiens. J'espère que, dans quelques mois, lorsque les habitants de Futuna seront suffisamment instruits, ils recevront tous la même grâce.

» En finissant, monsieur le supérieur, je vous prie de me recommander à notre divin Maître, et à Marie, notre bonne Mère. »

Autre lettre du même Père à M. le curé de Grézienx-le-Marché (Rhône).

« Futuna, 22 février 1943.

» Il n'y a guère plus de huit mois que nous sommes à Futuna, et déjà nous avons deux églises, huit cent quarante insulaires baptisés; et, suivant toutes les apparences, les catéchumènes qui nous restent encore, au nombre de deux ou trois cents, recevront bientôt le sacrement de la régénération, qui les introduira dans le bercail du divin Sauveur. En outre, le très-grand nombre de nos néophytes pourra être admis sous peu à la table sainte. Depuis notre arrivée, le roi et la reine ont le bonheur de communier souvent, ainsi que quelques néophytes de Wallis qui sont venus passer ici quelque temps, sous la conduite d'un jeune chef nommé Hugahala.

» La ferveur de ces nouveaux chrétiens s'accroît de jour en jour; ils sont animés d'une sainte émulation pour recevoir l'enseignement religieux, et ce désir ne domine pas seulement dans le cœur des jeunes gens, il est commun aux néophytes de tout âge et de tout sexe. Vous seriez charmé de voir nos vieillards réunis, silencieux autour du roi, écouter attentivement les vérités saintes de la religion qu'il leur explique, après nous en avoir demandé la permission. Déjà les jeunes gens commencent à savoir lire les petits écrits que nous leur donnons; il en est aussi un certain nombre qui savent écrire, et ils en profitent pour entretenir avec les habitants de Wallis un touchant et pieux commerce de lettres.

» L'affluence au tribunal de la pénitence est si grande, que, depuis

l'enfan
tombe
vous a
viatique
prêtre
pain, d
et recue
Le mal
visite d
» Le
les div
homme
catéchis
eaux po
un si gr
de famili
d'ouvrir
un écou
en le bo
turée av
cette ba
ayons eu
depuis n
» Com
insulaires
dans les
charité,
sure qu'il
de plus en
ne suffit
leurs piet
» Voilà
ont pas n
que les n
leur espi
caractère
cela les en
l'écuine de

l'enfant qui commence à balbutier jusqu'au vieillard déjà courbé vers la tombe, tout le monde veut se confesser. Mais, monsieur le curé, que vous auriez été édifié lorsque, dans cette chrétienté naissante, le saint viatique fut porté pour la première fois à un malade ! Pendant que le prêtre marchait à l'ombre des bananiers, des cocotiers et des arbres à pain, de pieux néophytes quittaient leurs cases, et venaient, respectueux et recueillis, s'agenouiller dans les endroits où passait le saint Sacrement. Le malade, de son côté, se montra au comble de la joie de recevoir la visite de son Dieu, et son unique désir était de s'en aller au ciel.

» Le 2 janvier, je fis le tour de l'île avec le frère Marie-Nizier. Dans les diverses vallées que nous parcourûmes, je fis choix d'un jeune homme qui me parut le plus intelligent, pour remplir les fonctions de catéchiste, et dans les principaux endroits, je fis élever des confessionnaux pour satisfaire au pieux empressement de nos néophytes. Ils ont un si grand respect pour le tribunal de la pénitence, qu'un jour, un père de famille vint en larmes me demander si sa fille, qui avait eu la curiosité d'ouvrir un confessionnal de la vallée, s'était rendue bien coupable. Dans un de nos voyages que nous faisons de temps en temps autour de l'île, j'ai eu le bonheur de baptiser un petit enfant qu'une mère infidèle et dénaturée avait exposé à la mort ; je lui donnai le nom de Moïse. Autrefois cette barbarie était très-fréquente ; c'est le seul exemple que nous en ayons eu depuis notre séjour à Futuna. Quelle consolation pour nous ! depuis notre arrivée, personne n'est mort sans la grâce du baptême.

» Comment vous peindre l'heureuse influence de la foi sur ces pauvres insulaires ? Au lieu de ces cruautés inouïes que l'on a dû vous raconter dans les Annales, et qui étaient passées en coutume, ils ont la paix et la charité, ils sont heureux surtout du bonheur des enfants de Dieu. A mesure qu'ils avancent dans la connaissance de la religion, ils deviennent de plus en plus reconnaissants envers l'Auteur de tous les dons ; si le jour ne suffit pas pour le prier dans son temple, la nuit n'interrompt pas leurs pieux cantiques ni les saints élans de leur amour.

» Voilà nos consolations, monsieur le curé ; les croix non plus ne nous ont pas manqué. Il est arrivé plusieurs fois, dans les commencements, que les naturels prenaient la fuite lorsque nous voulions les instruire ; leur esprit d'insubordination et d'indépendance, la pétulance de leur caractère irritable, ont souvent mis notre patience à l'épreuve. Ajoutez à cela les embarras que nous ont suscités deux ou trois cents naturels, l'écume de Wallis, qui en étaient sortis avant l'entière conversion de cette

florissante chrétienté, et qui, par leurs discours pervers et leurs mauvais exemples, ont bien nui à la mission. Ces esprits brouillons ont travaillé à entretenir la désunion qui de temps immémorial existait entre les habitants de Tua et ceux de Sigave, et ils n'y ont que trop réussi. A notre arrivée, les vieillards des deux partis avaient élu pour roi l'excellent prince qui règne aujourd'hui ; mais comme il avait le malheur d'être du parti des vaincus ou de Sigave, les vainqueurs ne voulurent bientôt plus avoir avec lui aucun rapport. Ils ne se constituaient pas, à la vérité, en ennemis de la religion, mais ils nous auraient voulu soumettre en tout à leurs caprices. Ne pouvant en conscience souscrire aux conditions intolérables qu'ils nous imposaient, je fis enlever les objets de culte que nous avions déposés chez eux, et je les fis porter dans la vallée de Tuatafa, dépendance du roi, où les néophytes de Tua pouvaient facilement se rendre pour assister aux saints offices.

» Ce transport des objets sacrés produisit un effet merveilleux : les mutins furent déconcertés et se regardèrent *comme morts*, suivant le langage du pays. Ils parlèrent bien de faire la guerre ; mais il était trop tard, Sam était devenu redoutable ; de son côté, le chef de Tuatafa, vieillard respectable, déclarait qu'il mourrait pour Dieu plutôt que de céder les objets du culte. Malgré les plus terribles menaces, les néophytes se détachaient du parti vainqueur ; le catéchiste de l'une des plus considérables vallées de Tua répondit à son père, qui voulait l'empêcher d'aller à la messe : « Je ne crains pas ceux qui voudraient me tuer ; je ne crains que Dieu seul. » Le chef de cette dernière vallée, qui jusque-là s'était toujours opposé au succès de nos travaux parmi les siens, devint alors notre ami, et il dit à tous ses gens de le suivre à Tuatafa, ajoutant : « Les hommes sont trompeurs, mais Dieu ne trompe pas ; il faut lui obéir plutôt qu'aux hommes. »

» Depuis cette époque, l'harmonie s'est peu à peu rétablie. Je profitai d'une occasion favorable pour réunir à la hâte les chefs de toutes les vallées, et cimenter la réconciliation des partis ; je représentai aux opposants l'indignité de leur conduite à notre égard, et tous rejetèrent le tort sur le principal assassin du P. Chanel. Celui-ci me demanda pardon, et la paix fut faite. Maintenant le P. Roulleaux, mon confrère, qui élève une chapelle à l'endroit où le P. Chanel a versé son sang, vient de m'écrire que les gens de Tua travaillent avec ardeur à la construction de leur église, que les trois bourreaux de notre confrère rivalisent de zèle, et que le parti vainqueur est d'une grande docilité.

Extrait

» W
 peu mon
 sont hab
 débarqu
 où je fu
 témoigna
 » Je n
 voulu me
 simulant
 célèbrent
 rendre vi
 chose de
 fêter l'arri
 d'un mois
 détruire n
 presque à
 bannière
 montrée l
 seurs ; elle
 qu'un peu
 que lorsqu
 tombées d
 s'était emp
 les deux p
 » Au lie
 honneur u

VII

Mission de Wallis (île Ouvéa).

Extrait d'une lettre du P. Chevron, missionnaire de la Société de Marie.

« Ouvéa (Wall's), 4 avril 1841.

» Wallis, appelée Ouvéa par les naturels, est une île plate, quelque peu montagneuse, et environnée de quelques flots, dont deux seulement sont habités. C'est dans un de ces flots, berceau de la religion, que je débarquai le 29 novembre dernier. De là, je passai dans la grande île, où je fus reçu par les catéchumènes avec tout l'empressement et les témoignages de joie dont sont capables de nouveaux convertis.

» Je me trouvai alors au milieu de deux armées en bataille. On avait voulu ménager une surprise au P. Bataillon, aussi bien qu'à moi, en simulant un combat sous nos yeux. C'est la manière dont les Polynésiens célèbrent l'arrivée d'un grand chef des îles voisines, lorsqu'il vient leur rendre visite. Mais il y avait alors, et pour nous et pour eux, quelque chose de bien touchant : ces deux armées, qui s'efforçaient à l'envi de fêter l'arrivée d'un missionnaire, étaient en présence, il n'y avait pas plus d'un mois, dans le même lieu, avec les mêmes positions, l'une pour détruire notre religion qu'ils appelaient nouvelle, et l'autre pour défendre presque à regret ses propriétés et sa vie. La sainte Vierge, dont la bannière servait de drapeau au camp des néophytes, s'était, disaient-ils, montrée la reine de la paix en portant la crainte dans l'âme des agresseurs ; elle les avait tous disposés à la foi et à la charité pour n'en faire qu'un peuple de frères. Les infidèles ont avoué, après leur conversion, que lorsqu'ils avaient vu la bannière de Marie, les armes leur étaient tombées des mains, sans savoir d'où provenait cet accablement subit qui s'était emparé de leurs membres, et qui dura pendant les trois jours que les deux partis restèrent en présence.

» Au lieu de leur ancien cri de guerre, ils firent entendre en notre honneur un chant religieux, composé par eux-mêmes ; ils n'épargnèrent

pas la poudre que la charité leur rendait désormais inutile ; enfin ils déposèrent leurs armes au pied de la sainte bannière.

» Chacun vint alors me saluer ; ils étaient au moins cinq cents hommes ; tous avaient eu soin , pour simuler ce combat plus au naturel , de se barbouiller la figure de noir et de rouge. Jugez de l'épaisse peinture que je devais avoir sur le nez.

» Après la prière , le P. Bataillon leur adressa quelques remerciements. Une grande partie de la nuit fut consacrée au chant des cantiques , à la récitation du chapelet et à l'instruction mutuelle entre les naturels. Depuis ce temps , deux villages demeurés jusqu'alors dans les ténèbres sont devenus *religieux* (c'est le nom qu'on donne aux convertis) : on a bâti quatre églises bien simples , mais propres , je dirai même jolies pour le pays ; on y fait , matin et soir , la prière en commun. A la fin du jour , quand l'île est plus recueillie et plus silencieuse , on entend de tout côté chanter des cantiques , réciter le chapelet et le catéchisme.

« Ma seule peine est de ne pouvoir encore aider le P. Bataillon dans la visite des malades ; il est obligé de se multiplier pour faire les instructions publiques dans chacune des églises , situées au moins à deux lieues de distance les unes des autres. Je commence à comprendre et à parler la langue de ces îles ; elle est bien douce ; ses règles sont les mêmes dans tout l'archipel ; quelques lettres de plus ou de moins , quelques mots changés , en font toute la différence.

» Les naturels récitent leurs prières avec un ensemble que je n'ai jamais vu en France. Ici , ce concert se retrouve partout ; sur mille personnes auxquelles vous voyez faire le signe de la croix ensemble , vous n'en remarquez pas une qui blesse cet accord par un mouvement de main ou trop lent ou trop rapide. Ils apprennent facilement les airs des hymnes ou des cantiques , et les répètent avec une précision capable de contenter un maître d'orchestre ; leurs voix d'ailleurs ne seraient pas déplacées dans un concert musical de nos pays.

» Il me semble vous voir , en lisant cette lettre , chercher avec avidité quelques détails sur notre manière de vivre. N'allez pas trop vous apitoyer sur notre sort ; il est difficile , à qui n'en a pas fait l'expérience , de comprendre jusqu'où peut aller la facilité donnée à l'homme de s'habituer aux misères de la vie ; ajoutez-y une grâce particulière dont Dieu veut bien aider notre faiblesse , et vous ne vous étonnerez plus qu'on puisse aussi bien dormir sur une claie de bambous , ou sur la terre couverte d'une simple natte , avec un oreiller de bois , qu'en

Europe s
quelques
coquillage
France le
savait être
l'exemple
que , trav
naturels ,
nous étio
qu'une so
soutenu p
nous main
le sable d

» Je n
Wallis ; c
jamais été
honte , l'a
propre sa
ils ont br
reprocha
mieux , je
très-intelli
après deux
de la doct

» Depu
le nombre
ne restera
éparses. E
Dieu nous
a abjuré l'
élevé une
jourd'hui l
chantent d
reste encor
ni à la fin
arrose la se
sua....

Europe sur le lit le plus mollet ; vous ne serez pas surpris qu'on mange quelques fruits , quelques racines , quelques poissons crus , ou des coquillages rôtis sur la braise , avec autant de plaisir qu'on prendrait en France le repas le mieux apprêté. On apprend ici à imiter l'Apôtre qui *savait être dans l'abondance et souffrir la disette*. Il nous faut aussi , à l'exemple de saint Paul , *savoir faire naufrage*. Il y a quelques jours que , traversant de la petite île à la grande , dans la pirogue de deux naturels , par un gros temps , nous chavirâmes , le P. Bataillon et moi ; nous étions assez loin du rivage , je fus obligé de nager , et je sentis qu'une soutane , en ce cas , est assez embarrassante. Mon confrère fut soutenu par un de nos insulaires , et la pirogue renversée nous aida à nous maintenir sur l'eau , jusqu'à ce que nous pûmes toucher du pied le sable de la baie.

» Je ne vous parlerai ni des mœurs ni des usages des naturels de Wallis ; ce sont à peu près les mêmes qu'à Futuna. Ces insulaires n'ont jamais été cannibales par goût ; seulement ils avouent , non pas sans honte , l'avoir été autrefois par nécessité. Mais , s'ils épargnaient leur propre sang , ils ne ménageaient pas celui des étrangers ; plus d'une fois ils ont brûlé de grands navires et massacré leurs équipages. On leur reproche aussi d'avoir été voleurs ; mais aujourd'hui ils aimeraient mieux , je crois , se laisser tuer que de dérober une épingle. Ils sont très-intelligents et très-curieux d'apprendre ; aussi les catéchumènes , après deux mois d'instruction , sent-ils , pour la plupart , assez au courant de la doctrine chrétienne.

» Depuis la construction de nos quatre églises dans la grande île , le nombre des catéchumènes était toujours allé en augmentant ; bientôt il ne restera plus à l'idolâtrie que le seul village du roi et quelques familles éparses. Enfin , sans doute grâce aux ferventes prières des associés , Dieu nous a consolés , et le roi lui-même , avec les autres retardataires , a abjuré l'infidélité au mois d'octobre dernier. Sur-le-champ nous avons élevé une église dans son village même , c'est la sixième ; de sorte qu'aujourd'hui l'île entière d'Ouvéa a renoncé aux idoles , et tous les habitants chantent d'une commune voix les louanges du vrai Dieu. Sans doute , il reste encore beaucoup à faire , nous ne sommes ni au bout de nos travaux ni à la fin de nos épreuves ; mais n'est-ce pas avec les larmes qu'on arrose la semence évangélique ? *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua....*

Lettre du même à sa mère

Ouvéa (Wallis), 9 mai 1842.

» Nous sommes maintenant en pays catholique ; la population presque entière de Wallis est baptisée, et ce qui reste d'indigènes se prépare à recevoir le même sacrement de la main de Mgr le vicaire apostolique. La conversion de cette île a été marquée au coin de la croix....

» Quel changement en quatre mois ! l'île est maintenant renouvelée de manière à ne plus la reconnaître. Ces pauvres naturels comprennent enfin le prix de la foi qu'ils ont embrassée. Le roi se trouvait, il y a quelques jours, à bord de la goëlette de la mission avec un certain nombre des principaux indigènes ; après avoir tout examiné dans le plus grand détail, il dit aux chefs qui l'escortaient : « Toutes les richesses des blancs sont pour moi peu de chose ; le seul bien cher à mon cœur, c'est la religion chrétienne, c'est la connaissance du Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous. » Puis, se retournant vers le P. Bataillon, « Je te remercie, lui dit-il, de ton affection pour moi ; j'étais ignorant, je te repoussais, je voulais te chasser ; mais tu nous aimais, tu as pris patience, tu as beaucoup souffert : merci ! » En disant ces paroles, de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Que la grâce est puissante ! *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abraham.*

» Cette île est, pour le moment, l'image de la primitive Eglise. Foi vive, charité ardente, grande délicatesse de conscience, avidité insatiable pour la parole de Dieu, telles sont les vertus que nous y voyons fleurir. Après les premiers baptêmes, quelques chefs puissants, fatigués de l'empressement de la foule à solliciter la même grâce, exerçaient mille avanies contre les nouveaux néophytes, mais sans pouvoir les intimider : « Ils sont les maîtres de nos biens, me disait un de ces bons naturels ; qu'ils en fassent ce qu'ils voudront : libre à eux de nous ôter même la vie, si bon leur semble ; mais qu'ils nous laissent notre religion, et nous sommes contents. »

» Un jour, je vis dans une case une femme occupée à remplir une tâche vraiment accablante ; je ne pus m'empêcher d'en marquer hautement mon indignation : « Sois donc tranquille, me dit-elle en souriant, tous les objets qu'on nous ravit ne sont que des bagatelles ; notre richesse n'est-

elle p
une ar
bout d
chées ;
ciel. »

» L
de leu
autour
répète
Aussit
de la
l'instan
on lave
le mor
on le p
et surte
néophy
d'une h
maison,
corps.
s'associ
envelop
l'accompl

» Les
en instr
Cette ar
Nous a
pratique
d'entre
jours da
sauvages

» On
aux jou
très-puis
se trouv
avait ten
Dieu de
de la rel

elle pas aux cieux ? » Cette pensée d'ici leur fait désirer la mort avec une ardeur incroyable. J'avais baptisé un jeune malade que j'allai voir au bout de quelque temps ; il pleurait, je crus que ces larmes étaient arrachées par la douleur : « Non, non, me dit-il, je pleure du désir d'aller au ciel. »

» L'esprit de foi qui anime nos Océaniens se réveille surtout lorsqu'un de leurs frères va mourir. Alors les parents et les voisins se réunissent autour de lui pour prier. A peine a-t-il rendu le dernier soupir que chacun répète : « Qu'il est heureux ! il a touché au port ; qu'il est digne d'envie ! » Aussitôt commence le chant des cantiques qu'on entremêle de prières et de la récitation du chapelet ; ces pieux exercices ne se terminent qu'à l'instant où l'on quitte le cimetière. Avant de s'occuper des funérailles, on lave soigneusement le corps du défunt, on lui met un *vara* neuf (c'est le morceau d'étoffe en feuille d'arbres qui sert de vêtement aux insulaires) ; on le pare de ses ornements les plus précieux, comme aux jours de fête, et surtout de son chapelet et de sa médaille, véritable trésor pour un néophyte. Ses cheveux, bien peignés, sont, ainsi que tout le corps, arrosés d'une huile odoriférante. En cet état, il demeure exposé au milieu de sa maison, sur une large pièce d'étoffe repliée plusieurs fois autour de son corps. Là, il reçoit la visite de ses parents et de ses amis qui viennent s'associer aux chants et aux prières. Il est ensuite porté à l'église, enveloppé de la même étoffe sur laquelle il était exposé ; puis les naturels l'accompagnent au cimetière en récitant à haute voix le chapelet.

» Les fidèles passent ordinairement la moitié de leurs nuits en prières, en instructions mutuelles, chant de cantiques et récitation du chapelet. Cette ardeur pour les exercices de piété est uniquement l'effet de la grâce. Nous avons même été obligés, par prudence, de nous opposer à une pratique bien capable d'étonner dans de pauvres Océaniens : plusieurs d'entre eux, pour se préparer au baptême, se retiraient deux ou trois jours dans les bois, ne mangeant rien, ou tout au plus quelques fruits sauvages.

» Oui, la grâce a vraiment opéré de grands prodiges dans cette île : aux jours mauvais où la foi semblait presque s'éteindre, un néophyte, très-puissant à Wallis, accompagné d'un bon nombre de ses gens armés, se trouva face à face avec un grand chef infidèle qui à diverses reprises avait tenté de le faire périr. Nous étions nous-mêmes présents, bénissant Dieu de cette rencontre que nous savions bien devoir tourner à la gloire de la religion. Le chef infidèle, assis à terre et la tête tristement baissée,

attendait le coup de hache qu'il savait n'avoir que trop bien mérité. Que fera le catéchumène? Il s'approche, va s'asseoir devant son ennemi : « Tu as cherché plusieurs fois à m'assassiner, lui dit-il, tu n'as pour moi que de la haine, mais sache que la religion dont tu es persécuteur m'ordonne de te pardonner; c'est à elle que tu dois la vie. » Puis il l'embrasse avec une effusion qui arrache des larmes à l'infidèle. Quelques instants après, ce dernier se faisait inscrire, avec sa famille, au nombre des catéchumènes.

» Je voudrais pouvoir vous raconter tous les traits édifiants dont nous avons été les témoins; mais le temps me presse, je suis obligé de partir pour ma paroisse, à trois lieues de notre établissement principal, afin d'y préparer les chrétiens à la première communion. Depuis que le baptême a été conféré, je suis en plein exercice du saint ministère, et je vous assure que l'ouvrage ne manque pas; car avec des néophytes si avides d'instructions et en même temps d'une conscience si timorée, on passerait les jours et les nuits au confessionnal, si on voulait les croire. Que toutes les saintes âmes, qui par leurs prières ont obtenu la conversion de Wallis, veulent bien demander pour cette île la persévérance; nos fervents néophytes seront un jour leur couronne dans le ciel. Priez beaucoup, vous aussi, mes chers parents, afin que le bon Dieu donne l'accroissement à la bonne semence répandue parmi nos pauvres peuples, et que vous ayez aussi votre part à la récompense que Dieu prépare aux ouvriers de cette nouvelle vigne. Moïse, sur la montagne, les mains élevées vers le ciel, méritait la victoire, tandis que les Israélites étaient à combattre dans la plaine...

Lettre du même missionnaire à sa famille.

« Tonga, 11 juillet 1842.

» Je suis vraiment pèlerin sur cette terre; depuis la date de ma précédente lettre, j'ai fait une longue traversée, et me voici à Tonga. Mais je n'ai pas tout dit sur nos bons néophytes de Wallis, et c'est avec plaisir que je reviens à leur éloge. J'étais allé, le 16 mai, préparer mes paroissiens de Saint-Pierre à leur première communion. Ce fut un bien beau jour que celui-là. Quelle foi dans ces pauvres insulaires! Depuis longtemps la messe d'action de grâces était finie, et aucun d'eux n'était encore sorti de la chapelle; ils étaient comme anéantis dans la pensée de

leur bonheur. En vain je les engageai à se retirer pour quelques instants, je fus obligé d'en venir à un ordre formel; ils seraient, je crois, restés là jusqu'à la nuit.

» Le 23 mai, le roi fut baptisé avec un bon nombre de chefs qui l'avaient attendu, pour recevoir avec lui le sacrement de la régénération. A la suite de cette auguste cérémonie, il fut décidé que le P. Viard resterait auprès du P. Bataillon, et que j'accompagnerais Mgr le vicaire apostolique avec les PP. Servant, Roulleaux et deux Frères. Mgr de Maronée avait promis au roi de le conduire aux archipels voisins, à la recherche de son frère, parti de Wallis au mois de décembre 1840, sur une simple pirogue, avec quelques indigènes d'Ouvéa et de Tonga. Le prince voulut se faire accompagner d'une trentaine de ses sujets; nous emmenions aussi quelques catéchistes. L'embarquement eut lieu le 27 mai: quelle séparation déchirante! ce n'était que pleurs, que cris et gémissements, qui portaient la désolation dans ma pauvre âme. Mes bons paroissiens de Saint-Pierre étaient venus me rendre leur dernière visite; ils m'avaient apporté, pour mon voyage, quelques pièces d'étoffe du pays, quelques paniers d'ignames, et une quarantaine de gourdes pleines d'huile parfumée. Prostrés dans l'église, ils attendaient le moment de mon départ pour me faire leurs adieux. Pour moi, craignant de me laisser aller à une trop grande sensibilité, je partis secrètement.

» Le lendemain, nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile pour Futuna. Oh! qu'il m'en coûta d'abandonner ma chère île de Wallis! Avant de sortir de la rade, le P. Bataillon vint m'embrasser une dernière fois; j'avais le cœur brisé; je fis vainement des efforts pour lui dire adieu; mes larmes coulèrent, mais ma bouche resta muette. Plus accoutumé que moi à la vie de renoncement, cet excellent confrère me montra le ciel en disant: « Encore un sacrifice! » Alors la pensée de cette parole du Seigneur vint me fortifier: « Celui qui abandonnera pour moi son père ou sa mère ou ses frères.... retrouvera le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. »

» Le jour suivant, nous arrivâmes à Futuna. Dans la première pirogue qui accosta le navire, se trouvait l'un des meurtriers du P. Chânel, et dans la seconde celui-là même qui avait donné le dernier coup au martyr, le trop fameux Musu-Musu. Ce dernier était roi d'une partie de l'île; il venait nous inviter à descendre chez lui, où les néophytes d'Ouvéa s'étaient réunis pour passer ensemble le saint jour du dimanche. Néanmoins, il ne fit sor invitation qu'au roi de Wallis; il était trop honteux, m'a-t-il dit

plus tard, pour l'adresser aux *parents* de celui qu'il avait eu le malheur d'assassiner. Cependant il se présentait sans crainte, bien convaincu que la main du prêtre ne sait répandre que des bénédictions, et sa bouche, que des paroles de paix. Nous débarquâmes. Grand Dieu ! quel changement nous avons trouvé dans cette île !

» Il paraît certain que la mort du P. Chanel avait consterné la majeure partie des indigènes ; mais les meurtriers étaient puissants, et on se contenta de murmurer contre eux en secret. Les coups de la Providence parlèrent plus haut que l'indignation populaire. Le roi tomba bientôt dans un état qui fit désespérer de ses jours ; il était d'un embonpoint extraordinaire, et il devint en peu de temps d'une maigreur effrayante. Son principal complice ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Les douleurs intolérables donnèrent à son agonie tous les caractères d'une vengeance divine. Peu après leurs funérailles, arriva dans l'île le jeune Sam-Kélétony, ce fervent catéchiste qui avait quitté Futuna après le martyre de notre confrère. Son zèle et sa prudence achevèrent ce que la mort des deux principaux coupables avait commencé : il se fit en notre faveur un prompt changement dans les esprits ; le parti des vainqueurs et celui des vaincus rivalisèrent d'empressement à se faire instruire par les catéchumènes du P. Chanel ; les *tapous* furent abolis, les idoles brûlées, et pour exprimer par un acte public la reconnaissance du pays envers l'auteur de leur conversion, la moitié de l'île décerna l'autorité royale au jeune catéchiste Sam-Kélétony. Ce jeune chef joint, à un excellent caractère et à une bravoure éprouvée, une expérience peu commune, qu'il doit à ses voyages sur des navires européens. On trouverait difficilement dans tous ces archipels un homme plus capable de rendre un peuple heureux. Une autre fraction du peuple indigène reste sous le commandement de Musu-Musu ; mais, pour former deux camps, les naturels n'en vivaient pas moins unis, en attendant l'arrivée de l'évêque qui désignerait, disaient-ils, celui qui devait régner. Mgr Pompallier leur a fait observer que l'île était bien petite pour avoir deux rois, que l'unité du gouvernement préviendrait le retour des guerres intestines qui les avaient jusque-là rendus si malheureux, et qu'ils feraient bien de porter leurs suffrages sur un même chef. On suivit son conseil, et Sam-Kélétony fut élu à l'unanimité.

» Cependant, il me tardait d'aller visiter mes néophytes d'Orvea et de revoir notre ancienne demeure de Poï. A peine quelques piliers de notre case demeuraient encore debout. Je reconnus le lieu où j'étais ordinairement assis auprès du P. Chanel ; je vis l'endroit où il avait reçu la

cour
tère
ils a
nous
mais
qu'el
effac
appri
voule
qu'au
la cas
»
même
tête d
habit
et à
l'ass
son p
grand
et pou
» P
sa fen
larmes
devoir
après c
firmati
de ces
homme
Dieu q
» De
vain. S
suis tou

couronne du martyr; les gens du village, réunis autour de moi, racontèrent de nouveau les particularités qu'ils avaient apprises et celles dont ils avaient été les témoins. Dans le lieu où avait reposé la tête du Père, nous remarquâmes comme beaucoup de taches de sang sur le pavé de la maison. Les naturels nous dirent qu'ils avaient toujours vu ces taches, qu'elles avaient été longtemps d'un beau rouge, que la pluie les avait effacées peu à peu, mais que personne n'avait osé y toucher. Je n'ai rien appris de nouveau sur les derniers instants du P. Chanel, sinon qu'en voulant parer le fatal coup de casse-tête, il avait eu un bras cassé, et qu'au moment de sa mort toutes les personnes entendirent au-dessus de la case un bruit semblable à un coup de canon.

» Monseigneur a dit la messe, quelques jours après, sur le théâtre même du crime; par son ordre, on a creusé le sol à l'endroit où était la tête du Père; il était encore rouge de sang. Je passai la nuit à visiter les habitants du village où s'était tramée la mort de notre heureux confrère, et à les fortifier dans leurs nouvelles dispositions. J'ai aussi vu l'assassin; il me dit de prier Monseigneur d'avoir pitié de lui et de tout son peuple, de laisser un prêtre pour les instruire; il me témoigna un grand repentir de son crime, qu'il n'avait commis, disait-il, qu'à regret et pour obéir au roi.

» Pendant notre séjour à Futuna, le roi Sam-Kélétony fut baptisé avec sa femme et sa petite fille. Toute la population ayant demandé avec larmes qu'on lui accordât la même faveur, nous nous mîmes aussitôt en devoir d'achever leur instruction, avec l'aide des catéchistes d'Ouvéa; et après dix jours de préparation, Monseigneur donna le baptême et la confirmation à cent quatorze insulaires. La messe fut célébrée dans la maison de ces rois à qui l'on servait naguère, pour déjeuner, jusqu'à quatorze hommes rôtis; elle avait bien besoin d'être purifiée par l'immolation du Dieu qui est venu abolir les sacrifices humains... »

Lettre du P. Joseph Luxy au P. Convert, Mariste.

Wallis, 8 novembre 1842.

» Depuis bien longtemps j'attends de vos nouvelles, mais toujours en vain. Souvent je me dis à moi-même : « Le P. Convert viendra, » et je suis toujours trompé. Que sont devenus ces fervents amis qui, tant de

fois, lorsque j'étais en France, me disaient : « Nous nous reverrons sous peu... ? » Ce peu dure beaucoup. Que craignent-ils ? est-ce le voyage de la mer ? si l'on y est un peu malade, on se porte mieux après. Ont-ils peur d'être tués et mangés ? ils ne seraient pas les premiers : mais être tué, c'est peu de chose : mangé, c'est moins encore : et d'ailleurs, ne serait-ce pas tant mieux pour eux ? ils partageraient la récompense de notre bon P. Chanel. Pour moi, je ne dois pas vous le cacher, au moment de la persécution, quand l'ordre était donné de nous faire mourir, j'aurais voulu que cet ordre s'accomplît pour moi comme pour le P. Chanel ; avec lui, maintenant, je jouirais de la présence de Dieu.

» Aujourd'hui encore, si quelques-uns de mes compatriotes veulent venir me remplacer à Ouvéa, j'irai avec plaisir dans une autre île aussi dangereuse que celle où nous avons eu le bonheur de faire adorer notre grand Dieu. Avant notre arrivée, Wallis, au dire de tout le monde, était celle de toutes les îles voisines qui offrait le plus de périls. On peut en citer de bien tristes preuves. Un jour, les insulaires massacrèrent un capitaine et tout son équipage, composé de trente à trente-deux personnes ; le navire fut pillé et coulé à fond, pour ne laisser aucune trace du crime. Un autre jour, ils égorgèrent douze à quinze matelots d'une goëlette qui avait essayé de débarquer ; et combien d'atrocités semblables ces insulaires n'ont-ils pas encore commises !

» Voyez quelle heureuse révolution s'est faite ! Wallis est à présent un séjour aussi édifiant que fréquenté. Ses habitants ont abandonné leurs vieilles habitudes. Ils ne violent plus, ils ne volent plus, ils sont doux et affables, et en ce moment même six navires sont à l'ancre tout près de cette côte jadis inhospitalière. Il est consolant pour nous d'entendre ces bons sauvages nous attribuer ce changement qui les étonne comme nous. Vous pouvez juger de l'attachement qu'ils ont pour nos Pères par celui qu'ils me témoignent, à moi qui ne suis qu'un misérable Frère et qui ne cesse de les gronder. Dernièrement, je leur annonçai que j'allais partir, que l'*Epicopo*, notre grand chef à nous, avait envoyé son navire exprès pour m'emmener, qu'il me voulait près de lui. Ils en furent tous désolés. Depuis lors ils se tiennent toujours auprès de moi et me pressent de mille questions. « Qui nous guérira quand nous serons malades ? qui pansera nos plaies ? me disaient-ils l'autre jour. — Ce sera le Frère qui viendra me remplacer. — Oh ! mais il ne sera pas si bon que toi. — Il sera bien meilleur, et puis il n'aura pas beaucoup de peine à l'être, puisque je suis

toujours
pour

» L
qui e
forme
prêt p
rivage
navire
faut to
et de

»
chargé
des co
aussi d
qui so
mon ré

toujours à vous gronder. — Ta colère est pour rire, mais lui ce sera pour tout de bon. »

» Le roi lui-même, ayant su que j'étais allé hier à bord de la goëlette qui est mouillée à une lieue et demie de notre habitation, est venu s'informer si j'avais emporté mes malles; et quand il a su que tout était prêt pour mon départ, il a donné ordre de l'avertir de mon retour au rivage, son intention étant de me lier et de me cacher jusqu'à ce que le navire ait levé l'ancre. Je suis depuis longtemps dans son île, donc il me faut toujours y demeurer; voilà comment raisonne le cœur de ce bon roi et de ses sujets.

» Mes occupations sont toujours à peu près les mêmes. Je suis chargé de la sacristie de neuf églises ou chapelles; je continue à faire des confessionnaux, des tables de communion, des tabernacles; je façonne aussi des robes, des chemises et autres vêtements pour nos insulaires, qui sont comme nous les enfants de Jésus et de Marie. Priez pour moi, mon révérend Père, et ne m'oubliez pas au *Memento* de la messe. »

Le sol brûlant de l'Afrique, non moins que les autres portions du globe, est sillonné aussi par nos missionnaires catholiques. De nombreuses chrétientés, des missions importantes fleurissent dans ces contrées, et l'Eglise y recueille des fruits plus ou moins abondants. Telles sont les missions des deux Guinées, de Madagascar, celles des PP. Dominicains au Cap de Bonne-Espérance, des PP. Capucins à Tunis, des Mineurs réformés à Tripoli de Barbarie dans la Haute-Egypte, des Lazaristes à Alexandrie, dans l'Abyssinie et le Sennaar, etc. Toutefois, un intérêt plus vif semble être attaché aux progrès de notre foi dans cette partie de l'Afrique, dite *Algérie*, que la valeur de nos armes a rendue française. On aime à suivre sur ce sol conquis la marche de la civilisation avec celle du christianisme renaissant sur ces mêmes plages où jadis il fut si florissant. Nous allons donc porter de préférence nos regards sur la *Mission de l'Algérie*, et recueillir avec un pieux respect quelques-unes des paroles brûlantes de charité du pieux prélat que la Providence a placé le premier sur le siège d'Alger, et qui, après avoir tout ranimé sur cette terre si longtemps inféconde, est allé, dans les prières et les austérités du cloître, attirer sur elle de nouvelles bénédictions.

MAX... DE M***.

Lettre

» D
pour a
sacrée
quelqu
de pré
plus m
» De
à la pre
nécessai
larmes,
numéro
pressée
M. Fati

(1) « M
dessus. (A

CHAPITRE SIXIÈME

MISSIONS D'AFRIQUE

I

La chrétienté de l'Algérie.

Lettre de Mgr l'évêque d'Alger au conseil central de l'Œuvre de la
Propagation de la foi, à Lyon.

« Alger, 17 août 1839.

» Depuis quinze jours, je cherche inutilement un moment favorable pour accomplir une promesse devenue pour moi doublement chère et sacrée ; je ne le trouve pas, et force m'est de vous écrire ce matin, quelques heures à peine avant le départ du courrier, et parmi toutes sortes de préoccupations d'un ministère qui, de jour en jour, dévore de plus en plus ma vie.

» Donc vous excuserez, et, si vous croyez devoir joindre cette lettre à la première, vos pieux lecteurs excuseront avec vous tout ce qu'aura nécessairement d'incomplet ce rapport précipité. Je n'ai pu retenir mes larmes, et mon cœur battait avec violence, quand, à la réception du dernier numéro des Annales, j'ai reconnu ma lettre de Bone, à peu près aussi pressée que celle-ci, jointe aux admirables lettres du saint et bienheureux M. Petit : *Amodo requiescit à laboribus suis* (1). Quelle œuvre que la

(1) « Maintenant il se repose de ses travaux. » — Voir ces lettres de M. Petit, ci-dessus. (*Missions d'Amérique.*)

vôtre ! laissez-moi mieux dire, quelle œuvre que la nôtre ? Quelle union ! Peut-être, à quelques égards, est-elle plus touchante que celle des premières églises, moins éloignées des unes des autres que nous le sommes en ces derniers temps... Oh ! si nous rappelions leur ferveur ! Mais voici.

» A peine étais-je arrivé, le 1^{er} mai, à Alger, qu'il fallut célébrer au milieu des flots d'une population peu accoutumée encore à ces pompes sacrées, la fête de l'apôtre saint Philippe, patron du nouveau diocèse et du roi des Français. Puis vinrent les beaux jours de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, et déjà de nouveaux voyages nous réclament. Toutefois, grâce au pieux empressement (je sens toute la force de ces expressions et je dois les répéter), grâce au pieux empressement de toutes les autorités, la fête de saint Philippe produisit, dans toute la ville d'Alger, une impression remarquable et qui subsiste encore ; nous-mêmes nous nous en entretenons souvent, et toujours avec une nouvelle émotion. Ne me demandez pas des détails, ma première lettre n'en contenait presque point, et aujourd'hui moins qu'alors j'oserais essayer de vous en donner ; je ne finirais pas.... Avec le gracieux mois de mai, nous ouvrimus, dans des transports de joie, les exercices bien autrement gracieux du mois bien-aimé de Marie. Deux jours après, et dans des transports nouveaux partagés par toute la population, par l'armée surtout, je bénissais, ainsi que je vous l'avais annoncé, la mosquée extérieure de la casbah, que je dédiai à la sainte Croix, dont elle porte le glorieux nom. A la casbah, sur sa mosquée, là où il y a neuf ans à peine brillait le cruel Croissant, la Croix brille à son tour ; mais quelle différence de clarté, ô mon Dieu !... Nous arrivions sur les plus hauts degrés de l'étrange rue qui monte à la casbah ; nous comptions dans notre cortège un vieux et saint religieux, le P. Gervais, qui depuis quarante années, chargé de visiter et de consoler les esclaves chrétiens, n'a cessé d'édifier la population musulmane elle-même (1). Au moment où il aperçut la nouvelle croix, il chancela, ses forces l'abandonnèrent ; il était si attendri, qu'il en eût pu mourir : c'est que sur cette même place s'élevait autrefois un figuier, aux branches duquel on suspendait les têtes des chrétiens condamnés au dernier supplice. Cet affreux spectacle avait souvent désolé le cœur du bon religieux ; on raconte qu'une nuit il courut les plus grands périls en venant arracher, aux jeux impies et barbares des janissaires, un nombre considérable de têtes qu'ils y avaient appendues ; il voulait leur donner, au péril de sa

(1) Il m'a remis un crucifix donné et indulgencié par Benoît XIV, le 21 novembre 1750, pour recueillir les derniers soupirs de ces pauvres chrétiens.

prop
dit
croix
et q
serai
soit
aura
fête d
régul
celle
a cinq
d'une
»
jeune
rangs
de joir
prodig
soldat
tenant
sein d
dans l
» M
Alger,
la Fête
grand
prépari
l'octave
imposs
profond
sur les
envoyé
homme
sur le p
fanfares
de larm
qui a p
extrême
et par p

propre vie, les derniers honneurs de la sépulture chrétienne. Qui lui eût dit alors que de ce même figuier un évêque d'Alger ferait faire deux croix, en mémoire de la bénédiction et de la consécration de la mosquée; et que sur ce pavé le premier diacre de la nouvelle église d'Afrique serait ordonné? ce que je fis la veille de la Trinité, et en attendant qu'il soit ordonné prêtre sur les ruines sacrées d'Hippone. Cette cérémonie aura lieu, du moins je l'espère, le 28 de ce mois, le jour même de la fête de saint Augustin. Depuis ce moment, un commencement de service régulier a été établi à Sainte-Croix d'Alger; j'y veux déposer une parcelle de la vraie Croix, tombée entre les mains des pirates algériens. Il y a cinquante-cinq ans, et retrouvée par moi, avec une très-belle madone, d'une manière extrêmement touchante.

» Après la prise de Gigelly, j'ai célébré à la casbah un service pour le jeune et brave commandant Horain, blessé en combattant aux premiers rangs, et mort peu de jours après à Bougie, en héros chrétien. Il a comblé de joie l'excellent missionnaire de Bougie, qui, malade lui-même, lui prodiguait les plus tendres soins. Son admirable exemple fit sur les soldats blessés avec lui une telle impression, que deux d'entre eux, appartenant à la légion étrangère, protestants, demandèrent à rentrer dans le sein de l'Eglise, abjurèrent courageusement leurs erreurs, et moururent dans les plus vifs sentiments de foi, de résignation et de piété.

» Malgré moi, je vous donne des détails. Avant de quitter de nouveau Alger, j'eus le bonheur de faire faire la première communion le jour de la Fête-Dieu, et trois jours après de donner la confirmation à un très-grand nombre d'enfants, préparés, autant que possible, comme nous les préparions à Saint-Sulpice de délicieuse mémoire. Le dimanche dans l'octave, nous fîmes, pour la première fois, une procession dont il serait impossible de donner une exacte idée, tant elle fut remarquable, tant fut profonde et sainte l'impression qu'elle fit aussi bien sur les indigènes que sur les Européens, charmés de cette image de la patrie. Le roi m'avait envoyé tout exprès un dais magnifique; douze des principaux habitants, hommes pleins de foi, en portaient les cordons et les bâtons; toute la troupe, sur le passage du Saint-Sacrement, était tombé à genoux; de guerrières fanfares se mêlaient à nos sacrés cantiques... Mes yeux s'emplissent encore de larmes. J'ai eu la bienheureuse certitude que la population indigène qui a pu assister à cette cérémonie, si étrange pour elle, en a été extrêmement touchée et nullement offensée; bien au contraire. Toutefois, et par prudence, la procession ne se déploya que sur la nouvelle place

de l'évêché, de telle sorte qu'elle ne put réveiller aucune susceptibilité. En France, presque par toutes nos villes, à Bordeaux, par exemple, rien n'est beau comme le solennel déploiement des processions qui, chaque année, se font à cette époque avec un magnifique appareil. Ici, ce nous semblait du moins, c'était la plus belle chose encore, que le Saint-Sacrement planant en quelque façon du haut du reposoir parmi les fleurs et l'encens, au milieu du plus profond recueillement, sur la ville des pirates.

» Une des personnes qui furent les plus frappées de ce triomphe pacifique de la religion, et sur le front de laquelle j'ai pu répandre plus tard les eaux de la grâce, présentait elle-même à l'observateur un sujet singulièrement touchant de graves réflexions; je veux parler d'Alcha, aujourd'hui Marie-Antoinette, car elle ne peut plus supporter d'autre nom. Cette dame, femme du bey de Constantine, dont tous les journaux ont parlé il y a quatre mois bientôt, grâce à ma médiation, et par la généreuse entremise du gouverneur de Constantine, avait échappé aux plus pressants périls; elle était rendue à elle-même. J'ai pu consciencieusement étudier, éprouver ses plus intimes dispositions. Or, je n'ai pas d'expressions pour dire ce que les commencements de la foi et la première aurore de l'Evangile ont produit sur cette âme toute neuve et complètement changée; ainsi plus de goût pour des parures, naguère son unique consolation; ainsi travail manuel, assidu, continu; ainsi paix profonde, douce et inaltérable joie. « A présent, me disait-elle en souriant il y a peu de jours, je suis comme l'anneau que vous portez à votre doigt; il ne vous quitte jamais, vous le tournez sans cesse à votre gré, du côté où vous le laissez il demeure: c'est moi entre les mains de Dieu. » Elle m'avait vu entrer à Constantine, le jour de mon arrivée, avec le général Gilbois, à la tête de sa colonne d'expédition; à peu près captive alors et recherchée par les espions d'Achmet, qui cherchaient à la surprendre et à l'enlever, la vue d'un évêque fit sur elle une impression subite et extraordinaire; sur-le-champ elle me fit écrire pour me demander de la sauver; trois semaines après, elle attachait ses yeux avides sur le beau tableau de la rédemption des captifs dans la régence d'Alger, dont M. le ministre de la guerre a orné l'évêché; et prenant avec vivacité une croix que je lui montrai, en lui faisant remarquer qu'elle brillait sur le froc des religieux de la Merci comme sur le cœur de l'évêque, elle la suspendait à son cou, la couvrait de ses embrassements, répétant avec un inexprimable attendrissement: « Sers-moi de père, je serai ta fille; je suis chrétienne. » Et, dans le vrai, on la croit née à Gênes, tombée en captivité à l'âge de cinq ou six mois,

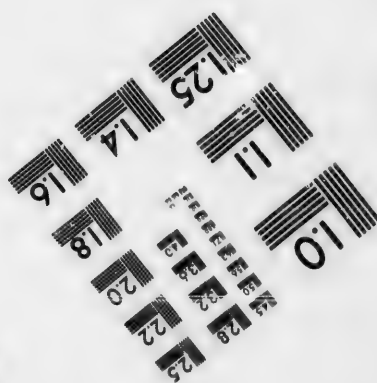
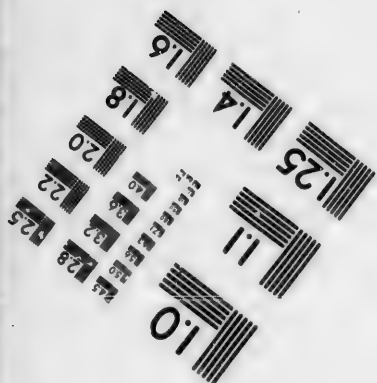
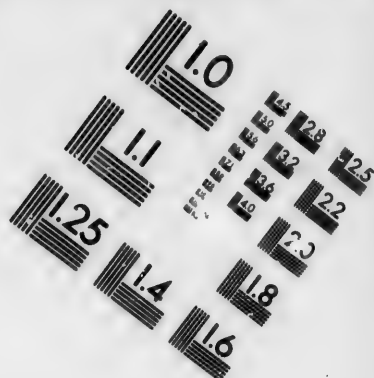
vend
celui
dredi
méri
tu m
arrac
jugen
jour,
voula
voulai
Provi
» F
après,
m'acc
quinze
nos six
mangie
enfin
je ren
mêmes
» Un
firmati
d'une f
diction
de saint
ainsi q
assurés
mer; u
une aut
Mers-Er
ce que l
vais, gr
le mois d
nouvelle
montra l
joie il y
et de ses
pour lui.

vendue à Smyrne, à Alexandrie, à Tunis. Donnée à Achmet-Bey par Ben-Aïssa, celui-ci la regardait si bien comme une chrétienne, que l'ayant un vendredi presque égorgée (elle avait reçu cinq coups de yatagan), « Tu ne mérites pas, lui dit-il, de mourir le saint jour de la prière des musulmans ; tu mourras demain samedi. » C'était encore un samedi qu'elle avait été arrachée à une autre mort. Elle a environ dix-neuf ans ; elle est d'un jugement et d'une candeur qui étonnent après une vie pareille. Quelque jour, je vous adresserai à son sujet de très-intéressants détails ; je ne voulais pas vous en parler encore, mais je n'ai pu résister ; et puis je voulais faire connaître une partie de la vérité au sujet de ce coup de Providence si étrangement travesti par les feuilles publiques.

» Parti pour Oran le 6 juin, à bord du *Tartare*, j'y arrivai deux jours après, et je fus reçu de manière à me couvrir de confusion ; tous à l'environ m'accablaient des témoignages de leur joie et de leur amour. J'ai passé quinze jours dans la province, en courses et en visites continuelles parmi nos six mille chrétiens, sous la tente des chefs arabes avec lesquels nous mangions à la façon du désert, sur la mer, à Arzew, à Mostaganem, enfin partout, bénissant Dieu du plus profond de mon cœur de ce que je rencontrais d'excellentes dispositions de la part des indigènes eux-mêmes.

» Une première communion assez nombreuse, accompagnée de la confirmation, plusieurs baptêmes, entre autres celui de tous les enfants d'une famille juive d'Alger, dont deux capables d'instruction ; la bénédiction d'une mosquée, dédiée le 24 juin, à Mostaganem, en l'honneur de saint Jean-Baptiste ; un établissement de Sœurs, préparé à Oran même, ainsi qu'une société de charité ; les secours religieux définitivement assurés à nos braves soldats, dont pas un seul ne meurt sans les réclamer ; une vieille chapelle en ruines bientôt restaurée à Mers-el-Kébir ; une autre projetée à deux lieux d'Oran, sur les bords du lac salé des Mers-Erguin ; les camps, les cimetières bénits, etc. : voilà, en abrégé, ce que Dieu m'a donné de faire durant quinze jours si vite enfuis. Je vais, grâce à vous, envoyer un vicaire de plus à Oran, où déjà, depuis le mois d'avril, le gouvernement en reconnaît un ; il desservira les deux nouvelles chapelles.... Sur le sommet du fort de Mers-el-Kébir, on me montre la tombe du commandant supérieur de marine, qui mourut de joie il y a quelques années, le jour même de la prise instantanée du fort et de ses formidables dépendances ; le lendemain, je célébrai la messe pour lui.





**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

28
25
22
20
18

10
01

» A Mostaganem, j'ai reçu un accueil extraordinaire de la part de tous, des cavaliers qui faisaient la *fantasia*, aussi bien que de la tribu qui nous improvisait un divan de paille nouvelle, et des Turcs qui me faisaient bénir, au bruit du canon, un feu de Saint-Jean préparé par eux. L'onkel même d'Abd-el-Kader se joignit à cet élan général, ainsi que le muphti, homme de beaucoup d'esprit, à qui je donnai à traduire une lettre fort expressive, que je venais de recevoir des principaux habitants de Constantine, le hakem et son vénérable père. En retour, j'ai promis d'envoyer dans cette ville un prêtre instituteur, d'orner la jolie petite mosquée qu'on m'a préparée et donnée pour église, les indigènes aidant.... Avec vous encore c'est possible, *tout sera possible*.... Deux baptêmes et une quête abondante pour les pauvres, chrétiens ou musulmans, consacreront avec les prières de l'Eglise ce nouveau sanctuaire. A ce propos, je veux vous faire fabriquer par les indigènes eux-mêmes une lampe en bronze, composée de débris de lampes musulmanes des cinq mosquées converties tout à l'heure en églises chrétiennes, tribut de gratitude et de piété filiale envers le glorieux saint Exupère; elle représentera, par sa douce lumière auprès de ces restes sacrés, ce qui brûle au fond de nos âmes justement reconnaissantes.

» Les moments se pressent; le courrier va partir bientôt, je me hâte, sauf à revenir sur le voyage d'Oran. Si ce n'était pas vous fatiguer, je vous enverrais des lettres que je reçois des Arabes avec lesquels je suis en relation continuelle, et d'autres encore. Le scheik El-Arab, ou *le serpent du désert*, m'a envoyé des présents, et après m'avoir prié de venir avec deux mille cavaliers d'escorte, passer quelques jours auprès de lui, il demande avec instance maintenant un prêtre et *mes enfants les médecins*, « je veux dire par là les Sœurs qui pratiquent la médecine. » (Textuellement traduit.)

» A Constantine, les indigènes fondent, sous les auspices de saint Joseph, un hospice civil que desserviront les Sœurs. Des prières universelles ont été faites dans les mosquées et l'intérieur des familles, pour demander à Dieu la conservation des jours précieux d'une excellente Sœur malade. Ils se sont adressés à moi pour l'achat des lits, des draps, etc.; j'ai dû m'associer à la fondation, et je l'irai bénir dès que je pourrai recommencer mes voyages, dont il plaise à Dieu de féconder les suites comme il en a agréé les prémices!...

» Ici, j'ai fait faire la première communion à cent vingt soldats, par divisions de vingt-cinq ou trente, publiquement, à notre église de Saint-

Philippe, mais sans aucune affectation et avec une admirable piété. Une fois quinze, une autre fois vingt-cinq, vinrent me demander le saint scapulaire. Je prépare une trentaine de condamnés militaires tout à fait dignes d'intérêt. Ce n'est pas sur le front seul de Marie-Antoinette que l'eau sainte a coulé depuis ma dernière lettre ; je regrette de ne pouvoir m'exprimer autrement.... Que serait-ce, si nous pouvions dire ce que partout, au chevet des mourants, dans les villes mêmes et les campagnes, la mort nous a donné à recueillir ?

» Le 5 juillet, pour célébrer l'anniversaire de la conquête, une loterie de charité fut tirée dans la cour de l'évêché, et produisit environ quatre mille francs, avec lesquels l'association des Dames de charité fonde en ce moment une maison de pauvres orphelines, dans un local gratuitement offert par l'administration des domaines. J'ai béni la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph ; je me dispose à bénir encore une mosquée qui servait de magasin depuis quelques années. Les musulmans aiment mieux voir leurs temples convertis en églises, que changés en magasins ou destinés à des emplois profanes. J'ai envoyé un prêtre à la Calle ; avec des briques et des planches que lui envoie son charitable confrère de Bone, il essaie de rebâtir son église, dont les ruines vont être relevées ; vous savez par qui en grande partie. A Delhy-Ibrahim, une nouvelle église va être construite, en attendant qu'en puisse travailler à celle de Bouffarick, où nous avons transformé notre espèce de chapelle en ambulance. A Oran, il y a à peine une chapelle ouverte en partie et sans ornements ni vases sacrés ; nous allons y pourvoir. Nous voudrions, indépendamment de l'établissement nouveau des Sœurs pour les malades et les jeunes filles, y appeler des Frères.

» Touché de notre misère et des dispositions qui éclatent autour de nous, le gouvernement a augmenté mon traitement de trois mille francs, et m'a donné six prêtres de plus. L'Association de la Propagation de la foi fait le reste ; à elle nous devons les premiers fondements d'un petit séminaire ; à elle la première église de Philippeville, à qui je donne au si un curé. En dix mois, quatorze cents habitants y sont accourus ; c'est une étonnante chose à tous égards.... Mais ma plume, qui se presse de plus en plus, qui court pour ainsi dire au hasard, qui est impatiente de tout répandre dans votre cœur et dans celui de vos bien-aimés associés, ma plume est prête à tomber de ma main trop fatiguée, et que je ne peux refuser à un ministère fort grave et fort touchant, pour lequel on la réclame avec des instances irrésistibles. J'espère pouvoir partir le 22 pour

Bougie, Gigelly, Philippeville, Bone, la Calle, Constantine. En trois semaines, je peux faire cette course.

» Le 25, je célébrerai, non loin de son tombeau, la fête de saint Louis et l'anniversaire de la fondation de l'évêché d'Alger (l'ordonnance fut signée ce jour-là). Le 28, je poserai et bénirai la première pierre du monument que tous les évêques de France font élever par moi, leur indigne frère, à la mémoire fraternelle d'Augustin. Leurs admirables lettres seront enfermées dans cette première pierre; une plaque de marbre gardera leurs noms bénis, et les transmettra à la postérité attendrie. Elevé sur le sépulcre de l'illustre pontife, construit avec les débris même de sa chère Hippone, ce monument réjouira les Arabes eux-mêmes, qui ont conservé une sorte de tradition fort singulière. En même temps, non sur de riches tapis ou de superbes parvis, mais sur le gazon et les ruines saintes, j'ordonnerai mon premier prêtre, le premier prêtre de l'Eglise d'Afrique; je poserai ma première pierre vivante.

» A Constantine, à la casbah et sur les restes prodigieux d'un temple de Sérapis, j'ai trouvé une église chrétienne encore à moitié debout.

» Mille pardons, messieurs; à chaque instant je veux finir, et je me surprends recommençant cette interminable lettre, que je ne puis relire, que vous ne pourriez peut-être pas lire vous-mêmes.

» Pourtant il faut vous quitter. Nous remercions encore, unissant nos prières à nos actions de grâces et nos vœux à tous ceux des enfants de la foi dispersés par toute la terre, vous suppliant d'avoir de plus en plus pitié de nous et de croire à notre profonde vénération, à notre tendre et fraternelle affection, à tout ce que nous inspire pour vous le cœur de Celui en qui nous vous donnons le baiser de paix. »

La cérémonie annoncée par Mgr Dupuch a eu lieu le 28 août à Bone. Voici, d'après une autre lettre du respectable prélat, le récit de cette solennité, qui donnera sans doute une belle page de plus aux annales nouvelles de l'Eglise d'Afrique.

II

Bénédiction du monument de saint Augustin
à Hippone (28 août 1839).

Extrait d'une lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, à MM. les membres
du conseil central de Lyon.

Alger, 12 octobre 1839.

» Parti le 23 d'Alger sur le *Cocyte*, avec un de mes premiers compagnons de France, d'Italie et d'Afrique, j'eus la consolation de revoir, le 24 au matin, et durant quelques instants, notre intéressante petite chrétienté de Bougie, un peu moins dépourvue déjà d'ornements et de vases sacrés, et tout attendrie des promesses que vous nous aviez donné le droit de lui faire. Ma première lettre, insérée dans vos *Annales*, y avait produit un effet extraordinaire, et mes promesses étaient comprises de tous les cœurs. Au nom de tous, l'excellent colonel Bedeau m'en remerciait avec effusion, et recevait en retour les plus tendres, les plus vives protestations que puisse faire un évêque à ceux dont Dieu lui a donné les âmes, un évêque qui, suivant la gracieuse expression de l'illustre cardinal de Cheverus, doit être tout à la fois père, mère, bien plus, Jésus-Christ lui-même ! Dans mes courses, j'aime à me revêtir d'un des plus précieux ornements de cet admirable évêque, qui fut si bien pour moi père et mère !

» Quelques heures plus tard, dans la nuit du 24 au 25, nous étions à Gigelly, l'ancienne colonie romaine (*colonia Igilgili*), dont l'épée de nos soldats avait à peine pris possession, qu'il me tardait déjà d'y planter, à côté de leur drapeau, l'étendard sacré de la Croix ; si longtemps il en avait ombragé les antiques remparts, et depuis tant de siècles il en avait été proscrit !

» Vers les premiers feux du jour, et par une des plus magiques matinées de notre Afrique, je me préparais à descendre sur cette rive encore inconnue, où je comptais célébrer les saints mystères sur des ruines romaines qui semblent toujours la défendre, sous le feuillage épais de quelques-uns des oliviers qui apparaissent çà et là, comme de

verts bouquets, sur de riches collines dépourvues de leurs moissons, quand on vint m'avertir que tout était prêt... Je fus étrangement surpris ; le bruit de notre arrivée s'était aussitôt répandu ; durant la nuit, les soldats du génie avaient construit à la hâte un autel guerrier ; toute la garnison était sous les armes, le général de Dampierre (inspecteur de cette division) à leur tête, les indigènes à l'entour. D'abord au chant des oiseaux, bientôt au bruit du canon, j'offris, avec un attendrissement inexprimable, le divin sacrifice du salut du monde. C'était le jour anniversaire de la mort de saint Louis sur cette même côte d'Afrique ; à pareil jour, il y a un an, et au berceau de son petit-fils, le roi signait l'ordonnance qui nommait le premier évêque d'Alger.

» Nous priâmes pour la France, pour l'Eglise catholique, pour vous, bien-aimés et charitables bienfaiteurs.

• Immédiatement après la messe, et toujours accompagné du général, je visitai toutes les ambulances, hélas ! encore fort multipliées, où nous répandîmes avec bonheur quelques-unes de ces consolations célestes qui accompagnent partout et toujours les pas de la religion.

» Peu d'instants après, nous levions l'ancre, et glissions de nouveau le long de la délicieuse baie de Gigelly, sur cette mer devenue presque notre élément. Le 26, je revoyais Sora, Philippeville, où se pressent les prodiges. Il y a un an, le maréchal Vallée poussait son cheval au milieu des ruines entassées de Russicada ; aujourd'hui quinze cents colons y sont établis. J'y ai envoyé un prêtre et ai loué une espèce de magasin en bois, avec un réduit en planches qui sert de presbytère, le tout pour la somme énorme de cent trente francs par mois. Trois jours après, j'y devais tracer, sous de vieux figiers, presque en face de l'ancien théâtre, dont les arcades sont encore debout, le plan d'une église qui me coûtera de sept à huit mille francs, et qu'on s'est engagé à construire dans trois mois. Plus tard, le gouvernement y fera élever un monument plus convenable, et alors ma pauvre église deviendra une école ou une maison de Sœurs ; je dis *ma pauvre église*, je devrais plutôt dire *la vôtre*.

» Enfin, le 27 au matin (suivant les probabilités ordinaires, j'aurais déjà dû être reparti, mais la Providence nous conduisait), nous saluâmes Bone et ses rochers pittoresques et son gracieux trésor, Hippone et ses ruines sur les flancs d'une colline dont il est impossible de retracer les charmes. J'ai écrit à la hâte, hélas ! comme toujours, une description fort détaillée et d'une parfaite exactitude du voyage de Bone à Hippone,

du pont romain de la Bonjuna, des ruines saintes elles-mêmes ; si elle peut être agréable à vos pieux lecteurs , je la joindrai au croquis du monument de saint Augustin , et à la précieuse mosaïque que j'envoie au tombeau de saint Exupère.

» Au moment où nous jetons l'ancre joyeusement , un vaisseau arrivait de Malte , chargé d'une multitude de pèlerins musulmans qui venaient de la Mecque , et dont les burnous éclatants de blancheur couvraient au loin les barques légères qui voguaient autour de la nôtre sur les flots paisibles. Ils me reconnurent , et aussitôt me firent demander la permission de venir m'offrir leurs hommages et leurs vœux.

» Les habitants de Bone nous réservaient leur accueil ordinaire , celui d'une véritable famille. Aussi bien c'était le lendemain la fête de saint Augustin , nous en venions célébrer les premières joies avec eux ; nous devions bénir , poser la première pierre d'un monument bien touchant , celui que tous les évêques de France , réunis à leur nouveau frère d'Afrique , élèvent en ce moment même , en 1839 , à la mémoire de l'illustre évêque d'Hippone. La confusion me saisit quand il me vint sous la plume un nom que je n'ose pas même prononcer dans un épanchement d'amitié ; pourquoi ne suis-je point son vrai , son véritable successeur ? O mon Dieu ! ayez pitié de moi !

» Il fallait déjà nous arracher à leurs premiers embrassements et gravir la colline d'Hippone ; nous devions repartir le 28 , à huit heures précises ; cent malades , que nous devions embarquer à Philippeville , nous attendaient ! Et rien n'était prêt parmi les ruines étonnées de notre empressement , de nos cris , de nos larmes de joie , du cliquetis des pioches. Et le lendemain ! oh ! quel jour , messieurs ! car Dieu y était. Au lieu de repartir à huit heures du matin , nous pûmes rester jusqu'au soir ; nos frères , nos enfants l'avaient obtenu par leurs ferventes prières , au moment de la bénédiction préparatoire , le soir , après les premières vêpres.

» Je croyais que , seul avec deux ou trois pauvres prêtres et quelques ouvriers , je ferais humblement cet acte prodigieux ; mais non : dès cinq heures du matin , vous eussiez rencontré , le long de la grève , sur le vieux pont romain , dans les mille sentiers de myrtes , de jujubiers et d'oliviers qui parcourent en tous sens les immenses ruines , une foule de pèlerins empressés , en habits de fête , le bonheur peint sur le visage. A leur tête marchaient les troupes d'élite avec leur musique guerrière ; puis , le général , l'excellent général Guingret avec son état-major , le

sous-directeur de l'intérieur, le maire de Bone, le procureur du roi, le président du tribunal, le commandant supérieur du port, les principaux officiers de marine, la cavalerie, etc., etc. A six heures précises, j'arrivais, entièrement ému; un autel était déjà dressé au-dessus des magnifiques citernes de l'hôpital de Saint-Augustin, dans la plus admirable position, et sur le terrain même où va s'élever le monument filial et fraternel. Comme par enchantement les broussailles avaient disparu, des fleurs avaient été cueillies. Au milieu de cet appareil si extraordinaire à cette heure, en ces lieux, de pauvres Sœurs de Charité achevaient de parer l'autel sur lequel je célébrai immédiatement, en habits pontificaux et avec la pompe la plus solennelle, le sacrifice qu'Augustin, à cette même place, y avait, il y a quatorze cent onze ans, célébré pour la dernière fois. Et depuis ces quatorze siècles que s'était-il passé!

» C'étaient la même colline, la même mer, les mêmes échos. Ce jour, ce même jour, on entendait là-bas, au delà du pont, les cris des barbares, les gémissements, les sanglots du peuple d'Augustin; aujourd'hui des fanfares guerrières, le hennissement des chevaux des chrétiens vainqueurs, les acclamations d'un peuple nouveau. Et pendant cette messe, à laquelle s'unissaient tous les évêques, mes frères de France, quelles prières! Les Sœurs y communieraient; les Arabes eux-mêmes, accourus, étaient agenouillés et priaient. J'essayai de parler; ma mitre étincelait des feux déjà ardents du soleil qui montait à l'horizon, au-dessus des flots; j'appuyai mon bâton pastoral sur le gazon, sur des pierres où peut-être.... Ne me demandez pas ce que j'éprouvai, ce que je dis, ce qui nous transportait tous, quels vœux nous formâmes, quels serments nous renouvelâmes, je ne pourrais pas vous le dire, oh! non, mille fois!

» Puis, aux accords d'une musique triomphale, je descendis quelques pas, toujours revêtu de mes plus riches ornements; et, accompagné de ce cortège étrange, je bénis la première pierre, déjà façonnée il y a peut-être deux mille ans et plus; je la scellai; après moi mes heureux prêtres, le général, le sous-directeur, le maire l'affermirent avec transport sur sa base sanctifiée.

» Je bénis solennellement cette multitude qui était tombée à genoux, et Bone et l'Afrique et la France; et une dernière fois les trompettes et les clairons saluèrent cette matinée, aurore de tant de saints et beaux jours; car vraiment le doigt de Dieu était là.

» Le reste du jour nous le passâmes en prières, en actions de grâces,

en épanchements d'amitié, parmi les ruines, à l'église, si tant est que la chapelle de Bone puisse être ainsi appelée ; partout et toujours sous cette même impression inexprimable en aucune langue. A neuf heures, la première communion des enfants ; à trois heures, les vêpres et le panégyrique de saint Augustin par son indigne successeur. Je croyais rêver, mon émotion me suffoquait ; par intervalle, je croyais que le ciel s'ouvrait, il me semblait que des torrents de lumière, que de douces ardeurs en descendaient ; mon Dieu ! quels sentiments me font éprouver encore ces souvenirs !

» A huit heures du soir, le canon nous rappelait à bord ; le lendemain, nous embarquons nos malades ; j'embrassais en passant le curé de Constantine, qui me renouvela les merveilles de sa mission....

III

Situation religieuse d'Alger et de sa province.

Suite d'une lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, à MM. les membres du conseil central de Lyon.

Alger, 15 août 1840.

» Je reprends, hélas ! toujours à la nate, et avant mon départ pour l'Est, les fragments, si j'ose m'exprimer ainsi, de la dernière lettre que j'ai eu le bonheur de vous écrire ; j'ai voulu faire connaître peu à peu à vos innombrables lecteurs, nos frères bien-aimés dans la foi, dispersés partout sous le soleil, mon diocèse tout entier, et, le premier jour, la ville d'Alger en particulier. Peut-être cet essai intéressera-t-il !

» Trois portes s'ouvrent ; à gauche, c'est Bal-el-Oued (porte du ruisseau), et quelques pas plus loin le cimetière des consuls ; celui des captifs, un peu au-dessus ; la célèbre mosquée de Sidi-Abdêrman, de tous les pèlerinages des environs le plus fréquenté des dévots musulmans. Aussitôt qu'il nous sera possible de le faire, nous espérons y pouvoir dédier à Notre-Dame des Martyrs un sanctuaire non moins révérend de nos chrétiens ; car c'est là, à cette même porte de sanglante mémoire, que, durant plusieurs siècles, un nombre prodigieux de chrétiens captifs souffrirent et moururent pour la foi. Que de touchants récits nous lisions

à cet égard ces jours derniers dans de vieilles chroniques des religieux rédempteurs de la Merci, dans la vie de saint Vincent de Paul, etc... Ce fut en le couvrant de pièces d'or et d'argent qui devaient servir à sa rançon, qu'un illustre captif acheta ce cimetière, dans lequel reposent ces ossements bénis. préférant généreusement à sa liberté, à la terre de la patrie, le bonheur de faire désormais partager sa sépulture sanctifiée à ceux de ses frères qui mourraient dans l'esclavage.

» A droite, en sortant par la porte Bab-el-Oued et sur les bords même de la mer, sont assis les deux forts des Vingt-quatre-Heures, et le Fort-Neuf. Les immenses voûtes de ce dernier servirent longtemps de magasin ou de dépôt, pour les riches captures des corsaires; douze cents condamnés les habitent maintenant. Souvent nous y sommes descendus avec eux, jamais sans un saisissement inexprimable.... Quand pourrions-nous y exercer dans toute sa plénitude notre sublime ministère? ils le réclament à grands cris; les dispositions de plus en plus bienveillantes de l'autorité supérieure nous font espérer que ce sera bientôt. Depuis notre dernière lettre, les ordres donnés pour l'exécution immédiate des travaux de la cathédrale; la construction de deux chapelles dans les hôpitaux militaires de Constantine et de Philippeville; les premières démarches faites et favorablement accueillies pour celles des hôpitaux du Dey et de Mustapha; les dispositions prises pour l'installation des religieuses trinitaires à Oran; la bénédiction de l'église de Mustapha que nous ferons demain même, jour du Sacré-Cœur de Marie; le nombre croissant encore plus de certaines abjurations: ne sont-ce pas des motifs plus que suffisants pour justifier cette espérance? Un peu plus loin que le fort des Vingt-quatre-Heures, et en suivant le rivage, c'est l'hôpital du Dey, ainsi nommé de l'élégant pavillon de marbre et des jardins délicieux qui en faisaient l'habitation favorite du dey durant les ardeurs de l'été. Depuis quelque temps, on y a joint, sous le nom de *la Salpêtrière*, de curieuses voûtes dont une seule contient quatre cents lits. Dans les jours anciens, ces voûtes servaient de retraite aux barques, tartanes et autres bâtiments légers qui appartenaient au dey, et qu'on y traînait après la course aventureuse. Tout à fait au bord des flots et à l'abri d'une roche en saillie, s'offrent chaque semaine, une fois au moins, des sacrifices idolâtres, auxquels il n'est pas rare de voir assister, étrange confusion! des nègres, des juifs, des maures même, les femmes surtout; elles paraissent en être les prêtresses. A quelques centaines de pas, un immense cimetière suffit à peine à la moisson périodique de la

mort. La première fois que j'y allais prier, mes pieds impatients heurtèrent, sous le gazon, l'humble pierre qui recouvrait la fosse d'un petit enfant; bientôt mes yeux s'emplirent de pleurs; une mère chrétienne y avait fait écrire ces délicieuses paroles : *Sinite parvulos venire ad me* (1). Presqu'en face est le fort des Anglais; à gauche et au-dessus le consulat de France; bientôt enfin la pointe Pescade, avec son fort et ses vétérans. et dans le lointain Torre-Chica et Sidi-Ferruch.

» A gauche et à l'autre extrémité de la ville, c'est Bab-Azoun (2), avec ses créneaux et ses croix encore teintes de sang, son faubourg français, ses palmiers, ses fontaines, ses marchés; et plus loin, Mustapha avec ses gracieuses campagnes, les collines de Hussein-Dey, Kouba, la Maison carrée, le Fondouck, etc....

» Devant vous, au sommet, la casbah, dont la mosquée intérieure, la mosquée même du dey, nous a été promise et servira de chapelle au nouvel hôpital militaire; elle est d'une beauté remarquable. Non loin, et semblable (grâce pour l'expression, qui seule peut rendre notre idée), semblable à un colombier suspendu extérieurement, apparaît aux regards déconcertés, le singulier appartement du *coup d'éventail*. Au-dessus de la casbah, et foudroyant la ville, se dresse le château ou fort de l'Empereur (3).

» En s'éloignant toujours davantage, c'est Dely-Ibr. Nous consacrerons l'église peu après notre retour; nous l'avons dédiée à sainte Félicité et à sainte Perpétue. Puis à droite, Staouéli, Douéra et son magnifique hôpital; à droite encore, l'ancienne *Aquæ Calventi*. Devant vous encore, l'ancienne *Civitas Bidensis*. La province de Titteri. A Staouéli, l'année dernière, au mois de mai, j'eus la consolation de célébrer les saints mystères sous l'épais feuillage du figuier qui ombrageait il y a neuf ans de ces mêmes rameaux un jeune héros blessé mortellement quelques pas en avant (Amédée de Bourmont). Un humble et rustique autel avait été dressé à la hâte; une peau de panthère étendue sur le gazon servait de tapis et de trône épiscopal; j'y donnai la communion pour la première fois à un grand nombre de pauvres enfants dont les

(1) Laissez venir à moi les petits enfants. S. MARC. x. 14.

(2) Ce fut par cette porte que la ville d'Alger fut assiégée, il y a des siècles, par Azoun, prince de Mauritanie, dont elle a retenu le nom; d'autres croient qu'elle l'emprunta à l'architecte qui la bâtit.

(3) Il fut bâti par l'empereur Charles-Quint, lors de son débarquement.

cantiques en langue de la patrie se mêlaient à nos prières ardentes. Je leur donnai en même temps la confirmation. Que de souvenirs à la fois ! ils étaient rangés en couronne, autour de l'autel ; ils ne pouvaient se décider à rompre cette espèce de guirlande sacrée. Moi-même, je fus longtemps sans pouvoir m'arracher à cette scène touchante. Il y a deux mois, la bénédiction et la pose de la première pierre de l'église de Dely-Ibrahim me la rappelaient quelque peu.

» Dans les beaux jours, et à l'horizon embaumé des bosquets de Blida, vous apercevriez le téniah de Mouzaïa, ce col immortalisé par nos guerriers, par la triple croix qui y est restée incrustée, depuis des siècles, dans le roc vif, à pic, au-dessus des grottes merveilleusement conservées des ermites. Un jour, et sur la tombe de ces braves, et en face de la croix qui orne le front du roc, nous planterons un signe non moins durable de victoire et de salut, *spes unica* !

» Dans l'intérieur d'Alger, ne cherchez plus les bagnes anciens et trop tristement célèbres ; il n'en rest. plus de vestiges : trois chapelles en tempéraient l'horreur ; la principale était dédiée à saint Cyprien.... Là, où les janissaires capricieux faisaient et défaisaient en un même jour jusqu'à sept doys, nous assistions, il y a quelques soirs à peine, sous les mêmes portiques et au murmure des mêmes eaux, aux pacifiques triomphes des jeunes lauréats du collège. Tout auprès, l'hôpital Karatine déroule ses longues arcades ; il touche à sa fin.

» Parmi les nombreuses pièces d'artillerie qui garnissaient les batteries du môle et des forts voisins, l'une, et sans contredit la plus célèbre de toutes, orne dans ce moment la cour d'honneur des Invalides, c'est la pièce *consulaire* ; ce fut de son sein homicide que le P. Levacher s'élança vers les cieux. Nous avions eu la pensée de la demander au roi, pour en faire la première cloche de la cathédrale d'Alger ; peut-être n'est-ce pas encore un projet tout à fait abandonné.

» Une fois la construction de l'église de Dely-Ibrahim achevée, nous espérons pouvoir poser et bénir la première pierre de Saint-Ferdinand de Bouffarick. En attendant, depuis quinze jours, une ambulance en planches et assez vaste pour former une chapelle et un presbytère, nous a été donnée par le génie militaire. Durant les meurtrières chaleurs de l'été dernier, nous lui avons offert une chétive maison, louée à grande fraie et provisoirement destinée à servir d'église : nous y avons nous-même célébré la messe et baptisé ; nous crûmes que, devenue maison de charité, elle ne cesserait pas d'être une maison de Dieu. Une souscription

s'est ouverte cette semaine, et pour ainsi dire à la porte même de l'église de Mustapha-supérieur; elle a pour but de bâtir à Bouffarick, à côté de l'église, un modeste hôpital civil. Nous avons fait ce que vous auriez fait vous-mêmes, nous avons offert avec transport une somme aussi considérable que nous permettaient de l'offrir l'excès de nos charges et notre confiance en votre charité... Oh! que ne pouvons-nous faire tout ce qui nous passe par le cœur, quand, du haut de la ville des pirates et par un ciel de feu, nous attachons nos regards sur les moissons qui blanchissent à l'horizon sans bornes!

» A Douéra, non loin des sept palmiers, ainsi que parlerait l'Écriture, et de la fontaine qui coule sous leur ombrage, dans un champ où fut retrouvé cet hiver un candélaire antique en bronze, qui, malheureusement, nous échappa, nous avons essayé de jeter les fondements d'une église ou chapelle de Saint-Antoine: la guerre, la cruelle guerre est venue, des misères affreuses à soulager de toutes parts, nous ont fait indéfiniment ajourner ce pieux projet. Et cependant le nombre des malades est considérable à l'hôpital de Douéra, et il n'y a pas encore de chapelle; et quand, chaque semaine, malgré cinq grandes lieues de distance, bravant les plus ardentes chaleurs, un de mes prêtres accourt d'Alger auprès de ces pauvres et bien-aimés malades, il ne sait où prier, où bénir.... Heureusement que Notre-Seigneur habite toujours et partout dans ceux qui souffrent et qui gémissent.

» A Coléa, à Blida, par toute cette vaste contrée, à peine si sur notre passage la religion a pu un instant dresser sa tente amie. Au jour de la fête du roi, l'année dernière, les échos de l'Atlas et du Mazafran répétaient au loin la voix du bronze des batailles saluant sur un autel de gazon la Victime sainte, qui venait d'y descendre pour la première fois depuis des siècles. Désormais celui de mes prêtres qui campe à Bouffarick, profitant des convois militaires, pourra du moins de temps en temps visiter l'hôpital si intéressant de Blida. C'est à Blida qu'un jeune nuptial nous disait, lors de notre dernière course: « Qu'il me tarde de comprendre moi-même ce que tu me dis! En attendant, la douceur du son de ta voix me fait goûter la douceur des sentiments qu'elle exprime. » Un groupe de petits Arabes nous regardait passer avec un étonnement étrange; nous les regardions avec attendrissement; ils n'auraient pas compris notre voix, ils comprenaient nos regards. « Si nous avions plus d'esprit, nous irions à toi, » nous disaient-ils en riant. Et nous, nous commençons à leur tendre les bras; ils s'y précipitaient déjà, quand une voix maladroitement bienveil-

lante, celle du chiaoux qui nous accompagnait, dispersa brusquement la petite troupe effrayée. Il craignait, ce brave homme, que notre dignité ne fût compromise; il ne savait pas encore qui nous devons être pour les enfants. Deux mois après, sa femme éplorée était à nos pieds à Alger; séparée de lui par la rigueur de son service militaire, elle avait perdu sa petite fille, elle ne savait où trouver de quoi suffire, suivant son cœur, à ses funérailles; nous y pourvûmes avec bonheur. Peut-être quelque mère parmi vos innombrables associés, et pour honorer la mémoire d'une fille chérie, nous avait-elle envoyé, sans en soupçonner le providentiel usage, ce que nous donnions en son nom et au vôtre, bien plus qu'au nôtre assurément.

» A la pointe Pescade, au Boujareik, à El-Biar, à Tixerain, à Bir-Mandrez, à Bir-Kadem, et vers l'Est, à Hussein-Dey, à Kouba, et par toutes ces contrées dont quelques-unes pourtant sont fort peuplées, nous n'avons pas encore pu, et toujours fante de moyens, planter la croix de Notre-Seigneur. Tout au plus, et de temps en temps, quelqu'un de nous les parcourt-il, administrant les sacrements aux malades, baptisant les enfants, semant sur ses pas le peu de bien en son pouvoir. Nous ne doutons pas qu'avec le temps le gouvernement ne fasse à Kouba, et ailleurs, ce qu'il fait avec une convenance parfaite à Dely-Ibrahim. Mais quand sera-ce? et en attendant, quel bien à faire, hélas! est retardé! Encore si nous pouvions y bâtir provisoirement quelques pauvres chapelles en bois! Nous en avons une à Baba-Ali; et par un heureux concours de circonstances, elle ne nous coûtait que quatre cents francs. Le lendemain du jour où l'on nous en remit la clef, les hostilités éclatèrent; aucun signe ne la distinguait extérieurement, on l'eût prise facilement pour une chaumière semblable à celles du voisinage; avec elles bientôt elle fut brûlée.

» La nouvelle église de Mustapha nous a été offerte par un colon d'Alger, sous les auspices d'un illustre personnage; c'est une sorte de voûte ou de souterrain réparé avec soin, mais dont la pente rapide produit un singulier effet; elle peut contenir de trois à quatre cents personnes: tout auprès et du sein d'une vieille tour, jaillit une fontaine abondante. Avant de la béatifier, je donnerai, dans la chapelle de l'évêché, la première communion à Marie M..., la jeune néophyte que j'eus le bonheur de baptiser le 16 juillet. Le soir, au retour, et à la fin d'une procession solennelle en l'honneur de Marie, dans l'intérieur de la cathédrale, nous renouvellerons la consécration du diocèse à son très-saint et immaculé Cœur.

tou
 ce
 ser
 nou
 vien
 »
 nou
 la s
 rest
 deu
 l'anc
 la N
 vou
 méth
 insta
 en s
 ruin
 plus
 atten
 mam
 »
 ajout
 aperç
 Elle
 gence
 vénér
 et fa
 L'im
 et nor
 seron
 gravé
 cœur
 orare

» A peine deux ou trois instituteurs primaires sont-ils dispersés dans toute la province d'Alger proprement dite. A la fin de l'automne, et suivant ce que laissait entrevoir notre dernière lettre, Mustapha et les environs seront admirablement pourvus à cet égard. Peu à peu, nous continuerons; nous ferons le reste suivant que Dieu nous bénira et que vous nous viendrez en aide, vous qui êtes pour nous ses mains et son cœur.

» Telle est, imparfaitement sans doute, messieurs, mais autant qu'il nous a été possible de vous la faire connaître dans cette esquisse rapide, la situation de la religion, soit dans la ville même d'Alger, soit dans le reste de sa province. Ainsi vous ferons-nous connaître successivement deux autres provinces (celles de Titteri et d'Oran), qui composaient l'ancienne Mauritanie césarienne; et avec le temps, la Mauritanie de Sétif, la Numidie, etc... Toutefois, et à l'occasion de nos voyages multipliés, vous nous permettez de ne pas nous astreindre à un ordre tellement méthodique, que nous ne puissions au besoin nous en écarter quelques instants, pour ne pas essayer d'une violence impossible aux émotions qui en sont l'accompagnement nécessaire. Ainsi, et à la fin du mois, sur les ruines sacrées d'Hippone, voulons-nous refaire et vous adresser, sans plus de délai, leur description depuis trop longtemps promise et attendue, et nous croyons pouvoir promettre aussi l'exacte vue du mamelon d'Hippone tout entier.

» Mais cette lettre, qui ne devait être qu'une sorte de post-scriptum ajouté en courant à la première, est devenue, sans que nous nous en aperçussions, tellement longue elle-même, que j'ose à peine vous l'envoyer. Elle s'en ira vers vous pourtant, telle qu'elle est, réclamant votre indulgence accoutumée, et vous apportant, avec les hommages de notre tendre vénération, ceux de notre gratitude la plus profonde et la plus vive. Priez et faites prier beaucoup pour nous, d'ici à la fin de septembre. L'importante et difficile visite que nous commençons joudi, nous effraie et nous fait battre le cœur plus vivement qu'à l'ordinaire. Pour nous, nous serons jusqu'au ciel fidèle à la devise que nous portons sur notre poitrine, gravée sur notre croix d'évêque et de père, et plus encore dans notre cœur reconnaissant : *Absit à me hoc peccatum in Dominum ut cessem orare pro vobis* (1). »

(1) Dieu me garde de pécher contre lui en cessant jamais de prier pour vous ! I. Rois.
XII. 23.

IV

Le christianisme renaissant dans l'Algérie.

Lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, aux associés de l'Œuvre.

« Alger, 21 décembre 1840.

» A peine revenu de ma longue et intéressante course dans l'Est de mon diocèse, je voulais vous donner quelques détails sur ses pieux résultats.... impossible. De nouveaux voyages et par conséquent de nouvelles fatigues, de nouvelles et tout à fait inespérées consolations m'attendaient, m'empêchaient et m'empêchent encore de vous parler aujourd'hui de cette visite pastorale durant laquelle j'ai béni et posé la première pierre de deux belles églises, retrouvé un ancien temple chrétien, à Announah, encore muni et décoré de sa croix et de son ancre. Il m'a été donné de prier aux bords du Rummel et aux pieds de sa barrière à pic, à la place nouvellement et merveilleusement retrouvée où souffrirent, en 359, une foule de glorieux martyrs, témoins de la même foi, apôtres de la même Eglise catholique, et de présider une étrange assemblée de tous les principaux ministres de l'islamisme à Constantine, etc. Toutefois, ce que je ne peux pas faire ce soir, je le ferai sous peu; ce sera plus que jamais bonheur et devoir. C'est à la fin de cette visite qu'un des premiers habitants de Cirthame donna ses deux jeunes fils à conduire à mon petit séminaire; ils y arriveront bientôt. Le 28 du mois d'août, et sur les ruines sacrées, j'ai fait à Hippone une humble mais extrêmement touchante ordination.

» Sans plus tarder, et en guise de supplément à ma lettre sur la province d'Alger, je vous parle en toute hâte de mon pèlerinage à Cherchell, l'ancienne Julia-Césarée (mon titre épiscopal), et de ma miraculeuse excursion de Blida. J'en reviens avec nos guerriers vainqueurs.

» Je n'ai fait qu'apparître à Cherchell, et j'y retournerai aussitôt que je pourrai placer le prêtre que réclame avec des cris la population civile, et que j'ai surtout à cœur de donner le plus tôt possible aux pauvres

mal
dign
ineff
arm
dar
oubl
unis
»
que
fin d
sur l
une
magn
avec
avec
porta
volan
maiso
le ser
sous l
un de
cent o
l'escad
» L
bord,
celui d
adioux
d'Alger
» Je
descen
du t'n
de m'a
jours a
dans la
patron

malades toujours nombreux dans nos hôpitaux militaires et toujours si dignes d'intérêt, si empressés de recevoir avec une piété profonde les ineffables et maternelles consolations de la religion. Après avoir béni leurs armes et leurs drapeaux, portant notre croix à la suite de leurs étendards glorieux, nous qui leur devons tant, comment les pourrions-nous oublier? Mille fois non! Aussi quels liens que ceux qui de plus en plus unissent notre milice à la leur!

» La position de Cherchell est admirable, ses alentours aussi gracieux que fertiles et accidentés; à mon retour d'Oran, en janvier prochain, à la fin du jubilé de Saint-Louis d'Oran, j'y passerai trois ou quatre jours, et sur les lieux mêmes, suivant mon habitude, j'essaierai de vous en faire une exacte et complète description. Les voyageurs parlent en termes magnifiques de ses ruines romaines et chrétiennes. Je n'ai vu cette fois avec quelques détails que sa mosquée aux cent colonnes antiques de granit avec leurs magiques chapiteaux, sa cour ombragée d'orangers et son important portique. Divisée en quatre bâtiments distincts par des cloisons volantes, elle sert en ce moment d'hôpital: à ce titre, elle est déjà la maison de Dieu. Mais selon les offres amies du maréchal, sous peu elle le sera doublement; la croix couronnera son minaret; je la consacrerai sous l'invocation de saint Paul, apôtre, et lui donnerai pour second patron un des plus saints et des plus illustres évêques de Julia-Césarée. Une des cent colonnes garde le souvenir incrusté d'un des boulets victorieux de l'escadrille qui bombardait Cherchell, il y a quelques mois à peine.

» Le paquebot fumait devant la baie, il n'attendait que mon retour à bord, et moi je n'attendais que la fin de la visite faite aux malades par celui de mes prêtres qui m'accompagnait; nous échangeons de touchants adieux avec nos amis et nos enfants. Le soir même je mouillais en rade d'Alger.

» Je vous envoie la lettre que m'écrivait, le 4 de ce mois, le maréchal, descendu, le matin, à son quartier général à Blida, des hauteurs abaissées du *Sania de Mouzaïa*. Avec lui m'écrivait le général du génie, si heureux de m'annoncer à sa façon la bonne nouvelle, plus heureux encore, huit jours après, de travailler de ses propres mains et à la tête de ses sapeurs, dans la grande mosquée subitement changée en église de Saint-Charles, patron du maréchal. Celui-ci m'écrivait donc:

« Du quartier-général à Blida, 4 novembre 1840.

» Monseigneur,

» Je me suis empressé, à mon retour de Médéa, de m'occuper de la nouvelle colonie de Blida. Je l'ai trouvée en voie de prospérité ; elle sera bientôt, je l'espère, une seconde Philippeville.

» J'ai pensé, comme je le devais, à donner à ses habitants les moyens, généralement désirés, de pouvoir remplir les devoirs de leur religion, et j'ai affecté au culte catholique une mosquée, la plus belle de la ville, et heureusement placée dans les limites de la ville française. Cette mosquée, employée en ce moment comme magasin, a reçu sa nouvelle destination à la grande satisfaction des indigènes. Je donne des ordres pour que le minaret soit immédiatement surmonté d'une croix qui, annonçant le règne de la religion chrétienne, constatera mieux que toute autre chose, l'occupation définitive.

» Vous aurez, Monseigneur, à désigner un ecclésiastique pour desservir cette nouvelle église, et à pourvoir aux objets nécessaires à l'exercice du culte. Un petit bâtiment faisant partie de la mosquée sera un logement commode pour le curé, et un autre bâtiment également dépendant et attenant sera affecté à une école d'enfants.

» Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

» *Le maréchal gouverneur général de l'Algérie.* »

» Et, en effet, aussitôt cette lettre reçue, autel, tabernacle, grande et magnifique croix ouvragée en fer battu, tout se fabrique comme par enchantement, en trois jours, et sous la direction d'un jeune officier du génie, non moins distingué par sa généreuse piété que par ses talents. A l'exemple de son général, il ne partira jamais pour le champ de bataille sans avoir demandé, avec la bénédiction d'un Père, d'un pauvre prêtre, d'un évêque plus pauvre encore, le Pain que mangeait Turenne le matin du jour où un boulet de canon l'emportait aux cieux. Le 9, je partais avec un convoi de deux cents voitures et de cent cinquante mille rations pour l'armée du maréchal. Pourquoi ma plume est-elle toujours si impatiente et n'ai-je pas plus de loisirs ? Pourtant voyez-vous, à la descente de Dely-Ibrahim, à la première halte de la bruyante colonne, au-dessous de la belle église de Sainte-Perpétue-Sainte-Félicité qui s'achève, dont le

clocher français fait battre le cœur, voyez-vous le brigadier du train, au teint brûlé, à la démarche fatiguée et guerrière ? il s'est arrêté un instant... « C'est pas monsieur *Depuce*, ça ? » et sa voix tremble ; il parle à l'évêque qu'il n'a pas encore rencontré, quoique jeté aussi, lui, en Afrique depuis tantôt trois ans. « Moi, je suis Mége ! » et l'évêque, dont la voix tremble plus encore, lui répond avec une étrange vivacité ; leurs mains se joignent avec transport. « Il me semble, dit Mége, que j'approche de mon sang... Eh ! où demeurez-vous, où restez-vous à Alger, monseigneur l'archevêque ? » Comme s'il eut parlé de même qu'il y a dix-sept ans à Bordeaux, alors que le prétendu archevêque, mais bien évêque, le recueillait, lui, le même pauvre Mége, âgé de six ans et demi, petit ramoneur descendu de ses lointaines montagnes, et qui, après avoir passé quatorze ans sous les ailes de M. *Depuce*, le devait retrouver là, sur cette pente, entre son caisson et le modeste équipage de cet évêque, qui ne peut écrire ces lignes sans les mouiller des plus douces larmes. Ils se sont revus au retour de Blida, et c'est avec une sorte d'orgueil paternel que j'ajouterai, à la louange de mon excellent fils et ami Pierre Mége, une dernière circonstance de cette inexprimable entrevue. Je lui demandais s'il désirait que je fisse quelques démarches pour lui obtenir un congé de six mois, qu'il me semblait mériter à tous égards ; il reverrait son chalet, Bordeaux peut-être... Il était extrêmement ému : « Mais non, reprit-il après une pause pénible, je me porte bien ; tant d'autres soldats sont malades, meurent d'épuisement et de fatigues ; pourquoi, puisque Dieu me conserve la santé, ne pas faire mon devoir de soldat ? » Comme la religion est toujours et partout la même !

» Pardon mille fois de cette trop longue station. Je traverse Douéra où la Providence me donne à recueillir un trésor, plusieurs petits orphelins de plus. — Le lendemain, c'est à Bouffarick, j'en trouve encore ; je visite, les yeux pleins de larmes, ma pauvre église de bois à laquelle j'apporte des ornements nouveaux. Dans peu de jours, quand je retournerai à Blida pour consacrer solennellement l'église de Saint-Charles et bénir sa cloche, dont les volées feront résonner les échos multipliés de l'Atlas, j'y veux poser la première pierre d'une grande église et d'un hôpital civil. Le gouvernement nous alloue déjà vingt-huit mille francs pour cette église ; vous nous serez en aide là comme partout. Le maréchal y reviendra aussi ; sa petite-fille, son angélique petite Marie, doit être la marraine de la cloche, et Henri de Bellonet, avec ses dix ans et représenté par son excellent père, le général du génie (partout vous le retrouvez

sous ma plume : c'est que partout où Dieu m'appelle, je le retrouve lui-même), en sera le parrain, moins heureux pourtant que celui qui baptisera.... Le troisième jour, nous rentrions dans la féerique ville des Orangers, dans le jardin des Hespérides, et c'est sans fiction. Le maréchal nous accueillait avec transport. Ce même jour, nos vieilles Gaules tressaillaient en renouvelant la mémoire de saint Martin ; et à Blida, aux portes de l'Atlas devenu français, au quartier général du vainqueur de Constantine, c'étaient les soldats, les sapeurs du génie qui, de leurs mains noblement calleuses, élevaient, plantaient sur le sommet du minaret du prophète, la magnifique croix façonnée par leurs frères dans la ville des pirates algériens ; six Arabes la portaient, et bientôt après allumaient les feux qui, durant la nuit, devaient éclairer les infatigables travailleurs. Le chef de ces guerriers, un maréchal de France, la main sur la garde de son épée, Changarnier et ses soldats à ses côtés, attendaient sur le seuil du temple, conquis au prix de leur généreux sang, que l'évêque entrât revêtu de ses ornements d'honneur, le bâton pastoral dans sa main paternelle, dans l'autre, l'humble et sainte hysope. Puis, le gouverneur lui en remettait les clefs ; il y entrait avec lui, avec eux, et priaient. Pour la première fois depuis des siècles, l'*Exaudiat*, le *Laudate Dominum omnes gentes*, les accents des prophètes et des martyrs retentissaient... Ne me demandez pas d'achever.

» Le jour de la dédicace, 14 novembre, l'armée remontait heureuse et fière les pentes de l'Atlas, regardant de temps en temps derrière elle le nouveau signe par lequel elle vaincra. L'évêque le lui avait dit, quand il avait essayé d'adresser à son auditoire quelques-unes des paroles qui frémissaient de ne pouvoir sortir toutes à la fois de son cœur traversé, abîmé d'émotions.

» Et lui, l'évêque, entouré de quelques colons ravis de joie, célébrait les sacrés mystères de la foi victorieuse, en union avec la multitude des églises de sa patrie. Il trouvait à baptiser un jeune juif et une femme indigène, à recevoir l'abjuration d'une protestante ; il prodiguait ses trésors de bénédictions au prêtre fidèle qu'il laissait à Blida, déjà installé et si heureux lui-même, ainsi que le Frère qui devait aussitôt commencer sa classe de la doctrine chrétienne. Parvis du chœur, sanctuaire, fonts baptismaux, bénitier en marbre, les balustrades de la sainte table, les sacristies, la cure, l'école, les jardins et leurs beaux arbres, tout est si parfait qu'on semble encore rêver quand on a vu....

» Hélas ! nos trésors d'ornements, vases sacrés, linge, etc., s'en vont,

et nous redevenons plus pauvres que jamais. Pour tant d'églises, avec tant et de si effroyables charges, comment ferons-nous?... mais vous êtes là.

» J'ai revu Bouffarick, où j'ai célébré le saint sacrifice parmi des fleurs; c'étaient de si gracieux jours! J'y ai confirmé plus que jamais dans son zèle apostolique l'excellent prêtre que la Providence m'a envoyé par le cœur de Monseigneur de Grenoble. J'ai donné à Douéra un prêtre, et désigné l'emplacement d'une église couverte de chaume, et que nous bâtirions en pierres, elle aussi, mais comment?... et puis, tout ne se peut faire à la fois. Partout des malades, des orphelins; partout aussi les divines consolations de la religion.

» J'ai lu à mon peuple mon mandement pour le jubilé qui s'ouvre dimanche, 29 novembre et 1^{er} dimanche de l'Avent, dans ma cathédrale. Si je peux vous envoyer une copie de ce mandement, écrit comme cette trop longue lettre, sans avoir le temps de relire une seule ligne, je le ferai. En attendant, et pour celle-ci, excusez une précipitation à laquelle seule je dois de vous pouvoir écrire d'une façon quelconque. Le 3 décembre, à la casbah, il y aura assemblée de l'Association pour la propagation de la foi. A la dernière fête de l'OEuvre, j'étais à Saint-Jean de Lyon! Lyon, pour quinous ne cessons de prier, pour qui priera l'univers reconnaissant, à qui nous enverrons l'obole de notre misère en échange de ses prières et de son or! Lyon, vers laquelle vœux, bénédictions les plus tendres, les plus filiales, les plus paternelles, s'en vont avec le cœur! »

Extrait d'une lettre du même prélat à MM. les membres du conseil central, à Lyon.

• Alger, 24 mars 1841.

» Dimanche dernier, j'ai consacré la première église bâtie par nous depuis la conquête, et probablement la première depuis de longs siècles: c'est la belle église de Sainte-Perpétue-Sainte-Félicité, de Delhy-Ibrahim. Nef, sanctuaire, clocher, tout rappelle, avec la patrie, les plus chers, les plus délicieux souvenirs. Le temps était magnifique, et difficilement on se représenterait en Europe une cérémonie pareille, au milieu des champs de Staouéli, illustrés par la mort du jeune et brave Amédée de Bourmont, en face de l'Atlas, près des abîmes des mers, et par le soleil

magique de l'Algérie. J'ai déposé dans le sépulcre de l'autel des ossements de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Il me semblait qu'ils tressaillaient entre mes mains tremblantes, et que, du milieu de cette foule profondément recueillie, se dressait, appuyée contre l'autel nouveau, l'échelle d'or dont parlait Perpétue dans les actes de son martyre. J'ai ordonné que tous les ans, le 7 mars, jour de leur fête, ces actes seraient lus dans l'assemblée des fidèles, et serviraient à perpétuité de texte à l'instruction.

» Non loin de Delhy-Ibrahim, nous avons béni une église ou chapelle provisoire à Douéra, entre le camp, l'hôpital et le village. Un prêtre y est placé, entretenu par vous ; il y opère un bien remarquable. L'église, louée par vous aussi, est dédiée sous l'invocation de saint Antoine. Nous en préparons une à Hussein-Dey, qui sera placée sous l'invocation de saint Eugène de Carthage ; elle doit être ouverte le jour de la Compassion de la sainte Vierge. Je bénirai une nouvelle chapelle à Mustapha-supérieur, et placerai, au-dessus du minaret relevé de la casbah, la statue de Marie que les enfants de Lyon ont offerte à Alger devenue chrétienne, avec une croix magnifique en fer doré, offrande généreuse d'un habile ouvrier, encore plus distingué par sa piété que par son talent. Le dimanche suivant, je bénirai la chapelle de Saint-Pierre-aux-Liens, dans les voûtes du Fort-Neuf, au milieu des ateliers des condamnés militaires. Au mois de mai, je poserai la première pierre de l'église de Saint-Ferdinand, à Boufarick ; en attendant nous nous servons de l'ambulance. Lors de mon prochain voyage dans l'Ouest, nous bénirons à Cherchell une mosquée, et nous y installerons un prêtre. A Oran, je poserai encore une première pierre, celle de l'église de Saint-Louis. J'installerai à Mostaganem, presque parmi les combattants de Mazagan, le curé que je puis enfin donner à cette chrétienté, séparée de toutes les autres par des barrières difficiles à franchir. Au retour, après la première communion et la confirmation à Alger, la bénédiction de la cloche de Saint-Charles à Blida, je reprendrai le chemin des provinces de l'Est, pour y presser les travaux des églises, établir à Constantine et à Philippeville une nouvelle communauté de Sœurs de la Doctrine chrétienne, et édifier dans l'enfoncement de la vallée du Rummel, sous les murs de l'antique Cirtha, le monument élevé aux bienheureux Jacques et Marien, sur la place même de leur glorieux et illustre supplice. L'inscription, relevée par un officier fort distingué du génie, appartiendra aux Annales, comme un des plus beaux et des plus remarquables vestiges de la foi dans ces contrées éloignées. Je l'ai vue

moi-même, lors de ma dernière course, après avoir retrouvé à Announah, à vingt lieues environ de Constantine, une église chrétienne encore debout ; oui, encore là, avec sa croix incrustée au-dessus de la clef de voûte du portail, avec sa croix et l'ancre couchée au pied, comme une figure calme et forte de sa miraculeuse durée. C'est au milieu d'un désert, parmi des monceaux de colonnes brisées et de ruines magnifiques ; mais ce n'est pas le moment de vous en entretenir ; je n'accomplirais pas, en vous écrivant à la hâte, une description promise et commencée depuis mon retour de France.

» Vous pourrez juger par ces rapides aperçus que nos espérances se sont réalisées et au delà ; car nous étions bien loin encore de ce providentiel progrès, lors de mes dernières lettres sur la province d'Alger. Au mois de septembre, je présidai à Constantine une réunion de tous les muphtis, cadis et employés supérieurs des mosquées. C'était dans une des salles du palais d'Achmet-Bey. Nos signatures s'unirent, nos cachets se mêlèrent, et c'était une réunion dans un but religieux !... Depuis ce voyage, j'ai reçu cinq jeunes Arabes, appartenant à d'excellentes familles. Je les ai placés au petit séminaire de Saint-Augustin, formant le berceau d'un collège arabe, qui facilement y sera établi, si nos ressources nous le permettent. Comme le petit séminaire, comme les orphelins, il serait confié aux prêtres auxiliaires de Sainte-Croix.

» C'est à un saint prêtre du diocèse de Nancy que nous devons, en grande partie, les Sœurs de la Doctrine chrétienne qui nous arrivent. Nous leur avons acheté et leur préparons un humble asile à Constantine et à Philippeville. Près de cette dernière colonie, nous venons de trouver une ancienne chapelle que nous consacrerons à la *fille de Dieu très-sainte, filix Dei sanctissimæ*, comme le porte l'inscription que nous y avons recueillie. Huit Sœurs trinitaires nous sont venues de Valence, et sont parties ces jours derniers pour Oran.

» J'ai fait préparer à Biscara, chez le scheik El-Arab, un appareil très-précieux pour nos voyages ; c'est une tente en poils de chameau fort serrés, munie de pieux en fer et d'un autel portatif. Elle sera divisée par un rideau de velours ou de soie pour le côté où l'on dressera l'autel, et de toile grossière pour celui qui servira de tente épiscopale. Comme le devant se relève avec grâce et laisse voir l'intérieur, les soldats, les pauvres Français dispersés à la suite de l'armée, les tribus nomades elles-mêmes pourront assister, sous le pavillon du ciel, à la célébration des saints mystères. Une bonne mule de montagnes sera chargée de la

tente dans nos courses, et ainsi souffrirons-nous moins de la privation qui nous était la plus sensible en voyage, celle de la sainte messe.

» Depuis mes dernières lettres, nous avons eu à Alger même les exercices du jubilé. Ils ont été couronnés par les solennités les plus touchantes, et par des jours fervents comme les jours anciens. Hélas ! pourquoi d'autres jours leur succèdent-ils ! A cette occasion, j'ai établi l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, et voué dans mon cœur, pour Bai-el-Oued, la chapelle de Notre-Dame des Martyrs et des Victoires.

» Encore des excuses, messieurs, pour une lettre écrite avec autant de précipitation, mais encore aussi les plus ardents et les plus tendres vœux. Soyez-nous toujours la main et le cœur de Dieu, et nous vous serons inviolablement unis dans l'amour de Notre-Seigneur pour des âmes qui lui ont coûté si cher, pour lesquelles il a donné son sang, et vous vos saintes aumônes. »

V

Echange de six cents prisonniers.

Extrait d'une lettre de Mgr l'évêque d'Alger, au conseil central de Lyon, en date du 24 mai 1841.

« Le 19 mai, à midi, après toutes sortes de négociations et d'angoisses qui duraient depuis plus de sept mois, j'ai reçu du kalifa, d'Abd-el-Kader en personne, tous les prisonniers français, en échange des prisonniers arabes que je lui conduisais.

» Dieu a permis que, par le plus étrange concours du monde, je ne fusse escorté d'aucune force armée, pas même d'un seul soldat ! et je suis allé à une lieue et demie de nos avant-postes, uniquement accompagné de mes deux vicaires généraux, au milieu de douze cents cavaliers arabes, armés jusqu'aux dents ; j'ai eu une conférence de trois heures avec le chef des Arabes.

» Pendant ce temps-là, on se battait à quelques lieues, le canon grondait dans la direction du col de Teniath ; je n'avais que ma croûte et ma croix pour toute défense. Quelle scène ! ô mon Dieu ! six cents malheureux prisonniers chantaient les cantiques de la délivrance, le jour même

de l'Ascension, alors que nous ramenions en triomphe, aux acclamations des Arabes et des Français attendris, la troupe des délivrés...

VI

Esquisse religieuse du diocèse d'Alger.

*Lettre adressée à Sa Sainteté par Mgr Dupuch, évêque d'Alger,
le 22 juin 1844.*

« Votre Sainteté daignera me pardonner. Depuis longtemps je désire lui faire connaître avec détails l'état de la religion dans mon diocèse, et jamais je ne peux trouver un instant. Jours et nuits, tout est dévoré par un travail qui, en se multipliant de plus en plus, ne me laisse pas même le loisir de remplir un devoir aussi doux et aussi sacré. Aujourd'hui je vais l'essayer en quelques lignes dont votre très-sainte et douce paternité excusera l'involontaire et trop incomplète brièveté.

» A Alger même, très-saint et bienheureux Père, j'ai plus de douze mille catholiques, deux églises (bientôt trois) et quatre chapelles... Avant la fin de l'année, j'aurai une chapelle de plus dans la ville même, et une dans un des faubourgs. Dans la province d'Alger, indépendamment de ce que je viens d'énumérer, je compte quatre chapelles et cinq églises dont une consacrée solennellement; elle est sous l'invocation des illustres saintes Perpétue et Félicité.

» Mes prêtres, en y comprenant le chapitre composé seulement de trois chanoines, mon vicaire général, trois prêtres auxiliaires de Notre-Dame de Sainte-Croix du Mans, et trois autres missionnaires, sont dans cette province au nombre de vingt-trois, et desservent avec les églises et chapelles un grand hôpital civil et quatre hôpitaux militaires contenant jusqu'à six mille malades, une prison civile et une prison militaire composée de quatorze cents condamnés aux travaux publics. Ils sont aussi chargés du commencement de mon grand séminaire, de mon petit séminaire, de ma double maison d'orphelins, de la maison des orphelines, de ma petite maison de nouvelles catholiques. J'ai quatre établissements des Sœurs de Saint-Joseph à Alger et dans la banlieue, et deux en tout des Frères dits aussi de Saint-Joseph du Mans; j'attends de jour en jour les dames du Sacré-Cœur. Les prêtres de Sainte-Croix dirigent avec le

petit séminaire un collège de jeunes Arabes distingués par leur naissance et fort intéressants. Je travaille à établir les Sœurs de Saint-Joseph à Blida et à Bouffarick.

» Dans l'Ouest, j'ai à Cherchell (la vraie Julia-Césarée) un prêtre et un grand hôpital; à Mostaganem, un prêtre et un hôpital. Deux mosquées m'ont été données, et j'ai dédié l'une à saint Paul, apôtre (celle de Cherchell), l'autre à saint Jean-Baptiste. A Oran, j'ai une église dédiée à saint Louis, un grand hôpital militaire, un commencement d'hôpital civil, et un bel établissement de religieuses trinitaires de la Rédemption des captifs; trois prêtres résident à Oran, où le nombre des catholiques, sans y comprendre l'armée, est de cinq mille environ; j'y consacrerai bientôt une très-belle chapelle à la sainte Trinité.

» Dans l'Est, j'ai un prêtre à la Calle, près de Tunis, et une église que nous allons relever, elle est dédiée à saint Cyprien; à Bone, un grand hôpital, une humble église dédiée à saint Augustin. J'ai acheté fort cher le terrain nécessaire à la construction d'une grande église. J'espère que le gouvernement français m'aidera. A Hippone, à une demi-lieue de Bone, s'élève un monument à la mémoire de saint Augustin. Il ne sera consacré qu'au mois de mai prochain. Le 25 août de cette année, je compte aller bénir le monument que le roi élève à saint Louis, sur les ruines mêmes de Carthage. En revenant, je dédierai à saint Papinien une humble église à Calame, sur les débris de la sienne. J'ai trouvé là d'admirables ruines, et même à quatre lieues, à l'ancienne Tibilice, une église dont la façade encore debout est ornée d'une croix; une ancre est à ses pieds.

» A Constantine, j'ai un hospice civil, trois hôpitaux militaires, bientôt réunis en un magnifique établissement dont la chapelle sera dédiée à saint Fortunat, évêque de Cortha; celle de l'hospice civil, dont Sa Sainteté donna le mobilier il y a deux ans, à saint Grégoire; la belle mosquée, devenue église, est dédiée à Notre-Dame des Douleurs. J'ai à Constantine trois missionnaires et six Sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy. Six autres vont venir à Bone, et six à la nouvelle ville de Philippeville auprès de Stora. Il y a déjà cinq mille catholiques, sans compter la garnison; une chapelle, une église provisoire (j'ai posé la première pierre de la nouvelle); bientôt deux autres chapelles et un sanctuaire à Stora. Deux prêtres y résident avec un Frère, qui sera rejoint par deux autres aussitôt que nous le pourrons. Il y a de plus un hôpital militaire de douze cents malades.

» A Constantine, je dédierai dans le fond de la gorge de Rienn, à la place même où ils furent martyrisés en 286, selon l'inscription encore parfaitement lisible sur le roc, un autel aux illustres saint Jacques et saint Marien, et à leurs compagnons. Ce sera bientôt.

» Là, très-saint Père, mille soldats ont communifié à Pâques (sur trois mille environ de garnison); là, le rapprochement semble se préparer entre les Arabes et nous.

» A Gigelly, j'ai un hôpital et vais bénir un sanctuaire; à Bougie, j'ai un prêtre, une assez jolie église, et un très-grand hôpital militaire avec un seul prêtre.

» Sans y comprendre les militaires de Constantine, j'ai donné la communion à près de trois mille personnes dans le temps pascal, suivant ce que nous pouvons estimer. Nous avons eu encore depuis l'année dernière un grand nombre de protestants revenus à l'unité catholique.

» Beaucoup de soldats sont morts dans le courant de l'année, et sur ce nombre, la plupart ont reçu les derniers secours de la religion... Cette année même, et au péril de leur vie, plusieurs de mes prêtres ont accompagné les colonnes expéditionnaires de l'armée, et, sous une pluie de balles, tout teints du sang des blessés, ont pu confesser et administrer ceux qui succombaient. Leur conduite a été telle que désormais et toujours nos armées seront ainsi accompagnées. Partout la messe militaire a été rétablie.

» J'ai formé deux associations de persévérance à Alger, commencé à établir l'œuvre de Saint-François-Régis pour les mariages, et entretenu l'œuvre de la société de Charité, composée, à Alger seulement, de deux cent cinquante dames.

» Ces jours derniers, très-saint-Père, j'ai donné le glorieux et mille fois béni nom de Grégoire à la première cloche de ma cathédrale, et cela, sans avoir encore l'agrément de Sa Sainteté. La reine des Français y a joint son nom béni aussi. C'était aux acclamations de tous; et, en cette circonstance comme toujours, j'ai été profondément touché du pieux concours du chevalier Peloso, consul de Votre Sainteté, qui a contribué de toute façon à l'éclat de la fête.

» J'ai aussi béni ou envoyé huit autres cloches. Les Arabes commencent à s'y accoutumer.

» Le jour de la fête du très-saint Sacrement, sur la magnifique place qui est aux bords de la mer, et au milieu de trente ou quarante mille hommes, j'ai fait la procession, et donné, parmi les transports du

peuple et au bruit du canon de la rade, la bénédiction la plus touchante et la plus solennelle; les Arabes eux-mêmes m'ont écrit depuis à ce sujet les choses les plus consolantes.

» Peu de jours auparavant, et le 19 mai, j'avais consommé l'acte le plus étonnant de ces derniers temps en ce pays si intéressant; je veux parler de l'échange d'environ cinq cents prisonniers de toutes nations; les derniers ne sont arrivés qu'hier. J'ajouterai qu'en ce moment même, et depuis quinze jours, j'ai un de mes prêtres au milieu des tribus les plus ennemies, vivant avec elles sous la tente, au camp même de l'émir Abd-el-Kader...

» C'est seul, absolument seul, entouré de douze cents cavaliers arabes que, durant trois heures, j'ai pu épancher mon cœur dans celui de leur chef... J'ai dû envoyer au roi des Français le plus intime de cette merveilleuse conférer *œ. Soli Deo honor et gloria!*

» Très-saint Père, à qui après Dieu devons-nous tout ce qui précède? Il faut le dire, à Votre Sainteté, à ses prières, à ses bontés paternelles... nous le devons aussi à notre vraie mère et admirable protectrice, l'illustre et sainte Association de la Propagation de la foi, tant célébrée du reste déjà par Sa Sainteté, et tant bénie par tous les évêques, par nous surtout qui, au milieu des inexprimables angoisses, des travaux d'un épiscopat qui ne ressemble point à celui de nos frères d'Europe, ne vivons guère que par elle...

» Je le déclare donc de nouveau, très-saint Père, et que le cœur paternel du Pape tressaille encore, c'est à ses prières et à ses aumônes, si considérables cette année encore, que je dois de n'avoir pas quelquefois désespéré, d'avoir un peu travaillé déjà dans la vigne que Votre Sainteté m'envoya défricher le premier, après tant de siècles, il y a deux ans et demi. Par moments, je ne crains pas de l'avouer, j'ai été tenté de fuir, de me retirer dans quelque solitude, le combat m'effrayait. Mais votre souvenir, vos paroles dernières, au moment suprême du départ, les prières et le trésor de la charité de mes frères, les associés de l'Œuvre, m'ont retenu, me retiendront, je l'espère, jusqu'au moment où, si j'ai combattu un bon combat, je pourrai me jeter aux pieds du Juge sauveur des âmes, lui demandant une petite part de votre couronne et de la leur.

» Je leur adresse même, très-saint Père, cette longue Lettre, qui pourra être utilement employée à la confection de leurs Annales, et qui, après les avoir remerciés et consolés, parviendra plus filiale encore aux

pieds de Votre Sainteté, apportant leurs bénédictions et leurs vœux unis aux nôtres. Durant l'octave des saints apôtres Pierre et Paul, nous ferons des prières solennelles pour vous, très-saint Père, pour cette Association marquée du sceau de Dieu, et bien particulièrement pour les églises de l'Orient, du Tong-King et de la Cochinchine, recommandées à tous par Votre Sainteté, encore plus à ceux qui, comme nous, voient de plus près certains combats de la foi.

» Daignez, très-saint Père, lire avec votre bienveillance de père et de frère aîné, selon vos douces paroles qui résonnent encore à mon cœur de jeune fils et de jeune frère, cette lettre, fidèle mais trop incomplet tableau de la situation de mon église; peut-être, dans six mois, et en allant au tombeau de saint Augustin, pourrai-je de nouveau visiter aussi le seuil des Apôtres, et, selon le serment de mon sacre, rendre compte avec plus de détails à votre paternité du commencement de mon administration. Oh ! quel bonheur ! avant le ciel se serait le plus vrai.

» En attendant, j'accomplis ma promesse sacrée en faisant connaître de la sorte mon naissant épiscopat. Votre Sainteté l'a permis. Avec quelle simplicité je profite de la permission, écrivant tellement à la hâte que mon écriture sera presque impossible à lire... Hélas ! je ne peux ni recommencer ni donner ma lettre à de tardifs copistes.

» Daignez, très-saint Père, agréer l'hommage d'une belle mosaïque trouvée par nous dans les ruines vénérables d'Hippone, et qui, par les soins du consul Peloso, sera bientôt acheminée vers Civita-Vecchia... C'est un faible mais bien cordial tribut de piété filiale.

» Avec cet hommage, daignez aussi, très-saint et bienheureux Père, recevoir celui de la vénération la plus profonde, de la plus profonde affection, de l'obéissance sans mesure, du plus pauvre, du plus indigne de vos serviteurs et de vos frères. »

VII

Description de Cherchell, l'ancienne Julia-Cæsarea.

Extrait d'une lettre de M. Suchet, vicaire général d'Alger, à M. Samatan.

Alger, 8 février 1848.

» Vous souhaitez que je vous parle de Cherchell, l'ancienne *Julia-Cæsarea*, autrefois capitale de la Mauritanie. Pour répondre à vos désirs, je vais vous communiquer simplement les observations que j'ai faites à la hâte au milieu de ses ruines.

» Le 4 mai, Mgr Dupuch m'envoya installer un curé à Cherchell: Depuis environ un an que cette place est au pouvoir des Français, plus de cinq cents colons étaient allés se fixer dans son enceinte, sous la protection d'une garnison assez considérable, et formaient avec l'hôpital militaire une réunion trop importante et trop exposée aux dangers de toute espèce, pour être privée plus longtemps de la présence d'un pasteur. C'est ainsi que les paroisses s'organisent jusqu'à présent en Algérie: c'est d'abord un camp; puis, à la suite de l'armée, des industriels ambulants qui dressent leur échoppe à côté de la tente du soldat; plus tard, arrivent quelques colons, artisans ou cultivateurs, qui se font vivre de leurs mutuels produits quand ils ne se ruinent pas les uns les autres.

» J'étais parti le 4, à six heures du soir, sur le bâtiment à vapeur l'*Euphrate*. Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions vis-à-vis le tombeau de la Chrétienne. Nous croisâmes le Chénouan, haute montagne dont le pied est baigné par les flots; plus loin, nous aperçûmes, dans la profondeur d'un vallon, un reste d'aqueduc romain, et le 6, au matin, nous débarquâmes à Cherchell.

» Notre premier soin fut de chercher une église et un presbytère parmi les anciennes mosquées et les maisons désertes. Tous les édifices de quelque importance avaient été pris pour le service de l'armée, et il fallut nous contenter d'une petite *djema* (mosquée) qui tombait en ruines. Une vieille masure, qui se trouvait tout près de la, fut désignée pour loger mon confrère. On mit sur-le-champ la main à l'œuvre pour faire les

restaurations les plus indispensables. Ce jour là-même, comme nous étions à déjeuner chez le commandant supérieur, nous entendîmes tirer le canon ; quelques instants après, on vint nous dire que les Arabes se montraient en grand nombre sur les mamelons voisins, et qu'ils avaient fait une pointe contre nos blockhaus, à une portée de canon de la ville. Vous pouvez vous souvenir qu'à cette époque des démonstrations semblables eurent lieu sur plusieurs points à la fois.

» Je suis resté huit jours à Cherchell, et voici ce que j'y ai vu de plus remarquable.

» Son site, au bord de la mer, est un des plus beaux que j'aie rencontrés en Algérie. A la distance d'une demi-lieue, des collines peu élevées et d'une pente assez douce forment autour d'elle un gracieux hémicycle. Sur ses rians coteaux, se déploie la plus riche végétation ; ça et là, au milieu des bois d'amandiers, on distingue les restes d'anciennes *villas* et les modernes blockhaus élevés par nos Français ; par derrière, et à quatre ou cinq lieues plus loin, s'étend un rideau de hautes montagnes qui bornerait tout à fait l'horizon, si, vers le sud-est, un large vaillon ne laissait voir la vaste plaine de la Mitidja se déroulant jusqu'à la chaîne de l'Atlas : on aperçoit même Blida assise au loin sur l'un de ses versants.

» Sur le vaste emplacement que *Julia-Cæsarea* couvrait jadis de ses édifices, Cherchell ne compte aujourd'hui que cinq à six cents maisons, très-basses, construites en terre, et pour la plupart abandonnées. Chaque habitation a sa terrasse pour couronnement, ses galeries intérieures, sa cour ombragée par une treille ou par un figuier, avec une citerne et un petit jardin clos de murs. Les rues sont assez larges et bien percées ; l'eau, qui est abondante, se distribue au moyen de fontaines placées avec intelligence partout où il en est besoin.

» Il paraît que Cherchell, avant notre occupation, était une ville tout industrielle ; chaque état y avait son quartier ; celui des forgerons tenait toute une rue ; à droite, en entrant dans la ville du côté du port, on remarque encore leurs fourneaux et leurs ateliers déserts ; celui des cordonniers formait, sur un autre point, une espèce de halle circulaire. La plupart des maisons tombent en ruines ; nos troupes se sont logées dans les meilleures ; pour les autres, on les abandonne à de pauvres colons. Il ne reste pas dans la ville un seul de ses anciens habitants.

» Des quatre mosquées principales, on a fait des magasins militaires. La plus remarquable de toutes, celle que les indigènes appelaient la grande mosquée, parce qu'elle est sans contredit la plus vaste de la

province, a été convertie en hôpital. Quatre-vingt-dix neuf colonnes de granit ornent son enceinte. Ce nombre est mystérieux chez les Arabes; c'est aussi celui des grains de chapelet sur chacun desquels ils répètent presque continuellement une des perfections de Dieu. Toutes ces colonnes sont recouvertes de plâtre, selon l'usage des naturels qui ne connaissent rien de plus beau comme décoration que le badigeonnage en blanc; elles appartenaient sans doute à quelque temple païen, ou peut-être à quelque église catholique de *Julia-Cæsarea*.

» Dans la première cour intérieure de ce monument, j'ai remarqué quatre orangers d'une grosseur et d'une élévation surprenantes; ils ombragent une vaste coupe en marbre blanc, du milieu de laquelle s'élance un superbe jet d'eau. C'était là que se faisaient les ablutions légales avant d'entrer dans la mosquée.

» Ici tout rappelle par des décombres le souvenir d'une grandeur éclipsée; à chaque pas, on rencontre ou des monuments en ruines, ou des pierres tumulaires sur lesquelles on reconnaît encore la trace d'inscriptions presque effacées par le temps. A travers ces débris, un sarcophage surtout m'a frappé, parce qu'il m'a paru chrétien. Deux palmes enveloppent une épitaphe à demi détraite, puis un Bon-Pasteur abritant sous les rameaux de deux oliviers des brebis qui le regardent, tels sont les symboles gravés sur ce tombeau; ils sembleraient indiquer qu'un martyr ou un pontife y fut jadis inhumé. Comme on a creusé de larges fossés autour des blockhaus, beaucoup de tombes antiques ont été mises à découvert, en sorte que nous avons pu voir comment on plaçait autrefois les morts dans leur dernier asile, et quels mystérieux objets on y renfermait avec eux. La chambre sépulcrale, terminée en cône à son sommet, est toute garnie de fortes briques de trente à quarante centimètres carrés. Autour du squelette, presque toujours couché sur le côté, sont déposés différents ustensiles d'argile ou de verre, dont la valeur était sans doute proportionnée à la condition du défunt; ce sont des assiettes, des urnes, des lampes funéraires, de petits flacons ou instruments lacrymatoires, des morceaux de bois à demi brûlés, des charbons et des cendres.

» ... Espérons que la terre d'Afrique, illustrée par les travaux de tant de saints docteurs, arrosée du sang des plus généreux martyrs, ne restera pas toujours stérile, et que des rejetons nombreux couronneront encore de leur vert feuillage ce tronc antique qu'on croyait à jamais desséché! »

VIII

Visite pastorale dans le diocèse d'Alger.

Extrait d'une lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, à MM. les membres
du Conseil central de Lyon.

« 14 septembre 1843.

» J'achève par une belle, par une magnifique cérémonie, la plus complète visite pastorale de mon diocèse que j'aie encore pu faire; je bénis, ce matin même, les fondations du nouveau monastère de Notre-Dame de Staouéli. C'est en présence du maréchal et des principales autorités de la colonie, avec un nombreux clergé et quatorze religieux, que je pose la première pierre de l'église, sur le champ même où se livra la bataille de Staouéli, qui décida en grande partie de la prise d'Alger.

» Cette première pierre, façonnée il y a de longs siècles par le ciseau des vainqueurs du monde (ils se sont évanouis dans leur gloire!), nous la posons sur un lit de boulets ramassés dans l'enceinte de la nouvelle Trappe.

» Mais ce serait trop de détails à vous donner; les moments se pressent, et aussitôt après la cérémonie, je vais bénir à une lieue de là le nouveau village de Saint-Ferdinand, terminer bientôt ma visite par la bénédiction de la cloche de Saint-Siméon-Saint-Jude de Coléa, et par l'exploration des ruines de Tipasa; ce sont certainement les plus intéressantes de l'Algérie.

» Cependant, j'avais fait une espèce de journal quotidien de cette même visite, commencée le 20 avril dernier et à peine finie. Il est plein de ces détails que je n'ose vous donner. Ce serait demander une trop grande place dans vos précieuses Annales; si toutefois vous le désirez, je me hasarderai à le faire copier et à vous l'adresser. En attendant, je voudrais, sous le palmier séculaire qui ombrage la tente des Pères trappistes, essayer de vous en donner comme un abrégé, malheureusement trop sec et dépourvu de vie. Vous me comprendrez et vous m'excuserez.

» J'ai quitté Alger le 20 avril. Après une traversée assez orageuse, j'ai touché à Bone, où j'ai commencé d'intéressantes fouilles dans les ruines de l'ancienne basilique de saint Augustin. Le 28, j'arrivais par terre à la Calle, où je n'étais point encore allé; j'y consacrai une église sous l'invocation de saint Cyprien, dans l'endroit le plus rapproché du lieu de son glorieux martyre; je faisais une ordination le jour de saint Jacques et de saint Marien de Constantine, dont j'ai retrouvé les ossements sacrés; j'installais définitivement un curé, ancien officier de l'artillerie de marine; je confirmais, donnais la communion à un grand nombre de corailleurs, bénissais du milieu de la mer la pêche aventureuse du corail, etc.

» Le 1^{er} mai, j'étais de retour à Bone, après avoir reçu, sur les deux routes différentes que j'avais parcourues en allant et en revenant, la plus touchante, la plus cordiale hospitalité, sous la tente des tribus pacifiques de cette belle province. Combien de fois répétions-nous qu'en Europe on ne pourrait croire tout ce dont nous avons été témoins à cet égard!

» Durant les huit jours qui suivirent, je ne cessai de considérer avec la reconnaissance la plus profonde les merveilleux effets du retour des reliques de saint Augustin. Sur quatre mille habitants chrétiens, les plus petits enfants compris, plus de mille avaient communie dans le temps pascal. Le 4, jour de sainte Monique, et sous ses maternels auspices, j'établissais une société de charité qui, ce jour même, ne comptait pas moins de cent vingt-trois dames. Je bénissais l'humble hôpital civil, le berceau de l'œuvre des orphelines des provinces de l'Est, le catéchisme de persévérance, les écoles et le pensionnat si florissant des Sœurs de la Doctrine chrétienne. Enfin, je faisais faire la première communion à un grand nombre d'heureux enfants, j'organisais la souscription unanime des fidèles habitants de Bone, qui doit leur donner, après une longue et stérile attente, une église moins indigne de la sœur, de l'héritière d'Hippone. En cinq jours, et en fouillant les entrailles de celle-ci, j'ai trouvé beaucoup de marbres précieux, des corniches admirablement conservées, des chapiteaux, etc.

» Mais avant de quitter Bone de nouveau et pour de longs jours, je visitais pour la seconde fois depuis quatre ans, et avec le plus vif intérêt, les ruines de Ghelma, celles de Villa-Victoriana, et de l'ancienne Tibilis, ainsi nommée des eaux tibilitaines qui en descendent, d'Announah, d'Amman Mas-Koulin (les bains enchantés); et à Villa-Serviliana, à Ghelma, à Announah, je retrouvais trois églises chrétiennes encore

debout. Je priais sur les tombes qu'elles renferment ou qui les entourent, sur les débris de leurs voûtes renversées, dans la profondeur de leurs cryptes, au pied de la croix encore incrustée sur la façade.

» A Ghelma, j'étais accueilli avec transport par la garnison et la population civile qui me rendait, dans une des salles du bel hôpital militaire que le génie vient d'y construire, une visite filiale et amie. Quelques heures avant, et dans cette même salle convertie en chapelle, j'avais offert le saint sacrifice en l'honneur de Possidius, le dernier évêque de Calame, l'ami, l'historien et auparavant le disciple fidèle d'Augustin. Toute la garnison y assistait autant que pouvait le permettre ce vaste local. J'y donnai la communion, j'y baptisai quatre enfants. Depuis combien de siècles cet auguste sacrifice n'y avait pas été célébré ! c'était la première fois que Possidius y était invoqué par un de ses successeurs, par son premier successeur ! J'ai demandé et j'obtiendrai de restaurer la vieille église. Un de mes prêtres desservira Ghelma et Sétif alternativement ; il y a pourtant soixante-deux lieues de l'une à l'autre, et par un vrai désert. A Sétif, nous avons une chapelle militaire nouvellement construite, grâce aux instances d'un pieux général. A Ghelma encore, on venait de trouver une croix en bronze, assez grande et d'une conservation parfaite.

» A la Calle, j'ai trouvé cent habitants sédentaires et près de deux mille corailleurs, dont trois cents seulement y séjournent durant l'hiver. L'église est l'ancienne chapelle de la compagnie française ; nous la pourvoyons d'ornements complets. A côté sera l'école, et plus loin l'hôpital destiné à recevoir quinze Frères de Saint-Jean-de-Dieu ; on en allait creuser les fondations.

» A Bone, les Sœurs ont une chapelle nouvelle. Une aumônerie titulaire pour l'hôpital militaire nous a été accordée, ainsi que pour la légion étrangère. Il y a donc cinq prêtres attachés à cette intéressante chrétienté.

» Revenu d'Announah, qui est au bas du Raz-el-Akba, si célèbre dans nos guerres de Constantine par ses bivouacs glacés, jusqu'à Bone qui en est éloignée de vingt-cinq lieues environ, je ne tardai pas à reprendre la mer et à regagner, par Philippeville et les camps intermédiaires, le cœur de la province de Constantine proprement dite.

» Je le trouvai se rapprochant de plus en plus de nous, de plus en plus se préparant à un immense dessein de la providence de Dieu ! J'étais accompagné d'Hassounah, mon bien-aimé fils et interprète ; il y réparaisait pour la première fois depuis son éclatante conversion, et y recevait

l'accueil le plus inattendu, étant fêté de tous, même des chefs religieux. J'y embrassai avec bonheur Salah, son frère et son émule; je bénis en pasteur et en père les familles principales, donnai la confirmation, fis faire la première communion; les Sœurs y font, comme partout du reste, un bien prodigieux. L'hôpital civil de Constantine (hôpital Saint-Grégoire), fondé par les indigènes et meublé par le Pape, prospère de plus en plus. « Ah ! pourquoi, quand un musulman est mort, ne pries-tu pas comme tu le fais après la mort des chrétiens ? » disait à une des Sœurs, au moment de mon passage, un de ceux qu'elles y avaient recueillis.

» Il y a trois ecclésiastiques dans cette intéressante capitale de l'Est; un Frère coadjuteur y fait l'école aux petits garçons chrétiens, arabes ou juifs; l'église est belle; l'hôpital, monument digne des anciens vainqueurs de Cirta, a une chapelle. Les prêtres en ont une dans leur modeste résidence. La maison des Sœurs, leur pensionnat, leurs écoles, leur infirmerie et l'hôpital civil touchent à l'église, ancienne mosquée du palais des beys; la croix domine le minaret, la ville entière et les profondes vallées qui l'encerment. Le général-gouverneur, dont j'avais, six semaines auparavant, visité le camp devant Collo, ayant bien voulu être parrain de la cloche, je la baptisai parmi les flots d'Arabes émerveillés. Le scheik El-Arab (Serpent du désert) n'avait pas dédaigné, pour mieux jouir de ce spectacle si nouveau pour lui, de grimper sur les épaules d'un de ses spahis.

» Le nombre des communions pascales avait été aussi fort considérable dans les rangs de l'armée surtout. La population chrétienne ne dépasse pas un millier d'âmes. Vous savez que plus de cinq cents enfants arabes y ont été baptisés *in extremis*, et comment j'ai fait conserver, avec son inscription mémorable (de l'an 259), le roc du haut duquel tombèrent dans le Rummel, il y a près de seize cents ans, les têtes des bienheureux martyrs. J'ai été assez heureux pour retrouver leurs ossements. Le serai-je assez pour conserver le sanctuaire de l'église antique de Constantine, qui est encore debout à côté de l'hôpital ! il y a trois ans que le reste a été démoli.

» A Philippeville m'attendait avec anxiété un bon peuple, fort préoccupé de son avenir. L'église, ou mieux le magasin en bois qui en tient encore lieu, la belle chapelle du grand hôpital militaire du fort de France, l'humble sanctuaire des Sœurs de la Doctrine chrétienne, que j'inaugurai pareillement, furent tour à tour témoins des plus intéressantes cérémonies. Un grand nombre d'enfants firent leur première communion; beaucoup

d'autres enfants, cinquante soldats, presque autant de marins âgés et brunis par la mer, recevaient avec eux la confirmation.

» Indépendamment de sa garnison fort nombreuse, Philippeville, qui a souffert beaucoup depuis un an, ne compte pas plus de quatre mille habitants civils, en y comprenant même Stora et le hameau de Saint-Antoine. D'habitants musulmans résidants, presque aucun. Il y a trois prêtres; inutile d'ajouter que les communions pascales ont répondu à leur zèle.

» Le 25 mai, nous glissions de nouveau sur la mer, plus paisible qu'aux derniers jours d'avril; je revoyais de loin Collo et sa mosquée si pittoresque; j'en avais naguère visité la baie et les délicieuses campagnes, au moment de leur conquête. Cent blessés y avaient reçu nos consolations et nos soins; nous les avions transportés à Philippeville à bord du *Sphinx*; je revoyais Gigelly, où je baptisais plusieurs enfants, en confirmais quelques autres, bénissais deux mariages; et durant ce temps-là, le vaisseau canonait les Kabyles, Hassounah recevait une balle en combattant avec intrépidité, et tombait évanoui. Il est guéri depuis longtemps, grâce à Dieu.

» A Gigelly, il y a environ quatre cents habitants civils et le double de garnison. L'hôpital est remarquable, il est à peine achevé; j'ai nommé, il y a plus de dix-huit mois, un curé de Gigelly: il n'a fait qu'y paraître à diverses reprises; il ne peut encore y résider, faute d'une cabane et surtout faute d'une église.

» Je ne fis que toucher à Bougie; sa petite église est convenable, le curé y est heureux; la ville ne renferme que trois ou quatre cents habitants civils, et comme à Gigelly, dont elle est à peine éloignée de quinze lieues marines, le double d'habitants militaires. L'hôpital, un des plus anciens de l'Algérie, m'a toujours paru très-bien tenu.

» Le 28, je débarquais à Alger, et aussitôt j'inaugurais la chapelle de l'hôpital civil. Avant mon départ, j'avais béni la nouvelle église de Notre-Dame-des-Victoires, la chapelle des Lazaristes, celles de la Miséricorde, de Kouba, du Sacré-Cœur, des Orphelins. Avec ces nouveaux sanctuaires, Alger et sa banlieue comptent déjà seize églises ou chapelles, sans y comprendre les églises des villages nouveaux, consacrées depuis.

» Mais comment dire notre retraite ecclésiastique! ces saints jours de bonheur si vite écoulés, ces trente prêtres de toutes nations ne formant plus qu'une famille, l'évêché devenu comme un séminaire, nos agape fraternelles au milieu de la cour de marbre des Maures et parmi des

guirlandes de croissants, le zèle apostolique et brûlant de notre saint prédicateur, et la rénovation des promesses cléricales, et le chant des litanies de tous les saints de l'Afrique dont j'ai poursuivi et retrouvé les restes sacrés (ils ont déjà plus de cinquante); et, les jours suivants, la consécration de l'église de Saint-Eugène de Praria, celle de la charmante église de Sainte-Philomène de Byr-Kadem, etc... Saintes et délicieuses journées, que je compte parmi les plus belles de mon épiscopat.

» Elles duraient encore que je repartais, traversant les premières chaînes de l'Atlas, remontant désormais sans effort les gorges pittoresques de la Chiffa, pour gagner Médéa. Quelle jolie église, et comme elle a été merveilleusement pourvue de tout ! la croix la domine ; mais bientôt quel sera le hameau, la cité mauresque ou française sur laquelle elle ne brillera pas ?

» Parmi les enfants que j'y baptisais, je n'oublie ni cette charmante petite Arabe sauvée des horreurs de la prise de la smala (sa sœur avait été massacrée à ses côtés en sortant, pour jouer avec elle, de la tente de leur père), et que l'armée victorieuse m'offrait comme son plus précieux trophée ; ni ce petit juif que sa mère, juive encore, et une de ses parentes, en grande parure de juives d'Alger, offraient à leur tour au pied² du même autel devant lequel étaient rangés en demi-cercle un certain nombre de juifs émerveillés.

» Le 6 août, je traversais les montagnes, j'allais à Miliana, je franchissais le col célèbre de Mouzaïa. Quelle soirée ! quelle nuit que cette paisible nuit du 7 au 8 août, chez les Kabyles, sur la paille fraîchement battue, sous le pavillon magique du ciel, par ce clair de lune si ravissant ! Le 8, jour anniversaire de ma première communion, arrivé sur le col même et à genoux sur le plus haut sommet, je priais pour ceux qui tant de fois etsi vaillamment y combattirent, et dont je mouillais de mes larmes les ossements cachés sous les myrthes et les bruyères... C'est alors que, d'une voix profondément émue et retentissant par tous ces échos étonnés, je bénis, en étendant ma croix, ces montagnes, ces campagnes immenses et jusqu'à cette mer lointaine, qu'un prince avait déclarées françaises en y étendant sa victorieuse épée, comme je les déclarais chrétiennes en les foulant de ma houlette, en offrant le sang de la Victime sainte !...

» Je célébrai un peu plus tard, sur le revers opposé de l'Atlas, avant le fameux bois des oliviers, au plateau de la croix ; il était dix heures. Figurez-vous des grottes profondément creusées dans le roc vif, portant encore la trace séculaire de leurs premiers habitants ; et au-dessus,

une croix, une véritable croix chrétienne, une croix incrustée parmi des touffes de lauriers-roses chargées de fleurs embaumées; du pied de la croix où il enfonce ses racines sauvages, un figuier immense se détache et forme une gracieuse coupole; l'Oued-el-Bou-Roumi (le Ruissseau du Père des Chrétiens) coule auprès, sous une voûte de feuillage et de fleurs.

» Mais déjà un de nos spahis roule avec effort la pierre sur laquelle s'appuiera l'autel; un second fait feu avec sa carabine et allume la mèche qui doit éclairer nos rustiques flambeaux; un autre est descendu et puise dans les burettes ételantes l'onde pure du Bou-Roumi. Des rameaux fleuris s'enfoncent dans nos cierges improvisés dans les anfractuosités du rocher; d'autres gracieux rameaux effeuillés forment le tapis épiscopal; des stalactites descendent comme de magiques guirlandes. J'ai revêtu mes plus beaux ornements pontificaux, j'attache ma crosse à une ronce qui descend du roc, parmi les pampres de vignes et les fleurs, symbole singulièrement expressif! j'offre l'auguste sacrifice, je renouvelle ma première communion! J'avais prié pour ceux qui succombèrent dans ces lieux mémorables, pour d'anciens et infortunés esclaves chrétiens qui avaient creusé la mine de cuivre voisine, pour ceux à qui je devais un pareil jour, pour l'Afrique, pour vous, pour vous mille fois bénis que vous êtes de tous les biens que vous ne cessez de nous faire!

» On raconte que lorsque pour la première fois, et encore tout couverts du sang des ennemis, nos bataillons, descendant la pente raide du Téniath, arrivèrent à ce plateau, un long et solennel cri de joie s'éleva du milieu de leurs rangs confus; ils saluaient cette croix!...

» Nous remontons à cheval, et durant vingt heures à peine interrompues par quelques instants de sommeil sur le tapis d'une tente hospitalière, par un soleil dévorant, épuisés de soif et de fatigue, nous chevauchions à l'aventure, partout accueillis comme des amis, partout bénis nous-mêmes comme des marabouts; tantôt retrouvant, au milieu d'un vaste marché et sous la tente où il rendait la justice, un des principaux acteurs de l'ancien échange de prisonniers; tantôt traversant d'immenses solitudes, aux bords du Chélib, sur les pentes des montagnes de Miliana, jusqu'à ce qu'enfin nous ayons pu y camper nous-mêmes un instant. Il était temps d'arriver, les ardeurs du soleil nous brûlaient le visage et les mains; un de nos chevaux était mort de fatigue, d'autres refusaient de marcher.

» J'allais à Miliana recueillir les restes d'un brave officier, mon vieil

ami, j'allais dire mon frère, et sur les mêmes rives que moi et mort si loin, asphyxié sous une imprudente voûte de lauriers-roses, empoisonné par ces cruelles fleurs, si gracieuses et si perfides; ainsi les plaisirs! J'allais y visiter nos guerriers malades, y baptiser des enfants, préparer une église pour l'arrivée prochaine du nouveau curé de Saint-Adéodat de Miliana.

» Avant de repartir, le 11 août au matin, dès les premières clartés de l'aurore, j'étais à genoux, au pied de la cime du mont Zacchar, le géant de ces contrées. Le sol était jonché, par les mains des soldats, de fleurs humides de rosée. Dans la redoute voisine, devant laquelle l'autel se dressait par enchantement, la musique militaire se faisait entendre à travers les créneaux noircis par la poudre; le général Réveu, son état-major, la garnison, gravissaient la colline; j'offrais encore les sacrés mystères, et encore et toujours pour ceux qui moururent en nous frayant la voie: quel ministère!

» Une heure après, et par des chemins nouveaux, nous redescendions de ces régions élevées. Encore quarante-huit heures, et nous rentrions dans Alger, d'où après avoir chanté la glorieuse assomption de Marie, nous repartions sans plus de délai le 15 à huit heures du soir, pour continuer nos courses pastorales dans la province de l'Ouest.

» Je visitais d'abord Cherchell, l'ancienne *Julia-Cæsarea*, dont je porte le titre épiscopal; sa jolie mosquée à trois nefs; j'ai parcouru son hôpital immense, supporté par quatre-vingt-dix-neuf colonnes romaines de granit, dont quelques-unes, les chapiteaux surtout, sont de la plus grande beauté. Ses cinquante habitants civils et sa garnison célèbrent à l'envi la piété et le zèle de leur excellent curé.

» Après Cherchell ce fut Ténès, l'ancienne *Cartenna*, puis Orléansville, assise à peine sur d'autres ruines; Mostaganem et Mazagan, qui tous les jours prennent un accroissement considérable et prospèrent; les campagnes y sont fertiles! Il y a à Mostaganem environ deux mille habitants civils et un corps d'armée. Dans ces derniers temps seulement, cent petits Arabes *in extremis* y ont été baptisés: saintes et joyeuses prémices!

» Arzew (*Arsenaria* des Romains), célèbre maintenant par son commerce de grains et ses salines, n'avait pu jusqu'ici que de loin en loin être visitée; désormais, et sous le patronage de saint Jacques apôtre, sa petite chapelle sera régulièrement desservie par un des Pères auxiliaires d'Oran. Non loin coule à travers les sables une rivière aux douloureux souvenirs, la Macta.

» Je revois Oran, la seconde ville chrétienne du diocèse; car il y a, sans compter Mers-el-Kébir, Miserguin, le Figuier, etc., près de neuf mille catholiques; l'établissement des Sœurs trinitaires d'Oran fleurit de plus en plus et rend les plus précieux services; il y a un an, j'en avais consacré la belle chapelle. L'église paroissiale, ancien sanctuaire d'un couvent de religieuses espagnoles bâti par Charles-Quint, dont les nobles armoiries le décorent et sont, après tant de vicissitudes, aussi bien conservées qu'aux premiers jours, pouvait contenir cent personnes au plus. Elle va être livrée au génie militaire, qui poursuit avec activité la construction d'un des plus remarquables hôpitaux de l'Algérie (il est destiné à quatorze cents malades), et deviendra chapelle de l'hôpital; à sa place, nous obtenons une belle mosquée des musulmans au-dessous du quartier Napoléon.

» J'ai comblé les vœux des habitants de Mers-el-Kébir (*Portus Magnus*). Ils sont déjà quatre cents vivant à terre, et environ trois cents demeurant dans des barques. L'hiver dernier, et pour exaucer, selon que nous le pouvions, leurs désirs sans cesse renouvelés, la messe avait été célébrée sur un trois-mâts, dans la belle rade qui est abritée par le fort; tous les bâtiments s'étaient rapprochés; sur le pont, sur les mâts, sur les vergues, c'était une multitude d'heureux fidèles qui s'unissaient aux sacrés mystères avec des transports de joie. Aussi comme ils ont été consolés quand, dans quarante-huit heures, et grâce à leur élan unanime, chapelle, presbytère, école, autel, tout a été prêt; les bâtiments étaient pavoisés, le temps était superbe; j'arrivais dans une barque avec pavillon à l'avant et à l'arrière; elle bondissait sur la mer argentée; sur le pont des vaisseaux de l'Etat, les tambours battaient, les clairons sonnaient; à terre, la cloche était incessamment agitée; tous avaient revêtu des habits de fête; un vieux marin, sa boutonnière ornée de la croix d'honneur, faisait l'office de sacristain; le maire, ancien marin aussi, présidait à tout avec un goût et un zèle admirables.

• 15 septembre.

» En parlant d'une de mes dernières journées de visite pastorale, je l'appelais une des plus belles de mon épiscopat. Comment dirai-je donc de celle d'hier à Staouéli, à Saint-Ferdinand? Autour des religieux, tous étaient accourus avec empressement, le maréchal gouverneur-général à leur tête. J'ai donc posé cette première pierre! Nos mains, unies comme son épée, leur charrue et ma croix, l'ont donc assise cette vieille pierre

carrée, façonnée par un ciseau romain, sur son lit de fer et de bronze ; j'ai répandu sur elle l'eau sacrée, avec mes prières les plus ardentes et mes larmes de bonheur ; puis, j'ai laissé mon âme attendrie s'exhaler, s'épancher dans l'âme de mes frères. J'ai offert la Victime du salut, j'ai béni ces champs fameux.

» Tout à coup, les religieux se forment en couronne, ils sont prosternés devant l'autel de fleurs : tous ensemble nous redisons avec transport : *Laudate Dominum... quoniam confirmata est super nos misericordia ejus*. Nous regardions au loin le tombeau de la Chrétienne (*kaber el Roumia*), pieux témoin de tant de scènes merveilleuses, et auquel nous demandions s'il en avait jamais vu de plus extraordinaire. Derrière lui se dessinaient les ruines de l'héroïque Tipasa, la tour blanchissante de Sidi-Ferruch ; nous nous laissions aller à ce calme, à cette joie indéfinissable du cœur, sous le charme de Dieu ; et voici qu'un des Frères, un des quatorze qui étaient là prosternés tout à l'heure, racontait qu'en 1830, soldat du 26^e de ligne, il avait combattu dans ce même champ de Staouéli, qu'il avait de ses mains intrépides travaillé à cette même redoute au milieu de laquelle il recevait avant l'aurore, aujourd'hui, dans le vieux blockaus qui en défendait l'enceinte, la communion des mains du P. François-Régis. Dans cette redoute dormiront ceux que le Seigneur appellera à lui du sein du cloître civilisateur de Staouéli....

» A deux heures, nous traversons les palmiers nains, les jujubiers sauvages, les épais buissons qui couvrent au loin le sol : nous avions franchi le ravin de Saint-Ferdinand. Quelle surprise ! quelle métamorphose ! quel joli village avec ses cactus, ses vieux figuiers, ses plantations nouvelles, ses maisons aussi commodes qu'élégantes et admirablement disposées, son camp et surtout son castel couvert d'ardoises et entouré de jardins pittoresques, mais bien plus encore avec sa colonne si gracieusement située, et sa belle croix en fer, ouvrage sorti le matin même de l'atelier des condamnés !

» En résumé, j'ai cinquante mille diocésains catholiques ; dans dix mois j'en aurai soixante mille, tous habitants civils, et quatre-vingt mille militaires. D'après de précieux renseignements, on évalue à cinq ou six millions la population totale du reste ; ô mon Dieu, que d'âmes ! J'ai bientôt plus de cinquante églises ou chapelles ; j'ai un commencement de grand séminaire, une école de jeunes clercs, quatre-vingt-seize orphelins ou orphelines chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et ailleurs, trois sociétés de Dames de charité, comptant près de quatre cents

membres, seize maisons religieuses d'éducation, de refuge, d'expiation, de travail, contenant soixante-quinze Sœurs, et en y comprenant les Frères de la Trappe, soixante-douze Frères et soixante-six prêtres.

» A qui tous ces trésors ? à Dieu, parce qu'ils viennent de lui ; à qui après Dieu ? à votre Œuvre. Bénissez avec nous le Seigneur, invitez tous vos frères, tous vos associés à le bénir avec nous, et répétons une nouvelle, une dernière, une perpétuelle fois : *Laudate Dominum, omnes gentes, omnes populi, quoniam confirmata est super nos misericordia ejus.* »

FIN

THE
[Faint, illegible text block]

TABLE

INTRODUCTION.

v

CHAPITRE I

MISSIONS DU LEVANT

I.	Collège de Péra et de Calata. — Baptême de trois jeunes nègres.	23
II.	La Fête-Dieu à Constantinople.	26
III.	Les enfants de Saint-Vincent de Paul à Constantinople et à Smyrne.	30
IV.	Voyage à Nazareth.	36
V.	Pèlerinage à Bethléem.	39
VI.	Pèlerinage à Jérusalem.	45
VII.	Esquisse des mœurs égyptiennes.	53
VIII.	Triomphe de la grâce sur une jeune chrétienne d'Alep.	58
IX.	Courage admirable d'une jeune fille à Erbella.	60

CHAPITRE II

MISSIONS DE L'ASIE

Inde, Siam, le Maduré, la Corée.

I.	Condition des femmes indiennes. — Sacrifice des veuves.	65
II.	L'éléphant blanc du roi de Siam.	69
III.	Les castes indiennes. — Néophytes indiens.	72
IV.	La caste des sanars dans le Maduré.	77
V.	Les néophytes indiens dans le Maduré.	81
VI.	Mission des îles Nicobar.	91
VII.	Histoire édifiante d'un jeune néophyte coréen.	101

CHAPITRE III

MISSIONS DE LA CHINE, DE LA COCHINCHINE ET DU TONG-KING

I.	Navigation vers la Chine.	104
II.	Plaisirs d'un missionnaire en Cochinchine.	109
III.	Voyage de Macao à Si-Wan, dans la Tartarie Mongole.	118
IV.	Un voyage dans la Chine.	123
V.	Martyre de M. Cornay, missionnaire au Tong-King.	134
VI.	Martyre de Mgr Dumoulin Borie, élu évêque d'Acanthe et vicaire apostolique du Tong-King occidental.	149

VII.	Soins de la Providence envers ses élus.	156
VIII.	Martyre de M. Perboyre.	157
IX.	Prisons du Tong-king.	162

CHAPITRE IV

MISSIONS D'AMÉRIQUE

I.	Les sauvages Potowattomies.	168
II.	Le choléra en Amérique.	172
III.	Correspondance touchante d'un jeune missionnaire chez les Potowattomies.	180
IV.	Les bons Sauvages.	191
V.	Conversion d'un médecin protestant.	195
VI.	Les montagnes Rocheuses.	197
VII.	Récits de missionnaires chez les sauvages Indiens.	199
VIII.	Beauté de la religion dans les forêts du Nouveau-Monde.	204

CHAPITRE V

MISSIONS D'OcéANIE

I.	Civilisation naissante avec la foi dans l'archipel Gambier.	208
II.	Extrait d'une notice sur les Iles Gambier, par M. Caret, missionnaire apostolique.	221
III.	Les missionnaires maristes dans la Nouvelle-Zélande.	225
IV.	Martyre du P. Chanel, à Futuna.	239
V.	Description de l'île de Futuna. — Mœurs et coutumes des Océanions sauvages.	240
VI.	Mission de Futuna.	252
VII.	Mission de Wallis.	259

CHAPITRE VI

MISSIONS D'AFRIQUE

I.	La chrétienté de l'Algérie.	271
II.	Bénédiction du monument de saint Augustin à Hippone.	279
III.	Situation religieuse d'Alger et de sa province.	283
IV.	Le christianisme renaissant dans l'Algérie.	290
V.	Echange de six cents prisonniers.	298
VI.	Esquisse religieuse du diocèse d'Alger.	299
VII.	Description de Cherchell, l'ancienne <i>Julia-Caesarea</i> .	304
VIII.	Visite pastorale dans le diocèse d'Alger.	307

156
157
162

168
172
es. 180
191
195
197
199
204

208
ique. 221
225
239
ages. 240
252
259

271
279
283
290
298
299
304
307